Ο παρών 9ος Τόμος των ΒΥΖΑΝΤΙΑΚΩΝ εκδίδεται και με την ενίσχυση του Υπουργείου Πολιτισμού και Επιστημών.

Φωτοσύνθεση: Κ. Κεφαλά, Κ. Κορδαλής & Σια Ο.Ε.
Φιλμ: Χ. Νικολαΐδου
Μοντάζ: Σ. Γερακούδης
Εκτύπωση: Γιαννόπουλος Ο.Ε.

Αρμενοπούλου 26
Τηλ. 219.493 - 232.071

ΒΥΖΑΝΤΙΑΚΑ

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΙΚΟ ΟΡΓΑΝΟΝ
ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΙΣΤΟΡΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

ΠΕΡΙΟΔΟΣ ΜΕΣΑΙΩΝΙΚΟΥ ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΥ

ΤΟΜΟΣ 9ος

ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗ 1989



ΠΕΡΙΕΧΟΜΕΝΑ

Ι. ΣΥΝΕΡΓΑΣΙΕΣ

ΙΙ. ΒΙΒΛΙΟΚΡΙΤΙΚΑ ΣΗΜΕΙΩΜΑΤΑ

ΙΙΙ. VARIA

LE PROBLEME DE LA PROPRIETE D'ETAT EN BYZANCE AUX Xe–XIe SIECLES

G.G. LITAVRIN / MOSCOW

L'Empire Byzantin fut l'unique état en Europe du Haut Moyen Age où les normes du droit classique de la propriété privée des sujets élaborées d'une façon détaillée servirent de pilier à l'ordre légal de la société toute entière.

L'Empire Byzantin fut en outre l'unique pays de l'Europe médiévale dont le régime monarchique conserva les traits des despoties antiques de l'Asie où la propriété des sujets ne leur appartenait qu'au fur et à mesure du degré de complaisance du despote qui les possédait eux-mêmes d'une façon particulière.

Il va sans dire que la science historique ne pourrait se passer de l'étude des sorts de l'unité antagoniste en question de même que de l'analyse approfondie de l'évolution des tendances si contradictoires lorsqu'il s'agit d'interpréter à fond le développement socio-économipque et politique de l'état byzantin.

Il n'est pas question de reprendre ci-desssous le problème du «mode asiatique de production» ou des «formes adiatiques du féodalisme» discuté antérieurement sous tous les aspects, -il suffirait d'en considérer celui qui, n'étant pas indentique au problème tout entier, en présente l'un des éléments importants et qui porte sur la propriété d'état en Byzance.

Il n'est non plus nécessaire de résumer la discussion sur les premières étapes de l'évolution des rapports de production féodaux en Byzance connue dans l'histoire de la byzantologie soviétique. Cette dernière fut résumée par Z.V.Oudaltsova[1] d'une façon détaillée et conséquente.

La discussion citée portait sur les formes et les étapes de l'évolution du féodalisme. Bientôt d'ailleurs, lorsque les byzantinistes de l'Europe Occidentale y prirent part, son caractère idéologique s'accentua comme le problème de définition du régime social de l'empire fut traité sous forme de l'alternative entre l'-étatisme d'une part et le féodalisme de l'autre. Par conséquent la nature sociale des impôts byzantins (la rente

1. Z.V.Udaltsova. Sovetskoje visantinovedenije za 50 let. M., 1969, p. 178 cl. Les avis exprimés ci-dessus sont traités plus en détail dans l'ouvrage suivant: G.G. Litavrin. Visantijskoie obshchestvo i gosudarzvo v X-XI vv. M., 1977.

centralisée ou la réalisation des droits du souverain), aussi bien que la propriété d'état sur les terres et les espèces de leur exploitation furent considérées avec la même attention que le caractère et les particularités des grandes propriétés foncières byzantines ainsi que le statut juridique et réel des parèques et les formes de leur exploitation.

Il y a un demi-siècle le célèbre byzantiniste allemand F.Dölger signala l'existence des «domaines impériaux» en Byzance aux Xe-XIe siècles où résidaient des parèques qui versaient des impôts au fisc.[2] Une fois l'auteur cité les traita même de Staatsparoiken, c'est-à dire «parèques d'état» sans les distinguer cependant des autres contribuables libres.[3] Un autre spécialiste éminent, et notamment le byzantiniste yougoslave G.A.Ostrogorskij exprima en 1948 l'avis selon lequel les terres privées appartenaient à l'état avant de tomber en possession de leurs propriétaires, et ainsi «le féodalisme développé ne connaissait pas de différence entre les redevances infligées par l'état et par les féodaux, en tout cas cette différence n'était pas insurmontable».[4] L'historien bulgare D.Angelov croyait aussi indiscutable l'existence des domaines impériaux où travaillaient selon lui les parèques d'une catégorie à part sans en considérer les traits spécifiques.[5]

Les deux aspects de ce problème dual (la propriété d'état et les paysans d'état) furent envisagés plus tard par les savants soit séparément, soit ensemble. Enfin vers le début des années soixante deux conceptions opposées se formèrent (il s-agit tout d'abord de l'historiographie des pays socialistes, compte rendu que le problème du régime social byzantitn ne fut jamais traité à l'Occident que sous forme d'une controverse juridique formelle selon laquelle le féodalisme n'existait pas faute de système développé de vassalité).

La conception de propriété d'état universelle en Byzance aux IXe-XIe siècles en tant que propriété féodale, ainsi que celle traitant les paysans d'état comme serfs de l'empereur fut élaborée presque simultanément par A.G.Każdan et par G.A.Ostrogorskij.

2. F.Dölger. Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jh. -«Byzantinisches Archiv», 9, 1927, S.25, 47, 63, 149, 151; idem. Ein Fall der slavischen Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im X. Jh. -SKAW, Phil.- Hist. Kl., H. 1, 1952, S.7.

3. F.Dölger. Byzanz und die europäische Staatenwelt. Ettal, 1953, S.219.

4. G.A. Ostrogotskij. Visantijskie piszovye knigi - BS. 9, 2. 1948, p. 235, 238.

5. D.Angelov. Prinos k pozemlenite otnochenija vyv Visantija prez XIII vek. -GSU, Ist.-filol. fak. -tet, kn. 2, 1952, p. 74.

En 1952 A.P.Każdan vint pour la première fois à la conclusion que les paysans d'état vivaient en servage, étant contribuables à charges fiscales déterminées.[6] Cette idée fut élaborée d'une façon plus détaillée quatre ans plus tard[7] et finalement argumentée vers 1960.[8] Selon A.P.Każdan, avant le triomphe du système d'exploitation partimoniale il y eut toute une période de plus de trois siècles de durée caractérisée par l'exploitation féodale centralisée des contribuables graduellement asservis par l'appareil d'état. Ce fut la période de la domination de la rente féodale centralisée dont la nature sociale coincidait avec celle de la rente-contribution propre aux despoties orientales.. Les trois facteurs principaux rendant à l'ancien impôt le caractère de rente féodale centralisée y étaient présents: 1. L'établissement de la propriété d'état sur toutes les terres de l'empire; 2. L'asservissement des contribuables; 3. Le renoncement aux principes et normes rigoureux du calcul propres au système fiscal byzantin avant le changement radical des rapports agraires aux VIII-Xe siècles et la domination de la coutume locale si propre aux relations rentières.

Une pareille théorie fut soigneusement argumentée en 1954 par G.A.Ostrogorskij qui mit l'accent sur le «servage» des paysans-contribuables par rapport à l'état. Selon lui, avouer que les paysans libres soumis au service militaire et non-asservis étaient en majorité signifie nier «la véritable évolution du féodalisme en Byzance».[9]

Certains savants soutinrent les conceptions de G.A.Ostrogorskij et de A.P.Każdan, d'autres s'y opposèrent. Tout un groupe de byzantinistes-marxistes vit dans leur théorie l'heureuse solution d'une contradiction qui paraissait inexplicable avant eux: l'existence des propriétés foncières desservies de vilains d'une part et l'incontestabilité de la pré-

6. A.P.Każdan. Krestijanskie dviženija v Visantii i agrarnaja politika imperatorov Makedonskoj dinastiji - VV, V, 1952, p.77 sl.

7. A.P.Każdan.K voprosu ob osobennostjach feodalnoj sobstvennosti v Visantii VIII - X vv. - VV, X, 1956.

8. A.P. Kazdan. Derevnja i gorod v Visantii IX-X vv. - VV, X, 1956.

9. G.Ostrogorskij. O visantiskim seljazima i vojnizima. Dve povelje iz doba Jovana Zimiska. - Glas SAN, 214, Odelenje društvenich nauka, kn. 3, Beograd, 1954, p. 39 sl.; G.Ostrogorsky. Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine. Bruxelles, 1956, p.22.

sence de villages habités de contribuables libres du joug féodal.[10]

Nous partageons également l'avis de ceux qui traitaient les IXe-Xe siècles en tant que période de l'offensive centralisée de l'état contre la paysannerie, tout en nous opposant cependant à l'ideée de voir dans les impôts de l'époque une rente féodale centralisée, ainsi qu'a celle de l'asservissement des contribuables par l'état. Les alternances du niveau d'impôts ne constituent non plus selon nous un trait particulier à la rente féodale. Dans une certaine mesure il était inconséquent de notre part d'avoir accepté l'existence de la propriété d'état sur toutes les terres de l'empire en Byzance aux Xe-XIe siècles.[11]

Ayant hautement apprécié l'ouvrage de A.P.Każdan, M.J.Susumov trouva juste sa conclusion selon laquelle Xe siècle fut celui du changement radical des rapports agraires qui amena la formation de grandes propriétés foncières au caractère décidément féodal.[12] M.J.Susumov contestait cepedant tous les autres aspects de la conception de A.P.Každan, en niant la propriété universelle d'état sur les terres, l'asservissement des paysans, la rente féodale centralisée, les changements radicaux des principes de taxation en Byzance.[13]

K.V.Hvostova conclut également que les principes essentiels du système fiscal demeuraient invariables jusqu' à la défaite de l'Empire Byzantin au XVe siècle.[14]

Certains historiens étrangers se prononcèrent également contre les avis de Kazdan et Ostrogorskij (c'est Ostrogorskij qui fut le sujet de cette critique). L'historien grec J.Karayannopulos fit certaines objections sérieuses concernant l'asservissement des contribuables. Selon lui, le

10. Voir p.ex.: M.M.' Freidenberg. Agrarnye otnocnenija v Visantii v XI-XII vv. Avtopeferat kand. diss. M., 1952, p.7· K.A. Osipova. Allilengij v Visantii v X v. - VV, XVII, 1960, p.35; eadem. Sistema klasm v Visantii v X-XI vv. - VO, 1971, p.174.

11. G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija v XI-XII vv. M., 1960, p. 42-57. G.G.Litavrin. Rez. na: A.P.Każdan. Derevnja i gorod... - VI, 1960, N 9.; G.G.Litavrin. Tempove i spezifika na socialno-iconomičeskoto razvitie na Bylgarija v sravnenie s Visantija / ot kraja na VII do kraja na XII v./.- IP, 1970, N 6, p. 29.

12. M.Ja.Suzumov. Rez. na: A.P.Każdan. Derevnja i gorod...- VV, XXI, 1962, p. 213.

13. M.Ja.Suzumov. O charaktere i suschnosti visantijskoj obschiny po Zemledelceskomu sakony. - VV, X, 1956, p. 41-44.; M.Ja.Suzumov. Rez. na: A.P.Każdan. gerevnja i gorod..., p. 211-215.

14. K.V.Chvostova. Osobennosti agrarnopravovych otnochenij v Pozdnej Visantii XIV-XV vv. M., 1968, p. 108 sl.

versement des impôts et l'exécution des corvées en faveur du fisc ne peuvent pas faire preuve de l'asservissement: au cas contraire tous ceux qui versent les impôts devraient être considérés comme privés de liberté.[15]

N.Svorons nia également le fait de l'asservissement des attribuables; selon lui, ils ne seraient pas tous sans exception «parèques d'état».[16-17] P.Lemerle s'associa à l'avis de F.Dölger selon lequel les parèques d'état étaient ceux qui labouraient des terres appartenant au fisc.[18]

Les observations faites par J.Karayannopulos et par M.J.Susumov en sont de plus importantes. J.Karayannopulos cherchait à prouver que les deux actes datant du dernier quart du Xe s. ne contenaient pas de données sur l'existence du servage en Byzance qu'on avait prétendu y trouver. M.J.Susumov accourut à la Constitution de Justinien I, aux novelles de Léon VI et à la novelle de Basile II sur l'abolition de la prescription de 40 ans, afin de nier le caractère universel de la propriété d'état. J.Karayannopulos se limita à démentir ses contradicterus; M.J.Susumov, par contre, avança ses opinions à lui, par malheur insuffisamment appuyées par le matériel des sources utilisées, ce qui ne lui est pas propre d'habitude. Le savant bulgare D.Angelov mit en doute l'existence de la propriété universelle d'état sans argumenter décidément ses incertitudes. Selon lui, le patrimoine ne pouvait pas être exproprié comme c'était le cas de la propriété du fisc offerte à quelqu'un par le basileus. En expropriant, l'empereur réalisait son droit de souverain et non pas de propriétaire de toutes les terres du pays.[19]

C'est ainsi que A.P.Každan, n'ignorant point les avis de M.J.Susumov et de J.Karayannopulos, ne prit pas en considération leurs observations insuffisamment motivées lors de son travail sur la monographie cité ci-dessus.[20]

Les aspects différents bien qu'étroitement liés de la conception de

15. J.Karayannopulos. Crit. sur: G.Ostrogorsky. Quelques problèmes...- BZ, 50, 1957, S. 171, 181.

16-17. N.Svoronos, in; «Archives de l'Athos, V. Actes de Lavra.I.Paris, 1970, p.107.; idem. Société et organisation intérieure dans l'empire byzantin au XIe siècle: principaux problèmes. - «Proceedings of the XIIIth international Congress of byzantine Studies». London, 1967, p.315.

18. P.Lemerle. Recherches sur le régime agraire à Byzance. - «Cahier de civilisation médiévale», 2, 1959, p.273.

19. D.Angelov. Rez. na: A.P.Każdan. Derevnja i gorod... BS, 25, I, 1964, p.116-118.

20. Sm. A.P.Każdan. O sozialnoj prirode visantijskogo samoderžavija. - NAA, 1966, N 6.

A.P.Každan et de G.A.Ostrogorskij une fois analysés, reprenons le problème de la propriété d'état, si minutieusement élaboré par A.P.Každan dans son ouvrage et que nous avons traité précédemment d'-une façon erronée.

Adressons-nous aux sources, avant tout à celles qui servirent de base à la conception de la propriété universelle d'état sur toutes les terres du pays.

Selon A.P.Každan, le «Code fiscal» ne fit aucune distinction entre l'impôt (phénomène appartenant au droit public) et le pacte ou le paiement de ferme (phénomène appartenant au droit privé et appelé par l'auteur «rente»), ce qui peut être justifié si on admet l'existence d'une théorie juridique selon laquelle toutes les terres d'état en possesion privée sont considérées comme mises en ferme par l'état.[21] Le droit byzantin, comme l'affirme l'auteur, «considérait t o u s l e s b i e n s i m m o b i l i e r s (raréfié par l'auteur du présent article.- G.L.) comme appartenant à l'état et accordés par l'empereur aux serviteurs d'état à titre de concession».[22]

En effet, le «Code fiscal» en dit littéralement: «Le pacte levé dans le district fiscal est un canon d'état...».[23] Mais, premièrement, le contexte ne suggère aucunement l'idée du pacte levé pour les terres privées mises en ferme.[24] F.Dögler croyait que la phrase en question portait sur les terres d'état mises en ferme. D'après tout les auteurs cités ne s'y opposent pas. Ce qui reste obscur, c'est ce qu'ils ignorent la différence entre le canon et le pacte envisagée plus loin: le premier d'entre eux est de deux fois plus petit que le second[25].

Deuxièmement, le «Code fiscal» ne parle pas de la mise en ferme aux particuliers de n'importe quelles terres d'état. Il ne s'agit que de parcelles abandonnées confisquées par l'état à la suite de l'absence du propriétaire ou de ses héritiers pendant 30 ans, ce qui suit avec évidence d'un fragment du «Traité de taxation» édité par J.Karayannopulos.[26] S'étant emparé

21. Cp. J.Danstrup. The State and landed Property in Byzantium to c. 1250. - CM. 8, 1946, p.241.

22. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 139-140.

23. F.Dölger. Beiträge..., S. 123, 1-2...

24. Ibid., S. 155.

25. Ibid., S. 123. 6-7.

26. J.Karayannopulos. Fragmente aus dem Vademecum eines byzantinischen Finanzbeamten.

d'une parcelle, le fisc le mettait en ferme au prix de deux fois plus élevé par rapport au canon, vu le fait que la terre appartenait alors à l'état et non pas au particulier qui avait versé le canon précédemment[27] (v. plus bas en détail).

A y aller plus loin, il n'existait aucune théorie juridique traitant toute espèce de biens immobiliers comme appartenant à l'état. En affirmant le contraire, A.P.Kazdan prend de témoin la novelle N 114 de Léon VI dont le passage important en ce rapport peut être interprété autrement. En voilà une citation contextualisée: «Celui qui possède l'immobilier peut le vendre librement à qui il voudra; comme tout immobilier est soumis au dymosion, Notre Majesté permet d'en acheter à ceux qui versent les peines fiscales» (πᾶν γὰρ ακίνητον ὑποδημόσιον ὂν ἐκχωρεῖ ἡ βασιλεία μου τῷ τὴν καταβολὴν ποιουμένῳ τῶν δημοσιακῶν βάρων ἐξωνεῖσθαι[28]).

Il n'est donc pas question d'affirmer que «tout immobilier appartient à l'état». La novelle fait savoir que tout immobilier doit être taxé en faveur du fisc et peut changer de propriétaire à condition que l'acheteur hérite les «peines» liées à la possession de l'immobilier. C'est ainsi que la théorie juridique, loin d'affirmer le principe de la despotie asiatique (tout immobilier appartient au despote), coincidait avec le principe classique du droit romain: «celui qui possède verse les impôts», ce qui est le devoir sacré de tout citoyen[29]. La «Peira» exprime la même idée d'une façon plus laconique: «La possession entraîne les impôts» (τέλη).[30]

La novelle de Basile II sur l'abolition de la prescription de 40 ans constitue l'argument suivant de A.P.Kazdan. Selon l'empereur, le fisc a le droit de reprednre en sa possession n'importe quels biens indépendamment de la période où ils furent aliénés, même si cela se fût passé à l'époque d'Octavien Auguste, quiconque en soit coupable: l'infracteur

-«Polychronion. Festschrift F.Dölger». Heidelberg, 1966, S. 322, 324. Malgré l'affirmation de F.Dölger (F.Dölger, Beiträge..., S. 155) cette parcelle n'appartient plus à l'hypotagué du village, étant devenu idiostaton; elle appartient par contre au ridza lors du calcul de l'épibolé, comme tout idiostaton séparé du village.

27. Nous ne pouvons pas en ce rapport nous mettre d'accord avec G.A.Ostrogorsky qui affirmait que μήτε γῆν ἰδίαν ἐχόντων et μήτε γῆν δημοσιακήν κατεχόντων présentaient une tautologie. (G.Ostrogorskij. Quelques problèmes..., p.31).

28. Jus, III, p.220.

29. Sm. M.Ja. Suzumov. Dofeodalnyj period. - ADSV, 8, 1972, p.9.

30. Jus, I, XV, 7, p.44.

lui-même ou bien un épopte ou un vasilic gouvernemental dont beaucoup sont négligents, cupides ou corrompus, à l'exception d'une minorité qui suit rigoureusement les ordres du basileus.[31] A.P.Kazdan interprète la nouvelle citée d'une façon suivante:[32] «pratiquement» l'empereur «pouvait prétendre à n'importe quelle propriété foncière».[33]

L'idée de Basile II ne portait pas cependant à prétendre à toute espèce d'immobilier, il ne s'agissait que de droit du fisc de se réemparer des biens qu'on lui eût volés, les terres y compris, indépendamment de la prescription. A.P.Kazdan considère lui même la «Peira» comme document juridique authentique des Xe-XIe siècles réflétant réellement «le droit byzantin en vigueur» de l'èpoque.[34] Cependant la «Pyra» traite le problème envisagè par Basile II dans sa novelle de la même façon que nous. Selon Eustathe Roméos, si la propriété du fisc fut usurpée à l'aide d'un «faux acte» (κακῇ πίστει), ses droits se rétablissent à partir du moment de leur violation et non pas à partir de celui où jaillit la vérité.[35] Les usurpateurs de la propriété du fisc, dit-il ensuite, peuvent être traduits en justice n'importe quand, la prescription ne les concernant point; leurs héritiers en sont également responsables, même s'ils n'abusèrent jamais de biens volés au fisc.[36]

Il n'est donc pas question de prétentions de l'empereur à n'importe quelle propriété foncière. Basile II ne menaçait que d'exproprier les biens usurpés au fisc ou tombés en possession privée soit en dépit de la loi officielle, soit si la loi ne fut pas strictement respectée.

Comme preuve de son point de vue A.P.Kazdan cite aussi les cas où le partage des biens ou la précision des limites interparcellaires s'effectuait d'après la valeur établie de l'impôt. C'est ainsi que lors de révisions cadastrales les fonctionnaires byzantins «répartageaient les parcelles suivant la somme de l'impôt versé par leurs propriétaires». «Le droit byzantin, - poursuit l'auteur, - attribuait aux peines fiscales le rôle

31. Jus, III, p.315.

32. Cf. F.Dölger. Crit. sur: D.Zakythinos. Etatisme byzantin et expérience hellénistique (Mélanges H.Grégoire, 2, 1950). - BS, 45, 1952, p.194.

33. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 140, note. 78.

34. Ibid.

35. Jus, I, XXXVI, 1, p.155.

36. Jus, I, VIII, 10, p.23. V. aussi: I, XXXVI, 14, p.159.

prédominant»: celui qui ne versait pas d'impôts ne possédait pas de terres.[37]

Ces deux notions étaient effectivement synonymiques; le versement d'impôts suivait cependant la possession et pas inversement: celui qui versait l'impôt ne pouvait aucunement prétendre à un offre de biens de la part du fisc. Pour s'emparer de biens, le particulier devait en acheter au fisc, les prendre en ferme, les recevoir comme actifs contre versement du canon ou bien comme donation de l'empereur aux termes strictement déterminés.[37a]

Quant à la rédistribution des terres de paysans lors de révisions cadastrales, on se limiterait à renvoyer le lecteur à notre article cité ci-dessous qui mentionne aussi les ouvrages récemment parus concernant le problème en question.[38] On reconnaît généralement que les fonctionnaires de fisc ne recouraient jamais à la rédistribution rèelle de parcelles des paysans lors de révisions, ces parcelles appartenant depuis longtemps aux attribuables à titre de propriété privée aux limites strictement déterminées.[38a] La totalisation de toutes les terres du village/hypotagué/ainsi que de la somme entière du canon/ridza/exigeait la prècision individuelle préliminaire de chaque stase (στάσις) y compris le mesurage de chaque parcelle à part. Le nombre de sections de nomisma attribué au modios étant déterminé, on précisait la somme de l'impôt selon la grandeur de la parcelle. Il n'était point question d'augmenter la parcelle aux frais de l'état (ou de la commune) ni de la diminuer correspondant à la somme de l'impôt versée par son propriétaire.

Si par contre le paysan était incapable de verser l'impôt fixé par les autorités, il pouvait être forcé de vendre une part de sa parcelle pour s'acquitter de ses dettes, ou bien la commune s'en chargeait à titre de caution solidaire. On pouvait aussi accorder à l'appauvri un sursis de paiement (kuphismos) ou exproprier les parcelles abandonnées depuis plus de 30 ans, les terres communales y compris. Mais aux Xe-XIe siècles on n'accordait plus de lots selon le canon, la commune ne connaissait

37. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 140.

37a. V.: G.G.Litavrin. ΟΠΙΣΘΟΤΕΛΕΙΑ / K voprosu o nadelenii krestjan semlej v Visantii X-XI vv./-VV, t.39, 1978.

38. V.: G.Litavrin. Les terres à l'abandon selon le «Traité fiscal» du Xe siècle et leur importance pour le fisc. - «Etudes balcaniques, 3, 1971, p.30.

38a. V.: A.P.Každan. Visantijskaja kultura. M., 1968, p. 39.

plus de répartage des parcelles paysannes.

Comme la «Pyra» en témoigne, on ne recourait à la délimitation selon la somme de l'impôt versée par les plaideurs que lorsqu'il n'y avait pas d'autre argument en faveur de quelqu'un d'eux. Ce qui supposait à son tour que, en fixant la somme d'impôt à chaque voisin ou copropriétaire, le fisc précisait leur part d'après l'importance de leurs biens. Le mode de délimitation en question ne peut pas signifier autre chose.

L'argument final de A.P.Každan est présenté par la plainte de l'archevêque bulgare Théophylacte Iphestes au sujet d'un village ne figurant pas dans les pratiques et appartenant depuis longtemps à l'archevéché et qui fut exproprié par l'empereur.[39] A.P.Každan précise que Théophylacte, tout en demeurant perplexe, ne met pas en doute «le droit de l'empereur d'exproprier les terres de ses sujets» qui lui appartient à force de loi le reconnaissant propriétaire suprême de toutes les terres de l'état: l'archevêque souligne en outre que le village en question pourrait être offert à n'importe qui par l'empereur ou par ses hauts dignitaires ou exproprié à n'importe quel «archonte».[40]

En examinant l'argument cité par A.P.Každan, M.J.Susumov estime que la lettre de Théophylacte ne prouve pas la propriété de l'empereur aux terres particulières, vu que l'expropriation fut effectuée en dépit des lois ecclésiastiques selon lesquelles les terres appartenant à l'eglise ne lui pouvaient pas être prélevées.[41] En étudiant la correspondance de Théophylacte, l'auteur du présent ouvrage constata que le probléme du village en question fut traité dans plusieurs autres lettres de l'archevêque[41a] dont le contenu prouve que Théophylacte s'était emparé de ces terres d'une façon illégale, sans posséder en outre «rien d'appartenant au fisc». C'est ainsi qu'on peut expliquer qu'il n'insistait pas trop sur ses droits prétendus. «Trouvant le practor prêt à me rendre service contre une donation modeste, -écrit-il,-je m'en suis emparé (du village)». Pris en flagrant délit, l'archevêque ne s'oppose pas à l'expropriation, mais demande que «le village... soit offert» à l'église. S'étant formé comme

39. PG, t. 126, col. 533D - 536A.

40. V.: A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 141 et note 84; p. 142.

41. M.Ja.Suzumov. Rez na: A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 214.

41a. Cette circonstance échappa à M.J.Susumov lorsqu'il rédigeait le compte-rendu sur le livre de l'auteur du présent ouvrage.

colonie d'attribuables libres, le village fut asservi graduellement par l'archevêque grâce au contrat de patronage conclu entre lui et les paysans.[41b]

Les «pratiques» où le village ne figurait pas représentaient les inventaires des terres appartenant aux établissements d'état et non pas les cadastres ordinaires des communes rurales libres. Exproprié à l'archevêque, le village passa en possession du fisc; il pouvait être offert à quelqu'un et exproprié de nouveau si la donation n'était pas faite à titre de propriété absolue.

Selon A.P.Každan le terme même utilisé par l'archevêque dans sa lettre («exproprié» - ἀποσπασθέν) est connu déjà d'après le «Code fiscal» (ἀποσπᾷν)[42]. L'auteur du présent ouvrage voudrait préciser que le terme en question signifie dans le «Code fiscal» l'expropriation des terres tombées en possession du propriétaire foncier grâce à un marché criminel entre lui et un magistrat.[43]

Tous les arguments cités pour prouver l'existence de la propriété d'état sur toutes les terres en Byzance aux Xe-XIe siècles sont ainsi motivés insuffisamment. Il est cependant incontestable que les terres d'état existaient à l'époque et le fisc en était l'unique propriétaire. De quelles terres s'agit-il donc?

A.P.Každan ne reconnaît que la propriété d'état au sens étroit pour ainsi dire: terres d'état proprement dit ou celles de l'empereur (apanages), termes synonymiques en principe, la distinction entre les terres du fisc et celles de l'empereur étant purement formelle.[44] M.J.Susumov aborde ce probléme un peu autrement. En principe, écrit-il, les deux espèces de terres présentaient «la propriété d'état» «possédée uniquement par l'empereur», mais il y avait quand même une différence: les terres impériales étaient exploitées d'une façon organisée, tandis que celles d'état comprenaient des propriétés expropriées non-exploitées par le fisc lui-même.[45]

Adressons-nous aux sources, en fixant notre attention selon les buts

41b. V.: G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija, p. 84-87.

42. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 141.

43. F.Dölger. Beiträge..., S. 121, 14-22.

44. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 129-130.

45. M.Ja.Suzumov. Rez. na: A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 214.

du présent article non pas aux différences entre les terres fiscales et impériales, mais aux traits de distinction de ces deux catégories de propriété par rapport aux terres privées et communales.

Le «Code fiscal» et le «Traité de taxation» de Karayannopulos citent deux conditions principales en tant que base du fonctionnement normal du système fiscal byzantin: tout immobilier soumis à l'impôt doit avoir son possesseur juridique (personne juridique) sous le nom duquel il est enregistré dans le cadastre; cet immobilier doit en outre être exploité, c'est-à-dire apporter des revenus à son possesseur. La première condition est quand même plus importante: une parcelle non-enregistrée par négligeance de la part des autorités pouvait rester en dehors de taxation jusqu'à une révision ultérieure, tandis qu'une parcelle tout à fait abandonnée et stérile demeurait taxée n'étant pas effacée du cadastre où elle était enregistrée au nom de son possesseur qui manqua de solliciter au fisc la diminution de l'impôt, le sursis ou l'effacement total. Dans tous les cas de l'exercice des faveurs fiscales on considérait en premier lieu qui était possesseur de l'immobilier mort, si il était accessible au fisc, la durée de son absence, si le lieu où il résidait était connu au moins approximativement, qui étaient ses héritiers et de quels droits ils jouissaient. Le possesseur de l'immobilier était défendeur principal devant le fisc. Seulement 30 ans après l'effaçement officiel de l'impôt de la parcelle abandonnée elle pouvait être confisquée au profit du fisc. La confiscation signifiait le passage du titre de propriéte de la parcelle abandonnée au fisc.

En traitant ce procédé, les deux traités de taxation ne contiennent aucune allusion à un possesseur de terres paysannes autre que les paysans eux-mêmes; ces derniers cèdent une partie de leur revenu directement à l'état,[46] en se passasnt de toute médiation sauf celle des représentants officiels du fisc.

Les deux traités de taxation portent non pas aux possesseurs isolés des parcelles à part (idiostata) et non pas aux villages asservis des parèques soumis aux particuliers mais aux colonies libres des paysans contribuables - possesseurs de parcelles individuelles et copossessseurs de terres communales. Les deux traités font enfin une distinction rigoureuse entre les terres d'état et celles des particuliers (vivant au sein de la commune et en dehors), aussi bien qu'entre les terres du fisc et communales (appartenant à la commune en tant que personne juridique).

Le terrain séparant les deux villages et ne faisant pas partie de leurs hypotagués demeurait en dehors de leur propriété bien qu'était ἀδέσποτον, c'est-à-dire «jacent». C'est le fisc qui en était possesseur. Il pouvait être accordé à quelqu'un par l'épopte gouvernemental à condition de versement du canon ou bien cultivé sans autorisation. Ce dernier fait décelé, le terrain était soumis au canon et devenait idiostaton.[47] Les traités ne disent rien à propos de passage du titre de propriété au nouveau possesseur dans ce dernier cas, de même qu'à propos de statut juridique de la possession (sans compter la soumission au canon). Il serait imprudent de se presser à conclure que ce terrain tombait en possession privée contre l'obligation de verser le canon. Il n'y aurait pas dans ce cas de problème de manque de terre en propriété des paysans au Xe siècle: la densité de population étant minime, il y avait pas mal de terres incultes non-possédées de particuliers ou de communes. Il est également impossible de se figurer que le fisc, ayant soumis ce terrain au canon de même façon qu'au cas de toute parcelle individuelle, ne devenait que souverain par rapport au nouveau possesseur du terrain.

La terre abandonnée et non-héritée pendant 30 ans est expropriée par l'état et devient propriété du fisc, vu le fait que «le fisc (δημοσίῳ) est libre de traiter le clasma comme il désire (ὅ βούλεται). Si l'on dit que le basileus eut donné à un tel telle ou telle parcelle du clasma décelé, cela signifie que 30 ans s'écoulèrent».[48] Avant l'alienation les terres qui reçoivent le statut de «clasma» sont enregistrées dans les «pratiques» (régistres) du secret (génykon?).[49] Il paraît qu'on peut résumer sans risque de tomber dans l'erreur: le clasma passe en possession de l'état (δημόσιον) dont dispose l'empereur (le basileus).

De même que le terrain jacent qui figurait là-dessus, le clasma peut être cultivé et repris en «possession» (νομεῖς).[50] Dans ce cas le canon est aussi restitué, mais on ne peut rien affirmer en ce qui concerne le titre de propriété.

«Fréquemment» (πολλάκις),[51] comme le dit le «Traité de taxation»,

46. Nous faisons abstraction des solemnia en ce cas-là; à propos d'eux v. pp. 47-48.

47. F.Dölger. Beiträge..., S. 116. 24-43.
48. Ibid., S. 119. 33-37.
49. Ibid., S. 116. 13.
50. Ibid., S. 120. 10-12.
51. J.Karayannopulos. Fragmente..., S. 322, 28f.

l'état mettait en ferme ou vendait non seulement les clasmas, mais aussi les sympathéias (c'est-à-dire les terres abandonnées moins de 30 ans). Cependant le titre de propriété de leur nouveau possesseur restait condi-tionnel: la possession à titre de versement du canon était «menacée par les héritiers qui pouvaient en exiger le retour» (ὑπό ζήτησιν τοῖς κληρονόμοις).[52] En cas de retour de l'héritier légal d'un sympathéia vendu «l'acheteur perd l'acquis» le titre d'achat perd sa valeur et le raté a le droit d'exiger au fisc le remboursement de la somme versée.[53]

Autrement dit l'aliénation du sympathéia portait le caractère condi-tionnel, son ancien possesseur en restait maître du point de vue juridique pendant 30 ans; ce terme écoulé, l'acte d'achat entrait en vigueur en tant que titre de propriété. Mieux que ça, l'héritier retardé n'a pas de droit de se réemparer gratuitement de ses terres, mais il doit les racheter à l'état en jouissant quand même du droit de préférence. «Le Traité» indique le prix assez haut: 24 nomismas pour une parcelle dont le canon était de 1 nomisma.[54]

Une escroquerie commise lors de vente ou de donation des clasmas (par exemple, l'épopte exerçant l'aliénation n'inscrivit pas dans les actes, toutes les terres retournées), on accorde «l'excédent» au fisc (προσεκυρώθῃ τῷ δημοσίῳ),[55] sans le rembourser à l'acheteur-escroc, comme le recommande le «Code».[56]

Ces données citées nous avons envisagé partiellement le sort des clasmas tombés en possession du fisc que l'état, c'est-à-dire l'empereur vendait ou donnait par intermédiaire des fonctionnaires du gouverne-ment - époptes. Le titre de propriété passait entiérement aux particuliers qui achetaient les clasmas. Le cas de donation était plus compliqué: tout dépendait de la personne juridique qui en était destinataire aussi bien que de ses conditions.

En outre l'état avait le droit de mettre les clasmas en ferme à terme indéterminé (bref ou long) à conditions bien favorables au fisc (1 nomi-

52. Ibid., S. 323. 78-85.
53. Ibid., S. 322. 58 - 323. 63.
54. Ibid., S. 321. 23 - 322. 28.
55. Ibid., S. 322. 38-42.
56. F.Dölger. Beiträge..., S. 121, 16-21.

sma par 10 modia),[57] parfois aux habitants du même village[58] ou les céder (ἀνατεθῇ) à un département (secret)[59] («vouer» -ἀφοσιοῦνται, terme employé ailleurs).[60] Le clasma peut aussi tomber en possession d'un «épisképsis impérial» (ἐπίσκεψις βασιλική)[61] ou d'une curatoria à laquelle l'offre (ἀποχαρίζηται) le basileus (l'épisképsis est alors égalisé au secret). Il est important que lors de passage du clasma aux départements gouvernementaux ou impériaux ces derniers, étant personnes juridiques, devenaient possesseurs du titre de propriété de la clasma correspondente («le secret a le droit de la vendre ou de la donner à qui il voudra» -ἔχει ἐξουσίαν πωλεῖν αὐτὸ τὸ σέκρετον καὶ ἐκδιδόναι, ὅπου βούλεται).[62]

Dans les traités que nous envisageons l'orphosis a deux valeurs: la restitution du canon aux terres abandonnées d'une part (avec le statut de sympathéia et de clasma) et la restitution des droits du propriétaire foncier absenté provisoirement de l'autre. Une différenciation importan-te s'y fait cependant: la restitution de l'impôt et celle des droits du propriétaire ne se font pas toujours simultanément. Le droit constant ou provisoire de posséder une parcelle abandonnée est suivi de la restitution de l'impôt sans entraîner toujours la restitution des droits de propriété. Nous avons déjà constaté que les clasmas, de même que les novales, pouvaient être sollicités de quelqu'un à condition de versement du canon ou cultivés sans autorisation. Ceux qui en profitaient versaient obligatoi-rement le canon. Cependant le droit de propriété aux clasmas et aux novales ne leur était pas accordé: selon le témoignage du «Traité» même les propriétaires et leurs héritiers ne pouvaient pas «restituer» /leur droit de propriété/après 30 ans/d'absence/(οὐ γὰρ ὀρθοῦνται μετὰ τὴν λ΄-ετίαν).[63] Il fallait d'abord racheter au fisc le droit de propriété, consentir à verser le canon n'était pas la condition suffisante.

Il nous paraît que cette distinction fût d'importance primordiale pour la réalité byzantine, étant beaucoup plus essentielle que celle entre les terres fiscales et impériales, que le basileus gouvernait de la manière

57. Ibid., S. 123, 1-6.
58. J.Karayannopulos. Fragmente..., S. 321. 9.
59. F.Dölger, Beiträge..., S. 116. 17.
60. Ibid.,
61. Ibid.,
62. J.Karayannopulos. Fragmente..., S. 321. 12.
63. Ibid., S. 322. 25.

également autocrate, comme en temoignent le «Traité» et le «Code». M.J.Susumov en est aussi d'accord.

Nous voudrions en ce rapport faire attention à une définition du «Code fiscal» qui fait une nette distinction entre les deux espéces de verseurs du canon dans l'empire et qui avait échappé jusque-là à l'attention des historiens. «La colonne fiscale remplie/par le précepteur d'impôts/, la remarque «acquitté par untel» indique que le nom/du contribuable/fut substitué par celui de son héritier, fait enregistré par l'anagrapheus remplissant sa fonction à ce temps-la s'il s'agit d'un village du génykon; par contre, s'il s'agit de pratiques des déekites, il suffit d'indiquer le nom du contribuable même s'il est héritier, tandis que la remarque se réduit à un seul mot «acquitté».[64]

Ce n'est point le mécanisme d'enregistrement fiscal qui importe, il s'agit de catégories de contribuables différentes du point de vue de droit: habitants du «village du génykon» (département fiscal) d'une part et ceux qui font partie des régistres des fonctionnaires locaux (déekites). La précision des droits des contribuables du génykon à la propriété foncière se faisait annuellement (on fixait tous les changements et les fonctionnaires qui les enregistraient), tandis que les autres attribuables n'y étaient pas assujetis.

Nous estimons que les premiers cultivaient les terres d'état (du génykon) sans en avoir le titre de propriété absolue (similairement aux tenanciers des grands propriétaires fonciers), tandis que les seconds demeuraient propriétaires libres (membres de communes ou particuliers).

La novelle de Romain I Lécapène datant du 922 indique nettement que les clasmas (κλασματικοὶ τόποι), de même que plusieurs autres propriétés, appartiennent au dymosios (au fisc).[65] La novelle de Costantin VII Porphyrogénète parle de l'usage injuste pratiqué par le fisc qui vend les parcelles des stratiotes inaptes au service militaire. L'empereur ne permet pas de légaliser cet usage «féroce et cruel».[66] Cet empereur rangeait parmi les dynates non seulement les éveques, mais aussi les établissements d'assistance publique qui accaparaient les parcelles des

64. F.Dölger. Beiträge..., S. 123. 8-14.
65. Jus, III, p. 240.
66. Ibid., p. 264.

paysans et des stratiotes.[67] La novelle de Nicéphore II Phokas datant du 962 dénonce de nouveau les époptes et les basilics (gens du basileus) vendânt des parcelles des stratiotes malgré l'interdiction de l'empereur.[68] Il s'agit d'après tout de stratiotes dont l'état matériel les rendait inaptes au service militaire. Selon une autre novelle de ce même empereur le fisc avait le droit de confisquer les terres des guerriers arméniens qui étaient absents plus de trois ans de suite. Quant aux terres de ceux qui passaient chez des Sarrasins, on les confisquait immédiatement. Le fisc donnait les terres confisquées aux stratiotes le distinction, aux personnes qui «servaient le bien public» et aux déserteurs du camp ennemi.

En cas de terres accordées à un monastére impérial ou aux autres curatorias, ainsi qu'à la noblesse à titre de donation, ou bien de terres vendues par les époptes au moyen de libellas, les actes d'achat et les chrysobulles de donation perdaient leur valeur au retour des héritiers des guerriers arméniens qui avaient le droit aux terres de leurs parents après 3 ans et même après 30 ans d'absence. Les Arménies de retour de chez l'ennemi perdaient leurs propriétés (tel était le prix de trahison), mais ils recevaient «d'autres terres».[69]

L'attitude de l'état envers les terres des guerriers arméniens se distingue nettement de celle envers les propriétés accordées par l'état à titre de donation aux monastères ou aux particuliers hors service. La confiscation des terres privées n'était que le prix de trahison; les terres desf guerriers absents depuis plus de 3 ans pouvaient être rendues à leurs héritiers dans le courant de 30 ans. Les déserteurs retournés pouvaient recevoir «d'autres terres». Ceux qui recevaient les terres confisquées par le fisc aux particuliers à titre de donation ne pouvaient pas être sûrs de leurs droits. Le titre de propriété absolue ne leur était pas attribué, en voilà le fond.

Selon la novelle de Nicéphore II Phokas sur les monastères, le fisc n'interdisait pas aux gens pieux qui avaient pris l'habit de se construire des ermitages et des lavras dans les «lieux deserts», mais leur défendait de s'emparer de terres[70] en dehors de l'enceinte monastique qui apparte-

67. Ibid., p. 262-263.
68. Ibid., p. 285-286.
69. Jus, III, p. 290-291.
70. Ibid., p. 296.

naient à l'état.

La «Pyra» emploie fréquemment le terme δημοσιακὰ κτήματα au sens de βασιλικὰ κτήματα et vice versa. La propriété «privée» (ἰδικά) du basileus et de l'augusta, affirme la «Pyra», est celle des curatoria et des épisképsis administrée par le «fisc» (δημοσίου).[71] Τὰ δημόσια, poursuit la «Pyra», comportent les δημόσια possédés par le fisc (δημόσιος) avant que le basileus (en question) fût monté sur le trône. Arrivé au pouvoir, il s'y ajouta des clasmas et des biens conquis (τὰ ἐξ ἀδορίων).[72]

Nous sommes d'accord avec A.P.Každan qui avait accumulé assez de données sur les terres «d'état» et «de l'empereur»,[73] que les sources n'en témoignent pratiquement aucune distinction.[74] Il faut cependant donner raison à ses contradicteurs qui affirment que ces terres n'embrassent pas le territoire entier du pays, ne présentant que les domaines en dehors de possession des particuliers ou des communes rurales. Le statut juridique de ces terres était cependant bien différent. L'état n'en perdait le titre de propriété absolue qu'en cas de leur vente ou de donation «absolue». La mise en ferme ou en jouissance perpétuelle à condition de verser le canon, la concession à l'église, aux monastères ou aux établissements d'assistance publique, de même qu'aux départements gouvernementaux, aux guerriers pour leur service, la donation aux particuliers etc. ne privaient pas le fisc de droit dominus eminens, bien que les droits concrets du destinataire et du fisc pussent être divers et déterminés pour chaque cas concret.

Autrement dit nous estimons qu'il faut donner raison à l'auteur et partisan de la théorie de «propriété d'état» sur toutes les terres de l'empire J.Danstrup selon qui l'état conservait le droit de contrôle suprême sur les terres accordées aux particuliers et au clergé.[75] Aux Xe-XIe siècles le statut juridique de la plupart des terres «accordées par

71. Jus, I, XXV, 1, p. 155.

72. Ibid., XXXVI, 2, p. 156. Nous supposons que le mot ἀδορία est un dérivé du verbe latin «adorior» - prendre l'offensive.

73. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 127-141.

74. Comme en témoigne la «Pyra», les actions civiles concernant les terres de l'empereur et de l'augusta devaient être intentées contre le «dymosios» (Jus, I, XXXV, 2, p. 155-156). Encore un exemple frappant fut cité par A.P.Každan (Derevnja i gorod..., p. 130. Pour les détails v.: G.G.Litavrin. Bolgarija i Bysantija, p. 167-175): selon l'acte du Lavra datant du 1104 les moines cédèrent au fisc (δημοσίῳ) un proasteia en ěchange contre trois proasteias de l'empereur (βασιλικῶν).

75. J.Danstrup. The State..., p.231.

l'état» aux particuliers (sans parler du clergé) n'était pas selon nous identique à celui des terres privées partimoniales: aux terres accordées le droit de propriété suprême appartenait à l'état.

Quant à une autre divergeance signalée ci-dessus concernant l'augmentation ou la réduction du fonds agraire de l'état aux Xe-XIe siècles, le problème se présente plus compliqué. L.Brehier estimait que ce fonds augmentait,[76] tandis que A.Andréadès et J.Danstrup s'y opposaient radicalement.[77] A.P.Každan s'inclinait plutôt à soutenir L.Brehier.[78] Selon nous il y avait des périodes où ce fonds augmentait en vertu de deux causes suivantes: 1). les confiscations importantes à la suite de suppression de conspirations et émeutes multiples de la noblesse dans les provinces ou de l'aristocratie dans la capitale. 2). La conquête des terres voisines dont il s'agit dans la «Pyra» d'Eustathe Roméos.[79]

Mélitène conquise par les Byzantins en 934, cette ville et sa contrée devint curatoria impériale.[80] Déjà en 1960 nous signalâmes l'augmentation du fonds impérial à la suite de la conquête de Bulgarie (Tzimiskés en occupa le nord-est en 971 et Basile II s'empara du reste en 1018).[81] Actuellement nous en sommes certains. Il reste cependant à discuter si toutes les terres bulgares, ainsi que les autres terrains conquis, tombaient en possession du fisc (selon Eustathe Roméos, «tout ce que l'épée a conquis appartient à l'état»), ou bien on ne confisquait que des terres en dehors de possession privée ou appartenant aux membres de la famille royale et aux hauts fonctionnaires lors de l'existence de la Bulgarie en tant qu'état souverain.[81a]

On trouve une allusion concrète à l'existence des terres d'état en Bulgarie conquise dans le témoignage de Yahia d'Antioche qui signale que les «biens» en Bulgarie étaient administrés par les basilics[82] («gens du

76. L.Brehier. Les institutions de l'Empire byzantin, II. Paris, 1948, p.266.

77. A.Andréadès. Deux livres récents sur les finances byzantines. - BZ, 28, 1928, p.295; J.Danstrup. The State..., p.224.

78. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 137.

79. Jus, I, XXXVI, 2, p.156.

80. Theoph. Cont., p.416, 23 - 417. 2. V. aussi: A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 131.

81. V.: G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija..., p. 138-151.

81a. V.:G.G.Litavrin. Juridiceskij status na bylgarskite zemi v systava na Visantijskata imperija /1018-1185/. - «Bylgarija v sveta ot drevnostja do nachi dni». t. 1. Sofia, 1979.

82. V.Rosen. Imperator Vasilij II Bolgarobojza. Izvlechenija iz letopise Jachji Antiochijskogo. SPb, 1883, p. 59.

basileus») qui selon les novelles citées ci-dessus gouvernaient les terres de fisc de même que les époptes.

Le typikon du monastère de Notre-Dame de Piété nous fait également une allusion directe en indiquant que celui-ci fut érigé ἐν τόπῳ βασιλικῷ (sur un terrain du basileus),[83] ainsi que la pratique sur l'accord des terres qui témoigne que 10 domaines δημοσιακοί πάροικοι (des parèques d'état) se trouvèrent encerclés de terres accordées au monastère appartenant à la catégorie des clasmas.[84]

Le noble chroniqueur Robert de Clari,[85] participant à la IVe Croisade, parle des troupeaux de chevaux du basileus qui pâturaient au nord-est de Bulgarie et dont on envoyait à la cour 60-100 chevaux annuellement.

Les sceaux du «logothète des troupeaux» qui dirigeait le secret administrant les haras impériaux,[86] furent également trouvés en Bulgarie.

Les faits cités ci-dessus témoignent que le fonds des domaines impériaux fut enrichi lors de la conquête de Bulgarie en 1018.[87] Il nous reste obscur pourquoi A.P.Každan, ayant à peine observé que les lieux où l'on trouva les sceaux ne prouvaient rien et sans dire un mot à propos de témoignages écrits cités ci-dessus traita notre conclusion de «supposition»,[88] tandis que lui-même affirmait dans sa monographie apparue en ce même temps que «les terres... nouvellement conquises... sont absorbées par le domaine»,[89] -et tout cela sans citer la «Pyra», ne se basant que sur le témoignage sur la conquête de Mélitène en 934.

Après le règne de Basile II (vers la fin du 1025) et jusqu'à la fin de la periode envisagée dans le présent article (dèbut des années 80 du XIIe siècle) le fonds de terres d'état (du basileus) tendait sans doute constamment à diminuer non seulement comme résultat de pertes territoriales de

83. L.Petit. Le monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine. - IRAIK, VI, 1900, p.90.

84. L.Petit. Op. cit., p.43. G.Ostrogorskij fait l'erreur en interprétant le terme en question tout simplement comme «contribuables de fisc» et en affirmant qu'on ne connaît aucuns «domaines impériaux» dans cette région (G.Ostrogorskij. Quelques problèmes, p.2). L'existence des «domaines» peu importe dans ce cas, celle des «terres impériales» est par contre incontestable.

85. Robert de Clari. La conquête de Constantinople. - «Poèmes et récits de la ville de France», XVI. Paris, 1939, p.137-138.

86. G.G.Litavrin, Bolgarija i Visantija..., p. 142.

87. Ibid., p.141, 151.

88. A.P.Každan. Rez. na: G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija..., p. 101.

89. A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 137.

l'empire, mais aussi à la suite de la politique de donations foncières poursuivie par les empereurs.

Strictement dit les donations des terres d'état (de l'empereur) aux curatoria qui avaient le droit d'en disposer à leur gré de même que les départements gouvernementaux appelés «départements impériaux» dans la «Pyra», aussi bien que les donations aux églises et aux monastères ne peuvent pas être considérées comme preuve de réduction du fonds de ces terres. Pratiquement ce n'est vrai qu'au cas des curatoria. Bien que les églises et les monastères, n'état pas soumis aux particuliers, restaient dans une certaine mesure en possession du basileus, l'empereur en conservant le droit de propriété suprême,[90] on ne connaît pas de sécularisations importantes pendant la période de 976 à 1081.

Mieux que ça, même les terres d'état accordées par les chrysobulles aux particuliers comme signe de faveur, donation, recompense ou comme actifs pour les services déterminés n'étaient tout à fait perdues pour le fisc. Cette théorie juridique d'après laquelle l'état conservait le droit de propriété suprême aux terres accordées sans remboursement équivalent (sans prix de vente) se manifeste d'une manière prononcée par deux actes du gouvernement séparés l'un de l'autre par plus de 70 ans.

Ayant écarté du pouvoir le parakymomène Basile Noph, ancien favori omnipotent, en 985 Basile II déclara qu'il allait réviser tous les chrysobulles et lettres de donation du gouvernement délivrés pendant l'autocratie de Noph comme étant pour la plupart illégaux. Seuls les documents signés par Basile II lui-même restaient valables.[91]

En 1057-1058 Isaac I Comnène confisqua beaucoup de propriétés des monastères et des particuliers malgré les chrysobulles délivrés pour ces possessions, considérant les donations de terres d'état autorisées par ces documents comme actes illegaux de ses prédecesseurs.[92]

Il n'existe par contre aucun témoignage de l'époque concernant le fact de confiscation d'immobilier patrimonial excepté les cas de trahison

90. Dans son ouvrage récemment paru A.P.Každan met plusieurs fois l'accent sur le manque d'autonomie des monastères byzantins, sur leur dépendance de l'état en tant que facteur les distinguant «radicalement» des abbayes occidentales. / A.P.Každan. Visantijskie monastyri..., p. 69-70/.

91. Jus, III, p.347.

92. Attal., p.61, 6-17; Εὐδ. Τσολάκη. Ἡ συνέχεια τῆς χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτση. Θεσσαλονίκη, 1968, σελ. 104. 6-17.

ou de condamnations pour les crimes d'état.

Il n'existe par contre aucun témoignage que l'empereur eût accordé durant cette période même un seul village (ou foyer) peuplé de paysans libres - propriétaires de leurs parcelles à un particulier, au clergé ou à un département gouvernemental.

Mais comment expliquer alors les exemples de donation par l'empereur des villages entiers avec les paysans cités ci-dessus, entre autres la donation par Basile II d'un métoche avec 12 proskathémènes[93] au monastère de Xénophonte ou la donation par Michel VII Doukas de vastes domaines avec plusieurs colonies à Andronic Doukas en 1073 ? La solution est maintenant facile: il s'agissait de terres d'état. Les terres d'Andronic qui appartenaient au fisc, par exemple, furent accordées avant lui au département d'assistance publique de l'Orient. Voilà pourquoi ses limites furent marquées de poteau-frontière portant l'inscription «frontière impériale».[94] Ces terres étaient peuplées de paysans d'état (parèques) qui étaient tenanciers héréditaires des terres de fisc et non pas leurs propriétaires.

Voilà pourquoi l'état ne voyait pas de distinction juridique entre la situation de ces paysans avant et après leur passage en «propriété absolue» d'un particulier. Avant de tomber en possession du secret d'assistance publique de l'Orient ces terres faisaient partie de l'épisképsis impérial des Alopeks (ensemble des domaines plus vastes du fisc ou de l'empereur). Le fonctionnaire du secret qui les administrait et précevait les impôts était le prêtre local nommé procurator qui touchait 3 nomismas par an en tant que ruga.[95] Le rémunération extrêmement basse du travail du procurator nous fait croire que le palais somptueux situé dans le domaine ne pouvait pas être sa résidence. L'empreinte d'abandon têmoigne du sort ingrât du domaine. Plusieurs constructions sont ruinées à demie, l'outillage est minime, les reserves de grain de semailles pour le «domaine principal» épuisées, le jardin laissé à l'abandon, les esclaves morts.

93. Actes de l'Athos, I. Actes de Xénophon, publ. par L.Petit. - BB, X, 1900, p. 25, 214-216.

94. MM, VI, p.4.

95. MM, VI, p. 15. Les canons de l'église défendaient au clergé de jouer le rôle de procurators dans les domaines particuliers en profitant de syniphia basse. Les prêtres pouvaient cependant remplir cette fonction dans les domaines impériaux si l'empereur le voulait (PG, t. 138, col. 89A - B).

Nous estimons que deux hypothèses sont également probables: 1. Soit le domaine appartenait autrefois à un particulier éminent devenu criminel d'état dont la propriété fut saisie, transformée en épisképsis imperial et accordée ensuite au secret d'assistance publique; 2. Soit ces terres n'étaient jamais en propriété privée et le palais fut construit pour un haut fonctionnaire gouvernemental qui gouvernait un vaste ensemble de domaines impériaux tombés graduellement en décadence après être accordés au secret en question.

Le domaine était situé dans une vallée féconde dans le théma Thrakisien, aux environs de Milet. La plupart des paysans y vivait cependant en extrême misère, tandis que le niveau d'exploitation demeurait d'après tout assez élevé.

Cet acte intriguait toujours les savants qui ne cessaient pas d'observer que les impôts versés par les paysans ne différaient pas effectivement de ceux versés par les paysans libres, mais, fait inexplicable, il n'y en avait aucune allusion aux dimensions des parcelles des paysans, facteur important de taxation.[96]

La véracité de la première conclusion est encore à contrôler; la seconde circonstance ne nous paraît point bizarre: aucun autre acte ne nous indique les dimensions des domaines des paysans. Nous estimons que c'est la classification de biens des paysans (zeugarate, voidate, apore) indiquant par elle-même les dimensions de leurs terres qui en était la cause. Les distinctions juridiques et économiques entre les domaines de l'empereur et ceux d'état aux Xe-XIe siècles nous sont malheureusement très peu connues malgré les efforts de A.P.Každan qui avait collecté toutes les informations existant à ce propos. Nous ne trouvâmes aucune preuve de l'hypothèse de M.J.Susumov selon laquelle les domaines de l'empereur étaient des exploitations organisées, tandis que ceux d'état demeuraient incultes.

Nous ne savons que très peu de chose sur les formes d'exploitation des terres d'état. A en juger d'après l'acte du 1073, une partie des domaines d'état était destinée au labourage domainial et en outre de contributions pécunières de la part des paysans donnait aussi le produit naturel: les semailles exigeaient 260 modia de blé, 150 modia d'orge, 5 modia de fèves et 5 modia de linettes.[97] Selon le traité de géométrie du

96. V. P. ex.: P.Besobrazov. Patmosskaja poszmovaja kniga. - VV, VII, 1900, p. 75, 85 sl.

97. MM, VI, p. 6.

XIIIe siècle on semait en Byzance sur les terres fertiles deux modia secs par un modios de surface,[98] c'est-à-dire 410 modia secs (260+150) suffisaient pour 205 modia de surface (20 hectares environ).[99]

Une lettre du partiarche Nicolas I le Mystique (901-907 et 912-925) nous fait connaître que le clergé de la Sainte-Sophie recevait le blé fourni à Constantinople des domaines de la Grande église par les procurators.[100] Le procurator des domaines d'assistance publique de l'Orient ne recevait pas de produit naturel: l'acte affirme qu'il recevait «en tant qu'annona» un nomisma «au lieu de 12 modia de blé».[101] Par conséquent la provision de grain indiquée par l'acte (124 modia de blé, 60 modia d'orge et 8 modia de linettes) était destinée non pas aux fonctionnaires-administrateurs, mais pour nourrir les parèques demeurant dans un local spécial de la propriété principale.[102] Cette quantité de grain pouvait nourrir 6-8 personnes pendant une année, nombre suffisant pour labourer un domaine de 20 hectares.

Le reste de grain récolté sur ces 20 hectares fut sans doute envoyé là où le secret d'assistance publique le voulut (le coefficient de rendement de la récolte étant égal à 6 cela faisait environ 2,5 mille modia).[103]

Les gouverneurs du domaine mettaient en ferme au monastère et aux paysans voisins un terrain encore plus important (600 modia environ).[104]

Les haras présentaient une espèce particulière de l'organisation des domaines d'état. Leur exploitation exigeait sans doute un nombre important de travailleurs-parèques, libres de leur propre exploitation individuelle. Notamment on élevait les chevaux dans le domaine accordé à Andronic Doukas. En accordant tout à Andronic le basileus ne lui céda pas ses chevaux.[105] On exploitait similairement plusieurs domaines situés au littoral et soumis à l'administrateur de cuisine impériale (ὁ ἐπί τῆς τραπέζης) qui fournissaient le poisson à l'empereur.[106] La Grande église, par exemple, possédait des domaines dont le devoir principal était de fournir du choux.[107]

Quant aux autres institutions gouvernementales et établissements d'assistance publique (hôtels, hôpitaux, orphelinats, asiles de vieillards etc.), leurs exploitations sur les terres d'état différaient peu de celle du domaine accordé à Andronic Doukas. Le foyer paysan asservi versant les contriburions pécunières ou sous forme de produits naturels en était à la base, une partie de terres fut labourée par les parèques asservis, l'autre parti fut mise en ferme.

En parlant de l'activité du fonctionnaire gouvernemental administrant les domaines impériaux et nommè ό επί τῶν οἰκειακῶν A.P.Każdan cite l'inscription curieuse sur l'un des sceaux de ce magistrat appelé Staurakios: *Δόσ, κύριε, ἀνώνη[ν]*, c'est-à-dire «Donne-moi un annona, oh Seigneur!» La supposition de A.P.Każdan que la collection de l'annona (contribution en produits naturels) était l'une des fonctions principales de ce magistrat nous paraît vraisemblable. Cepedant A.P.Każdan estime que le titre de ό ἐπί βαρβάρων attribué à Staurakios par la légende du sceau à côté de celui de ό ἐπί οἰκειακῶν contredit à sa supposition.[108] Mais il serait selon nous tout naturel de supposer que Staurakios administrait les domaines impériaux situé sur le territoire conquis à population étrangère (barbare); les deux définitions dans la légende du cachet auraient donc complété l'une l'autre sans se contredire.

Le même annona fut contribué par les terres géorgiennes (χῶραι) conquises sous Basil II en tant que opsonion (produits naturels) pour les troupes destinées à defendre le théme d'Ibiria contre les Turcs-Seldjoucides. Constantin IX monomaque «préleva» ces «terres d'état» à l'armée (δημοσίων χωρῶν, ἀφείλετο ταύτας),[109] les obligea à verser les

98. F.J.Uspenskij. Visantijskie semlemery. - «Trudy VI Archeologičes - kogo syezda», II. Odessa, 1888, p. 298.

99. P. Besobrazov souligne que la région de Milet était fertile mais estime, contrairement au traité de géométrie cité, que un modios sec fut semé sur un modios de terre, la surface utile du domaine étant ainsi de 420 modia. Il croit que le revenu total de 307 nomismas nommé dans l'acte ne constitue pas le revenu tout entier qui doit selon lui être de 830-750 nomismas. /P.Besobrazov. Patmosskaja piszovaja kniga, p. 105-106/. L'analyse détaillé de l'acte datant du 1073 v. dans: G.G.Litavrin. Visantijskoje obschestvo..., p. 53-56.

100. V.Grumel. Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople, I.2, Constantinople, 1936, N 772.

101. MM, VI, p. 15.

102. Ibid., p. 6.

103. La récolte serait alors de 50 poud (ou 800 kg) par hectare environ.

104. MM, VI, p. 6, 7, 12, 15.

105. Ibid., p. 5.

106. Const. Porphyr., De cerim., p. 488. 18.

107. V.Grumel. Les regestes..., N 782.

108. A.P.Każdan. Derevnja i gorod..., p. 136-137.

109. Attal., p. 44. 19-22.

contributions au fisc en laissant cette contrée sans protection.[110]

Il va sans dire que dans ce cas-là les terres conquises (en partie ou toutes entières - cf.) tombèrent en possesion de l'empereur. Cependant il est douteux qu'il y eût des exploitations pareilles au domaine Varis: les parèques d'état versaient les produits naturels en tant que contribution pour l'entretien ci-dessus des troupes.

Nous estimons que le fisc avait le droit d'accorder ces terres comme signe de faveur, comme donation, en recompense ou en échange contre les terres privées. L'échange des domaines privés contre les terres de fisc fut traité plusieurs fois dans le typikon de Pacuriani,[111] dans les actes de Lavra,[112] dans les chroniques de Skilitza,[113] dans les oeuvres des auteurs contemporains de l'Orient,[114] et dans les lettres de Théophylacte.[115] Nous estimons qu'il est impossible d'affirmer qu'il s'agit dans tous ces cas d'accorder aux particuliers des terres peuplées de paysans libres; on n'accordait que celles peüplées de parèques d'état dont le statut de tenanciers de leurs parcelles (différent du statut de propriétaire) était reconnu identique à celui des parèques en possession particulière.[116]

Ce n'est point de pure théorie juridique qui comme d'autres doctrines de droit impérial pouvait manquer à la realité mais de la vie de tous les jours. Les parèques en possession privées ne pouvaient pas vendre leurs biens sans y attribuer leurs obligations. Les paysans d'état ne pouvaient vendre leurs parcelles qu'après avoir obtenu l'autorisation de leur seigneur. La «Pyra» cite l'incident où la terre d'un établissement d'assistance publique fut mis en ferme à long terme sans autorisation de la sacelle - département qui gérait l'activité des fonctionnaires administrant les terres. Eustathe Roméos constata que la terre devait être retournée au propriétaire légal indépendamment de prescription qui ne pouvait pas

110. Cedr., II, p. 608. 20-23; cf.: «Sovety i rasskazy Kekavmena. Sočinenie visantijskogo polkovodza XI veka». Podgotovka texta, vvedenie, perevod i kommentarij G.G.Litavrina. M., 1972, p. 152. 28-154 I, 376.

111. Typicon Gregorii Pacuriani, ed. S.Kauchtschishvili. Thbilisiis, 1936, p. 28. 11.

112. K.Lake. Early Days of Monasticism in Mount Athos. Oxford, 1969, p. 103.

113. Cedr..., II, 464, 11-16.

114. V.: V.A.Arutunova. Visantijskie praviteli Edessy v XIv. - VV, 35, 1973, p.173.

115. V.: G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija..., p. 86-87.

116. G.Ostrogorskij est à peu près de même avis (Ostrogorskij. Quelques problèmes..., p. 24). Il range cependant parmi les parèques d'état tout les paysans qui n'appartiennent pas aux particuliers.

dans ce cas légaliser le marché.[117]

Même les guerriers résidant sur les terres d'état étaient appelés parfois proskathémènes comme les paysans en possession privée.[118] L'acte du Lavra du 1104 sur l'échange des terres monastiques contre les terres d'état (de l'empereur) traite les parèques d'état comme valeur égale à un terrain inculte.[119]

Les cas où l'on s'emparait de terres d'état sans autorisation sont bien sûr connus. Citons à titre d'exemple un acte sud-italien datant du 1023 traitant le cas d'un moine nommé Jonas qui eut cultivé un terrain 40 ans auparavant, le donna au monastère et mourut ensuite. Puis à la limite des XIe-XIIe siècles l'higoumème Cosmas, ayant assemblé les étrangers et les misérables, y fonda un village. Lorsque les voisins intentèrent un procès contre le monastère pour se faire retourner ces terres le catépan d'Italie donna raison aux moines.[120] C'était bien le catépan nommé par Basile II qui interdisait la cultivation non-autorisée des terres de fisc aussi bien que l'installation incontrôlée de paysans pauvres sur les terres en possession privée en tant que parèques non-contribuables.

Cepedant les cas pareils ne signifiaient pas d'infractions au système en vigueur: les terres d'état (de l'empereur) se distinguaient nettement de terres en possession privée indépendamment de l'espèce d'exploitation en même si ces terres restaient incultes. Mais les terres en possession privée se classaient elles-mêmes en deux catégories dont l'une (terres des grands propriétaires fonciers exploitant les paysans asservis) était selon nous plus proche aux terres d'état d'après sa nature sociale qu'à la seconde catégorie de terres en possession privée (celles des paysans libres).

Les statuts sociaux et juridiques des parèques asservis par les particuliers et par l'état étaient à peu près identiques: ils n'étaient pas propriétaires de leurs parcelles avec tout ce qui s'en suit. Traitant cette espèce de dèpendance comme féodale pour les premiers, nous en reconnaissons la même nature pour les seconds mais non pas pour les libres contribuables du fisc. La conclusion citée semble entrâner le problème de

117. Jus, I, XV, 9, p. 44-45.

118. A.Dmitrievskij. Opisanie liturgičeskich rukopisej... Τυπικά, I, Kijev, 1895, p. 695.

119. G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija, p. 171-172.

120. A.Guillou, W.Holzmann. Zwei Katepanenurkunden aus Tricarico... «Quellen und Forschungen...», XLI. Tübingen, 1961, S. 27.

révision des dates des étapes de féodalisation. En renonçant aux conclusions de A.P.Každan et de G.A.Ostrogorskij on courait le danger de «faire retarder» l'époque de consolidation des rapports féodaux. Notre conclusion ne ferait-elle ce procédé trop précoce, les parèques et les terres impériales où étaient situés les monastères soumis à la couronne existant depuis le début du IXe siècle?[121]

Il nous paraît que nos conclusions n'entraînent pas de sérieux em-barras théoriques. Le critère principal de périodisation concernera toujours les étapes de l'évolution de la propriété foncière féodale qui détermine la tendance générale de l'évolution des relations agraires de l'empire. Les formes d'exloitation des propriétés d'état s'assimilaient à celles des domaines privés et se féodalisaient après ces derniers et pas inversement, ce qui est tout à fait clair vu que le fonds de terres d'état demeurait la source de formation de grandes propriétés foncières tout au long des IXe-XIe siècles.

Avant de résoudre le problème de la source principale de formation des propriétés foncières féodales il faut apprécier les mesures gouvernementales des empereurs de la dynastie Macédonienne visant à empêcher l'absorption des terres paysannes par les grands propriétaires fonciers.

Il est connu que certains historiens étrangers contemporains, de même que leurs collègues russes d'avant la revolution, parlaient de la protection désintéressée accordée par l'état aux petits propriétaires paysans. A.P.Každan fit un essais sur l'évolution de la littérature à ce sujet où il affirmait que seuls les historiens marxistes purent argumenter l'évaluation de ce problème: les mesures entreprises par le gouvernement visaient à conserver les petits propriétaires pour que la couche dominante de l'aristocratie en train de se féodaliser puisse les exploiter au moyen de l'appareil d'état.[122] Selon A.P.Každan, ces mesures, loin d'empêcher l'évolution du féodalisme, lui contribuaient constamment.[123]

Cette idée fut prise à partie par les historiens soviétiques et étrangers. N.Svoronos partage l'opinion des historiens marxistes sur les buts de la législation des empereurs de la dynastie Macédonienne tout en croyants qu'ils étaient beaucoup plus importants étant conscients de la menace à la

121. Theoph., p. 486, 30. A ce propos v.: A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 94.
122. Ibid., p. 174-175.
123. Ibid., p. 188.

structure d'état toute entière de la part des grands propriétaires. Bien que l'efficacité de la législation «restait évidemment assez limitée», ces mesures firent leur affaire. Elles ne furent pas tout à fait cessées après la mort de Basile II comme le croit A.P.Každan, mais restèrent en valeur au milieu et vers la fin du XIe siècle. N.Svoronos s'autorise de la «Peira» qui ne laisse pas de doute à ce propos, ainsi que du «Synopsis des lois» de Michel Psellos et des scholia des «Basilics» du XIe siècle.[124]

M.J.Susumov estime également que les mesures des empereurs de la dynastie Macédonienne jouèrent le rôle represseur dans l'histoire de l'evolution de la grande propriété foncière dans l'empire. En s'adressant à A.P.Každan, M.J.Susumov lui demande: «Est-ce que la défence d'accaparer les terres paysannes facilita aux féodaux-dynates la consolidation de la grande propriété foncière féodale? Est-ce que les rapports féodaux se renforcèrent en résultat du retour gratuit des terres aux petits paysans comme en témoignent les novelles? Nous estimons que, l'état restant instrument de la classe exploitatrice, il serait inutile de nier des tentatives de manoeuvre de la part de l'aristocratie byzantine». Ces lois ne pouvaient pas bien sûr arrêter le procédé lui-même, poursuit M.J.Susumov, vu que la couche aisée des communes avait la possibilité de créer les grandes propriétés foncières légalement, en jouissant du droit de protimésis.[125]

Nous devons nous associer à cette opinion: les novelles elles-mêmes et la «Pyra» contiennent assez d'exemples de destruction des propriétés féodales crées illégalement. La législation en question freina la féodalisation sans l'arrêter d'ailleurs. Il reste à discuter si cette législation était progressiste et quel en était le rôle.

Nous estimons injustifiée la tendance de la byzantologie de réduire tout le cours du procédé de féodalisation en Byzance en général, à la dégradation de la commune, à la confirmation de l'idée de prédomination décisive de la voie d'evolution «d'en bas» comme étant la plus naturelle du point de vue historique et régulière du point de vue économique etc. Cette idée ne fut contestée que par M.J.Susumov, bien qu'elle ne fût jamais prouvée par les sources dans le cas de Byzance comme toute autre idée qui prétend à établir la «prédomination» d'un certain phénomène historique sur les autres par voie de spéculations, le matériel fourni

124. N.Svoronos. Société..., p. 376-379.
125. M.Ja.Suzumov. Rez. na: A.P.Každan. Derevnja i gorod..., p. 215-216.

par les faits en étant extrêmement restreint.

Au-delà de considérations purement théoriques au caractère assez commun l'argument principal en faveur de cette théorie reste effectivement argumentum ex silentio: les actes officiels byzantins réflétent de préférence les relations entre l'état et les particuliers et non pas celles entre les particuliers eux-mêmes. Voilà pourquoi le procédé essentiel de l'accumulation de propriété d'un individu en dépit de celle de ceux qui l'entourent (différenciation matérielle, dégradation de la commune) nous échappe. Nous ne nous opposons point à cette idée prise comme point de départ (elle se prouva toute sûre pour les pays de l'Europe Occidentale au Moyen Age). Nous nous opposons à son anticipation sous n'importe quelles conditions, à toute époque et dans tout pays. En rangeant en deux colonnes les faits de deux espèces: témoignages de différenciation matérielle au sein de la commune d'une part et données sur l'acquisition des terres et des profits aux frais de la commune toute entière ou par faveur de l'empereur, de l'autre, la conclusion en serait plutôt contraire mais également contestable.

A.P.Każdan atteignit un succès impressionnant en étudiant les voies de formation de la classe dominante en Byzance aux Xe-XIIe siècles. Il prouva d'une manière incontestable que la soi-disante «mobilité verticale» des forces sociales présentait l'un des facteurs essentiels du système impérial ainsi que sa vitalité: les couches dominantes, même proches au trône, absorbaient sans obstacle une multitude d'individus chanceux d'origine sociale la plus basse.[126]

Cepedant le matériel collecté par A.P.Każdan contient un détail extrêmement important à notre avis que l'autuer laissa sans commentaire: parmi les cas multiples de création des clans féodaux par les gens d'origine basse on ne compte que très peu où leur richesse conditionna leur carrière. L'écrasante majorité des cas présente la situation inverse: une carrière réussie entraînait l'enrichissement.

Nous espérons montrer ailleurs à quel point les conditions de vie et d'activité des individus et des classes à l'Occident féodal différaient de celles en Byzance autocrate. Il est actuellement universellement admis

126. A.P.Każdan. Sostav gospodstvujuschego klassa v Visantiji v X-XII vv. (sous presse); v. du même auteur: Charakter, sostav i evolucija gospodstvujnschego klassa v Visantiji XI-XII vv. Predvaritelnye vyvody. - BZ, 66, 1973, s. 47-60.

mais insuffisamment apprécié que les fameuses nouvelles des empereurs de la dynastie Macédodienne traitaient de dynates non seulement les gens vraiment riches mais aussi les scholaria - militaires subalternes et les practors - petits employers de fisc,[127] dont la fortune dépassait à peine celle des paysans-zeugarates (50 nomismas), mais ils avaient le pouvoir sur ces derniers, ce qui les rendait puissants.

Nous ne mettons pas en doute la conclusion que la voie principale de féodalisation était celle de l'expropriation de la petite propriété paysanne. Nous estimons cependant qu'il s'agissait non pas de différenciation et de dégradation de la commune mais de son appauvrissement et de son asservissement. L'état empêchait l'infiltration des dynates dans les communes ainsi que leur enrichissement au sein des communes, mais il déprivait lui-même les communes de leurs terres, en confisquant les terres abandonnées en tant que clasmas et en creant à côté de villages libres qui perdaient les terres communales et une partie du fonds de propriété privée des paysans les domaines privés des dynates et les domaines d'état qui n'en différaient pas beaucoup. Le cercle des idiostata (domaines privés) créés par le fisc serrait la commune de plus en plus durement jusqu'à l'absorber toute entière. Ses membres devenaient misèrables et «non-contribuables» dont l'asservissement était réglé mais pas défendu par la loi. La loi permettait notamment vendre les terres des débiteurs, ceux du fisc en premier lieu, ou les contraindre à le faire. Le terme en était d'autant plus court que le débiteur plus pauvre, vu que ce dernier pouvait dépenser pour ses besoins le reste de ses biens.[128]

Ainsi en «fermant la porte» devant la féodalisation même les plus sévères des empereurs «persécuteurs» de dynates lui laissaient la «fenêtre» grande ouverte.

Arrêtons-nous en bref sur une forme de transition entre la propriété d'état et la propriété privée que la femme savant française H.Glykatzi-Ahrweiler qui en observa l'évolution détermina comme «concession des droits incorporels» ou «donations conditionnelles».[129]

Encore en 1948 G.A.Ostrogorskij remarqua que la donation fon-

127. Jus, III, p. 263.

128. Jus, I, XV, 16; XVIII, 11; XXVI, 27; LVIII, 1.

129. H. Glykatzi-Ahrweiler. La concession des droits incorporels. Donations conditionnelles. - «Actes du XIIe Congrès d'études byzantines.» Ochrid, 1961, II. Beograd, 1964, p. 108-114.

cière en Byzance «signifiait non seulement le transfert des droits de propriété mais aussi la concession au féodal du droit à la rente seigneuriale collectée sur les terres qu'on lui accordait».[130] En évoquant les faits cités ci-dessus nous partageons tout à fait cette conclusion conformément aux donations ou au maintien des terres de fisc conditionné par le service. Comme en témoigne G.A.Ostrogorskij, la voie de l'évolution consistait dans ce passage des «droits incorporels» aux droits à la terre et plus tard à la propriété conditionnelle sur cette terre. La discussion fut provoquée non pas par cette constatation, mais par le fait que G.Ostrogorskij en vit la voie d'évolution du pronoia. A.P.Každan estimait que le pronoia était la même chose que le posotis ou le solemnion (somme du profit) emprunté pour l'usage provisoire, le pronoia en tant que donation foncière étant inconnue jusqu'à la seconde moitié du XIIe siècle.[131] M.J.Susumov estimait que le pronoia se créait par voies différentes et non seulement à la suite du transfert des droits à la collection du profit. Le pronoia ne devint synonymique au transfert des terres que sous Manuel I (1143-1180).[132] K.V.Hvostova,[133] de même que l'auteur du présent ouvrage,[134] soutint en général G.Ostrogorskij, qui repit récemment de nouveau son ancienne opinion.[135] H.Glykatzi-Ahrweiler définit le pronoia comme donation du profit de n'importe quels biens équivalente à la donation des parèques ou de la rente.[136]

Actuellement nous avons selon tout le droit d'affirmer que les discussions concernant le terme lui-même au XIe siècle doivent être cessées compte rendu de la définition juridique précise de la notion en question que l'on trouve dans le fragment du «Traité de taxation» des Xe-XIe siècles publié récemment par J.Karayannopulos.

Sous le titre: Τίνα εἰσὶ τὰ προνοιατικά («Ce que signifie le pronoia») on lit: Τὰ ἐφ' ὅρῳ τῆς τοῦ ἀν[θρώπ]ου ζωῆς δωρούμενα παρὰ τοῦ

130. G.Ostrogorskij. Visantijskie riszovye knigi, p. 234.

131. A.P.Každan. Rez. na ukas. soč. G.Ostrogorskogo, p. 228; A.P.Každan. K voprosu ob osobennostiach feodalnoj sobstvennosti..., p. 226.

132. M.Ja.Suzumov. Vnutrennja politika Andronika Komnina, p. 60; M.Ja.Suzumov. Nekotorye problemy istorii Visantiji, p. 116.

133. K.V.Chvostova. Osobennosti agrarno-pravovych otnochenij..., p. 207., sl.

134. G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija..., p. 144-158.

135. G.Ostrogorsky. Die Pronoia unter der Komnenen. - ZRVI, 12, 1970, p. 41-54.

136. H.Glykatzi-Ahrweiler. La concession..., p. 108, 110-111.

βασιλέως (/C'est/ ce que le basileus accorde pour la durée de vie d'un homme).[137] Il s'agit par conséquent d'une notion trop large pour en définir précisément la signification à l'étape initiale de son évolution, avant les Comnènes (1081) en tout cas. Cette notion inclut toutes sortes de solemnia limités dans le temps (pour une seule personne) ainsi que les charisticaires et les basilicats (qu'on délivrait pour la durée de vie d'un homme).

En même temps la formulation citée ci-dessus de choisir plusieurs opinions justifiées conformément au XIe siècle. Citons-les tout de suite: le pronoia est une donation conditionnelle viagère du profit et des terres déjà au XIe siècle à condition de gestion et de défence des forteresses (Michel Doukas constatait en 1078 que les forteresses étaient accordées comme donations ἐφ' ἑνὶ προσώπῳ -«à une seule personne»[138]- (G.A.Ostrogorskij); le pronoia est un solemnios ou un charisticaire provisoire, mais en tant que donation des parèques ou de la rente il ne peut figurer que sur les terres d'état et dans les domaines des grandes propriétaires fonciers (A.P.Každan, H.Glykatzi-Ahrweiler).

Ce qui est important pour nous dans ce cas-là, c'est de constater que les solemnia et les pronoia furent accordés déjà aux Xe-XIe siècles en tant que somme précisément établie de l'impôt ou bien comme revenu d'un terrain bien déterminé ou d'une source de profit indépendamment de la nature de cette propriété (privée ou d'état). On comprenait sous le revenu la somme entière de contributions ou plus fréquemment une partie de contributions versée au fisc précedemment.

Autrement dit, les solemnia et les pronoia (sous forme de donations contributionnelles) concernaient les contribuables libres d'état déjà au XIe siècle et servaient ainsi de moyen de liaison de plus en plus étroite entre les notions opposées de propriété impériale et privée.

H.Glykatzi-Ahreweiler répète comme nouvelle la conclusion tirée depuis longtemps par les savants marxistes[139] que la préception des impôts sur les paysans libres par un particulier conditionnait inévitablement la consolidation des rapports de droit privé en dépit de ceux de droit

137. J.Karayannopulos. Fragmente..., S. 322. 56-57.

138. Jus, III, p. 230.

139. V. p. ex.: G.G.Litavrin. Bolgarija i Visantija..., p. 224-231; G.G.Litavrin. Rez. na: G. Zankova-Petkova. Za agrarnite otnochenija... - VV, XXVIII, 1968, p. 263-264.

public parce que le particulier était obligé de substituer les fonctionnaires d'état par le personnel soumis à lui et remplissant les mêmes fonctions.[140]

Pour prouver la transformation en parèques des contribuables libres obligés de verser les impôts à un particulier on citait des centaines de fois la fameuse pétition des moines du Lavra effrayés par la perspective de devenir parèques du frère de l'empereur Alexis I Adrian qui avait le privilège de précepter à son profit les impôts sur la population de la péninsule de Kassandreia où étaient situées les terres de Lavra.[141] H.Glykatzi-Ahrweiler estime que l'effroi des moines prouve que l'accord du droit de préception des impôts par ses propres moyens présentait une innovation.[142] Nous estimons le contraire; il était connu que la préception des impôts par un particulier entraînait l'asservissement des paysans libres, ce qui explique l'effroi des moines. En effet, le «Code fiscal» parle d'une espèce de solemnios où par exemple l'établissement d'assistance publique privilégié «au lieu de dioikète» (ἀντί τοῦ διοικήτου) percevait les impôts sur «plusieurs villages indépendants de l'établissement» (χωρίων τινῶν μὴ ὑποκειμένων τῷ αὐτῷ).[143]

Il est possible actuellement d'interpréter autrement l'information fournie par Nicétas Choniates sur le mécontentement général causé par la distribution des pronoia sous Manuel I.[144]

La cause du mécontentement ne consistait pas dans le fait que Manuel I traitait les terres d'état et les partimoines de la même façon. En accordant ses donations, il cessa tout simplement de distinguer les villages des parèques d'état résidant sur les terres du fisc des terres des contribuables libres. En accordant les paysans libres aux particuliers l'empereur les traitait en parèques d'état ce qui était équivalent à la paréquie féodale.

Ainsi la voie tracée en bref par G.A.Ostrogorskij: de l'accord des contributions vers les droits à la terre, des droits à la terre vers la propriété foncière conditionnelle - ne prit qu'un siècle environ; un demi-siècle plus tard le pronoia devint héréditaire en se fondant parfois avec le génikon (patrimoine), tandis que les restes des terres d'état devinrent

140. H.Glykatzi-Ahrweiler. La concession..., p. 110, sq.
141. Lavra, N 39.
142. Ibid., p. 109.
143. F.Dölger. Beiträge..., S. 117, 42 - 118.3.
144. Nic. Chon., p. 272-273.

domaines impériaux à tendance de se désagréger en apanages familiaux (principautés).

Ainsi traitant le problème des sources de formation des partimoines féodaux on peut tirer la conclusion que la conception traditionnelle de formation des grandes propriétés avant tout en résultat de différenciation matérielle de la commune paysanne et de mûrissement des éléments du féodalisme au sein d'elle doit être précisée. En Byzance oû le pouvoir d'état aux Xe-XIe siècles était omnipotent (par rapport aux pays de l'Europe Occidentale), son rôle d'instrument de la classe dominante sous forme de donation des terres d'état aux particuliers, de confiscation des parcelles communales abandonnées, de consolidation du pouvoir des particuliers sur les paysans libres comme suite de leur autorisation à percevoir les impôts sur les districts ruraux et à les gouverner à leur gré, et non pas la création du système de «servage» d'état pour réaliser «la propriété féodale collective» sous forme de «rente-contribution centralisée».

Grâce aux ouvrages de G.A.Ostrogorskij et de A.P.Každan nous pouvons renoncer à la conclusion qui découlait de leur conception: sur les vastes espaces des «terres d'état» les paysans-membres de communes, même les stratiotes, les cataphractes nommés par A.P.Každan petits bien-tenants et «chevaliers du type occidental» y compris furent asservis, et dans les propriétés foncières les parèques dépendants comptant à peine trois-six dizaines jouirent du droit de se déplacer librement.

Le rôle de l'état dans l'expropriation des terres paysannes par les féodaux eux-mêmes ne peut plus à notre avis être interprété en contradiction directe avec le sens des novelles des empereurs de la dynastie Macédonienne. Dans ce cas le pouvoir central freinait la féodalisation ainsi que le procédé de dégradation de la propriété foncière communale. Il reste à discuter si cette politique était heureuse et progressiste.

Tout en reconnaissant l'importance de la féodalisation «d'en bas» nous ne pouvons pas tout de même reconnaître son rôle décisif dans l'é-tat byzantin par rapport à la féodalisation «d'en haut» au sens qu'on vient de préciser.

Ainsi, aux Xe-XIe siècles la propriété d'état (et de l'empereur) se distinguait encore assez nettement de la propriété privée et communale (corporative); elle ne concernait que les terres en dehors de propriété privée; au sein de cette propriété du fisc s'ébaucha l'évolution de l'hiérar-

chie, apparut la tendance d'établir le droit de propriété d'état sur les terres des petits contribuables. Cependant tous ces phénomènes ne se prononcèrent assez distinctement qu'au XIIe siècle.

TUCHPRODUKTION UND TUCHPRODUZENTEN IN THESSALONIKE UND IN ANDEREN STÄDTEN UND REGIONEN DES SPÄTEN BYZANZ

KLAUS-PETER MATSCHKE / LEIPZIG

«Kleider machen Leute», so lautet der Titel einer bekannten Novelle des Schweizer Schriftstellers Gottfried Keller, in der ein Schneidergeselle wegen seiner Vorliebe für vornehme Kleidung zeitweilig für einen Grafen gehalten und entsprechend behandelt wird. Für den Historiker können Kleider sogar noch mehr: Sie prägen ganze Epochen und verändern ganze Gesellschaften. Die Sansculotten von Paris, die Männer ohne höfische Kniehosen, wurden am Ende des 18. Jh. zu wichtigen Geburtshelfern der bürgerlichen Ordnung, als sie die Zwingburgen des französischen Absolutismus stürmten und die Revolution gegen innere und äußere Bedrohung schützten. Kapitalistische Produktionsverhältnisse wurden schon seit dem 14. Jh. vor allemin den Zentralwerkstätten westeuropäischer Textilunternehmer und in den Kontoren kaufmännischer Verleger von städtischen und ländlichen Spinnern, Webern, Färbern und anderen an der Tuchherstellung beteiligten Kleinproduzenten aus der Taufe gehoben. Die Herausbildung überregionaler Märkte, eines kontinentübergreifenden und schließlich des Weltmarktes wurde durch das Massenangebot einer ständig breiter werdenden Palette textiler Erzeugnisse für unterschiedlich geartete Bedürfnisse und unterschiedlich gefüllte Geldbeutel wesentlich mitbestimmt. Deshalb ist es auch kaum eine Übertreibung, wenn man feststellt, daß die wirtschaftliche Eroberung und Fesselung verschiedener Länder der Levante und der Romania durch venezianische, genuesische und andere italienische Kaufleute, die im 11. Jh. begann und im 14./15. Jh. vollendet wurde, in den textilen Erzeugnissen Oberitaliens, der Niederlande, Englands und anderer westeuropäischer Länder ihr wichtigstes Instrument und ihre wirkungsvollste Waffe hatte.

Die byzantinische Gesellschaft war auf diese mit politischen Mitteln kombinierte und durch militärische Aktionen abgesicherte Wirtschaftsoffensive nicht vorbereitet und nur zu schwacher Gegenwehr in der Lage. Verschiedene orthodoxe Kirchenführer, wie die Patriarchen Gregorios II. Kyprios und Athanasios I., versuchten sich dem gefährlichen Warenstrom aus dem Westen entgegenzustemmen, indem sie Stimmung gegen die fremden Erzeugnisse und ihre einheimischen Käufer machten[1]. Einzelne kaiserliche Beamte bemühten sich

1. Eustratiades, S., Γρηγορίου τοῦ Κυπρίου ἐπιστολαὶ καὶ μῦθοι, Alexandria

darum, Sand in das Absatzgetriebe der italienischen Händler zu streuen, indem sie ihre pannos und telas in der Hauptstadt sowohl vom Verkauf en gros als auch vom Detailhandel ausschlossen oder von ihren griechischbyzantinischen Geschäftspartnern die Verkaufszölle eintrieben, die sie von den Importeuren aufgrund ihrer Zollprivilegien nicht einfordern konnten[2], und indem sie große Posten wertvoller Tuche unachtsam behandelten oder sogar konfiszierten, wenn sie auf örtlichen Jahrmärkten angeboten wurden[3]. Dauerhafte Erfolge waren auf diese Weise für das späte Byzanz und seine Wirtschaft nicht zu erreichen. Der venezianische Kaufmann Giacomo Badoer kann zwischen 1436 und 1440 allem Anschein nach völlig ungehindert große Mengen Textilien auf den hauptstädtischen Märkten absetzen, einen Laden für Geschäfte a minuto hat er sich allerdings während der 3 1/2 Jahre seines Aufentaltes in Konstantinopel nicht eingerichtet[4]. Seine Ware kommt

1910, Nr. 165, S. 162; deutsche Übersetzung bei Beck, H.-G., Byzantinisches Lesebuch, München 1982, S. 363. Guilland, R., La correspondance inédite d'Athanase, patriarche de Costantinople, 1289-1293; 1304-1310, Mélanges Ch. Diehl, Bd. I, Paris 1930, S. 139; vgl. Matschke, K.-P., Politik und Kirche im spätbyzantischen Reich. Athanasios I., Patriarch von Konstantinopel 1289-1293; 1303 bis 1309, Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig, Gesellschafts - und Sprachwiss. Reihe 15, 1966, S. 485.

2. Thomas, G.M./Predelli, G., Diplomatarium Veneto-Levantinum, Bd. I, Venedig 1880, Nr. 74, S. 132.

3. Bertolotto, G., Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'imperio bizantino, Anti della Società Ligure di Storia Patria 28, 1898, S. 544 f.

4. Il libro dei conti di Giacomo Badoer (Constantinopoli 1436-1440), edd. U. Dorini/T. Bertelè, Rom 1956; vgl. Bertelè, T., Il giro d'affari di Giacomo Badoer: Precisazioni e deduzioni, Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses München 1958, München 1960, S. 51. Eine vertragliche Einschränkung bzw. ein direktes Verbot des Detailhandels westlicher Kaufleute mit Textilien in Konstantinopel hat die byzantinische Seite m.W. zwischen 1261 und 1453 zu keiner Zeit durchsetzen können, denkbar ist aber doch eine gewohnheitsrechtliche Vorzugsstellung einheimischer Tuchhändler hinsichtlich des Detailverkaufs auch noch während des Badoer-Aufenthaltes in der byzantinischen Hauptstadt. In den Konten des venezianischen Kaufmannes finden sich auch verschiedene drapieri westlicher Herkunft, sie scheinen aber in den meisten Fällen in Pera ansässig gewesen zu sein, vgl Badoer, S. 19, 49, 51 u.a. In Thessalonike existiert dagegen ein vertragliches Privileg dieser Art zumindest zeitweilig, vgl. weiter unten, Anm. 72. Für die auch nach 1261 unter lateinischer Herrschaft verbliebene Stadt Patras erhalten die Veneziamer 1356 ihr schon lange gültiges Privileg bestätigt, pannos ad retallium et alias suas res et mercimonia ad

aus allen bedeutenden Tuchproduktionszentren des Westens, daneben bietet er auch Leinen aus Alexandria und Damaszener Stoffe an[5]. Seine Kunden sind in erster Linie örtliche Tuchhändler, aber auch verschiedene hochgestellte Persönlichkeiten und einige kleine Handwerker[6]. Nach vorsichtigen Schätzungen gab es in dieser Zeit allein 1o bis 2o venezianische Kaufleute vom Typ Badoers in der byzantinischen Hauptstadt[7]. Die Zahl ähnlicher Kaufleute aus den ankonitanischen, katalanischen und florentinischen Kolonien im Handelszentrum am Bosporus war vermutlich geringer, dafür gab es im genuesischen Stützpunkt Pera auf der anderen Seite des Goldenen Horns aber mit Sicherheit noch einige Kaufleute mehr, die gleiche und ähnliche Abnehmer, wie sie Badoer hatte, ebenfalls mit Tuchen belieferten. Wenn man dann noch berücksichtigt, daß einzelne venezianische und genuesische Handelsunternehmungen am Ort nachweislich ein noch ganz anderes Format besaßen als die Kompagnie, zu der Badoer gehörte, und sicherlich noch wesentlich umfangreichere Geschäfte auch mit Tuchen tätigten[8], dann ist durchaus vorstellbar, daß die etwa 50.000

minutum zu verkaufen, Gerland, E., Neue Quellen zur Geschichte des Erzbistums Patras, Leipzig 1903, S. 158.

5. Badoer, S. 104, 106, 366, 490; vgl. Šitikov, M.M., Torgovlja suknom v Konstantinopole i ego okrestnostjach v pervoj polovine XV v. (Po dannym knigi Dz. Badoera), Antičnaja drevnost' i srednie veka (im folg. ADCB) 1o, 1973, s. 283-288.

6. Ders., Konstantinopol' i venecianskaja torgovlja v pervoj polovine XV v. po dannym knigi ščetov Djakomo Badoera (delovye krugi Konstantinopolja), Vizantijskij vremennik (im folg. BB) 3o, 1969, s. 54 ff.

7. Bertelè, Il giro, S. 51.

8. Zu den bedeutendsten venezianischen Kaufleuten in Konstantinopel, mit denen Badoer zu tun hatte, gehörte Aldovrandino d' Giusti, der auch als Tuchhändler tätig war, vgl. Sitikov, M.M., Venecianskoe kupečestvo v pervoj polovine XV veka v ego torgovych snošenijach s Vizantiej, Učenye zapiski Moskovskogo gosudarstvennogo pedagogičeskogo instituta im. V.I. Lenina, Moskau 1965, S. 124 f.i Babinger, F., Von Amurath zu Amurath. Vor- und Nachspiel der Schlacht bei Varna (1444), Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante I, München 1962, S. 151. Unter den genuesischen Kaufleuten und Unternehmern dieser Zeit ragte Francesco Drapperio hervor, der seine größten Gewinne sicherlich aus der Pacht der Alaungruben von Nea-Phokaia bezog, vgl. Heers, J., Les Génois et le commerce de l'alun a la fin du moyen-age, Revue d'histoire économique et sociale XXXII/1, 1954, S. 36 ff., der aber auch Geschäfte mit Textilien macht, Šitikov, Konstantinopol', S. 6o, und 1444 als genuesischer Unterhändler Sultan Murad II. wertvolle Tuche als Geschenk überreicht,

Einwohner Konstantinopels im 15. Jh. praktisch von ausländischen Kaufleuten mit ausländischen Textilien beliefert und eingekleidet werden konnten.

Es gibt also einige Gründe für die Annahme, daß die traditionelle Eigenerzeugung von Textilien in Byzanz durch die westliche Exportoffensive einen schweren Schlag erlitt, daß sowohl die staatlich gesteuerte Produktion von Luxusstoffen als auch die private Herstellung einfacher Gebrauchstextilien im häuslichen Nebengewerbe stark eingeschränkt wurde bzw. sogar zum Erliegen kam und daß auch die traditionellen städtischen Zentren und Regionen der Textilproduktion jede selbständige Entwicklungsmöglichkeit verloren[9]. Und ihre Bestätigung scheint diese Annahme auch in den Meinungsäußerungen und Änderungsvorschlägen der bekanntesten Denker des späten Byzanz zu finden, also in der Feststellung des Klerikers Bessarion, daß speziell auf der Peloponnes die Weberei und Färberei von Woll- und Seidenstoffen staatliche Förderung benötigten[10], und in der ebenfalls auf die südgriechische Halbinsel bezogenen Forderung des Philosophen Plethon, die vorhandenen Rohstoffe für eine eigene Garnherstellung zu nutzen[11]. Auch die Bemerkung des Literaten und Pädagogen Demetrios Chrysoloras, es sei generell besser, wenn die ὁμόφυλοι selbst durchsichtige Gewebe aus Leinen und Seide, farbige Kleider und mit Gold und Silber verzierte Mäntel herstellen würden[12], klingt eher wie ein

Colin, J., Cyriaque de Ancone. Le voyageur, le marchand, l'humaniste, Paris 1981, S. 344. Schon die ersten genuesischen Pächter der Alaunvorkommen von Nea-Phokaia, die Brüder Zaccaria, waren auch bedeutende Tuchhändler in Byzanz und der Romania, vgl. Lopez, R.S., Familiari, procuratori e dipendenti di Benedetto Zaccaria, Miscellanea di Storia Ligure in onore di Giorgio Falco, Mailand 1962, S. 237 f.

9. Zu den Formen der Textilproduktion in mittelbyzantinischer Zeit s. Každan, A.P., Derevnja i gorod v Vizantii IX-X vv., Moskau 1960, S. 224-232, 339-345. Zur Situation des Textilgewerbes in spätbyzantinischer Zeit haben sich zuletzt geäußert Oikonomidès, N., Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe-XVe siècles, Montréal/Paris, S. 100 f.; Maksimović, L., Charakter der sozial-wirtschaftlichen Struktur der spätbyzantinischen Stadt (13-15 Jh.), Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik (im folg. JÖB) 31/1, 1981, S. 158 f., 165, 171.

10. Mohler, L., Kardinal Bessarion als Theologe, Humanist und Staatsmann, Bd. III, Paderborn 1942, S. 448.

11. Migne, J.-P., Patrologiae cursus completus, Series graeca, Paris 1857 ff. Bd. 168, Sp. 837.

12. Lampros, S.P., Παλαιολόγεια καὶ Πελοποννησιακά, Athen 1912 ff. Bd. III, S. 230.

Appell zum Handeln als wie eine Bestätigung erreichter Leistungen.

Belegt wird durch diese Aussagen auf jeden Fall, daß das späte Byzanz auf dem Gebiet der Versorgung mit Textilien vom traditionellen Ideal der αὐτάρκεια weit entfernt war. Allerdings muß die fehlende Eigenversorgung einer Familie, eines Hauses und eines Staates nicht unbedingt mit fehlender Eigenproduktion gleichgesetzt werden, und tatsächlich sprechen zumindest einige Indizien dafür, daß auch die letzten Byzantiner die sachgerechte Verarbeitung von Wolle, Baumwolle, Leinen und Seide zu Textilien verschiedener Art nicht völlig verlernt hatten. In verschiedenen griechischen und lateinischen Verzeichnissen von Mitgiften, Nachlässen und Inventaren werden die unterschiedlichsten textilen Gegenstände aufgeführt, und wenigstens einige von ihnen sind mit großer Wahrscheinlichkeit byzantinischer Herkunft[13]. Der Dichter Manuel Philes nimmt literarische Bittgesuche um Schenkung von Tuchen und Kleidungsstücken und die künstlerische Beschreibung textiler Gegenstände verschiedentlich zum Anlaß, um die Herstellung von Seide, Woll- und Leinenstoffen ausführlich darzustellen[14], und in keinem Fall findet sich ein Hinweis darauf, daß diese

13. Zu nennen wären u.a. die Mitgift von Euphrosyne, der Frau des Georgios Proximos (1387), Schreiner, P., Zwei Urkunden aus der Feder des Theodoros Meliteniotes (1387/88), Orientalia Christiana Analecta 204, 1977, S. 193, die Mitgift einer gewissen Theodora (1365), Ferrari dalle Spade, G., Registro vaticano di atti bizantini di diritto privato, Studi Bizantini e Neoellenici 4, 1935, Nr. X. S. 265, die Nachlässe verschiedener lateinischer Flüchtlinge aus Konstantinopel (1453), Roccatagliata, A., Da Bisanzio a Chio nel 1453, Miscellanea di storia italiana e mediterranea per Nino Lamboglia, S. 392-400, und ein Verzeichnis von Kultgerätschaften des Benediktinerklosters S. Maria in Pera (1473/78), Belgrano, L.T., Seconda serie di documenti riguardanti la colonia di Pera, Atti della Società Ligure de Storia Patria 13/4, 1880, Nr. 24, S. 994-996. Neben Leinen-, Baumwoll-, Woll- und Seidenstoffen werden häufig Mischgewebe erwähnt: panni misci, Roccatagliata, S. 394, ähnlich S. 396, 397, 399; fustaneum, ebd. S. 397; τὸ δίμιτον, Schreiner, S. 93; dimitum, Belgrano, S. 995; Roccatagliata, S. 392. Kann dieser Name als Indiz für die Herkunft des Stoffes aus den griechisch-byzantinischen Raum dienen? Bedeutet (σκέπη) λινομέταξος, Ferrari dalle Spade, S. 265, daß die Decke aus Leinen- und Seidenstoff oder daß sie aus einem Leinen-Seiden-Mischgewebe hergestellt war? Verschiedentlich wird die Herkunft der Stoffe ausdrücklich genannt, z.B. ein Baumwollstoff aus Damaskus, Roccatagliata, S. 392. Kann man annehmen, daß die Stoffe ohne Herkunftsbezeichnung in erster Linie eigene, einheimische Produkte waren? Stammt die (σκέπη) αἰγυπτιακή, Ferrari dalle Spade, S. 265, aus Ägypten oder ist auf eine besondere (ägyptische) Art hergestellt?

14. Die Gedichte über die Seidenherstellung bei Lehrs, F./Dübner, F., Poetae bucolici et didactici, Paris 1862, (Abt. 3), S. 65-67. Zu ihnen vgl. Kadar, Z., Manuel

Stoffe nicht im Lande selbst produziert werden. In den Dokumenten der Handelsrepublik Dubrovnik werden einige Male drappi bzw. pane di Romania genannt[15], die zwar nicht unbedingt aus dem ehemaligen Großraum des byzantinischen Reiches stammen müssen[16], die aber doch erkennen lassen, daß textile Erzeugnisse griechisch-byzantinischen Ursprungs auch im 14. und 15. Jh. bei einigen Nachbarvölkern und in einzelnen Nachbarstaaten noch ein Begriff waren. Und die Schadensersatzforderung eines genuesischen Kaufmannes aus dem endenden 13. Jh., der von Beamten des byzantinischen Kaisers mißhandelt und um 35o Goldhyperper erleichtert wird, als er sich causa emendi tapeta in einem Dorf namens Chinocolium aufhält[17], ist ein konkreter Beweis dafür, daß interessierte Händler aus dem Westen nicht nur textile Rohstoffe, sondern auch besondere Textilerzeugnisse im spätbyzantinischen Reich einkaufen konnten und eingekauft haben[18]. Seit einiger Zeit treten auch verschiedene spätbyzantinische Orte als Zentren der Produktion bestimmter textiler Erzeugnisse etwas mehr aus dem Schatten ihrer ökonomischen Anonymität. Das betrifft in erster Linie die kleinasiatische Stadt Philadelphia, die sich, etwas im Windschatten

Philés tankölteményei a selyemhernyóról, Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis I, 1965, S. 49-55. Darstellung des Prozesses der Leinenherstellung, Manuelis Philae Carmina, ed. E. Miller, Bd. II, Paris 1857, S. 170. Darstellung der Herstellung von Tuchen aus Wolle, die von wlachischen Hirten geliefert wird, ebd. Bd. I, Paris 1855, S. 207 f. Aus diesen und anderen Gedichten lassen sich noch viele interessante Informationen über den Prozeß der byzantinischen Textilherstellung und über die Arten byzantinischer Tuche gewinnen, vgl. z.B. die Angaben in Anm. 13 mit dem Gedicht Εἰς Μανδύλιον, Carmina II, S. 155:

Ὕφασμα λινοῦν τεχνικῶς ἐστιγμένον,
καὶ σηρικοῖς νήμασιν ἀνθυφασμένον,
καὶ ποικίλοις χρώμασι κατηνθισμένος...

15. Andreeva, M.A., Torgoyj dogovor Vizantii i Dubrovnika i istorija ego podgotovki, Byzantinoslavica (im folg. BSl) VI, 1935/36, S. 116.

16. Krekić, B., Dubrovnik (Raguse) et le Levant au moyen âge, Paris/Den Haag 1961, S. 104, Anm. 1.

17. Bertolotto, Nuova serie, S. 514. Wo sich das Dorf befand, habe ich bisher nicht klären können.

18. Die Informationen über textile Rohstoffe aus spätbyzantinischer Zeit wurden kürzlich zusammengestellt von Schreiner, P., Die Produkte der byzantinischen Landwirtschaft nach den Quellen des 13.-15. Jh., Bulgarian Historical Review 2, 1982, S. 93 f.

der türkischen Expansion liegend[19], bis zum Ende des 14. Jh. als byzantinische Enklave in einem fremden Umfeld halten konnte. Verschiedene Untersuchungen von P. Schreiner und von I. Beldiceanu-Steinherr in Verbindung mit P. Năsturel haben es sehr wahrscheinlich gemacht, daß die Herstellung der purpurgefärbten Seidenstoffe, die die Zeitdokumente als βλάτιον bzw. ivladi bezeichnen und denen die Stadt schon lange vor ihrer Einnahme den türkischen Namen Alaşehir = Rote Stadt verdankt, auch im 13. und 14. Jh. in einiger Blüte stand[20]. Ob mit der seta... de Filadelfi, die im Jahre 1284 von italienischen Kaufleuten exportiert wird, allerdings Seidenstoffe gemeint sind, wie Beldiceanu-Steinherr und Năsturel annehmen[21], bleibt zumindest zweifelhaft. Denkbar ist auch, daß es sich bei ihr ebenso wie bei den im gleichen Dokument genannten libre settanta cinque de seta de smirro[22], bei den fardellos quator sete de Smirnis, die also auch aus Smyrna kommen und 1289 in genuesische Hände gelangen[23], und bei der soie de Kilea, die 1288 erwähnt wird[24] und wahrscheinlich nicht aus dem bekannten

19. Zur Geschichte der Stadt und ihren Auseinandersetzungen mit Mongolen und Türken s. zuletzt Beldiceanu-Steinherr, I., Notes pour l'histoire d'Alaşehir (Philadelphie) au XIV^e siècle, Byzantina-Sorbonnensia 4, Paris 1984, S. 17-37, und andere in diesem Band veröffentlichte Aufsätze. Nach harten Auseinandersetzungen um die Stadt in der 1. H. des 14 Jh. scheint sie nach dem Übersetzen der Türken über die Dardanellen und der damit verbundenen Änderung der Hauptstoßrichtung ihrer Expansion für einige Jahrzehnte in relativer Ruhe verbracht zu haben.

20. Schreiner, P., Zur Geschichte Philadelphias im 14 Jahrhundert (1293-1390), Orientalia Christiana Periodica (im folg. OCHP) XXXV, 1969, S. 411 f.; Beldiceanu-Steinherr (zusammen mit P. Năsturel), Notes, S. 29-33.

21. Ebd., S. 31.

22. Bini, T., I Lucchesi a Venezia; alcuni studi sopra i secoli XIII e XIV, Lucca 1853, S. 48.

23. Bratianu, G.I., Actes des Notaires génois de Pera et de Caffa de la fin du treizième siècle, Bukarest 1927, Nr. 173, S. 187. Zum Gewicht des fardello vgl. Balard, M., La Romanie génoise (XII^e-début du XV^e siècle), Genua/Rom 1978, Bd. II, S. 732.

24. Das Geschäft betr. tantam setam de Chilea wird am 17.6.1288 zwischen Simone Boccanegra und Fredo Frangelasta in Genua abgeschlossen, Archivio di Stato di Genova, Cartolari notarili genovesi, Nr. 94, fol. 242v, vgl. Racine, P., Le marché génois de la soie en 1288, Revue des Études Sud-Est Européennes (im folg. RESEE) VIII/3, 1970, S. 416. Ein weiterer Beleg au dem Jahr 1282 bei Balard, La Romanie II, S. 725, Anm. 38.

Hafen in der Donaumündung, sondern aus dem weniger bekannten bithynischen Ort Kelea stammt[25], um Rohseide und nicht um das verarbeitete Produkt handelt[26]. Auf jeden Fall wird man der Auffasung von P. Schreiner zustimmen können, daß es in der Stadt Handwerksbetriebe gab, die sich einer besonderen Art der Textilverarbeitung und -färberei widmeten, daß es aber übertieben wäre, von einer Industrie zu sprechen[27]. Auch die weitgehende Freihaltung der Stadt von westlichen Einflüssen und von italienischen Kaufleuten hat der handwerklichen Eigenproduktion von speziellen Textilien einen größeren Raum gelassen, sie hat aber zugleich verhindert, daß äußere Anstöße zu einer Umgestaltung der handwerklichen Produktion in Richtung auf frühkapitalistische Produktionsformen wirksam wurden[28].

Das Reichzentrum Konstantinopel war dagegen der westlichen Wirtschaftsexpansion besonders lange und besonders intensiv ausgesetzt und bekam die negativen Folgen ökonomischer Einmischung besonders nachhatig zu spüren, trotzdem haben sich für die Stadt an der Grenze zwischen Europa und Asien in letzter Zeit ebenfalls die Indizien etwas verdichtet, die auf ein Weiterleben bestimmter Zweige und Formen textiler Produktion unter der Palaiologenherrschaft hindeuten. Schriftliche Belege für Tuche aus Konstantinopel und textile Sachzeugen, die eindeutig in hauptstädtischen Werkstätten des 13. bis 15. Jh. hergestellt wurden, bleiben allerdings weiterhin sehr rar. Sicherlich erhalten auch spätbyzantinische Beamte ihre Prunkkleider noch aus dem kaiserlichen vestiarion[29], wo sie und die für sie benötigten Stoffe angefertigt werden, wird aber nicht gesagt. Nachweisbar machen spätbyzantinische Kaiser immer noch hin und wieder textile Ehrengeschenke an ausländische Herrscher und ihre diplomatischen Vertreter, an wichtige Besucher der Hauptstadt und an die Notabeln fremder Städte[30], dort wo die Herkunft dieser Stoffe aber eindeutig benannt wird, stammen sie aus westlichen Erzeugerländern[31]. Über Entstehungsorte und Herstellungsdaten byzantinischer Stoffe, die sich in modernen

25. Diaconu, P., Les Coumans au Bas-Danube aux XI^{e} et XII^{e} siècles, Bukarest 1978, S. 112, Anm. 540, unter Bezugnahme auf Iliescu. Racine, Le marché, S. 407 f., spricht sich dagegen für Kilia im Donaudelta aus, während Balard, La Romanie II, S. 725 an eine Herkunft aus der Gegend des Kaspi-Sees denkt.

26. Ein Hinweis auf Rohseide könnte der Verkauf nach Gewicht sein. Hunger, H./Vogel, K., Ein byzantinisches Rechenbuch des 15. Jahrhunderts, Wien 1963, notieren in ihrem Kommentar, S. 114, den auffälligen Umstand, daß μετάξι und πρινοκόκκι in der Aufgabensammlung aus spätbyzantinisch-frühtürkischem Milieu nach Gewicht, die anderen Stoffe dagegen nach Ellen berechnet und verkauft werden, und äußern die Vermutung, daß es sich bei μετάξι um nicht verarbeitete Seide handeln könnte. Gleiches ist aber auch für πρινοκόκκι denkbar, denn das Färben der Seide ging dem Webprozeß (in der Regel?) voraus, vgl. Kažždan, Derevnja i gorod, S. 227 f.

27. Schreiner, Zur Geschichte, S. 411.

28. Allerdings verdichten sich seit einiger Zeit die Indizien für eine genuesische und venezianische Präsenz in der Stadt, vgl. besonders Schreiner, P., Eine venezianische Kolonie in Philadelpheia (Lydien), Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken 57, 1977, S. 339-346. Die Arbeit von H. Ahrweiler über die Westler in Philadelphia, vgl. Balard, La Romanie I, S. 170, Anm. 253, war mir noch nicht zugänglich.

29. Unklar ist v.a., wie lange sich diese Gewohnheit erhalten hat. Mazaris fragt den Unterweltbewohner Holobolos, wo er das prächtige weiße Seidenkleid gelassen habe, das ihm erst unlängst vom Kaiser geschenkt worden sei und in dem er wie der Sohn eines Quästors ausgesehen habe, Mazaris' Journey to Hades, ed. L. Westerink u.a., Buffalo 1975, S. 10; die Herausgeber sprechen vom Recht zum Tragen von weißen Seidengewändern, das Holobolos vom Kaiser (Manuel II.) erhalten hat, ebd., S. 128, ein direkter Zusammenhang zwischen seiner Ernennung zum kaiserlichen Sekretär auf Lebenszeit, ebd., S. 32, und der Schenkung des Prunkgewandes bzw. der Übertragung des Rechtes zum Tragen solcher Gewänder wird aber nicht ausdrücklich hergestellt, ist also nur zu vermuten.

30. Kaiser Andronikos III. übergibt dem Türkenemir Orchan beim Friedensschluß nach der Niederlage von Philokrene 1329 Stoffe aus Wolle und Seide, Joannis Cantacuzeni historiarum libri IV, ed. J. Schopen, Bd. I-III, Bonn 1828-1832 (im folg. Kant.) II, 24: I, S. 447; Ein pannus aureus quem dedit imperator CPlis dem venezianischen Gesandten, wird 1323 der Markuskirche in Venedig übergeben, Thiriet, F. Déliberations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie, Bd. I, Paris 1966, S. 307. Ducae Historia Turcobyzantina, ed. B. Grecu, Bukarest 1958 (im folg. Dukas) XXVIII, 4, S. 233, erwähnt χρυσοΰφαντα πέπλα im Haus des Theologos Korax 1422, die evtl. als Ehrengeschenke für Sultan Mehmed I. bestimmt waren. Der französische Diplomat Ghillebert de Lannoy erhält kurz nach 1420 von Kaiser Manuel II. 32 Ellen weißen Samt als Abschiedsgeschenk, Oeuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste, ed. Ch. Potvin, Louvain 1878, S. 65. Der muslimische Weltreisende Ibn Battuta berichtet, daß er (1332?) bei seinem Empfang im Palast vom Kaiser eine Ehrenrobe erhielt, The Travels of Ibn Battuta 1325-1354, ed. H.A. Gibb, Bd. II, Cambridge 1962, S. 506.

31. Das betrifft z. B. die Wollmäntel, die Johannes Kantakuzenos 1341 auf seinem Feldzug gegen die Bulgaren als Geschenke für Gesandte und Städte mitnimmt, Nicephori Gregorae Byzantina historia I-II, Bonn 1829/30 ed. L. Schopen (im folg. Greg.), XII, 8: II, S. 600.

Museen befinden, werden gegenwärtig systematische Untersuchungen angestellt[32], aber für das Konstantinopel der byzantinischen Spätzeit haben sie bisher augenscheinlich noch nicht sehr viel an neuen Erkenntnissen erbracht[33]. Textilien aus hauptstätischer Produktion werden von Badoer unter den vielen Stoffarten, mit denen er handelt, nicht genannt[34]. Auch in den Warenkatalogen und unter den Transportgütern anderer westlicher Kaufleute finden sich für Textilien einer solchen Herkunft bisher keine Belege. Dagegen enthält die Länderbeschreibung des arabischen Schriftstellers und hohen Beamten des Mamlukenreiches al-Umari aus dem frühen 14. Jh. die interessante Information, daß ein Großteil der im türkischen Emirat Karasi produzierten Seide in christliche Länder exportiert wird und daß von diesem Rohstoff das meiste pour la fabrication de taffetas grec et de l'étoffe de Constantinople Verwendung findet[35]. Der Autor hat die von ihm beschriebenen Länder zwar nie selbst kennengelernt, er stützt sich aber bei seinen Angaben über die Verhältnisse in Kleinasien zu Beginn der türkischen Machtentfaltung auf zwei namentlich genannte und augenscheinlich sehr verläßliche Informanten[36]. Daß die asiatischen Küstengebiete entlang der Dardanellen, die später an das erwähnte Emirat fielen[37], schon in byzantinischer Zeit Rohseide erzeugten, belegt das zuletzt von G.G. Litavrin ausgewertete Praktikon für die Stadt Lampsakos wahrscheinlich aus dem Jahre 1218, in dem eine Steuer von Maulbeerbäumen erhoben wird[38]. Und M. Balard äußert die plausible

32. Muthesius, A.M., A unique archive of early medieval and later silks at the University of East Anglia, Norwich, JÖB 31, Beiheft, 1981, Nr. 3. 2.

33. Buschhausen, H., Projekte zur byzantinischen Kunstgeschichte, JÖB 31/1, 1981, S. 116 f.

34. Šitikov, Konstantinopol', S. 62.

35. Mesalek alabsar fi memalek alamsar, Voyages des yeux dans les royaumes des différentes contrées (ms. arabe 583), trad. E. Quatremère, Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi et autres bibliothèques XIII, Paris 1838, S. 366.

36. Vgl. Taeschner, F., Al-'Umari's Bericht über Anatolien in seinem Werke Masalik al-absar fi mamalik al-amsar, Leipzig 1929, S. 6 f.; Zachariadou, E.A., Trade and Crusade, Venedig 1983, S. 125 f., Anm. 522.

37. Vgl. Werner, E., Die Geburt einer Großmacht - Die Osmanen, 4. Aufl. Weimar 1985, S. 91 f.

38. Tafel, G.F.L./Thomas, G.M., Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig, Bd. I-III, Venedig 1856-57, II, S. 208 f.; vgl. Litavrin,

Vermutung, daß es sich bei der seta marrimula, marremoris bzw. de Marre molio um Rohseide aus den Küstengebieten des Marmarameeres handelt, die in genuesischen Dokumenten des späten 13. Jh. relativ häufig genannt wird und deshalb zu diesem Zeitpunkt eine gewisse Bedeutung gehabt haben muß[39]. Der Prozeß der Seidenherstellung, den der hauptstädtische Poet Manuel Philes im frühen 14. Jh. beschreibt[40], könnte also auf der Rohseide aus dem stadtnahen Wirtschaftsraum basieren, von der griechische und lateinische Quellen des ganzen 13. Jh. sprechen, und zu dem Seidenstoff von Konstantinopel führen, den al-Umari für die Wende vom 13. zum 14. Jh. erwähnt. Daß der vom gleichen Autor genannte griechische Taft ebenfalls in der Haupstadt hergestellt wurde, ist seinem Bericht degegen nicht eindeutig zu entnehmen[41], und sehr unsicher ist auch, ob die Stoffe und Kleider, die Ibn Battuta bei seinem Aufenthalt in Konstantinopel um 1330 von einer Tochter des Kaisers Andronikos II. bzw. vom Kaiser selbst als Abschiedsgeschenk erhält, aus hauptstädtischer Produktion stammen. Es handelt sich um verschiedene Roben aus Seide, Leinen und Wolle und um ein Stück Wolltuch of the work of the girls, und zur Erklärung fügt der arabische Weltreisende hinzu, daß es sich dabei um die beste Art eines solchen Tuches handele[42]. Ein ähnliches Lob spendet noch

G.G., Provincial'nyj vizantijskij gorod na rubeže XII-XIII vv., BB 37, 1976, S. 20; ders., Vizantijskoe obščestvo i gosudarstvo v X-XII vv., Moskau 1977, S. 118, 121 f. Schreiner, Die Produkte, S. 93, hat allerdings darauf hingewiesen, daß Maulbeerbäume nicht nur wegen der Seidenraupen angepflanzt wurden, sondern daß sie auch wegen ihrer Früchte begehrt waren. Für Lampsakos belegen jedoch auch orientalische Quellen die Ausfuhr von Rohseide, vgl. Vryonis, s., The Decline of Medieval Hellenisme in Asia Minor, and the Process of Islamisation from the Eleventh through the Fifteenth Century, Berkeley/Los Angeles/London 1971, S. 12 f. und Anm. 60.

39. Balard, La Romanie II, S. 725.

40. Lehrs/Dübner, Poetae bucolici, S. 65 ff.; vgl. Anm. 14. Ob die Belege allerdings ausreichen, von einer neuen Blüte der Seidenerzeugung unter den Palaiologen zu sprechen, wie das Kadar, Manuel Philes, S. 55, auf der Grundlage der Philes-Gedichte tut, muß wohl doch bezweifelt werden.

41. Zur Herkunft des Namens dieses Stoffes und zu den Zentren seiner Produktion s. Heyd, W., Histoire du commerce du Levant au Moyen-Age, Bd. I-II, Leipzig 1936, II, S. 700. Möglich ist aber auch, daß dei Al-Umari gar nicht zwei verschiedene Stoffarten gemeint sind, sondern daß die eine Benennung die andere nur näher erklären soll, daß also nur von griechischem Taft aus Konstantinopel die Rede ist.

42. The Travels of Ibn Battuta, S. 514.

hundert Jahre später der bekannte byzantinische Staatsmann und Unternehmer Lukas Notaras in einem Brief den eigenen Frauen: Wenn ihnen manchmal Seide und ägyptisches Leinen fehlt, dann nehmen sie die Wolle, die sie gerade zur Verfügung haben, und das gewöhnliche Leinen, das die fette heimatliche Erde hergibt, und stellen davon Gewebe her, die den feinen ägyptischen Erzeugnissen kaum nachstehen[43]. Sicher ist mit A.E. Laiou-Thomadakis anzunehmen, daß die am häuslichen Herd spinnende und webende Frau eine traditionelle byzantinische Modellvorstellung war, die mit den Lebenstatsachen wenig zu tun zu haben brauchte, zugleich wird aber betont, daß der (literarische) topos die (gesellschaftliche) Realität nicht völlig verfälscht[44]. Deshalb ist es zumindest nicht ausgeschlossen, daß vornehme spätbyzantinische Haushalte und die weiträumigen Wohnkomplexe der Oberschicht im Konstantinopel der Palaiologenzeit noch hin und wieder auch über Gynaeceen verfügten, in denen Sklavinnen und Mägde auf Anweisung und unter Anleitung der Hausherrin primär mit der Herstellung von Tuchen beschäftigt waren, für den Hausgebrauch, aber auch für den Markt, von einfacher Qualität, aber auch von größerem Wert[45]. Einzelne Frauen mit besonderer Kunstfertigkeit in der Textilherstellung sind allerdings nur aus den Nachbargebieten des späten Byzanz und nicht aus dem spätbyzantinischen Zentrum

43. Lukas Notaras, Brief an Gennadios Scholarios, ed. Lampros, S., Παλαιολόγεια και Πελοποννησιακά, Bd. I-IV, Athen 1912-1930, II, S. 194. Notaras gehört übrigens nachweislich zu den vornehmen byzantinischen Kunden, die Badoer mit Tuchen beliefert, allerdings nicht mit Leinen- und auch nicht mit Seidenstoffen, sondern mit 8 Stück violettem Tuch, das mit cochenille gefärbt ist (pani paonazi di grana) und aus Florenz stammt und vom Käufer über die Bank von Konstantin Kritopulos bezahlt wird, Badoer, S. 134 f., 410.

44. Laiou, A.E., The Role of Women in Byzantine Society, JÖB 31/1, 1981, S. 243 f.

45. Das bekannteste Beispiel für Tuchproduktion dieser Art ist sicherlich das Haus der Witwe Danielis in Patras im 9. Jh., Theophanes Continuates, ed. I. Bekker, Bonn 1838, S. 226-228; vgl. Runciman, S., The widow Danielis, Etudes A. Andréadès, Athen 1940, S. 425-431. Gynaeceen werden ausdrücklich genannt in den Basiliken, Basilicorum libri LX. ed. G.E. Heimbach, Leipzig 1833-1870, LIV, 16. 2; vgl. Každan, Derevnja i gorod, S. 139. Im westlichen Feudalismus sind grundherrschaftlich organisierte Gynaeceen bis in das Hochmittelalter bezeugt, vgl. Irsigler, F., Divites und pauperes in der Vita Meinwerci, Vierteljahresschrift für Sozial - und Wirtschaftsgeschichte 57, 1970, S. 482 ff.

bekannt[46]. An Wolle und Leinen aus der Umgebung der Hauptstadt scheint es sogar in den letzten Jahren des byzantinischen Reiches nicht gefehlt zu haben[47], aber die griechischen Agenten aus Rhaidestos, die im Jahre 1438 in der Umgebung ihrer Heimatstadt und in altri luogi de Grezia Wolle aufkaufen, handeln nicht im Auftrag eines byzantinischen, sondern eines venezianischen Unternehmers und die von ihm erworbenen Posten dieses tierischen Rohstoffes sind auch nicht für Konstantinopel bestimmt, sondern gehen über den Hafen der Hauptstadt in den Westen[48].

Relativ sicher ist, daß spätbyzantinische Nonnen zumindest in

46. Zu nennen sind: 1) Domina Marieta qm. domini Gasparis de Pagana aus Pera, die 1456 bei ihrer Umsiedlung nach Genua in der Kirche bzw. dem Kloster der Dominikaner eine größere Menge kultischer Textilien hinterlegt, die sie zum Teil selbst hergestellt hat, Belgrano, L., Prima serie di documenti riguardanti la colonia di Pera, Atti della Società Ligure di Storia Patria 13/2, 1877, S. 272 f. Ihr Vater könnte vielleicht noch der Caspale de Pagana sein, der im Jahre 1391 Mitglied einer perotischen Gesandtschaft zu den Türken ist, Jorga, N., Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle, Bd. I-II, Paris 1899, I, S. 52; 2) Jefimija/Euphemia, Frau des serbischen Despoten Jovan Uglješa, bekannt als Dichterin und durch die Herstellung wertvoller Stickereien, zu denen die Leichendecke für den 1389 von den Türken umgebrachten Fürsten Lazar gehört, Quellen und Literatur bei Soulis, G. Ch., The Serbs and Byzantium during the Reign of Tsar Stephen Dušan (1331-1355) and His Successors, Dumbarton Oaks 1984, S. 210 und Anm. 73, und in Prosopographisches Lexikon der Palaiologenzeit (imfolg. PLP), Wien 1976 ff., 3. Fasz. Nr. 6360, S. 133; 3) eine euboiotische Sklavin unbekannten Namens, Meisterin in der Kunst des Seidenwebens, die um 1413 von dem venezianischen Syndico für die Levante, Niccolo Erizzo, geschwängert wird, Hopf, K., Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf unsere Zeit, Bd. I-II, Neudruck New York 1960, II, S. 76. Zur Person des venezianischen Beamten vgl. Thiriet, F., Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie, Bd. I-III, Paris 1958-1961, II, Nr. 1304, S. 77; Nr. 1487, S. 114; ders., Délibérations II, 1971, Nr. 1203, S. 135f.; Nr. 1230, S. 141.

47. Vgl. die Bemerkungen von Lukas Notaras, Anm. 43.

48. Badoer, S. 628. Die Angaben über dieses Geschäft sind sehr interessant. Als griechische Kontaktleute werden genannt ein Chostantino Rosso und ein Michali Sofiano, die in Rhaidestos einen Konak bewohnen (et chonacho) und offenbar als Aufkäufer mit Handgeld fungieren (chapari). Erwähnt wird noch ein Grieche namens Constantino Strati, der schon alt ist und augenscheinlich nicht in Rhaidestos lebt, aber vier Söhne in dieser Stadt hat, über die eventuell die Verbindung zu den anderen Griechen angebahnt wird. Ein anderer Wollaufkauf im türkischen destretto von Gallipoli erfolgt dagegen direkt durch einen italienischen Geschäftspartner und durch einen Angestellten Badoers, ebd., S. 126.

einem hauptstädtischen Kloster spinnen und weben und sogar versuchen, die Produkte ihrer Arbeit auf private Rechnung zu verkaufen[49]. Sehr hypothetisch, wenn auch nicht völlig ausgeschlossen ist dagegen die Fortexistenz von kaiserlichen Werkstätten zur Herstellung von Luxustoffen in der Palaiologenzeit[50]. Weder von Produzenten in solchen Einrichtungen noch von ihren Leitern findet sich im spätbyzantinischen Konstantinopel noch eine konkrete Spur[51], bezeugt sind verschiedene private Ergasteria, die mit Textilien in irgendeinem Zusammenhang stehen. Schon lange bekannt und Gegenstand wissenschaftlicher Diskussion sind τὰ τζοχαρεῖα τῆς βασιλικῆς πύλης, in deren Nähe das Kloster zur guten Hoffnung am Anfang des 14. Jh. mehrere Häuser erwirbt[52]. Diese «Tucherei» ist in älteren Arbeiten verschiedentlich als Tuchfabrik bzw. Tuchherstellungsbetrieb bezeichnet worden[53], aber schon Ph. Kukules hat den von τζόχα = (Woll-) Stoff abgeleiteten Begriff als Verkaufseinrichtung interpretiert[54], und

49. Meyer, Ph., Bruchstücke zweier τυπικὰ κτητορικά, Byzantinische Zeitschrift (im folg. BZ) 4, 1895, S. 45-49; vgl. Laiou, The Role, S. 244.

50. Johnstone, P., The byzantine Tradition in Church Embroidery, London 1976, S. 58, nimmt an, daß die meisten wertvollen Stickereien der Palaiologenzeit in kaiserlichen Werkstätten Konstantinopels hergestellt wurden. Verschedene Briefe an den Kaiser Andronikos II., in denen sich der Patriarch Athanasios für die Zusendung schöner und neuartiger kirchlicher und liturgischer Gewänder bedankt, The Correspondence of Athanasius I Patriarch of Constantinople, ed. A.-M. Maffry Talbot, Washington 1975, Nr. 66, S. 156; Nr. 88, S. 232, werden von der Herausgeberin der Athanasiosbriefe, ebd., S. 377, als Bestätigung der Annahme von Johnstone gewertet. Konkrete Hinweise auf kaiserliche Werkstätten finden sich in den Briefen jedoch nicht. Nur in Parenthese sei darauf verwiesen, daß auch kaiserliche Buchgeschenke, die mehrfach bezeugt sind, nicht als Beweis für die Existenz eines kaiserlichen Scriptoriums in der Palaiologenzeit dienen können, das bisher ebenfalls noch nicht nachgewiesen wurde, vgl. Belting, H., Das illuminierte Buch in der spätbyzantinischen Gesellschaft, Heidelberg 1970, S. 54 ff.

51. Belege aus mittelbyzantinischer Zeit bei Každan, Derevnia i gorod S. 339 f.

52. Delehaye, H., Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues, Mémoires de l'Académie Belge, Ser. II, Bd. XIII/4, 1921, S. 131, 133.

53. Schneider, A.M., Mauern und Tore am Goldenen Horn zu Konstantinopel, Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Phil.-hist. Kl. 5, 1950, S. 92 und Anm. 74; Matschke, K.-P., Fortschritt und Reaktion in Byzanz im 14. Jahrhundert, Berlin 1971, S. 91.

54. Kukules, Ph., Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός, B. I-VI, Athen 1948-1957, II, S. 23.

daher sieht N. Oikonomides in der τζοχαρεῖα des Kaisertores sicherlich zu Recht einen bzw. mehrere Tuchläden[55]. Auch das Ergasterion, aus dem der Familie Kumuses um 1400 τζόχες in Wert von 700 Hyperper abhanden gekommen sind, scheint mir eher ein solcher Tuchladen als eine Tuchwerkstatt zu sein, und ihr Besitzer ist deshalb sicherlich Tuchhändler, nicht Tucherzeuger[56]. Erst in jüngster Zeit hat sich dagegen herausgestellt, daß das κυλισταρεῖον genannte und am Tor Johannes des Täufers gelegene Objekt einer Schenkung des Mönches Niphon für das Lavrakloster auf dem Athos[57] nicht ein Pferdetummelplatz gewesen ist, wie F. Dölger seinerzeit vermutete[58], sondern ebenfalls in irgendeinem Zusammenhang mit Textilien steht. Die Neuherausgeber der Lavra-Urkunden sprechen unter Bezugnahme auf das Eparchenbuch aus dem 10. Jh. von einem atélier bzw. noch besser von einem dépot, das um 1340 in Konstantinopel mit Seidenstoffen zu tun hat[59]. Auch hier geht es also wahrscheinlich eher um Lagerung und Verkauf als um Produktion von Textilien[60].

55. Oikonomidès, Hommes d'affaires, S. 100, Anm. 182. Zur βασιλικὴ πύλη, bei der sich der Tuchladen befand, s. ebd., S. 99. Falsch scheint mir dagegen die Deutung des Begriffs draparia bei Badoer, S. 231, ebenfalls als Tuchladen durch Oikonomides, ebd., S. 100, Anm. 182, zu sein, denn es handelt sich eher um einen Sammelbegriff für Stoffe, der im Griechischen seine Entsprechung in τζοχαρικὴ haben könnte, bisher bekannt allerdings nur als hapax legomenon, Schreiner, P., Ein Prostagma Andronikos' III. für die Monembasioten in Pegai (1328) und das gefälschte Chrysobull Andronikos' II. für die Monembasioten im Byzantinischen Reich, JÖB 27, 1978, S. 207 und Anm. zu Z. 16.

56. Miklosich, F./Müller, I., Acta et diplomata graeca medi aevi (im folg MM) Bd. I-VI, Neudruck Aalen 1967, II, Nr. 616, S. 278; vgl. Matschke, K.-P., Chonoxio-Cumicissi-Coumouses-Chomusi-Chomus, ADCB 10, 1973, S. 181-183. Von Tucherzeugern spricht dagegen PLP 6, Nr. 13466, S. 40. Denkbar ist allerdings durchaus eine Doppelbedeutung des Begriffs τζοχαρεῖα, ebenso wie ἐργαστήριον sowohl Laden als auch Werkstatt bedeuten kann. Eindeutig bezeichnet sind die vier ἐργαστήρια τὰ τζόχας πωλοῦνται, die Gudeles Tyrannos 1294 in Smyrna (?) besitzt, MM IV, S. 286.

57. Lemerle, P./Guillou, A./Svoronos, N./Papachryssanthou, D., Actes de Lavra I-IV, Paris 1970-1981, III, Nr. 123, S. 24.

58. Dölger, F., Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, Bd. V, München 1965, Nr. 2885, S. 7.

59. Lemerle u.a., Actes Lavra III, S. 22.

60. Denkbar ist aber eine Doppelbedeutung auch dieses Begriffs, und nicht ausgeschlossen scheint zumindest zu sein, daß an dem durch ihn bezeichneten Ort nicht

Bezeugt sind verschiedene lateinische Textilhandwerker in der spätbyzantinischen Hauptstadt[61], konzentriert aber, wie M. Balard zutreffend bemerkt[62], auf die Endprozesse der Textilproduktion, auf das Färben und Scheren der Tuche[63]. Sehr interessant ist die Erwähnung einiger einheimischer linaruoli bzw. linaropuli im Kontenbuch Badoers[64], die Eintragungen lassen aber nicht ganz eindeutig

nur die Lagerung, sondern auch eine Endbearbeitung der Tuche erfolgte, vielleicht speziell das Mangen, also das Pressen und Glätten fertiger Tuche. Dafür könnte schon der Begriff selbst sprechen, der sehr wahrscheinlich von κυλίνδω,also sich drehen, rollen, wälzen abgeleitet ist. Interessant ist in diesem Zusammenhang auch, daß im Eparchenbuch von κυλισταί die Rede ist, die am Ort tätig sind, und daß die eingelagerten Textilien als κεκυλισμένα ἱμάτια bezeichnet werden, Sjuzjumov, M.J., Vizantijskaja Kniga Eparcha, Moskau 1962, S. 81 f., beides Indizien dafür, daß mit den Stoffen im κυλισταρεῖον etwas geschieht. In den Tuchzentren des westlichen Spätmittelalters erfolgte das Mangen in der Regel in den Zentralwerkstätten des als dezentralisierte Manufaktur organisierten Produktionsprozesses. Nichts spricht aber dafür, daß das κυλισταρεῖον in Konstantinopel aus dem Jahr 1342 Teil eines solchen größeren Produktionsprozesses ist.

61. Besonders bekannt ist Giovanni de Castro, Entdecker der Alaunlagerstätten von Tolfa 1461, der in Konstantinopel bis zum Fall der Stadt 1453 eine große Färberei für italienische Tuche betrieb und dabei zu großem Reichtum kam, den er aber bei der türkischen Eroberung vollständig einbüßte, Gottlieb, A., Aus der Camera Apostolica des 15 Jahrhunders, Innsbruck 1889, S. 279; Babinger, F., Mehmed der Eroberer und seine Zeit, München 1953, S. 257. In den Konten Badoers scheint er keine Erwähnung zu finden, genannt wird nur ein Antonio da Chastro, Badoer, S. 330. Der Betrieb solcher Färbereien scheint schon deshalb sehr einträglich gewesen zu sein, weil auf dem Transport aus dem Westen zu Schaden gekommene Stoffe in Konstantinopel nachgefärbt werden konnten und eine Rückführung zur Ausbesserung, die bei Thiriet, Régestes II, Nr. 1830, S. 192; Nr. 1334, S. 82, bezeugt ist, sich nicht mehr nötig machte. Belege dafür, daß Rohtuche nach Konstantinopel gebracht und erst dort gefärbt wurden, sind mir nicht bekannt.

62. Balard, La Romanie II, S. 713; vgl. auch Šitikov, Torgovlja, S. 286.

63. Bei Badoer werden besonders Tuchscherer (zimadori) genannt, S. 486. Auch sie waren sicherlich teilweise mit der Ausbesserung importierter Tuche beschäftigt und vielleicht auch mit der Endbearbeitung importierter Rohtuche. Erwähnt wird, ebd., S. 24 f., 29, auch ein gewisser Manente sanser und zimador, der also sein Handwerk mit der Sensalentätigkeit verband. Diese Kombination der Endbearbeitung von Tuchen mit ihrer Vermittlung auf dem Markt ist sehr naheliegend. Etwas ähnliches wäre auch für den κυλιστής (?) Manuel Tzamades, Vorbesitzer des κυλισταρεῖον im Konstantinopel um 1340 denkbar, und das selbst dann, wenn es sich nur um ein Tuchlager gehandelt haben sollte.

64. Badoer, S. 105, 178, 367.

erkennen, ob es sich bei ihnen um Leinenhändler oder um Leineweber handelt[65]. Auch für die These, daß sie bzw. ein Teil von ihnen von westlichen Kaufleuten verlegt werden[66], sind die Angaben Badoers m.E. nicht genau genug[67]. In der Summe laufen die bisher zugänglichen und

65. Vor allem ist nicht klar, ob linaruol im Unterschied zu linaropulo den Handwerker bezeichnet. Ein gewisser Zorzi wird wahrscheinlich einmal als linaruol und ein anderes Mal als linaropulo notiert, ebd., S. 105, 367.

66. Smetanin, V.A., O nekotorych aspektach social'no-ėkonomičeskoj struktury pozdnevizantijskogo goroda, ADCB 8, 1972, S. 119, Anm. 208, bezeichnet den Kommerkiarios Tommaso Beniventi, Badoer, S. 786, als Verleger eines einheimischen Leinewebers und schließt von seiner Existenz auf eine entstehende zerstreute Manufaktur in Konstantinopel.

67. Tatsächlich erhält ein nicht identifizierter bzw. ohne Namen genannter linaruol von Badoer Leinen aus Alexandria über ein Konto und auf Anweisung des Kämmerers (Chamerlengo) der venezianischen Kolonie in Konstantinopel, Tomaso Beneventi, ebd., S. 105, 80 (zu ihm vgl. auch Maltezu, Ch. A., Ὁ θεσμὸς τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει Βενετοῦ βαΐλου (1268-1453), Athen 1970, S. 167). Es kann sich bei der Verbindung zwischen dem Kaufmann und Beamten Beneventi und dem linaroul N.N. aber auch um eine Gesellschaft zum Betreiben eines Ladens handeln (zu den möglichen Typen S. Oikonomidès, Hommes d'affaires, S. 73 f.), und selbst wenn es um eine Leineweberwerkstatt geht, fehlt zum Verlag westlicher Prägung augenscheinlich die Anknüpfung solcher Verbindungen zu einer Vielzahl von Handwerkern. Eine ähnliche Beziehung, wie die eben geschilderte, scheint auch zwischen einem chir Jacop Paleologo und dem armenischen linaropulo Chaloiani bestanden zu haben, Badoer, S. 105, 178, und auch in diesem Fall handelt es sich, zumindest soweit aus der Quelle ersichtlich ist, um eine Einzelbeziehung. Jacop scheint übrigens trotz seines Familiennamens und seiner Bezeichnung als chir nicht zum herrschenden Familienclan der Palaiologenzeit zu gehören, denn er wird zweimal als fio bzw. fioul de Chogia Inse bezeichnet, ebd., S. 178, 236, der sicherlich mit dem Coaia Ysse de Camalia identisch ist, über den ein Schreiben der Regierung von Genua an die Behörden von Kaffa aus dem Jahr 1425 berichtet, Banescu, N., Archives d'Etat de Gênes, Officium provisionis Romanie II, RESEE V/1-2, 1967, S. 236 f. Mit Camalia ist sicherlich die damals schon lange türkische Ortschaft Camali im Bereich der Dardanellen, bekannt wegen ihrer Alaunvorkommen, gemeint, vgl. Balard, La Romanie II, S. 774, 752 und Anm. 84, es kann sich also durchaus, wie Šitikov, Konstantinopol', S. 57, Anm. 57 46, meint, um einen Türken, etwa einen choğa Isa, handeln. Der genuesische Brief von 1425 teilt aber weiter mit, daß dieser Mann in Pera zu großem Reichtum gekommen ist und nach Konstantinopel umsiedeln will, was die genuesischen Behörden verhindern sollten, aber, aus Badoer zu schließen, offenbar nicht verhindern konnten. Auf jeden Fall muß er ein bedeutender Geschäftsmann gewesen sein, der seine Unternehmungen in der byzantinischen Hauptstadt weiterführte und vielleicht durch Heirat auch Zugang zur byzantinischen Gesellschaft bekam.

ausgewerteten Materialien jedenfalls eher auf den Handel mit Textilien als auf die Produktion von Textilien in der spätbyzantinischen Hauptstadt hinaus. Konstantinopel bleibt ein bedeutendes Zentrum der Konsumtion, während die produktiven Bereiche der hauptstädtischen Wirtschaft in den Quellen noch unschärfer werden und in der Realität deshalb wahrscheinlich noch weniger Gewicht haben als in früh- und mittelbyzantinischer Zeit.

Mit Sicherheit kann gesagt werden, daß auch die zweite Großstadt des späten Byzanz, der makedonische Hauptort Thessalonike, schon im 13. Jh. ein wichtiger Umschlagplatz für westliche Tuche wurde und bis zur Eroberung durch die Türken im Jahr 143o blieb. Ähnlich wie in Konstantinopel gab es eine ganze Gruppe von einheimischen Tuchhändlern, von denen die Stadtbevölkerung mit importierter Ware versorgt wurde[68]. Über den Hafen von Thessalonike gingen Tuchimporte aus dem Westen auch auf verschiedene Märkte und zu manchen Kunden im Hinterland der Stadt[69]. Zugleich deutet aber einiges darauf hin, daß die Aufnahmefähigkeit und vielleicht auch die Aufnahmebereitschaft des makedonischen Hauptmarktes für eingeführte Textilien verschiedener Art und Herkunft geringer war als die Konstantinopels und daß italienische Tuchimporteure nicht einen so großen Handlungsspielraum hatten wie in der Stadt am Goldenen Horn. Während die Häfen Konstantinopels im 14/15 jh. regelmäßig von den großen, unter Geleitschutz stehenden Handelskonvois der Venezianer angelaufen wurden, machten am Kai der makedonischen Metropole in erster Linie private und unbewaffnete Schiffe venezianischer, genuesischer und anderer westlicher Herkunft fest, die häufig billigere Waren und das

68. Das ergibt sich besonders aus dem weiter unten in Anm. 72 notierten Beleg. Im Unterschied zu Konstantinopel sind aber keine konkreten Einzelpersonen als Tuchhändler bekannt. Weder der Grieche Henricus, mit dem der venezianische Jacopo Ansaldi vor 1278 pro precio draporum im Streit liegt, Tafel/Thomas, Urkunden III, S. 272, noch der Theodoro Cholocita (Κολοκυνθᾶς? vgl. PLP 5, Nr. 11956 ff.), aus dessen casa vor 1408 gewaltsam zwei dem Venezianer Balduino Balastro gehörige Ballen Tuch herausgeholt werden, Sathas, C.N., Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge, Bd. I-III, Paris/Venedig 1880-1888, II, Nr. 459, S. 218 f., müssen irgend etwas mit Tuchhandel zu tun haben.

69. Der Venezianer Vatareno Zannis (Zane) schickt vor 1278 einen Handlungsgehilfen mit seiner draparia (vgl. oben Anm. 55) von Thessalonike nach Melenikon, Tafel/Thomas, Urkunden III, S. 280 f. Zu einem Tuchtransport von Thessalonike nach Novo Brdo in der 2.H. des 14.Jh. s. weiter unten Anm. 91.

heißt auf den hier behandelten Fall bezogen: gröbere Tuche transportierten[70]. Als im Jahre 1408 der Vorschlag gemacht wird, neben setam et granam auch Tuche durch eine galea armata nach Thessalonike befördern zu lassen, stößt er im venezianischen Senat auf Ablehnung[71]. Und sogar während der Venezianerherrschaft über die Stadt zwischen 1423 und 1430 können die Einwohner von Thessalonike ihr Privileg auf den Tuchhandel en détail mit Erfolg verteidigen[72]. Bevölkerung und Administration der makedonischen Großstadt scheinen sich in spätbyzantinischer Zeit also nicht nur generell der wirtschaftlichen Überfremdung erfolgreicher widersetzt zu haben als die Hauptstadt, sie scheint auch spezielle Mittel gefunden und genutzt zu haben, die eine totale Überschwemmung des einheimischen Marktes mit ausländischen Textilien verhinderten.

Für die stärkere Geltendmachung eigener Positionen und Interessen könnte von Bedeutung gewesen sein, daß auch die Stadt Thessalonike über ein Hinterland verfügte, das alle notwendigen Rohstoffe für die Textilproduktion selbst erzeugte und in ausreichender Menge auf den Markt brachte. Was den wichtigsten Grundstoff mittelalterlicher Tuchherstellung, die Schafwolle, betrifft, liegen eindeutige Belege für die regelmäßige Belieferung des städtischen Marktes mit größeren Posten aus dem Umland erst in einem türkischen Kanunnâme des frühen 16 Jh. vor[73], aber sicherlich sind auch noch in byzantinischer Zeit von umwohnenden Wlachen und anderen Besitzern großer Schafherden nicht nur das Fleisch und die Häute der Tiere an Aufkäufer aus der Stadt abgegeben worden[74]. Etwas besser sieht es mit

70. Vgl. Thiriet, F., Les Venitiens à Thessalonique dans la première moitié du XIVe siècle, Byzantion XXII, 1952, S. 228.

71. Sathas, Documents II, Nr. 410, S. 175; vgl. Archivio Veneto 19, 1880, S. 107.

72. Thiriet, Régestes II, Nr. 1995, S. 229; vgl. Lemerle, P., La domination vénitienne à Thessalonique, Miscellanea G. Galbiati, Bd. III, Florenz 1951, S. 223. Vielleicht ist das Vorgehen byzantinischer Behörden gegen die unter Anm. 68 genannten venezianischen Tuchhändler zu verstehen als Ahndung von Verstößen gegen ein Verbot dieses Detailhandels bzw. von Versuchen, dieses Verbot zu umgehen.

73. Dimitriadis, V., 'Ο Kanunnâme καὶ οἱ χριστιανοὶ τῆς Θεσσαλονίκης γύρω στὰ 1525, Μακεδονικά 19, 1979, S. 336f.

74. Zu den feudalen und nomadischen Beständen an Schafen in der weiteren Umgebung Thessalonikes im 14.Jh. s. Weiß, G., Joannes Kantakuzenos - Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Mönch - in der Gesellschaftsentwicklung von Byzanz im 14.

dem Nachweis von Baumwolle aus. Besonders häufig erwähnen die Quellen zu Beginn des 15 Jh. gotonos de partibus Salonichii bzw. qui nascitur in territoriis... Salonici[75]. Auch Lein scheint in der Umgebung der spätbyzantinischen Großstadt angebaut worden zu sein, obwohl es dafür m.W. keine dokumentarischen Belege gibt[76]. Sicher bezeugt ist dagegen die Existenz von Maulbeerbaumanpflanzungen in der Nähe von Thessalonike[77], und ausdrücklich genannt wird die Stadt auch in italienischen Handbüchern des Handels aus dem 14/15 Jh. unter den Orten in der Romania, in denen größere Mengen von Rohseide angeboten wurden und aufgekauft werden konnten[78].

Jahrhundert, Wiesbaden 1969, S. 21 f., auf der Grundlage von Kant. III: 30: II, S. 185; II, 32: I, S. 497. Vermutlich gab es auch in Thessalonike Aufkäufer und Aufkaufsorganisationen für Schafwolle ähnlich wie im hauptstädtischen Raum, dokumentarische Nachweise gibt es aber m.W. erst aus dem 18/19 Jh., vgl. Vonderlage, B., Thessaloniki, Hamburg 1953, S. 119f.

75. Angaben aus venezianischen Quellen bei Thiriet, Régestes II, Nr. 1193, S. 54; Nr. 1232, S. 63; Nr. 1242, S. 65, und bei Sathas, Documents II, S. 131, 135, 161, 220, 226, 257, 267. Für die Genuesen scheint Baumwolle aus dem Raum Thessalonike dagegen keine Rolle gespielt zu haben, Vgl. Balard, La Romanie II, S. 741 f. Auf jeden Fall bekommt makedonische Baumwolle nicht erst im 18. Jh. erstmalig überregionale Bedeutung, wie gelegentlich angenommen wird, vgl. Stieda, W., Mazedonische Baumwolle in Sachsen, Neues Archiv für sächsische Geschichte und Altertumskunde 41, 1920, S. 308 ff.; Stojanovich, T., Pour un modèle du commerce du Levant: économie concurrentielle et économie de bazar 1500-1800, Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen, Bulletin XII/2, Bukarest 1974, S. 104 ff.

76. Einige Hinweise aus dem weiteren Raum allerdings bei Kondov, N.K., K voprosu o sisteme polevodstva v bolgarskich i sosednich s nimi zemljach Balkanskogo poluostrova v srednie veka, BB 20, 1921, S. 13. Ein Platz zur Leinenbearbeitung in der Sieldlung (Epano) Bolbos im Westteil der Halbinsel Chalkidike wird augenscheinlich sowohl in den Urkunden des Klosters Iberon, Dölger, F., Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges, München 1948, S. 108, als auch in denen des Klosters Xeropotamu, Actes de Xeropotamu, ed. J. Bompaire, Paris 1964, Nr. 18B, S. 149, genannt. Generell s. Schreiner, Die Produkte, S. 94.

77. Angaben aus den Akten verschiedener Athosklöster notiert bei Mazal, O., Die Praktika des Athosklosters Xeropotamu, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft XVII, 1968, S. 88-115; Laiou-Thomadakis, A.E., Peasant Society in the Late Byzantine Empire, Princeton 1977, S. 31.

78. Giorgio di Lorenzo Chiarini, El libro di mercantanie et usanze de' paesi, ed. F. Borlandi, Turin 1936, S. 30 f.; Zibaldone da Canal, Manoscritto mercantile del sec. XIV, ed. A. Stussi, Venedig 1976, S. 69f.; vgl. Schreiner, Die Produkte, S. 93.

Wie sich damit schon andeutet, stammt die Mehrzahl der vorhandenen Belege über Rohstoffe aus dem Raum Thessalonike aus italienischen Quellen und steht im Zusammenhang mit der Ausfuhr dieser Rohstoffe durch italienische Kaufleute. Auch die Information, daß es in der makedonischen Hauptstadt spezielle Gewichtsmaße für Baumwolle und für Seide gab, ist westlicher Herkunft[79]. Sie macht auf jeden Fall deutlich, daß auf dem Markt von Thessalonike mehr als nur kleine und zufällige Posten dieser beiden textilen Ausgangsmaterialien umgeschlagen wurden. Die große Frage ist, ob wenigstens ein Teil dieser Rohstoffe auch in Thessalonike verarbeitet wurde.

Tatsächlich taucht der Name der makedonischen Großstadt in den Quellen des 14 und 15 Jh. einige Male auch im Zusammenhang mit verkauften oder verschenkten Textilien auf. So hinterläßt ein Einwohner von Dubrovnik = Ragusa im Jahre 1348 einem (lateinischen?) Priester eine tovallia de Salonich im Wert von 30 gros (?)[80], wahrscheinlich ein kirchliches bzw. liturgisches Gewand oder auch eine Altardecke aus Seide[81]. Der spätbyzantinische Beamte und Geschichtsschreiber Georgios Sphrantzes[82] erhält nach seiner Befreiung aus der Gefangenschaft in der Stadt Patras 1429 vom Despoten und späteren Kaiser Konstantin XI. neben einem größeren Geldgeschenk auch verschiedene schöne Tuche, darunter einen wertvollen Seidenstoff aus der italienischen Stadt Lucca und σκούφιαν Θεσσαλονικαίαν μετὰ χρυσοκοκκίνου χασδίου ἐνδεδυμένην, also eine thessalonische Mütze,

79. Schilbach, E., Byzantinische Metrologie, München 1970, S. 226 f., auf der Grundlage von Uzzano und Pegolotti. Bei dieser Sachlage wäre eigentlich anzunehmen, daß es in Thessalonike auch so etwas wie ein ius gothonum und ein ius sete gab, das für Patras Anfang des 15 Jh. bezeugt ist, Gerland, Neue Quellen, S. 164. Die begiffliche und sachliche Entsprechung für diese Taxe könnte μεταξιατικόν gewesen sein, das allerdings nur als hapax legomenon im gefälschten Chrysobull Andronikos' II. für die Monembasioten und damit auch ohne ausdrücklichen Bezug auf Thessalonike vorkommt, Schreiner, Ein Prostagma, S. 221 und 220, Anm. zu Z. 34.

80. Krekić, Dubrovnik, Nr. 221, S. 200; zum möglichen Wert in der Umrechnung auf Dukaten und Hyperper vgl. ebd., S. 93.

81. Du Cange, Ch.D., Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis, Bd. VIII, Paris 1887, S. 116 f.: Toacula, Tobalea u.a.; Parallelbelege für kultische Textilien bei Belgrano, Prima serie, S. 273: toalias quinque; ders., Seconda serie, S. 995: toagiole recamate pecii decem; ohne Bezug auf kultische Zwecke bei Roccatagliata, Da Bisanzio, S. 392: una toagiola a capite; S. 396: toagiolum a manibus.

82. Georgios Sphrantzes, Memorii, ed. V. Grecu, Bukarest 1966, XIX, 4, S. 38.

mit scharlachrotem feinem Wollstoff ausgekleidet[83]. In beiden Fällen handelt es sich nicht um unverarbeitete Tuche, sondern um spezielle Kleidungsstücke und textile Ausstattungsgegenstände, die nicht einmal unbedingt in Thessalonike und aus thessalonischen Stoffen verfertigt sein müssen, denn die beigefügte Ortsbezeichnung kann auch einfach auf eine bestimmte Art der Herstellung oder auf einen besonderen Modetrend hinweisen[84]. Und ganz ähnlich können die Dinge auch im Fall des Tuchscherers Jakov Radovanović aus Dubrovnik liegen, der im Jahre 1463 von den Behörden seiner Heimatstadt den Auftrag erhält, eine bestimmte Geldsumme, die er aus dem Verkauf mitgeführter Waren in der Stadt Costur (Kotor? Kastoria?) erzielt, unter anderem in tella subtile que dicitur Solunschi zu investieren und nach Dubrovnik zu expedieren[85]. Vorausgesetzt es handelt sich überhaupt um die Stadt Thessalonike, nach der das leichte Gewebe benannt ist, spricht nichts dafür, daß es auch aus dieser Stadt stammt. Dazu kommt, daß sich Thessalonike damals schon über 30 Jahre in türkischer Hand befand und der Kaufauftrag für einen ragusanischen Bürger deshalb kaum noch als Beleg für byzantinische Tuchproduktion in Thessalonike dienen kann. Ziemlich eindeutig sind dagegen die Aussagen eines Geschäftsvertrages, der im Juli 1349 auf der Insel Chios bzw. in der Inselhauptstadt zwischen dem Beamten der eben gegründeten Maona, Paolo Osbergerio, und dem genuesischen Kaufmann Domenico di Soziglia abgeschlossen wird und den Handel mit 18 Ballen telas et vellexi de Salonichi im Wert von fast 2000 Hyperper zum Gegenstand hat. Der Stoff soll mit dem Schiff eines Baldassare Sorba nach Pera geschafft und dort von dem genuesischen Kaufmann abgesetzt werden, wobei eine Gewinnverteilung pro rata vorgesehen ist[86]. Nach P. Argenti handelt es sich bei vellexi um ein Mischgewebe aus Hanf und Baumwolle, ähnlich dem Barchent, allerdings noch leichter[87]. Und in diesem Kontext sind unter tela vermutlich auch speziell Leinenstoffe, nicht allgemein Tuche zu verstehen[88].

Bemerkenswert ist zunächst einmal der Zeitpunkt des Geschäftsabschlusses. Um die Mitte des 14 Jh. war auch Thessalonike durch den serbischen Vorstoß zur Ägäis schon von einer direkten Landverbindung mit dem Reichszentrum abgeschnitten, die Stadt befand sich aber noch fest in byzantinischer Hand. Konkret ausgeübt wurde sie zwischen 1341 und 1350 von der demokratischen Bewegung der Zeloten in Verbindung mit einem Beauftragten der bis 1347 in der Hauptstsdt für den noch unmündigen Johannes V. herrschenden Regentschaft, und es wäre nicht ohne Interesse, wenn gerade in diesen Jahren aus der völlig isolierten und mehrfach belagerten Stadt Textilien in genuesische Hände und auf genuesische Märkte gekommen sein sollten[89]. Leider wird in dem Vertrag von 1349 nicht mitgeteilt, wer der Ankauf der Stoffe in Thessalonike und ihren Transport nach Chios besorgt hat, ob es genuesische, griechische oder noch andere Kaufleute waren und ob sie den Transport direkt oder über Zwischenstationen vornahmen. Bemerkenswert ist auch, daß es sich bei diesen Textilien aus Thessalonike, die Mitte des 14 Jh. in den überlokalen Handel geraten, nicht um schwere

83. Zu χάσδιον vgl. Hunger/Vogel, Ein byzantinisches Rechenbuch, S. 113.

84. Vgl. Krekić, Dubrovnik, S. 114, Anm. 1.

85. Ders., Notes on Dubrovnik's Relations with the Levant in the Aftermath of the Ottoman Conquests, Zbornik Radova Vizantološkog Instituta 22, 1983, S. 275.

86. Argenti, P., The Occupation of Chios by the Genoese and their administration of the Island (1346-1566), Bd. I-III, Cambridge 1958, III, S. 528.

87. Ebd., I, S. 494, Anm. 6. Parallelbelege habe ich nicht finden können. Barchenttuche erscheinen in den lateinischen Quellen in erster Linie als fostagni, fustagni, vgl. Badoer, S. 28, 80, 144, 722 u.a.; Thomas/Predelli, Diplomatarium I, S. 125. In Dubrovnik wird 1451 der Diebstahl von 100 Ellen fustagnum de Romania a vello angezeigt, Krekić, Dubrovnik, Nr. 1205 a, S. 369. Seit wann Barchent im Raum der Romania hergestellt wurde und unter welchen Bezeichnungen dieses Gewebe in byzantinischen Quellen geführt wird, scheint noch ziemlich unklar zu sein. Kann man (τὸ) λινοβάμβακιν ἱμάτιν, das eine klagende Frau in den Ptochoprodromika anfertigt, Hesseling, D.C./Pernot, H., Poèmes prodromiques en grec vulgaire, Amsterdam 1910, S. 33 (Zur Echtheit des Textes s. zuletzt Speck, P., Interpolations et non-sens indiscutables, Poikila Byzantina 4, Bonn 1984, S. 273-309), als Kleid aus Mischgewebe interpretieren, oder handelt es sich um ein Kleid aus verschiedenen Stoffen? Ist τὸ δίμιτον in der unter Anm. 13 erwähnten Mitgiftaufstellung von 1387 evtl. schon in neugriechischem Sinne als Barchent zu verstehen?

88. Manchmal werden telas und pannos einander ausdrücklich gegenübergestellt, Thomas/Predelli, Diplomatarium I, S. 132, nicht selten ist unter tella aber auch ganz allgemein Stoff zu verstehen, Zachariadou, Trade, S. 192, 198, 222, 231. Zu den verschiedenen Bezeichnungen s. auch v. Stromer, W., Die Gründung der Baumwollindustrie in Mitteleuropa, Stuttgart 1978, S. 8, 84, 111 u.a.

89. Zum Problem genuesischer Beziehungen zum spätbyzantinischen Thessalonike generell und speziell während der Zelotenherrschaft s. Ševčenko, I., The Zealot Revolution and the Supposed Genoese Colony in Thessalonica, Προσφορὰ εἰς Στίλπωνα Κυριακίδην, Thessalonike 1953, S. 603-617.

und kostbare Seidenstoffe handelt, wie bei den blatia aus Philadelphia und vermutlich auch den étoffes de Constantinople, sondern um einfaches Leinen und um leichtes Mischgewebe. In West- und Miteleuropa beginnt um diese Zeit gerade eine Erweiterung der traditionellen Tuchsorten und der Übergang zu neuen, leichteren und billigeren Stoffen mit verbesserten Trageigenschaften, die im Endergebnis eine geradezu revolutionierende Ausweitung des Binnenmarktes bewirken und der Handelsexpansion mächtige Impulse geben. Daß eine solche Tendenz wenigstens ansatzweise auch noch das späte Byzanz erfaßt[90], könnte der Beleg von 1349 andeuten und die Angabe von 1463 bekräftigen. Wenn in dieser Zeit auf dem Balkan leichte Tuchsorten gehandelt worden sein sollten, die aus Thessalonike stammten bzw. von dieser Stadt ihren Namen ableiteten, dann könnte das auch neues Licht auf eine Liste von Waren werfen, die dem zeitweilig in der makedonischen Metropole residierenden vornehmen Bürger aus Dubrovnik, Junius Bunić, auf dem Weg nach Novo Brdo wahrscheinlich im Jahre 1372 gestohlen werden und einen Gesamtwert von 270 Pfund Silber besitzen. Die insgesamt fünf Pferdelasten, die kurz nach der Weinlese in Thessalonike durch eine von Thessalien nach dem jungen serbischen Bergbauort ziehende Transportgesellschaft übernommen werden, bestehen neben Pretiosen und Gewürzen auch aus 30 Stück sindonum tortorum de grana und in anderen Farben und aus 500 Stück Barchent[91]. Da Barchent dem vellexi genannten Stoff zumindest ähnlich ist und auch der tella subtili que dicitur Solunschi nahestehen könnte,

90. Die Frage ist natürlich auch, was auf dem Gebiet der Textilherstellung in Thessalonike Tradition und was Innovation war. Johannes Kameniata berichtet, daß die Araber 904 riesige Mengen von Seidenkleidern und Leinengeweben raubten, die in ihrer Feinheit mit Spinnennetzen konkurrierten, Theophanes Continuates, S. 568 f.; vgl. Nasledova, P.A., Remeslo i torgovlja Fessaloniki konca IX - načala X v. po dannym Ioanna Kameniaty, BB VIII, 1956, S. 68 f. Eustathios von Thessalonike benutzt fast die gleichen Worte bei seiner Darstellung des Normannenüberfalls von 1185 auf die Stadt, von großen Mengen ist bei ihm allerdings nicht die Rede, Eustathii Archiepiscopi De capta Thessalonika narratio, ed. I. Bekker, Bonn 1842, S. 502; vgl. die deutsche Übersetzung von Hunger, H., Die Normannen in Thessalonike, Graz/Wien/Köln 1955, S. 137. Damit deutet sich an, daß die Herstellung leichter Seiden- und Leinenstoffe schon in mittelbyzantinischer Zeit für die Tuchproduktion der Stadt charakteristisch war.

91. Krekić, Dubrovnik, Nr. 306, S. 213.

wäre es durchaus möglich, daß wenigstens ein Teil der mit dem Warentransport gestohlenen Tuche nicht nur auf dem Markt von Thessalonike umgeschlagen, sondern auch in der Stadt bzw. in ihrer Umgebung hergestellt wurde. Zu den von Bunić reklamierten Handelsartikeln gehören übrigens auch 500 große Kappen bzw. Hüte, die in diesem Fall allerdings nicht mit einem feinen Wollstoff, sondern mit cendadi (cendal), einer Taftsorte aus mehr oder weniger feiner Seide[92], verziert sind[93]. Auffällig ist unbedingt auch die Dimension der Geschäfte, die der ragusanische Kaufmann in der spätbyzantinischen Großstadt betreibt. Vieles deutet darauf hin, daß es in erster Linie um Transithandel mit Transitwaren geht[94]. Daß Thessalonike für dieses kaufmännische Großunternehmen nicht nur als Durchgangshafen, sondern auch als Produktionszentrum von Textilien Bedeutung hatte, läßt sich leider nicht eindeutig beweisen, ist aber wohl doch im dargestellten Kontext nicht völlig unmöglich.

Für die bekannten Wolltuche, mit denen sich die Stadt Thessalonike in der frühen Türkenzeit einen Namen machte und die besonders zur Einkleidung des Janitscharenkorps verwendet wurden[95], gibt es aus spätbyzantinischer Zeit noch keine Belege. Sie waren sicherlich von einer anderen Qualität, und ihre Herstellung in größerem Umfang lief vermutlich doch erst in der zweiten Hälfte des 15 Jh. an und stand zumindest in mittelbarem Zusammenhang mit der verstärkten Einwanderung jüdischer Elemente in die Stadt während der Regierungszeit des Sultans Mehmed II[96]. Zwischen der im frühen 16 Jh. bezeugten Blüte dieser Wolltuchproduktion und einer zumindest möglichen, wenn auch bescheidenen städtischen bzw. stadtnahen Produktion von Stoffen besonders aus Baumwolle und Leinen für einen überregionalen Markt

92. Zu Zendado (cendal) s. Heyd, Histoire II, S. 701.

93. Die genauere Beschreibung der Kappen findet sich erst in einem Untersuchungsbericht aus Novo Brdo, Krekić, Dubrovnik, Nr. 307, S. 213 f.

94. Vgl. ebd., Nr. 351, S. 220; Nr. 370, S. 224; Nr. 407, S. 230 f.; Nr. 427, S. 234; zur Person Bunić', s. ebd. S. 153 f.

95. Vacalopoulos, A.P., A History of Thessaloniki, Thessalonike 1972, S. 77 f.; Inalcik, H., Capital Formation in the Ottoman Empire, The Journal of Economic History XXIX/1, 1969, S. 118 f.

96. Sugar, P.F., Southeastern Europe under Ottoman Rule, 1354-1804, Seattle/London 1977, S. 48.

im 14 und vielleicht auch noch im frühen 15 Jh. scheint es doch eine gewisse Zeit der Stagnation der städtischen Wirtschaft und auch des Rückgangs in der Produktion textiler Ereugnisse gegeben zu haben[97]. Allerdings geht es gegenwärtig noch immer in erster Linie darum, die Existenz einer nennenswerten spätbyantinischen Textilproduktion in Thessalonike schlüssig zu beweisen, und noch nicht darum, ihren Rhythmus zu bestimmen.

Begünstigt wird dieses Unternehmen dadurch, daß sich die Tuchherstellung in der makedonischen Metropole anders als in Philadelphia und z. T. auch in Konstantinopel wenigstens an einigen Personen konkret festmachen läßt und nicht völlig anonym bleibt. Aus dem überkommenen Urkundenmaterial ist allerdings bisher auch nur der Seidenweber Georgios Kolletaras bekannt, der in Jahre 1324 der formellen Lösung eines Kontraktes zwischen dem Arzt Manuel Kullurakes und einem kurz zuvor verstorbenen Chalkeopulos beiwohnt, der als ἐλαιοκηρόπουλος bezeichnet wird[98], also Händler mit Öl und Wachs bzw. Wachskerzen war[99]. Erwähnung finden in der Urkunde außerdem der Pförtner (θυρωρός) Demetrios Phastos, dessen Schwester mit Chalkeopulos verheiratet war, und der kaiserliche Stratiot Johannes Rhadenos. Es ist also eine ganz angesehene Gesellschaft, in der sich der Seidenweber Kolletaras befindet, und auch er wird wie die meisten anderen genannten Personen hochachtungsvoll als κύρ bezeichnet. Auffällig ist, daß Kolletaras gleichzeitig als θυρωρός vorgestellt wird, daß er also neben seiner Seidenweberei wohl noch eine Tätigkeit als Pförtner ausübte. Das könnte heißen, daß die handwerkliche Tätigkeit allein nicht zur Sicherung seines Lebensunterhaltes ausreichte, es könnte aber auch bedeuten, daß Kolletaras über mehrere Mitarbeiter verfügte, die ihm eine längere Abwesenheit von seinem ἐργαστήριον möglich machten. Um dieses Problem zu klären, müßte man auch genauer wissen, um welche Art des Pförtnerdienstes es sich handelte. Nicht sehr

97. Auffälig ist, daß es aus der Zeit der Venezianerherrschaft über die Stadt keinen Beleg für die Produktion von Tuchen gibt. Erwähnt werden nur venezianische Tuchgeschenke an Gesandte und Notabeln der Stadt, Jorga, Notes I, S. 398; Thiriet, Régestes II, Nr. 2149, S. 263 f., und venezianische Beschlagnahmen der wertvollen Garderobe eines Gefangenen aus der Stadt, Jorga, Notes, I, S. 456 f.

98. Petit, L., Actes de Chilandar, BB (alte Serie) 17, 1911, Anhang Nr. 97, S. 204.

99. Vgl. Sjuzjumov, Vizantijskaja Kniga Eparcha, S. 208 ff.

wahrscheinlich ist eine Anstellung des Kolletaras als Torwächter, denn die Stadttore werden nach den Quellen dieser Zeit nicht von θυρωροί, sondern in der Regel von πορτάριοι und πυλωροί bzw. durch φύλακες τῶν πυλῶν bewacht[100]. Möglich ist der Einlaßdienst an der Pforte zum Palast bzw. zum Güterkomplex eines spätbyzantinischen Aristokraten, hohen Beamtes bzw. reichen Unternehmers. Ein solcher θυρωρός wird von Manuel Philes als Angestellter des bekannten Steuerexperten und Bankiers Patrikiotes erwähnt[101]. Dazu will allerdings die Apostrophierung des Kolletaras als Herr nicht so richtig passen, denn es ist anzunehmen, daß an den Pforten vornehmer Privathäuser eher οἰκέται und δοῦλοι der Familie Dienst taten[102]. Ganz gut kann man sich wohl eine Anstellung als Pförtner in einer öffentlichen Einrichtung, einem Fremdenheim, einem Markt, oder noch besser in einer kirchlichen Institution der Stadt, einem wichtigen Kloster oder einer großeren Kirche, vielleicht sogar am Sitz des Erzbischofs von Thessalonike vorstellen. Dafür könnte auch die Verbindung zu dem Öl- und Kerzenhändler Chalkeopulos sprechen, denn die Kirche und die Geistlichkeit brauchten beides sowohl zur Beleuchtung als auch besonders zu liturgischen Zwecken, und nicht ohne Grund befanden sich die Läden und Stände de Kerzenhändler in der Regel nahe bei den großen Kirchen einer Stadt[103].

Die nächste urkundliche Erwähnung verschiedener Weber aus Thessalonike erfolgt erst 200 Jahre später, im schon zitierten Kanunnâme von 1525. Unter den Einwohnern verschiedener Stadtbezirke finden sich die Weber Thomas, Basiles, Giannes und der Leintuchverkäufer Stephanos, wie es scheint alles Griechen, allerdings ohne Familiennamen und auch ohne Anzeichen einer wirtschaftlich und gesellschaftlich

100. Zu Personal und Regiment an spätbyzantinischen Stadttoren verweise ich auf einen Aufsatz, den ich in Kürze veröffentlichen will.

101. Manuelis Philes Carmina, ed. Miller I, S. 344.

102. Zu den Begriffen und ihren Inhalten im späten Byzanz s. Köpstein, H., Zur Sklaverei im ausgehenden Byzanz, Berlin 1966, S. 31 ff., 46 ff.; Weiß, Joannes Kantakuzenos, S. 143 ff.

103. Zu den θυρωροί und πορτάριοι kirchlicher Einrichtungen, die sich von den rein liturgischen Ostiarioi unterschieden, und speziell zu den Pförtnern des Patriarchats s. Beck, H.-G., Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, München 1959, S. 133, 118. Zu den Standorten der Kerzenhändler in Konstantinopel s. Janin, R., Constantinople byzantine, Paris 1950, S. 97.

gehobenen Stellung, also durchaus typisch für eine Balkanstadt unter frühosmanischer Herrschaft[104]. Auf jeden Fall macht das Material aus dem frühen 16 Jh. deutlich, was uns fehlt, wenn wir aus spätbyantinischer Zeit bisher nicht eine einzige kaiserliche Verordnung für die Stadt Thessalonike, geschweige denn eine Katastererfassung ihrer Einwohner kennen, denn dadurch gibt es kaum eine Chance auf mehr als einen verstreuten Einzelbeleg. Die griechischen Weber in der türkischen Stadt knapp 100 Jahre nach ihrer Eroberung scheinen keine Seidenweber zu sein, vermutlich auch keine Produzenten von Wollstoffen[105]. Vielleicht waren sie also Leineweber, Erzeuger von vellexi oder sogar von Barchent, für die es aus spätbyantinischer Zeit leider keine personelle Angabe gibt.

Dafür existieren aber noch einige Informationen über Produzenten von Textilien anderer Art. Sie stammen aus einer hagiographischen Quelle, aus dem Enkomion des Patriarchen Philotheos Kokkinos für den Vorkämpfer des Hesychasmus, den streitbaren Mönch und Erzbischof von Thessalonike, Gregorios Palamas. Zu den Heilungswundern, die der Heilige der orthodoxen Kirche noch zu seinen Lebzeiten vollbrachte, gehört die Befreiung eines fünfjährigen Jungen von einem schon 15 Monate anhaltenden Blutfluß, also wahrscheinlich der Hämophilie, der sog. Bluterkrankheit, die schon so weit fortgeschritten war, daß er nur noch mit der Stimme Lebenszeichen geben konnte[106]. Für die Textilproduktion ist diese Geschichte deshalb von Interesse, weil der Vater des Kindes, ein Mann namens Palates, das Handwerk eines Goldstickers ausübt und von dem Bischof den Auftrag erhalten hat, dessen priesterliches Ornat zu erneuern und mit Gold zu verschönern[107]. D.h. eigentlich ist der Besuch zum Zweck der Nachfrage nach dem Stand der Arbeiten nur ein Vorwand, denn der mit übernatürlichen Gaben ausgerüstete Kleriker weiß natürlich schon, daß er ein Wunder tun muß, als er das Haus betritt, in dem Palates mit seinen Kollegen arbeitet. Auf diese Weise erhalten wir also die wichtige Mitteilung, daß Palates sein Handwerk nicht allein ausübt, sondern über Mitarbeiter verfügt. Welcher Art sie sind, läßt sich aus der allgemeinen Bezeichnung ὁμότεχνοι leider nicht entnehmen[108]. Sehr wahrscheinlich handelt es sich um Lehrlinge und um Angestellte auf der Basis von Lohnarbeit, denkbar ist aber auch der Zusammenschluß zu einer συντροφία[109].

Wieviele Goldsticker in der Werkstatt tätig sind, wird ebenhalls nicht mitgeteilt, der Charakter handwerklicher Kleinproduktion bleibt aber sicherlich gewahrt, denn Palates arbeitet auf jeden Fall selbst mit, er ist Handwerker, nicht Unternehmer[110]. Dafür daß Palates als Leiter der Werkstatt fungiert, spricht auch die Informantion, daß in τῷ οἴκῳ

104. Dimitriades, Ὁ Kanunnâme, S. 353, 355, 358.

105. Dem könnte die Entwicklung des jüdischen Monopols für die Produktion von Wollstoffen in Thessalonike entgegengestanden haben, vgl. Sugar, Southeastern Europe, S. 80.

106. Tsamis, D.G., Φιλοθέου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Κοκκίνου ἁγιολογικὰ ἔργα, A, Thessalonike 1985, S. 556. Weitere Belege für wunderbare Heilungen dieser seltenen und nur das männliche Geschlecht erfassenden Krankheit habe ich nicht finden können, während Heilungen vom weiblichen Blutfluß in Heiligenviten häufiger sind, vgl. Talbot, A.-M., Faith Healing in Late Byzantium, Brookline (Mass.) 1983, S. 112 (Maria Frangopulina), evtl. auch S. 90 (Irene, Tochter eines Dokeianos). Zur Struktur der Heilungswunder vgl. ebd., S. 16-20.

107. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 556: Ἀνήρ τις Παλάτης τὴν κλῆσιν..., χρυσοστίκτης τὴν τέχνην, χρυσῷ τὴν καινουργηθεῖσαν ἱερατικὴν στολὴν ἐπεκαλλώπιζέ τῷ μεγάλῳ..., vgl. S. 567. In einer meiner ersten Arbeiten habe ich Palates fälschlich in der Hauptstadt angesiedelt, Matschke, Fortschritt, S. 97; dazu auch weiter unten.

108. Immerhin handelt es sich um den einzigen mir bisher bekannten Beleg aus spätbyzantinischer Zeit, bei dem sich der Begriff wirklich auf Handwerker und nicht auf Juristen, Beamte oder sogar auf Mönche bezieht.

109. Zur traditionellen Struktur des byzantinischen Handwerksbetriebes und zum Fehlen von Gesellen vgl. Szuzjumov, Vizantijskaja Kniga Eparcha, S. 37 f. Zu Gesellschaftsformen im produktiven Bereich des späten Byzanz und zur Möglichkeit der Interpretation des Palates-Unternehmens als Gesellschaft vgl. neben Oikonomidès, Hommes d'affaires, S. 73 f., auch Matschke, K.-P., Geldgeschäfte, Handel und Gewerbe in spätbyzantinischen Rechenbüchern und in der spätbyzantinischen Wirklichkeit, Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus 3, 1979, S. 198-204.

110. Vielleicht ist die Kunststickerei des Palates in ihrer Struktur mit den Werkstattgemeinschaften der Ikonenmaler und der Buchkopisten vergleichbar, zumal es zwischen ihnen bei der Einbandgestaltung von Büchern auch ganz direkte Verbindungen gibt, vgl. dazu Onasch, K., Die Ikonenmalerei, Leipzig 1968, S. 113-128; Belting, Das illuminierte Buch, S. 64, 97 u.a.; Buchthal, H./Belting, H., Patronage in Thirteenth-Century Constantinople, Washington 1978; Buchthal, H., A Greek New Testament Manuscript in the Escorial Library: its Miniatures and its Binding, Byzanz und der Westen, Wien 1983, S. 94-98; Miljuković-Pepek, P., L'atelier artistique proéminent de la famille thessalonicienne d'Astrapas de la fin du XIII[e] et des premières décennies du XIV[e] siècle, JÖB 32/5, 1982, S. 491-494.

ἐκείνου gearbeitet wird und daß die Familie des Palates in diesem Hause wohnt. Natürlich muß das nicht heißen, daß das Gebäude, in dem die Werkstatt untergebracht ist, auch wirklich ihm gehört, ausgeschlossen werden kann aber wohl doch, daß es sich um ein direkt der Metropolis von Thessalonike unterstehendes und von der Kirche eingerichtetes und unterhaltenes Handwerksunternehmen handelt. Wie sich aus dem sachlich sehr bekannten Notizbuch eines namentlich immer noch unbekannten Kirchenbeamten ergibt, verfügte die Metropolis von Thessalonike bis zum Ende der byantinischen Herrschaft über zahlreiche ἐργαστήρια in der Stadt, aber sie wurden nachweislich verpachtet[111], und daß unter ihnen noch in byantinischer Zeit Werkstätten waren, die wie die ateliers constantinopolitains de broderie réligieuse unter den Türken vom orthodoxen Patriarchat in Eigenregie betrieben wurden[112], ist nicht sehr wahrscheinlich. Vielleicht ist es aber möglich, τὴν καινουργηθεῖσαν ἱερατικὴν στολήν, den der Goldsticker Palates für den Erzbischof Palamas verschönt[113], mit ταῖς τῆς ἱεραρχίας στολαῖς ἢ πατριαρχικαῖς zu vergleichen, für die sich der Patriarch Athanasios I. zu Anfang des Jahrhunderts beim Kaiser Andronikos II. bedankt[114], d.h. die Aussage der Palamasvita könnte ein Hinweis darauf sein, daß die nach P. Johnstone aus wirtschaftlichen Gründen noch im 13 Jh. beginnende Substituierung gewebter Textilien durch gestickte bzw. bestickte Erzeugnisse[115], die für die byzantinische Hauptstadt durch die Briefe des Patriarchen Athanasios und durch die Bücher des Historikers Pachymeres aus dem frühen 14 Jh. bestätigt wird[116], in wichtigen Zentren der byantinischen Provinz um die Mitte des Jahrhunderts ihre

111. Kugeas, S., Notizbuch eines Beamten der Metropolis in Thessalonike aus dem Anfang des XV. Jahrhunderts, BZ 33, 1914, S. 156. Zur Selbständigkeit der Werkstattgemeinschaften russischer Ikonenmaler gegenüber ihren weltlichen und kirchlichen Auftraggebern bis ins 16. Jh. vgl. Onasch, Die Ikonenmalerei, S. 123 ff.

112. Vgl. Theocharis, M.S., Rez Johnstone, The Byzantine Tradition, Balkan Studies 9, 1968, S. 535-542; Nicolescu, C., Les derniers tissus de tradition byzantine, Etudes byzantines et post-byzantines I, 1979, S. 186 f.

113. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 556.

114. The Correspondence of Athanasius, ed. Talbot, Nr. 66, S. 156.

115. Johnstone, The Byzantine Tradition, S. 10.

116. Pachymeris Georgii De Michaele et Andronico Palaeologis libri tredecim, ed. I. Bekker, Bd. I-II, Bonn 1835, VII, 23: II, S. 617, die anderen Angaben schon Anm. 50.

Fortsetzung findet.

Der Name des Goldstickers, dessen Sohn Palamas durch ein Wunder aus einem halbtoten Zustand rettet[117], ist m. W. in spätbyzantinischer Zeit nur selten bezeugt. Immerhin ist aus den Lavra-Urkunden zu entnehmen, daß der Erzbischof Theodoros Kerameas im Jahre 1285 sein Testament auch im Beisin eines Παλάτου κῦρ Δημητρίου aufsetzen läßt[118]. Die Herausgeber des Textes schließen von diesem Genitiv auf die Nennform Palatos[119], aber m.E. wäre auch durchaus die Namensableitung Palates möglich. Zwischen diesem Demetrios Palatos oder Palates und dem handwerklichen Auftragnehmer des Palamas liegen allerdings mehr als 70 Jahre, denn die Heilung seines kranken Sohnes fällt nach dem Kontext des Enkomions in die letzten Lebensjahre des Erbischofs, in die Zeit zwischen Sommer 1355 und November 1359[120].

Und obwohl das nicht ausdrücklich gesagt wird, kann auch als sicher gelten, daß sich das Heilungswunder in der Metropolis des Heiligen abspielt, daß sich die Werkstatt des Palates also tatsächlich in Thessalonike befindet und seine Tätigkeit damit zur Geschichte des Handwerks dieser Stadt gehört.

Die zweite Wunderheilung, die für diese Geschichte von Wichtigkeit ist, vollieht sich erst nach dem Tod des Erzbischofs an seinem Grab und durch seine Reliquien[121]. Ort des Geschehens ist also erneut Thessalonike, und auch der durch das Wunder von schwerer Krankheit befreite Mann lebt und arbeitet mit großer Wahrscheinlichkeit in dieser Stadt, obwohl auch in diesem Fall eine eindeutige Aussage nicht gemacht wird. Wie schon bei Palates läßt der Kontext der Vita aber kaum eine andere Möglichkeit zu, und das muß deshalb besonders betont werden, weil es sich bei dem Geheilten um einen Weber handelt, der zu den Handwerkern gehört, die die kaiserlichen Purpurgewänder herstellen[122],

117. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 556: τὸν ἡμιθνῆτα παῖδα. Dem H. Sabas gelingt es nach seiner ebenfalls von Philotheos Kokkinos verfaßten Vita in Syrien sogar, ein totes Kind wieder zum Leben zu erwecken, ebd., S. 258 f.

118. Lemerle u.a., Actes Lavra II, Nr. 75, S. 30.

119. Ebd., S. 28.

120. Vgl. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 553, Anm. 489, und S. 563, Anm. 512.

121. Ebd., S. 569 f.; vgl. Cutler, A./Magdalino, P., Some precisions on the Lincoln College Typikon, Cahiers archéologiques 27, 1978, S. 191, Anm. 85.

122. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 569: Ἀνήρ τις τῶν ἁλουργίδας ἱστουργούντων βασιλικάς.

von denen man also annehmen muß, daß sie sich in der Regel am kaiserlichen Hof bzw. in seiner Nähe aufhalten und ihre Tätigkeit ausüben. Natürlich muß das in spätbyzantinischer Zeit nicht unbedingt Konstantinopel sein, denn gerade im 14 Jh. residieren byzantinische Kaiser für längere Zeit auch in verschiedenen anderen Städten des Reiches, besonders in Didymoteichon und immer wieder in Thessalonike[123]. Um 1350 ist die makedoniche Metropole kurzfristig Herrschaftssitz des in seinen legitemen Rechten bedrohten jungen Palaiologenkaisers Johannes V. Nach seinem Aufbruch zum Kampf um den Thron bleibt seine Mutter, die Kaiserwitwe Anna von Savoyen, in Thessalonike zurück, wo sie anno 1365 als orthodoxe nonne stirbt[124], vermutlich ohne die Stadt zwischenzeitlich noch einmal für länger zu verlassen. Allerdings diente ihr die Stadt zunächst nicht einfach als Witwensitz, sondern sie wurde bald zu einem praktisch selbständigen Reichsteil unter der Herrschaft der Kaisermutter. Auf verschiedenen Münzen, die wahrscheinlich nach 1354 in Thessalonike geprägt wurden, ließ Anna sogar ihrem Bild den Ehrenplatz vor dem ihres inzwischen in Konstantinopel erfolgreichen Sohnes zuweisen. Die literarischen Quellen bezeichnen sie für diese Zeit in der Regel als Basilis, sicherlich hat sie aber auch den Autokratorissa-Titel offiziell beibehalten[125]. Wenn man die jetzt zur Diskussion stehende Wunderheilung zwischen 1359, dem Todesjahr des Palamas, und 1368, dem Jahr seiner Heiligsprechung und der Abfassung seiner Vita[126], ansetzt, dann hat es also in Thessalonike Produzenten kaiserlicher Purpurgewänder gegeben, während sich der regierende Kaiser selbst nicht in der Stadt befand. Anwesend war

123. Zum spätbyzantinischen Hauptstadtproblem vgl. Bosch, U., Kaiser Andronikos III. Versuch einer Darstellung der byzantinischen Geschichte von 1321-1341, Amsterdam 1965, S. 25, 182. Zur Rolle von Thessalonike als zweiter Hauptstadt vgl. Nicol, D.M., Thessalonica as a cultural centre in the fourteenth century. Ἡ Θεσσαλονίκη μεταξὺ ʼΑνατολῆς καὶ Δύσεως, Thessalonike 1982, S. 122.

124. Zum ungefähren Todesdatum s. zuletzt Demetrios Kydones, Briefe, trad. F. Tinnefeld, Bd. 1/2, Stuttgart 1982, S. 370 f.

125. Vgl. Nicol, D.M./Bendall, S., Anna of Savoy in Thessalonica: the numismatic evidence, Revue numismatique 19, 1977, S. 87-102.

126. Vgl. Niggl., G., Prolegomena zu den Werken des Patriarchen Philotheos von Konstantinopel (1353-1354 und 1364-1376), München 1955, S. 53; Talbot, Faith Healing, S. 29; Macrides, R., Saints and Sainthood in the Early Palaiologan Period, The Byzantine Saint, ed. S. Hackel, London 1981, S. 85.

jedoch die Mutter des Kaisers, die im Jahre 1341 selbst eine Zeitlang das Hauptkaisertum innegehabt hatte und auch nach 1351 kaiserliche Autorität für sich beanspruchte. Denkbar wäre daher, daß der von Philotheos erwähnte Luxusweber nicht für den Basileus Johannes in Konstantinopel, sondern für die Basilis Anna und ihren Hof in Thessalonike arbeitete, und das wäre ein weiteres Indiz für die zeitweilige Sonderstellung der Kaisermutter. Allerdings könnte die Wunderheilung auch nach Annas Tod, also in den Jahren zwischen 1365 und 1368 erfolgt sein, und da sich die alte Kaiserin mit Sicherheit nicht erst auf dem Sterbebett als Nonne einkleiden ließ, sondern schon einige Zeit früher[127], vergrößert sich der Zeitraum, für den eine kaiserliche Hofhaltung in der makedonischen Metropole kaum anzunehmen ist, sogar noch weiter. Wenn man schließlich voraussetzt, daß Anna als Kaiserwitwe überhaupt zum Tragen besonderer Gewänder verpflichtet war[128], dann kann zumindest für ihre Person in Thessalonike kaum ein Bedarf an kaiserlichen Purpurstoffen bestanden haben. Denkbar und vielleicht sogar wahrscheinlicher ist deshalb, daß zu den Webern für die kaiserliche Garderobe alle diejenigen Handwerker gezählt wurden, die zu irgendeinem Zeitpunkt einmal für den Kaiser gearbeitet hatten, daß es sich also um eine Art Titel handelte, den man auf Lebenszeit erwarb, selbst wenn man nur ein einziges Mal und nur für ganz kurze Dauer wirklich im Sinne dieses Titels tätig gewesen sein sollte. Das würde aber auch bedeuten, daß die Hersteller kaiserlicher Prunkgewänder im 14 Jh. nicht mehr in staatlichen Werkstätten angestellt sein mußten, sondern durchaus selbständige kleine Waren-

127. Darauf wird verwiesen von Tinnefeld, F., Vier Prooimien zu Kaiserurkunden, verfaßt von Demetrios Kydones, BSl 44/2, 1983, S. 27 ff. Dementsprechend müßte auch die Datierung der Münzen Annas bei Nicol/Bendall, Anna of Savoy, S. 99, korrigiert werden.

128. Ein zeitnaher Beleg findet sich bei Pseudo-Kodinos, Traité des offices, ed. J. Verpeaux, Paris 1966, S. 260 f., wo der verwitweten Kaisermutter bei Krönungsfeierlichkeiten schwarze und violette Kleidungsstücke vorgeschrieben werden. Daß Anna von Savoyen 1341 nach dem Tode ihres Mannes und vor bzw. bei der Krönung ihres Sohnes kaiserlichen Purpur getragen hat, scheint sich aber aus der Rede des Patriarchen Kalekas, ed. P. Joannou, OCHP 27, 1961, S. 43, anläßlich der Krönung Johannes' V. zu ergeben, in der zum Lob Annas u.a. gesagt wird, daß ihr Οὔκουν ἁλουργὶς ἐπῆρε τὴν γνώμην.

produzenten sein konnten[129]. Eine gewisse Bestätigung könnte diese Hypothese auch im Wortlaut selbst finden, den Philotheos für seine Darstellung gewählt hat. Während nämlich in den Quellen der mittelbyzantinischen Zeit nicht selten direkt von kaiserlichen Webereiwerkstätten die Rede ist[130], spricht der Patriarch und Hagiograph des 14 Jh. nur von Webern, die kaiserliche Prunkgewänder herstellen[131]. Es geht also um Erzeugnisse für den kaiserlichen Bedarf, aber nicht notwendig aus kaiserlichen Produktionsstätten[132].

Der Name des für den Kaiser tätigen bzw. tätig gewesenen Webers wird übrigens im Unterschied zu dem für den Erzbischof arbeitenden Goldsticker von Philotheos nicht mitgeteilt. Beschrieben wird dagegen ausführlich die Krankheit, an der er leidet. Unbekannte Gründe haben bei ihm zu einer schweren Verstopfung geführt, dazu kommt eine langandauernde Appetitlosigkeit, so daß sein Körper durch das Fehlen aller notwendigen Lebensstoffe zunehmend geschwächt wird. Ein Arzt verordnet ihm ein Abführmittel, das zu einem starken Durchfall führt und seinen Zustand weiter verschlechtert, bis der Kranke nur noch in göttlicher Hilfe eine Rettung sieht. Im Traum erscheint ihm auf sein

129. Probleme ähnlicher Art gibt die Mitteilung des Kantakuzenos, III, 27: II, S. 165, 167 f., über den Schneider auf, den ihm 1341 in Didymoteichon den Krönungsornat anfertigte und nach der Aussage des kaiserlichen Chronisten in dieser Arbeit über Erfahrung verfügte. War er Einwohner von Didymoteichon oder kam er erst im Gefolge des Kantakuzenos in die Stadt? War er Hofschneider und selbständiger Handwerker oder hatte er einen anderen Status und eine andere Funktion?

130. S. die von Každan, Derevnja i gorod, S. 339, zitierten Quellen mit den folgenden Formulierungen: τῆς βασιλείου τῶν σηρῶν ἱστουργίας bzw. βασιλικῆς ἱστουργίας, vgl. auch Oikonomidès, N., Silk Trade and Production in Byzantium from the Sixth to the Ninth Century: The Seals of Kommerkiarioi, Dumbarton Oaks Papers 40, 1985, S. 50 f.

131. S. die oben, Anm. 122, zitierte Formulierung.

132. Vielleicht ist der Wechsel zur Bestellung bei privaten Produzenten um 1330 mit dem Fall von Nikaia in türkische Hände erfolgt, denn aus dem Nikaeus des Theodoros Metochites ergibt sich, daß die staatlichen Werkstätten für Textilproduktion 1261 nicht nach Konstantinopel zurückgeführt wurden und daß sich der Kaiserpalast noch um 1290 mit Stoffen aus Nikaia versorgen ließ, vgl. Cutler/Magdalino, Some precisions, S. 191, Anm. 84. Während der Hofhaltung der Kaiserin Irene (Yolande) von Montferrat in Thessalonike um 1300 scheinen auch in der makedonischen Metropole viele wertvolle Stoffe für die kaiserliche Familie produziert worden zu sein, vgl. Greg. VII, 5: I, S. 241 f., von kaiserlichen Werkstätten ist jedoch keine Rede.

Gebet hin der alte Mönchsdiener des Palamas und trägt ihm auf, in das Haus des Erzbischofs zu gehen und ein priesterliches Schultergewand des Heiligen zu berühren. Bei seiner Suche nach einem von Palamas hinterlassenen Kleidungsstück in der ehemaligen Residenz des Erzbischofs hat der Weber allerdings kein Glück und muß erst zu dem Aha-Erlebnis geführt werden, daß unter dem Haus des Erzbischofs tatsächlich seine Grabstätte zu verstehen ist, bis sich alles zum Guten wendet[133]. Die Einzelheiten dieses Kranken - und Heilungsberichtes sind eigentlich nur eine Bestärkung für die Annahme, daß der betroffene Spezialhandwerker auch in Thessalonike zu Hause ist. Das hat noch eine weitere interessante Konsequenz, denn der Arzt, an den sich der leidende Hoflieferant zunächst wendet, ist nicht irgendein Kurpfuscher, sondern er gehört zu den kaiserlichen Leibärzten, bekleidet also einen Spitzenrang in der spätbyzantinischen Ärztehierarchie, und verfügt auch über die nötige τέχνη, also das praktische Können zur Behandlung von Kranken[134]. Auch dieser Arzt wohnt und praktiziert augenscheinlich nach 1360 in Thessalonike, er muß also seinen Titel ebenfalls früher erhalten haben, als sich ein Kaiser mit seinem Hof in der makedonischen Metropole aufhielt oder während der Arzt selbst in Konstantinopel bzw. an einem anderen Aufenthaltsort des Kaisers vorübergehend tätig war, und er behält den Titel auch, als er nicht mehr für den Kaiser und seine Familie arbeitet[135].

Beide Textilhandwerker der Palamas-Vita, der namentlich genannte und der namentlich nicht bekannte, werden von ihrem Autor Philotheos mit ἀνήρ τις eingeführt[136]. Das ist eine für Heiligenberichte

133. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 570.

134. Zur Laufbahn der spätbyzantinischen Ärzte und zu ihrer τέχνη s. besonders Hohlweg, A., Johannes Aktuarios: Leben - Bildung und Ausbildung - De methodo medendi, BZ 76/2, 1983, S. 305 ff. Den Titel eines Aktuarios scheint der kaiserliche Leibarzt der Palamas-Vita aber nicht geführt zu haben, zumindest wird er von Philotheos nicht ausdrücklich bezeugt. Zum Verhältnis der beiden Titel zueinander s. Kuruses, S.J., Ὁ ἀκτουάριος Ἰωάννης Ζαχαρίας, Ἀθηνᾶ 78, 1980/82, S. 254 ff. Mehrfach Erwähnung bei Philotheos finden dagegen παῖδες ἰατρῶν, Tsames, Φιλοθέου ἔργα A, S. 566, 573, also junge Ärzte bzw. Arztschüler, die auf der untersten Stufe der medizinischen Hierarchie stehen, vgl. Hohlweg, Johannes Aktuarios, S. 307.

135. Gleiches gilt sicherlich auch für andere Ärzte dieser Zeit, vgl. die Zusammenstellung von Trapp, E., Die Stellung der Ärzte in der Gesellschaft der Palaiologenzeit, BSl 33/2, 1972, S. 230-234.

136. Tsamis, Φιλοθέου ἔργα A, S. 556, 569.

durchaus üblich Art der Vorstellung nicht nur von Personen ohne größere Bedeutung, sondern sogar von Angehörigen der Oberschicht[137], denen Gregorios Palamas stärker als mancher andere Heilige zugetan ist. Obwohl selbst aus einfachen Verhältnissen stammend, übernimmt sein Biograph Philotheos Kokkinos in ganz besonderem Maße die gesellschaftlichen Auffassungen und die sozialen Wertmaßstäbe der byzantinischen Aristokratie[138], für die alle Personen außerhalb dieses exquisiten Kreises zu einer einzigen namenlosen und bedeutungsarmen Masse gehören[139].

Und auch die beiden Textilhandwerker verdanken ihre Aufnahme in den Katalog der Zeugen für die Wundertätigkeit des Vorkämpfers der hesychastischen Bewegung sicherlich in erster Linie ihrem direkten Kontakt zu den Spitzen von Kirche und Staat und dazu noch einer gehobenen sozialen Stellung. Palates ist selbständiger Handwerksmeister, bewohnt ein Haus, das ihm zwar nicht unbdingt gehören muß, das er aber zumindest pachten kann, und er beschäftigt in diesem Haus bzw. in der dazugehörigen Werkstatt mehrere Mitarbeiter. Der anonyme Luxusweber kann es sich sogar leisten, wegen seiner Krankheit einen kaiserlichen Leibarzt zu konsultieren, mit dem er vielleicht auch schon vor seiner Erkrankung durch gemeinsame Tätigkeit für einen Kaiser bzw. für Angehörige der kaiserlichen Familie bekannt war. Deshalb läßt sich ohne größere Schwierigkeiten auch der Bogen zu dem Seidenweber und Pförtner Georgios Kolletaras schlagen, dessen Anwesenheit bei einer zivilrechtlichen Angelegenheit des Jahres 1324 besonders vermerkt wird und dem in der entsprechenden Urkunde die ehrenvolle Bezeichnung κύρ zuteil wird. Auch noch weitere Ähnlichkeiten und Entsprechungen bieten sich an, denn der Anfang der 20er Jahre einen Vertrag lösende Arzt Manuel Kullurakes tritt 1356 selbst als Zeuge einer Urkunde auf und wird bei dieser Gelegenheit ausdrücklich als οἰκεῖος des Kaisers bezeichnet[140]. Die in diesem Titel

137. Vgl. ebd., S. 565 ff. S. auch die anderen Viten aus der Feder des Philotheos, ebd., passim, und den Bericht über die postumen Wunder des Patriarchen Athanasios von Theoktistos Studites, Talbot, Faith Healing, passim.

138. Vgl. Laiou-Thomadakis, A.E., Saints and Society in the Late Byzantine Empire, Charanis-Studies, Essays in Honor of P. Charanis, ed. A.E. Laiou-Thomadakis, New Brunswick, N.J. 1980, S. 104.

139. Vgl. Beck, H.-G., Das byzantinische Jahrtausend, München 1978, S. 254.

140. Theocharides, G.I., Οἱ Τζαμπλάκωνες, Μακεδονικά 5, 1963, S. 137.

ausgedrückte Beziehung zum Kaiserhaus muß nicht unbedingt auf seiner medizinischen Tätigkeit beruhen, denkbar ist aber durchaus, daß Kullurakes auch den Titel eines kaiserlichen Leibarztes führte. Das soll natürlich nicht heißen, daß der Seidenweber Kolletaras und der Arzt Kullurakes mit dem Lieferanten von kaiserlichen Prachtgewändern und seinem nicht sehr erfolgreichen medizinischen Helfer aus der Palamas-Vita identisch sind. Es geht aber auch nicht um die Identität von Personen, sondern um die Ähnlichkeit des sozialen Milieus, in dem sie leben. In dieser Hinsicht gibt es zweifellos so manche Übereinstimmung, falls sich dieses Milieu aus dem Charakter der Quellen und aus der Spärlichkeit ihrer Angaben überhaupt erfassen läßt. Aber auch die zwei Berufe des Georgios Kolletaras könnten eine präzisere Erklärung in der Richtung finden, daß sich die wichtigsten Abnehmer für seine textilen Erzeugnisse eben nur zeitweilig in der Stadt aufhielten, in der er selbst tätig war und zahlungsfähige Kunden brauchte.

Eine systematische Analyse des zur Verfügung stehenden Materials über die spätbyzantinische Tuchherstellung kann das von der bisherigen Forschung gezeichnete Bild dieses Wirtschaftszweiges und seiner sozialen Träger nicht grundsätzlich verändern, sie kann dieses Bild aber zumindest etwas stärker differenzieren und ihm etwas deutlichere Konturen geben. Das beweisen verschiedene Arbeiten über die kleinasiatische Provinzstadt Philadelphia und über die Reichshaupstadt Konstantinopel an der Grenze zwischen Europa und Asien, und das deutet sich auch für die zweitgrößte und wahrscheinlich dynamischste Stadt des späten Byzanz an: für das makedonische Thessalonike. Nicht nur, daß in den verbliebenen Reichsteilen und in verschiedenen angrenzenden Ländern Textilien und Textilerzeugnisse angeboten werden und Verwendung finden, die den Namen ihres Herstellungsortes tragen bzw. auf eine dort entwickelte Herstellungsart Bezug nehmen, in der Stadt selbst sind auch wenigstens einige ihrer Erzeuger als konkrete Personen und als soziale Typen dingfest zu machen. Diese Weber und Sticker verfügen durchaus über ein bestimmtes gesellschaftliches Prestige, sie gehören zu den Honoratioren ihres Wirkungskreises und ihres Wohnviertels, treten als Zeugen bei Rechtssachen auf, haben Verbindungen zum Kaiserhof und in die Kirchenhierarchie. Sie machen also ganz den Eindruck der Zugehörigkeit zu einer gehobenen Mittelschicht, könnten typische μέσοι der spätbyzantinischen Stadt sein. Allerdings arbeiten sie für einen sehr engen und nicht besonders aufnahmefähigen Kundenkreis, ihre ökonomische Basis ist nicht

sonderlich stabil. Die traditionelle Textilproduktion von Byzanz zieht sich angesichts der rollenden Tuchlawine aus dem Westen in Bereiche zurück, in die ihnen italienische Tuchkaufleute nicht so ohne weiteres folgen können, auf die Produktion kirchlicher und liturgischer Gewänder und Ausstattungen und auf die Lieferung einzelner Stücke der kaiserlichen Garderobe, sie nimmt bestimmte Veränderungen im Produktionssortiment und in der Herstellungsweise vor, die durch die ausländische Handelskonkurrenz und durch die unzureichende eigene wirtschaftliche Potenz diktiert werden. Darüber hinaus ist zumindest für Thessalonike aber auch eine stärkere Orientierung auf leichtere und vielleicht auch billigere Gebrauchstextilien wahrscheinlich. Dieser Trend ist allerdings nur auf ökonomischer, nicht auf sozialer Ebene faßbar. Vielleicht werden die telas et vellexi de Salonichi, die um 1350 auf Chios gehandelt werden, auch gar nicht in der Stadt selbst produziert, sondern sind Erzeugnisse eines bäuerlichen Nebengewerbes aus dem stadtnahen Raum, für das es in den Quellen des 14 Jh. wenigstens vereinzelte Belege gibt[141]. Wie diese Textilien auf den Markt der makedonischen Metropole kamen, wer sie kaufte und weiterverkaufte, kann aber nicht einmal vermutet werden. Für einen Übergang zu bestimmten Formen des kaufmännischen Verlages handwerklicher Textilproduzenten bzw. eines bäuerlichen Nebengewerbes oder sogar für die Entwicklung von ersten Elementen einer manufakturellen Großproduktion gibt es bisher auch aus Thessalonike keine Anzeichen. Während die Textilherstellung in den Ländern West-und Mitteleuropas im Spätmittelalter immer mehr zu einem Motor des wirtschaftlichen Aufstiegs und zu einem Katalysator für neue Produktionsverhältnisse wird, kann das Textilhandwerk in Philadelphia, Konstantinopel, Thessalonike und in anderen Städten und Regionen Kleinasiens und der Balkanhalbinsel für die spätbyzantinische Wirtschaft und Gesellschaft etwas Ähnliches mit Sicherheit nicht mehr leisten.

Karl-Marx-Universtität Leipzig
Sektion Geschichte

Klaus-Peter Matschke

141. Smetanin, V.A., Sel'skie remeslenniki pozdnej Vizantii kak social'naja gruppa, ACDB 7, 1971, S. 159-171; ders., O nekotorych aspektach, S. 108-119.

Ich hatte im September 1987 auf der Grundlage von Partnerschaftsvereinbarungen zwischen der Aristotels-Universität und der Karl-Marx-Universität die Möglichkeit zu einem Studienaufenthalt in Thessalonike. Der vorliegende Aufsatz ist die erweiterte Fassung eines Vortrages, den ich bei dieser Gelegengeit halten konnte. Ich bedanke mich sehr herzlich bei Herrn Prof. J. Karayannopoulos und seinen Mitarbeitern für die freundliche Aufnahme und die großzügige Unterstützung und für die Möglichkeit der Veröffentlichung des Aufsatzes in dieser Zeitschrift.

DIE HEPHTHALITEN, IHR VOLKSTUM UND GESCHICHTE NACH DEN CHINESISCHEN, ORIENTALISCHEN UND BYZANTINISCHEN BERICHTEN.

VON

HISAYUKI MIYAKAWA – ARNULF KOLLAUTZ

1. Die chinesischen Berichte über sie.

Das Volk der Hephthaliten herrschte genau einhundert Jahre lang, von 460 bis 560/567 über alle Länder vom Südosten des Kaspischen Meeres bis nach Afghanistan, Nordwest Indien und deu nördlichen und sûdlichen Grenzstreifen des Tarimbeckens, wo sie sich in den dort befindlichen Stadtkönigtümern mit Jou-Jan (JJ) berührten. Sie waren somit im Westen in Berührung mit den Byzantinern, die in 6. Jn. zu ihnen in Beziehung traten, worüber die Berichte bei Menander Protektor, Theophylakt Simokattes und den anderen von uns angeführten Historikern Zeugnis ablegen. Doch erschweren das tiefere Verständnis ihrer Kultur zwei Umstände: Die verschiedenen Namen für das Volk und die aus den Quellen zu erschließenden Verschiedenheiten in ethnischer Zusammensetzung, in Kultur und geographischen Verhältnissen. Sie weisen darauf hin, daß die Hephthal als eine herrschende, eine Erobererschicht anzusehen sind, die sich über nach Herkunft, Rasse, Geschichte und Religion ganz verschiedene Völker setzte. Die Herrscherschicht selbst war, so scheint es nach dem heutigen Forschungsstand, in zwei Gruppen gegliedert, die eigentlichen Hephthal und die als Seitenzweig anzusehenden Napki Könige, nach Robert Göbl[1] ursprünglich Könige von Nachsab, südlich Samarkand - (s. die beigegebenen Karten)-.

Infolge des Verlustes eigener historischer Aufzeichnungen, die in einer eigenen Schrift vorgelegen haben, für welche die Münzlegenden und die von A. von Le Coq und A. Grünwedel[2] in Turfan gefundenen Buchrollenteste sprechen, ist vieles in ihrer Geschichte unklar.

Die zunächst in Frage kommenden chinesischen Quellen sind dürftig und widerspruchsvell. Die im Kap. 102 des Wei-shu (386-556) erhaltnen älteren Berichte über sie, von Wei Shou selbst geschrieben ginggen verloren. Hier heißt es im Buch 102, S. 18b der Pekinger Ausgabe: « Ihre Hauptstadt liegt etwa 200 LI - (etwa 100 km) - südlich des Flusses Ma-hu- (richtig muß es heißen Wu-hu, wie das Pei-shih in Buch 97, S. 10f richtig schreibt)-. Sie ist von Tsch' ang-an zehntausend Li entfernt. Der König residiert in der Stadt Pa-ti-yen, d. h. in der Stadt der Königsresidenz. Diese Stadt hat über zehn Li im Geviert; es

1. R. Göbl: Dokumente zur Geschichte der iranischen Hunnen in Baktrien und Indien. Wiesbaden 1967, Bd. 2, S. 3,8.

2. A. von L. Coq: Köktürkisches aus Turfan. SBPrAkadWiss., phil.-hist. Kl S. 1090, 1049, 1061.

gibt dort viele Tempel und Stupas, alle mit Gold geschmückt. Die Zahl der Bewohner beträgt etwa hunderttausend. Sie haben keine Städte; sie wandern mit ihren Herden, um Wasser und Weide zu suchen; sie machen sich Filzjurten. Im Sommer gehen sie in kühle, im Winter in warme Gegenden. Sie verteilen ihre Frauen an verschiedene Plätze, die voneinander zuweilen 200 oder 300 Li entfernt sind. Ihr König ändert seinen Sitz, indem er eine Rundreise macht; jeden Monat nimmt er einen anderen Wohnsitz ein. Nur während der Winterkälte bleibt er an demselben Ort ... Dieses Königreich ist 1500 Li vom Reiche Ts'ao und 6500 Li vom Reiche Kua-tschou entfernt[3]." Der hier wiedergegebene Text wurde unter Zugrundelegung des Chou-shu zusammengestellt. Im Nan-chou-shih, d.i. Bericht über die Südprovinzen des Wan Chen, der im Shih-chi Cheng-i, d.i.im Kommentar zum. Shih-chi erhalten ist, haben wir einen Abshnitt, der von den Bewohnern des alten Herrschaftsgebietes der Ta-yüeh-chih handelt und so lauter: « Das Volk reitet Pferde, immer einige hunderttausend an Zahl. Die ummauerten Städte und Paläste dort gleichen denen der Ta-yüeh-Shih. Die Bevölkerung hat eine rötlich weiße Hautfarbe-(s.hierzu Prokop und die Ausführungen weier unten.)[4] Das Liang-shu (502-556), verfaßt um 629 n. Chr.), Buch 54, S. 31ff., macht die ausführlichsten Angaben über sie: «-Das Königreigreich Hua. Das Volk ist ein besonderer Zweig der Küshi-(womit die alte Bevölkerung zu beiden Seiten des östlichen T' ienshan bezeichnet wird, besonders die um Turfan) ... Unter der Dynastie Wei (220-265 nuChr.) und Tsin (265-420 n. Chr.) bis zur gegenwärtigen (d.i.der T' ang) hatten die Hua keine Beziehungen zum Reich der Mitte. Im 15. Jahre der Ära t' ien-kien (d.i.-516 n. Chr.) begann ihr König Yen-tai-i-li-t'o (d.i. ἐφθαλάνος) Gesandte zu schicken, welche Produkte ihres Landes brachten. Im ersten Jahr der Ära p'u-t'ung der Regierung von Liang-Wu-ti (d.i. 520 n.Chr.) schickte er ebenfalls Gesandte, die ein gelbes Löwenfell, ein weißes Marderfell und verschiedene Stickereien aus Persien überbrachten. Im 7. Jahre (d.i.526) kamen sie mit Geschenken, inter denen sich ein Mantel befand.

Als die Yüan Wei, nämlich die Nördlichen T'o-pa Wei, noch in Sang-kan (d.i. östlich von Ta-t'ung-fu)-residierten- (d.i.386-494)-waren die Hua nur ein kleines Volk unter der Herrschaft der JJ, doch wurden

3. Für den Bericht des um 644 niedergeschriebenen Pei-shi s. A. Herrmann: Die Hephthalithen und ihre Beziehungen zu China. Asia Maior Bd. 2. Leipzig 1925, S. 570.

4. Shigematsu Shunshō: Efutaru Shozoku-kō. (d. i. Studie über das Volkstum der Hephthaliten. Shigakuzasshi. Bd. 28, 1, 1917, S. 21.

sie nach und nach groß und mächtig. Sie eroberten ein ungeheueres Reich, das sich bis zu den Ländern Persien, Taschkurgan, Gandhara, Karashahr, Kutscha, Kaschgar, Aksu und Khotan erstreckte. Ihr Land ist tausend Li groß. Es ist ein gemäßigter Landstrich, man findet dort Berge, Täler und einige Bäume; man bebaut dort die fünf Getreidearten. Die Bewohner essen Speisen, die aus Hamelfleisch und Gerreidemehl zubereitet sind. Ihre Tiere sind der Löwe, das zweihöckrige Kamel und der Wildesel. Die Bewohner dieser Gegend haben keine Städte; sie wohmen unter Filzjurten, deren Türen sich nach Osten hin öffnen; ihr König sitzt auf einem goldenen Lager. Sie beten die Geister des Himmels und des Feuers an ».

Als die JJ zur Macht kamen, waren die Hephthal nur ein unbedeutender Stamm in Nordwest China. Im frühen 5. Jh. zogen sie dann nach Westen, vom Khagan She-lun der JJ hierhin getrieben. Die Wegestationen ihrer Westwanderung sind folgende: Vom Ili, Tekez, vom Oberlauf des Na-lin im Gebiet der Wu-sun, Ferghana, Sogdhiana auf der Nordroute und auf der Südroute Karashahr, Kutscha, Kumo (Aksu ?), Kashgar, Westpamir, Alai Hochland und oberes Surgabtal, Oxus (Amu-darja), das sie um 425 erreichten und hier bis 557 verblieden. Es erfolgte hierauf ihr Einfall in Khorasan und ihre Festsetzung hier von 425-440 n. Chr. Zur Zeit ihrer größten Machtausdehnung werden die Grenzen ihres Herrschaftsgebietes von Sung Yün, den von der Kaiserin Witwe Ling der Nördlichen Wei 518 von China entsandten Mönch so umschrieben: « Die Hephthal erhielten aus verschiedenen Ländern Tribute. Im Süden reichte ihre Grenze bis zu den Tölös (d.i. Tieh-lo), im Norden bis zu den T'u-chüeh- (d.i.Türken) -, im Westen bis nach Persien. über vierzig Länder entsandten Tributgesandte und zahlten Abgaben. » Der Gefährte Sung Yüns, Hui Sheng, nennt als Hauptstadt der Hephthal Pa-ti-yen, das heutige Balkh. Der Name des Landes Hua kam von einem Ortsnamen her, nämlich von Bezeichung für den Oberlauf des Hari-rud bzw. Herat und Gur (Ghori). Hua ist die Wiedergabe des mittelpersischen Goar[5]. Die Festung «Hua-lú», das Zentrum der Yeh-ta in der T'angzeit, entspricht gleichfalls dem Namen Ghur (Goar). Der Name diente weiterhin zur Benennung aller Täler des Amu-darja. Wenn das Liang-shu berichtet, daß das Zentreum der Yeh-ta nicht Balkh war, sondern am Harirud lag, so erklärt sich dies vielleicht daraus, daß es zwei Kleinherrshaften an beiden Zentren gab,

5. Kazuo Enoki: Kakkoku ni kansuru Ryo-Shokkozu no Kiji ni tsuite. - The Description of the Country of Hua as given in the Liang-chih-kung-t'u i. e. Illustrated List of the foreign tributary embsassies coming to the Liang Palace. Tōhō Gakū T. 27, 1964, p. 12-32.

bzw. unter einem König, wie Sung Yün und Prokop im Bell. Pers. I, 3, 5 anführen.

Außer dem Liang-shu geben auch die kürzlich entdeckten Fragmente des Liang-chih-kung-t'u, die sich im Museum in Nanking befinden, einen Bericht über das Land Hua. Das genannte Werk hat eine besondere, sonst nichtverzeichnete Mitteilung: «Hua war unter den JJ in den Jahren 398-495 ein kleines Land, doch zur Zeit der Südlichen Ch'i (479-502) verlagerte es sich nach Mo... Wah (?), wo es verblieb,» doch waren die Hephthal im Gebiet des Amu-darja vor den Ch'i ansässig. Warum beging das Liang-chih-kung-t'u einen solchen Irrtum? Enoki meint hierzu: « Zur Zeit der T'opa Wei war Jimsa-heute Jimasa-unweit Urumtschi, wo das rückwärtige Königtum der Ch'e-shih in der Zeit der Späten Han bestanden hatte, unter der Kontrolle der JJ, die Turfan einnahmen (460 n. Chr.). Im Jahre 485/486 standen gegen sie die Kao-ch'e oder Ting-ling auf und machten sich unabhängig von den JJ; Jimsa wurde ihr Zentrum. Da nun der Kompilator des Liang-chih ungerechtfertigter Weise annahm, daß Hua ein Nachkomme des Pa-hua war und weiterhin meinte, daß Jimsa damals von den JJ beherrscht wurde, dachte er, daß Hua den JJ unterstand und später sich in die Täler des Amu-darja verlagert hatte und speziell am Harirud bis zur Liang Zeit verblieb, als das Liang-chih-kung-t'u auf Befehl des Kaisers Yüan verfaßt wurde ».

Wenn Prokop-s. weiter unten - sie als «Weiße Hunnen» benannte, so liegt seiner Angobe eine durchaus zutreffende anthropologische Beobachtung zugrunde, nämlich die des von den russischen Anthropologen in Südsibirien festgestellten europiden Typus. Er wird durch folgende Merkmale bestimmt: Dunkles Haar, gelblich-weiße Hautfarbe mit leichter Neigung zu bräunlich, eine mittlere Körpergröße von 167 cm, einer kubisch-brachykephalen Kopfform, eines länglich-ovalen Gesichtes, breiter Backenknochen, nicht mongolider Augen, aber mit häufiger Spaltung des Lidspaltenrandes. Er stellt eine europid-mongolische Zwischenrasse mit betonter Brachykephalie dar. Der Typus erstreckt sich vom 5. - 10.Jh.n.Chr. von der Selenga über das Minussinsker-Becken, in dem er seit der Andronovo Zeit (Bronzezeit ab 2000 v. Chr.) nachweisbar ist, bis zum Altai und bis nach Kasachstan und Westsibirien[6].

Hierzu bemerkt A.N. Bernštam[7]: «Das anthropologische Material

6. I. Schwidetzky: Turanidenstudien. Abhandlg. Mainz, math-nat. Kl. 1950, S. 1 - 59.

7. A. N. Bernstam: Trudy semireceskoi archeol. ekspedizii. Cuskaja dolina. MIA Bd. 14, 1950, S. 76/77 ff.

aus dem Siebenstromland, soweit es sich auf die Wu-sun bezieht, zeigt, daß wir es hier mit der sog. Pamir-Ferghana Rasse zu tun haben, die sich durch einige europide Merkmale auszeichner.» Im Nan-chou-shih, d.i. Bericht über die Südprovinzen des Wan Chen, der im Kommentar zum Shih-chi erhalten, haben wir einen Bericht, der von den Bewohnern des alten Herrschaftsgebietes der Ta Yüeh-shih, d.i.der Kuschan, handelt und so lautet: «Das Volk reitet Pferde, immer einige hunderttausend an Zahl. Die ummauerten Städte und Paläste dort gleichen denen der Ta Yüeh-shih. Die Bevölkerung hat eine rötlich-weiße Hautfarbe[8].»

Aus der Überschichtung völlig verschiedener Ethnika erklären sich die widersprüchlichen Angaben der Quellen. So betonen Prokop und Menander ihre nicht-nomadische Lebensweise, womit sie sagen wollen, daß sie nach Sprache und Sitte keine «Hunnen» waren. Der chinesische Pilger Sung Yün andererseits hebt ihre Wildheit und nomadischenCharakter ihrer Lebensweise hervor, die Viehzucht und das Leben im Zelt: «In der Mehrzahl sind die keine Anhänger Buddhas; viele von ihnen verehren frende Götter. Sie töten lebende Tier und verzehren ihr Fleisch roh,» sagt er von den Hephthal Badakshans. Von den Hephthal Gandharas berichtet er: «Die Natur des Volkes ist grausam und rachsüchtig und sie begehen entsetzlich barbarische Grausamkeiten. Die beten Buddha nicht an, sondern ziehen es vor, Dämonen zu verehren.» Das Liang-shu[9] sagt: «Sie verehren den Himmelsgott und den Gott des Feuers. Jeden Morgen treten sie zuerst aus ihrem Zelt und beten zu den Göttern, dann essen sie ihre Morgenmahlzeit. Sie knien nieder, doch verbeugen sie sich nur einmal.»

Seine Angaben weisen auf für die Iranier kennzeichnende Kulte, einmal auf Mithra, der mit dem Himmelsgott gemeint sein dürfte, und zum anderen auf die Verehrung des Feuers auf Feueraltären. Das Sui-shu (d.i.die Geschichte der Sui Dynastie) - erwähnt ferner in der Landschaft Zamus - i - Dowor in Zabulistan-(um Ghazni)-die Verehrung einer besonderen Gottheit: «Das Volk von Zabūl-(Ts'ao-kuo)-verehrt verabscheuungswürdige Götter. Im Pamirgebirge ist ein Schrein für eine

8. Shunshō Shigematsu op. cit. Anm. 4, S. 21. ff.

9. E. Specht: Étude sur l'Asie Centrale d'après les historiens chinois. JA 8^{e} série T.2, 1883, p. 338 und K. Enoki: Efutaru Minzoku no kigen (d. i. Ursprung der Hephthaliten). Wada-hakushi Kanreki kinen- (d. i. Festschrift f. Dr. Wada). Tōyōshi Ronsō 1952, S. 133-150; ders.: On the Nationality of the Ephthalites. Memoir of the Research Dept. of Tōyō Bunko, Nr. 18, Tokyo 1959, p. 46.

Shun-t'ien-shen genannte Gottheit. Es ist ein sehr weitläufig angelegtes Gebäude, mit Gold-und Silberplatten bedacht. Jeden Tag kommen mehr als tausend Personen zur Anbesung an den Schrein. Vor ihm ist das Rückgrat eines so riesigen Fisches ausgestellt, daß man auf einem Pferd hindurchreiten kann. Der König trägt eine Goldkrone in Gestalt eines Fischkopfes; er thront auf einem goldenen Thron in Gestalt eines Plerdes.»

Den hier verehrten Gott deutet Shiratori und Marquart[10] als eine indische Gottheit des Meeres und Verkehrs, andere als eine Sonnengottheit[11] Filiozat denkt an einen Gott des Shiva Kultes, speziell an Shivas Sohn Kumara, einen Gott des Gebirges, dessen Kult in Baktrien durch die Münzen der Kushan bezeugt ist. Zu den gebrachten Angaben in völligem Widerspruch stehen die des Kosmas Indikopleustes und die im Leben des Mar Aba verzeichneten von den Christen im Hephthalitenreich. (s. unten). Man muß sich bei der Deutung der von den Byzantinern verzeichneten Fakten, Prokop und Menander eingeschlossen,- die gewaltige oben skizzierte Erstreckung des Hephthalitenreiches vor Augen halten, um gewahr zu werden, daß sie ihre Angaben auf die Hephthal nördlich von Persien beziehen, wie aus der Erwähnung der im Südosten des Kaspischen Meeres gelegenen Stadt Gurgan hervorgeht, während Sung Yün Zustände in Tokharistan, d.i.in Nordost Afghanistan beschreibt. Somit schildern die Byzantiner Mar Aba und Kosmas in den nördlichen Hephthal Völkerstämme auf einem von einem von alters eranischen Gebiet, das die Stämmevereinigung der Xyōn überschichtete. Als die Hephthal Norderan eroberten, gab es hier bereits christliche Bistümer in Merv, Herat (seit 424) und Gurgan (seit 497).

Die Bevölkerung dieser von Iraniern bewohnten Länder betrieb Viehzucht, Ackerbau und Fischfang, wobei die Viehzucht überwog, ohne daß sie kennzeichnende Nomaden waren. Es war für sie vielmehr eine seßhafte, bzw. halbseßhafte Lebensweise kennzeichnend. Ihre Sippen bewohnten mauerumwehrte Niederlassungen, die «Städte» Prokops und Menanders. Zum Jahr 568 sagt letzterer: «Mit sochen Briefen versehen begann Maniach seine Reise .... Als dem Kaiser der skythische Brief durch die Dolmetscher verlesen worden war, hieß er die Gesandten auf das Freundlichste willkommen, und forschte die Gesandten nach der

10. J. Marquart: Das Reich Zabūl und der Gott Zūn vom 6. - 8. Jh. Festschr. Ernst Sachau. Berlin 1915, S. 287.

11. R. Göbl op. cit. Anm. 1, Bd. 2, S. 76, 213/214, 218/219; J. Filiozat in: JA 1948, p. 315/317.

Herrschaft und den Ländern der Türken aus. Sie erklärten, daß es viele Herrschaften bei ihnen gäbe, die Macht über den ganzen Stamm aber habe Silzibulos inne. Außerdem berichteten sie, daß sie die Hephthaliten unterworfen hätten, so daß sie Tribut zahlen müßten. «Die ganze Macht der Hephthaliten», fragte der Kaiser, «habt ihr euch zu eigen gemacht und unterworfen?» «Zweifellos», erwiderten die Gesandten. Der Kaiser forschte weiter: «Wohnen die Hephthaliten in Städten oder in Dörfern?» Die Gesandten entgegneten: «Sie wohnen in Städten». «Es ist also richtig», fragte der Kaiset, «daß ihr euch zu Herren über ihre Städte gemacht habt?» «Es ist richtig», entgegneten sie[12].

Die südlich Kasalinsk aufgedeckten «Sumfruinenstädte» östlich des Aralsees zeigen darüber hinaus ihre Verbundenheit mit den sarmatischa lanischen Stämmen des Dongebiete[13]. Die Angaben Prokops und Menanders gelten somit für die bodenständige Bevölkerung Choresmiens. Die von ihnen angeführten Kulturelemente waren bereits füt die Kidara-]Kušan kennzeichnend gewesen. Die Hephthal nun überschichteten diese Bevölkerung und man hat zwischen der unterworfenen Unterschicht und Neuankömmlingen zu unterscheiden, deren Herrscher die Hephthal stellten.

Die östlichen Hephthal hingegen lebten in Tokharistan, in von der indisch-buddhistischen Kultur geprägten Ländern. Sie werden von den Geschichtsschreibern der südlichen Dynastien «Hua» genannt. Unter den südlichen Ch' i-(479-502)-eroberten sie die südlich des Oxus (Amudarja) gelegenen Länder und sandten 516 und 520 Tributgesandtschaften an die Liang. Wir hören von ihnen, daß ihr Khagan nur einige Monate eine feste Residanz in Balkh nahm, wo er dann in einem vierzig Quadratfuß messenden, mit Wollteppichen behängten Zelt Audienz erteilte, in schwere Seidengewänder gekleidet auf einem von vier goldenen Phönixfüßen getragenen Thron. Über ihr Erscheinen an der Ostgranze Erans, ihre Sitten und Bräuche berichtet das teilweise auf Berichte sogdhischer Händler beruhende 97. Kapitel des Pei-shih: «Die Hephthal sind ein den Großen Ta-Yüeh-shih verwandtes Volk - (unter letzteren versteht das Peishi die Kidara Kuschan)-. Ursprüwglich kamen sie vom Norden der Großen Mauer, und indem sie vom Altai aus südwärts wandertenw, siedelten sie sich im Wescen von Khotan -(Yü-

12. Menander Protektor: Excerpta de legat. gentium p. 451, 21 ff. ed. de Boor. Über die Gesandtschaft s. A. Hennig: Terrae incognitae. Leiden 1937, Bd. 2, S. 62 ff.

13. P. Tolstov: Auf den Spuren der altchoresmischen Kultur. Berlin 1953, S. 164 ff., 225 ff.

t'ien)- an und legten ihre Hauptstest zweihundert Li südlich des Oxus-(Wu-hu)-an. Der König residierte in einem königlichen Schloß-(pa-ti-yen ch'eng, eran.patikan)-in Balkh. Das Schloß, eine ummauerte Stadt, hat etliche zehn Quadrat Li Umfang. Es gibt dort viele buddhistische Tempel und Stupas, alle mit Gold geschmückt. Ihre Sitten und Bräuche sind im allgemeinen wie die der Tu-chüeh (Türken). Unter ihnen ist es ganz gewöhnlich, daß mehrere Brüder eine Frau haben. Die Frau eines Mannes, der keine Brüder hat, trägt eine mit einem Horn geschmückte Kappe. Im Fall er aber Brüder hat, fügt sie so viele Hörner hinzu, wie die Zahl der Brüder ausmacht. Viele ihrer Kleider sind mit Fransen versehen. Sie schneiden die Haare. Ihre Sprache unterscheidet sich von der der JJ, Kao-ch'e und der der verschiedenen-Westvölker. Ihre Bevölkerung beläuft sich auf etwa hunderttausend Menschen. Das Volk lebt nicht in Befestigungen und Städten, sondern sie gehen dem Wasser und Gras nach und errichten Filzhäuser. Im Sommer ziehen sie an kühle und im Winter an warme Plätze. Der König läßt seine Frauen zwei-oder dreihundert Li voneinander wohnen. Er besucht jede von ihnen einmal im Jahr der Reihe nach, im Winter aber verbleibt er drei Monate lang an einen Platz. Der Thron wird nicht immer einem Sohn hinterlassen. Stirbt der König, so kann auch einer der Söhne und Brüder, sofern er fähig ist, auf den Thron gesetzt werden. Es gibt im Lande keine Wagen, sondern Sänften, Kamele und Pferde. Ihr Strafgesetz ist hart und streng. Diebe und Räuber werden in zwei Teile gehauen, ganz gleich, was der Preis des gestohlenen Gutes ausmacht. Die Diebe müssen das Zehnfache des Preises als Lösegeld erstatten. Der Reiche legt den Leichnam des Verstorbenen in ein von aufeinander gelegten Steinen gebildetes Grab, der Arme bestattet ihn in der Erde. Alle seine täglichen Gebrauchsgegenstände werden dem Toten ins Grab gelegt. Das Volk ist tapfer und wild und geschickt im Kämpfen. Mehr als dreißig Länder der Westlande, wie K'ang-chü, Yü-t'ien, Sha-lo und An-hai (Parthien, von Arsi = die Arsakiden) und andere kleine Staaten sind den Yeh-ten den Yehta und den JJ.[14]

Über ihr zweites Zentrum am Kokscha und Kunduzfluß sagt Hsüan Chuang: «Das Land Hsi-mo-ta-lo (Kokscha) war früher ein Teil des Landes Kunduz - (T'u-huo-lo). Es hat etwa dreitausend Li Umfang, es hat Gebirge und Flüsse, es ist fruchtbar und gesegnet mit Getreideanbau und durch seine Ernte. Winterweizen wird weithin angebaut.

14. Kazuo Enoki: On the nationality of the nationality of the Hephthalites, op. cit. Anm. 9, hier p. 8/9 der chinesische, von Prof. Miyakawa. übersetzte Text.

Alle Arten Blumen blühen und viele Sorten von Früchten werden im Überfluß erzeugt. Es ist bitter kalt. Das Volk ist rohen und grausamen Gemüts, und sie wissen nichts von Lehren über Schuld und Strafe und Beglückung - (d.h.vom Kharma)-; sie sind keine Buddhisten. Ihre Gesichtszüge sind gewöhnlich und häßlich. Ihre Sitten und Bräuche sind denen der Türken sehr ähnlich, auch ihre Kleidung aus Filz, mit Pelzwerk und rohem Leder gefüttert. Ihre verheirateten Frauen setzen sich ein Holzhorn von einem Meter Länge auf den Kopf. Das Horn hat zwei Sprossen vorne, welche die Eltern ihres Mannes symbolisieren. Die obere Sposse ist für den Schwiegervater, die untere für die Schwiegermutter. Stirbt einer von ihnen, so wird eine Sprosse entfernt, sterben beide, so trägt sie die Hornkappe nicht mehr. Ihre Vorfahren machten das Land machtvoll, dessen König dem Sakyageschlecht-(d.i.dem Buddhas entstammt)-. Viele Länder im Westen des Pamir-(Ts'ung-ling)-waren ihnen unterworfen. Da ihr Gebiet dem der Türken nahe ist, so sind sie in Sitten und Bräuchen von ihnen beeinflußt worden. Außerdem unternahmen sie Einfälle und Plünderungszüge, während sie ihr Land davor bewahrten. Deswegen ist die (vorige) Bevölkerung ausgewandert und hat sich in fremde Länder verstreut, wo sie eine Anzahl von stark ummauerten Städten und Marktflecken unter ihren Lokalherrschern bewohnen ... Sie leben in Filzzelten und wandern von einem Weideplatz zum andern. Im Westen grenzt ihr Land an Kishm, wandert man etwa zweihundert Li durch Täler ostwärts, so kommt man nach Badakshan».[15]

Im 6. Jh. erscheinen im Siebenstromland (Semirecie) die Sogdher. Es entstehen Städte unt Dörfer mit Ackerbauern und Handwerkern. Ihre Wohnweise zeichnet sich durch eine ihnen eigentümliche Gesamtheit befestigter Häuser aus, die sich auf einem verhältnismäßig kleinen Platz zusammendrängten. Jedes Haus hatte einige lange Zimmer der Maße von zwei mal acht Meter, die parallel zueinander lagen. Die Wände waren aus rohen Lehmblöcken gefügt, abwechselnd mit Lagen horizontal geschichteter Ziegel mit den Maßen 22 mal 22 mal 6 cm bis zu 27 mal 19 mal 16 cm. Ihre Form war quadratisch oder rechteckig. Rechteckige Ziegel fanden ferner bei der korbartigeu Überdachung der

15. Edouard Chavannes: Voyage de Sung Yun dans l'Uddhyana et le Gandhara. Bull. Ecole francaise de l'Extrème Orient. T. 3, 1903, p. 403: Enoki op. cit. p. 45/46 hält Herkunft aus dem Altai für ganz zweifelhaft. Er sagt da; « So far as we know for the moment, they had risen to power in Tokharestan where the Ephthalites continued to live after the destructuin of the Empire. This will show that the origin of the Hephthalites should be looked in the neighbourhood of Tokharestan. »

engen and langen Zimmer Verwendung. Die Gebäude waren durchweg zweistöckig; im unteren Stockweek waren in die Wände enge öffnungen von 30 mal 40 cm Länge und 10 cm Breite eingelassen. Sie dienten der Luftzufuhr, der Beleuchtung und im Bedarfsfall wohl auch als Schießscharten. Die Wanddicke erreichte einen Meter, was mit dem Verteidigungscharakter der Häuser zusammenhängt. Im nach innen gelegenen Hof befand sich der Friedhof des Geschlechts. Bernstam deckte in einem Fall die Bestattung von Zarathustriern mit den für sie kennzeichnenden Ossuarien auf[16] Am Cu und Talas betrieb man jetzt Ackerbau, z.T. mittels Bewässerungskanälen, Viehzucht aber nur noch im Gebirgsland, wo man in den Weidezeiten die Kibitken hinter einem Verhau aufstellte. Die Hauptbeschäftigung aber der gleichfalls hier ansässigen türkischen Bevölkerung war die Viehzucht, die vor allem Pferde und Schafe züchteten. Hsüan Chuang berichtet von ihren großen Pferdeherden und ihren zweihöckrigen Kamelen.

2. *Die islamischen Quellen über die Hephthal' und ihre Westausbreitung.*

Es sind die islamischen Quellen, welche über ihre Ausbreitung nach Westen berichten. Sie bezaeichnen die Hephthaliten als Haitāl -(Hayatila in der Mehrzahl)-. Tabari berichtet, daß in den Tagen Bahram Gurs (420-438 n.Chr.), der Khagan, der Herrscher der Türken, nach Persien einfiel; seine Armee soll 250000 Krieger umfaßt haben. Diesmal vermochte Bahram den Khagan zu schlagen und ihn selbst zu töten. Er ernannte seinen Bruder Narses zum Vizekönig in Chorasan, das er von Balkh aus regierte. Die Einwohner der den türkischen Ländern benachbarten Gebiete: «baten Bahram, die Grenze zwischen ihnen und den Ländern der Türken zu bestimmen. Hierauf» ließ er einen Turm erbauen, von dem aus später König Peroz Ausfälle in das türkische Gebiet unternahm. Dann überschritt er den Oxus von seinem Gebiet aus und marschierte nach Sogdhiana hinein, eroberte es und machte es tributpflichtig, wie Tabari in den Jahrbüchern berichtet[17].

16. A. N. Bernstam: Trudy semiraceskoi archeol. Ekspedizii. Cuskaja Dolina. Bd. 14, 1950, s. 74.

17. Th. Nöldeke: Zur Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Aus der arabischen Chronik des Tabari. Hier zitiert aus Bd. 1 seiner Jahrbücher, S. 863, 9 ff. Leiden 1879.

Die gleichen Vorgänge berichtet Dinawari: «Bahram vernichtete bei Kushmaihan die Türken, welche nach Khorasan eingefallen waren, tötete ihren Herrscher und nahm seine Frau, die Khatun, gefangen. Er verfolgte hierauf die türkische Armee nach Amul am Oxus und nachdem er den Fluß überschritten hatte, schlug er die Türken und ließ sie einen Turm als Grenzwarte zwischen seinen und ihren Ländern errichten». Die islamischen Quellen beschreiben die Einfallenden unter Bahrams Regierugs als Türken. In den Jahren 420-438, als die Vorfälle sich abspielten, konnten die Einfallenden natürlich nicht die T'u-chüeh Türken sein, weil ihr Einfall nach Sogdhien nicht vor der Mitte des 6. Jh. erfolgte. K. Enoki jedoch glaubte feststellen zu können: Firdusi, der Dichter des Shahname, beschrieb ausführlich den Kampf zwischen dem Perserkönig und dem Herrscher von Čin (China). Rein chronologisch war es für den Türkenkhagan unmöglich zur Zeit Bahram Gurs nach Persien einzufallen, auch ist es sehr zweifelhaft, daß der Hephthalitenherrscher den Titel eines Khagan führte. Tabari unterscheidet die Türken von den Hephthaliten. So kam denn Enoki zu der Schlußfolgerung, daß die zur Zeit Bahram Gurs nach Persien einfallenden Türken ein damaliges im Nordosten Persiens lebendes Volk meinten.[18] So ist denn die Annahme wahrscheinlich, daß mit dem Einfall der spätere, um 558/561 erfolgte der T'u-chüeh nach Tokharestan gemeint ist, der zu einer Schlacht mit den Persern führte. Liest man Tabaris Bericht aufmerksam durch, so wird man zu folgender Schlußfolgerung kommen: Als Peroz zum Krieg gegen Akshunwar gezwungen wurde, den König der Haital, vermied er einen Angriff aus Furcht uor der Taktik der Türken, die den Feind durch verstellte Fluchten und aus der Flucht plötzlich zum Gegenangriff übergehende Attacken Niederlagen beizubringen verstanden. Als Peroz zum von Bahram Gur erbauten Turm zwischen den Grenzen Khorasans und der Türken kam, wurde et von Akshunwar verpflichret, nicht über den Turm vorzudringen und das Gebiet der Haital zu betreten, da die Haital Beziehungen zu den Türken hatten und infol= gedessen als ein mit ihnen identisches Volk angesehen wurden.

Nach der Mitte des 5. Jh. bestand eine sehr enge Verbindung zwischen den Sasaniden und den Haital und dieser Teil ihrer Geschichte ist einer der am besten bekannten. Als Peroz gegen seinen Bruder um die Herrschaft kämpfte und bei den Haital Hilfe suchen

18. K. Enoki: On the Nationality of the Hephthalites, op. cit. Anm. 14. Mem. of the Research Dept. of the Tōyō Bunko. Nr. 18, Tokyo 1957, p. 20/22.

mußte-(459 n. Chr.)-, sandte ihm der König der Haital zur Verstärkung seiner Streitmacht eine Armee von 30 000 Kriegern mit dem Versprechen, daß Tirmid die Grenze sein sollte, womit er Peroz die Rückgewinunnung der Krone erlaubte. Zu dieser Zeit gehörtan Tokharestan, Chaganiyan und Kabulistan und das Land nördlich des Oxus den Haital. Im Jahre 465 focht Peroz gegen Akshunwar und wurde von ihm geschlagen, in dieser Schlacht geriet sein Sohn Kavad in Gefangenschaft. Später besuchte Kavad den Hof der Haital zweimal. Als auch er vom Thron gestoßen wurde, glückte es ihm, die Krone mit Hilfe der Haital wiederzugewinnen-(488 n. Chr.)-. Masudi berichtet vom durch Akhshunwar getöteten Peroz in der Schlacht von Marvi-rud und sagt,« daß die Haitai die zwischen Buchara und Samarkand lebenden Sogdher waren.» Es dürften deshalb eine große Anzahl sogdhischer Krieger an der Schlacht teilgenommen haben. Firdusis Erwähnung der Schlacht Bahram Gurs gegen den Khagan von China ist epischer Bericht ohne allen Wahrheitsgehalt, da erst unter den T'ang die Eroberung Zentralasiens begann und diese Vorgänge den im 10. Jh. schreibenden Firdusi beeinflußten.

Im Jahre 519 besuchte der buddhistische Pilger Sung Yün den König der Yeh-ta nahe Kunduz. Er reiste darauf nach Gandhara weiter, traf mit dem dortigen Herrscher zusammen und überreichte ihm den Brief des chinesischen Kaisers. Er sagt: «Dieses Land wurde von den Yeh-ta heimgesucht. Deshalb erkannte das Volk dieses Landes Ch'ih-ch'in zum König, seit welcher Zeit bereits zwei Generationen verflossen sind.» Er erwähnt auch, daß der gen. König kein Budhist war, kriegerisch gesinnt und gegen Kaschmir drei Jahre lang Krieg geführt hatte. Ch'ih-ch'in führte den offiziellen türkischen Titels eines «Tegin», der nur einem Prinzen zustand. Da Ch'ih-ch'in seiner Lebenszeit nach und seiner Unterdrückung der Buddhisten wegen für den König Mihirakra in der indischen Geschichte gehalten wird, der durch seine Feindschaft gegen die Lehre Buddhas bekannt ist, dem König Poramana, so kann an seiner Gleichsetzung kein Zweifel bestehen. Er wurde danach vom Heer von Magada geschlagen und zog sich nach Kaschmir zurück. Der Bericht Sung Yüns über sein persönliches Zusammentreffen mit dem König der Hephthal ist ein sehr bedeutsames historisches Zeugnis über sie. Es bleibt hervorzubeben, daß die Hephthaliten in Gandhara den türkischen Titel «Tegin» führten, weil dieser Titel das originale Hephthalwort für die Würde war, zu einer Zeit, als die Hephthaliten noch nicht mit den T'u-chüeh in Beziehung getreten

waren. In indischen Berichten werden nach J. Marquart[19] die Hephthaliten «Sveta Huna und Hara Huna, d.i. Weisse und Dunkle Hunnen «genannt. Daher ist die Annahme, daß der Name Sveta Huna ursprünglich die Cagan Qun bezeichneta, d.h.die Weißen Hunnen im Türkischen und Mongolischen und daß der Name Caganiyan in Tokharestan von der Eroberungung und der Beherrschung der Stadi Tokharestans herrührt, nicht so unwahrscheinlich. Da es nun auch einen Gelben und einen Schwarzen Clan im Turgisch Stamm bei den Türken gab, so mag es auch einen Weißen und einen Schwarzen Clan bei den Hephthaliten gegeben haben, und der Weiße Clan zur Vorherrschaft aufgestiegen sein und die Stämme geeint haben, die dann nur noch unter dem einen Namen der Weißen Hunnen bekannt waren, so daß Prokop davon sprechen konnte, daß die Weißen Hunnen wegen ihrer hellen Körperfarbe so genannt wurden. A.J.von Windekens sprach deshalb die Vermutung aus, daß die Sprache der Hephthal der der Weißen Hunnen von Karashahr in Ostturkestan entsprach, welche den Königsnamen «arci» d.i.weiß im Tocharischen führten[20]. Doch bleibt zu bedenken, daß ein Stammesname wie Weiße Hunnen schwerlich mit einem Kön igsnamen wie «arci» verbunden werden kann, zudem waren die Bewohner von Kucha und Karashahr ansässig und begaben sich nicht auf Wanderungen, da sie Ackerbauer und Händler waren. Die Hephthaliten herrschten über sie, doch wohnten sie nicht in ihren Städten, sondern begnügten sich mit der Erhebung von Steuern, wofür sie als Gegenleistung den Städtern ihren Schutz angedeihen ließen. In den Steppengebieten nördlich des T'ien-shan entfalteten die Hephthal eine rege Tätigkeit. Sie kämppften gegen die Kao-ch'e-(d.i. Hochwagenleute, auch Ting-ling genannt)-, die sich von der Dsungarei hin zum Nordteil des T'ien-shan ausdehnten, doch 490 n.Chr.von den Hephthal geschlagen wurden, welche ihren Khagan Ch'iung-chi in der Schlacht töteten und seinen Sohn Mi-ke-t'u gefangennahmen. Seit dieser Zeit zerfielen die Kao-ch'e und sie zerstreuten sich, wobei ein Teil sich den Chinesen unterwarf und der andere den JJ. Die Vorherrschaft der Yeh-ta oder Hephthaliten über die Kao-ch'e wird durch Sung Yüns Angabe bekräftigt, der den Hephthalitenkönig in der Nähe von Kunduz im Jahre 519 traf und berichtet, daß die Hephthal die «Türken im Norden» besiegt hätten. Wer aber war das Volk, das sich gegen die von der

19. J. Marquart: Über das Volkstum der Komanen. Berlin 1914, S. 70/71.

20. A. J. van Windekens: Huns Blancs et Arci. Essai sur les appellations du «tokharien». Le Muséon T. 54, 1941, p. 161-186.

Dsungarei zum T'ien-shan hin ausbreitenden JJ zu behaueten vermochte? Es waren die Yüeh-pan. Im «Bericht über die Yüeh-pan» in Kap. 102 des Wei-shu, wird zum Jahr 423 folgende interessante Episoda berichtet: «Als der Herrscher der Yüeh-pan sich in das Land der JJ begab, um Khagan Ta-t'an der JJ zu treffen und sah, daß sie ihre Kleider nicht wuschen, ihr Haar nicht flochten, ihre Hände nicht reinigten und ihre Frauen die Schüssln ausleckten, schalt er seine Begleiter, ihn in das Hundeland geführt zu haben und war schleunigst wieder umgekehrt.»[21] Ta-t'an sandte ihm seine Gefolgsleute nach, doch verfehlten sie ihn und seit der Zeit verfeindeten sich beide Länder und bekämpften einander. Man kann also annehmen, daß unter der Regierung Ta-t'ans-(419-428/29)-die Yüeh-pan unabhänging von den JJ wurden und in der 420iger Jahren zur Macht kamen. Ihr Land wurde im Jahre 437 n. Chr. von zwei Gesandten des späteren Wei Kaisers, Tung Yüan und Kao Min besucht, da ebenso wie die Yüeh-pan auch die Späten Wei die JJ erbittert bekämpften. Die Yüeh-pan beherrschten den zentralen nördlichen Teil des T'ien-shan, weshalb der Wei Kaiser ihnen einen Zangenangriff gegen die JJ vorschlug, doch verschwanden die Yüeh-pan plötzlich aus der chinesischen Geschichte, seit sie letztmalig im Jahre 448 n. Chr. den Wei Tribut dargebracht hatten. Es kann angenommen werden, daß während der acht Jahre seit dem letzten Tribut der Yüehpan an die Wei bis zum ersten Tribut der Yeh-ta im Jahre 456 n. Chr. sich die Wanderung der Yüeh-pan nach Tokharestan vollzogen haben wird, und ihr Name I-tan bzw. Yeh-ta keine unnatürliche chinesische Wiederga = be ihres Namens ist. Im Geographiekapitel in der Geschichte der T'ang-(Kap. 40)-finder sich eine Aufzählung von sechzehn vom Kaiser in Zentralasien eingerichteten Regierungen. Von der Regierung der Yüeh-pan wird gesagt, daß sie im Land Shih-han-na, d.i. Chaganiyan am Kokcha Fluß bestand. Weiterhin findet sich in der Mitteilung über die A-nep Regierung im T'ang-hui-yao Kap. 73 zum Jahr 649 die Mitteilung, daß zwei Stämme der Karluk, Ke-lo-lu und I-tan, Hephthaliten, den Ke-lo-lu Distrikt bildeten. Die Karluk waren ein Turkstamm, der an den Südhängen des Altai zu Zeiten der T'ang siedelte. Daher muß der I-tan Stamm in der Nähe des Altai gelbt haben, was die Theorie befürwortet, welche die Hephthaliten mit

21. A. Kollautz-H. Miyakawa: Geschichte cines völkerwanderungsbestlichen: Nomadenvölkes. Jie Jou-jan der und Mongolei und die Awaren in Mitteleuropa. Klagenfurt 1970, Bd. 1, S. 89.

dem Altai verbindet[22] Durch die angeführten Fakten stellt sich eine Verbindung zu den islamischen Berichten über die in Tokharestan einfallenden Türken in den 420 iger Jahren zur Zeit Bahram Gurs her, nach denen die Türken Yüeh-pan gewesen sein können.Die Hephthaliten fanden ihren Untergang durch die Sasaniden und durch die Türken in der Mitte des 6. Jh.- (zwischen 568 und 572)-, doch gibt es chinesische Quellen, die von den Hephthaliten noch nach dieser Zeit berichten, so beim Indienpilger Hsüan Chuang, weiterhin im «Bericht über T'u-huo-lo des Sui-shu-(Kap. 83)-, in dem erzählt wird, daß Eingeborene und die I-tan dort zusammenleben. Hsüan Chuang, der sich in den Jahren 643/644 bei Kunduz aufhielt, kam auch zu den von den Türken beherrschten Hu und nach Hsi-ma-tau-lo und gab hierüber folgenden Bericht» «Die Vorfahren der I-tan gründeten einen starken Staat, dessen König dem Shih Geschlecht (Sakya) angehörte. Viele Länder westlich des Pamir wurden unterworfen. Als die Türken in sie einfielen und sie plünderten, verleibten sie sie sich ein. Deshalb wanderten die Landesbewohner aus und zerstreuten sich in anderen Ländern, wo sie viele stark befestigte Städte gründeten und ihr Oberhaupt zum Herrscher machten», so das Ta-T'ang Shi-yu-chi im Bd. 12. Deshalb hielt Kazuo Enoki Hsi-ma-tau-lo für das Ursprungsgebiet der Hephthal, da es sicher sein kann, daß hier Sung Yün den König und die Königin der Hephthaliten im Jahre 519 sah. Weiterhin haben sich die Kidariten in der 2. H. des 5. Jh. von ihrer Hauptstadt Balkh weswärts unter dem Druck der Hephthaliten bewegt. Sodann gibt Hsüan Chuang Hsi-ma-tau-lo als den Platz an, der die Heimat der Hephthal war und erzählt, daß sie von hier aus die Länder im Westen des Pamir eroberten, auch blieb fernerhin der Platz einer der größten der Hephthaliten nach der Zerstörung ihres Reiches. Die Polyandrie der Hephthal läßt annehmen, daß sie im Hindukush südlich von Hsi-ma-tau-lo isoliert von anderen Stämmen lebten. Zur Zeit Hsüan Chuangs waren seit dem Ende ihres Reiches hundert Jahre verflossen, seit sie ihre Machtsphäre nicht allein nach Tokharestan ausgedehnt hatten, sondern auch in Zentralasien rund um Kunduz, worüber Hsüan Chuang allein nur dies berichtet und unerwähnt läßt, daß Hsi-ma-tau-lo der Ort ihres Ursprungs war, da hier ihre staatliche Macht konzentriert war. «Ihr König», so heißt es, «war vom Ursprung her ein Sakya.» Gleicher Abstammung waren auch der König von Uddiyana, Bamiyan und Shangmi, was dartut, daß das Sakya Geschlecht kein eingeborenes, sondern ein weit verbreitetes war.

22. Hisao Matsuda: Geo-historical Studies on the ancient T'ien-shan Region. Part II: The North Boundary of Ephthalites and T'ien-shan, p. 213-219.

3. Die östlichen und nördlichen Hephthaliten, Alchon und Chiono.

Vom Siebenstromland (Semirečie) breitete sich in den Jahren zwischen 385 und 420 ein allem Anschein nach nicht-eranisches Volk erobernd aus und überschichtete die eranischen Stämme des heutigen Afghanistan, die östlichen Hephthal oder Alchon[23]. Um 425 dringen die Hephthal-Alchon über den Hindukusch und setzen sich in den Besitz der wichtigen Karawanenstraßen, die von Badakshan über den Gebirgswall und den Bajdagh-Paß nach Nordwest Indien führten, wo sie als die erwähnten Sveta Huna erscheinen. Mit ihnen ist unzweifelhaft die von den Alchon überschichtete Bevölkerung der Pamir-Ferghana Rasse gemeint, die den Hauptteil ihrer Scharen ausmachte.

Hier in Nordindien hatte 371 Shapur II. den Kampf gegen die Kusan aufgenommen, in den ihm die Kidara als Föderaten Waffenhilfe leisteten und in der Folge sich in Gandhara und Kaschmir festsetzten. Shapur III.- (379-388 n. Chr.)- überließ ihnen Kapisa bei Gorband (Kabul). hier machten sie sich zu Herren über die Kušan, doch blieben sie als Grenzschutz weiterhin in Abhängigkeit von den Sasaniden. Beim Tode Shapurs III. hörte der Grenzschutz auf, und seit 388 schoben sich die Hephthal-Alchon über die Ebene von Jelalabad entlang des Kabulflusses in den Raum von Gandhara vor[24]. Im Gebiet von Kapisa bis Peshawar herrschte ihr vermutlich erster König Khingila-(um 430/31-ca.490)-. Trotz aller Anstrengungen gelang es den Sasaniden von Bahram IV. bis Yazgard I. nicht, das Gebiet um Kapisa sich wieder zu unterwerfen. Hier werden zwischen 400/420 die Alchon Herren. Khingila, Vater des Toramana-(ca. 490-ca. 515), ist der Eroberer Nordindiens.[25] 460 eroberte Khingila Taxila und breitete sich zwischen 470/480 im Industal aus, wo er der Gupta Dynastie ein Ende bereitete.[26] Im Norden stießen im Raum von Ghazni, Kapisa und Badakshan die Hephthal von Nachšab nach, wo sie von 460 bis zur Eroberung durch die Westtürken nachweisbar sind, d.h.bis um 636. Sehr wahrscheinlich war es in Badakshan-(Himatala)-, daß Sung Yün am 10. November 519, wohl in der Winterresidenz, den König und die Königin dieser Hephthal sah. Als Hüan Chuang den Ort besuchte-(664 n. Chr.)-, waren sie nach seinen Angaben über ganz Tokharestan zerstreut, doch war Himatala immer noch eines ihrer Hauptzentren. In Ghazni verblieben sie bis zur Rückeroberung durch Khosrau I. Anosarwan um 563.

Mihirakula- (ca. 515 - ca. 545) -, dem Nachfolger Toramanas, fügten 528 die indischen Fürsten unter Yashodharman Vikramaditya - (ca. 528-538)- eine entscheidende Niederlage zu, die sein Zurückweichen von Sakala, heute Sialkhot im Pandschab, nach Gandhara zur Folge hatte, doch muß man annehmen, daß seine Herrschaft in Indien, wo ihn Kosmas Indikopleustes als König Gollas mit den zweitausend Elefanten kennt, teilweise weiterbestand. Unter Narana-Narendra- (ca. 570/80 600 (?) - beginnt die Rückwanderung der indischen Hephthal aus Indien[27], doch werden ihre Fürsten im Pandschab und Rajputana auf Inschriften bis ins 11. Jh. erwähnt.

Die fast durchweg in den byzantinischen - (s.u.) -, persisch-arabischen, syrischen und armenischen Quellen erwähnten Gegner der Sasaniden hat man nach Göbl in Khorasan zu lokalisieren, im Raum von Merv, Herat- (Hua s.o. und Gurgan); es sind die nördlichen Hepthal Chiono, die wir anfangs erwähnten. Ihnen fügte erstmals Bahram Gur - (420-438) - bei Kusmaihan nahe Merv eine Niederlage zu - (s.o.) - . Seinen Bruder Narse setzte er als Grenzfürsten gegen die Kusan in Balkh ein. Bahram überschritt den Oxus (Amudarja) und erhob von den Hephthal jenseits des Flusses Tribut. Unter Yazgard II. - (428-457) - erstarkte die Macht der Hephthal, so daß Yazgard nach Besiegung der Cöl erstmals 450, sodann 453/454 gegen sie zu Felde ziehen mußte, doch 455 geschlagen wurde. Die Hephthal lehnten weitere Tributzahlungen ab[28]. Nach seinem Tod nahmen sie Balkh und Garshistan in Besitz und mischten sich in die Zwistigkeiten zwischen Peroz und seinem Bruder Hormizd ein, der, trotzdem er jünger war und Peroz als präsumptiver Nachfolger als Vizekönig von Seistan Vorrang hatte, König wurde. Peroz floh zu den Hephthal und entthronte mit

23. Über das Wort Alchon s. H. Humbach: Baktrische Sprachdenkmäler. Wiesbaden 1966, Bd. 1, S. 133 ff.; Robert Göbl: Dokumente zur Geschichte der iranischen Hunnen in Baktrien und Indien. Wiesbaden 1967, S. 24, 4. Alchon. Über ihre Münzlegenden ebd. S. 238.

24. s. Göbl op. cit. Anm. 23, Bd. 2, S. 57-71.

25. Bezüglich seiner drei indischen Inschriften s. V. A. Smith: The early history of India. Oxford 1924, p. 335, 338; R. Hoernle: Some problems of ancient indian History. Journal Asian Soc. 1903, p. 550 ff.

26. Göbl op. cit. Bd. 2, S. 62/63.

27. Göbl op. cit. Bd. 2, S. 70/71.

28. Priskos: Excerpta de legat. T. I, 1, p. 153, 30 berichtet, «daß die Hunnen keine Teibutzahlungen mehr leisteten, welche ihnen die Herrscher der Perser und Parther auferlegt hatten».

ihrer Unterstützung seinen Bruder. Peroz Aufforderung an den Hephthalitenherrscher Akun Κούγχας zur Weiterzahlung der Tribute blieb erfolgos, worauf Peroz «als wolle er für die durch Kämpfe aufgeriebenenPerser den Zwist mit den Hunnen durch einen Trug beilegen», sagt Priskos - (op.cit.p. 154, 3/4)-, eine Heiratsverbindung zwischen Akun und seiner angeblichen Schwester vorschlug. Sein Trug wurde entdeckt, Peroz geschlagen und mit seinem Sohn Kavad I. (488-531) gefangen genommen. Er mußte sich nun seinerseits zu Tributzahlungen verflichten (465), bis zu deren Erstattung Kavad als Geisel bei den Hephthal zu verbleiben hatte. Als nunmehr unabhängiger Staat sandten die Hephthal eine Gesandtschaft an die Wei[29].

484 entschloß sich Peroz - (457-487) - zu einem vierten Ferdzug gegen sie, der zur bisher größten Katastrophe des sasanidischen Iran führen sollte. Durch eine Kriegslist des Achšuwan Chakan genannten Herrschers der Hephthal wurde Peroz in einen Hinterhalt gelockt und verlor in der bei Gurgan ausgefochtenen Schlacht selbst das Leben[30]. «Er hätte vorsichiger in den Krieg ziehen sollen, indem er die versteckten Hinterhalte vorher erkunden und sich in aeht hätte nehmen sollen. Er aber vergaß und fiel in die in großer Zahl angelegten Gruben und Gräben hinein, die in trügerischer Absicht über den größten Teil des Schlachtfeldes angelegt worden waren. Er selbst wurde in 24. Jahr seiner Herrschaft mitsamt seinem Heer vernichtet. So endete er sein Leben ruhmlos, da er von den Hunnen völlig geschlagen wurde. Es sind nämlich die Hephthaliten ein hunnisches Volk», sagt Agathias über das denkwürdige Ereignis[31].»

Nach einem sehr wahrscheinl ich auf ein sasanidisches Werk über Kriegstaktik zurückgehendem Werk, dem Ain-nameh, teilt der sog. Maurikios im 3. Kap. des 4. Buches seines Strategikons[32] eine bemerkenswerte Einzelheit über die gen. Kriegstaktik mit: Nach Aushebung eines acht bis zehn Fuß tiefen und fünfzig bis sechzig Fuß breiten, mit Hölzern, Gras und Erde überdeckten Grabens, mit hier und da ausgesparten Laufstegen, verlockten die Hephthal durch eine Scheinflucht die Perser zur Verfolgung, die sie an den Graben fuhrte. Die Verfolger,

29. W. Eberhard: Die Beziehungen der Staaten T'o-pa und Sha-t'o zum Ausland. Annales de l'Université d'Ankhara. 1948, S. 141.

30. Priskos op. cit. Anm. 28, p. 154, 18 schreibt *Γόργα*; Prokop: Bell. Pers. I, 3,2; 4, 10: *Γοργώ*.

31. Agathias ed. Keydell p. 157, 34-158, 6 hierüber.

32. Ed. Dennis - Gamillschegg. Wien 1981, S. 194 - 197.

im Ungestüm des Nachsetzens alle Vorsicht außer acht lassend, fielen in den Graben, wo sie von den plötzlich kehrtmachenden Bogenschützen niedergeschossen wurden.

Akun dehnte in den Jahren 490 495 seinen Machtbereich bis an die Grenzen Ostturkestans und an den T'ien-shan aus, wie Sung Yün und Hui Sheng, buddhistische Mönche, angeben, die ihn 519 in offizieller Mission besuchten. Über sechzig Jahre hindurch mußten die sasanidenkönige. Tribut zahlen. Seine Münzbildnisse zeigen ihn mit der den Sasanidenkönigen nachgebildeten Krone, seine Büste nach großköniglichem Vorbild nach rechts gewandt, während sich seine Vorgänger nach links blickend hatten abbilden lassen, was jedoch nicht als Eingeständnis eines Vasallenverhältnisses zum Sasanidenherrscher zu verstehen ist.

In seiner Regierungszeit war es in der Mongolei infolge der durch die Willkürherrschaft des JJ Khagans Tou-lun- (485-492) - hervorgerufenen Verbitterung zu Wirren gekommen, in deren Verlauf die Kao-ch'e sich unabhängig machten (485). Der Stammesfürst des führenden Kao-ch'e Stammes, A-fu-chih-lo, floh im Verlauf der Kämpfe gegen die JJ mit hunderttausend Untertannen westwärts nach Turfan, wo er den Titel «Großer Kaiser» usurpierte und im Nordwesten und Süden des Gebietes herrschte. Tou-lun unternahm mehrere erfolglose Feldzüge gegen ihn. Seine Mißerfolge waren mit der Anlaß zu seiner Ermordung, doch sollten auch A-fu-chih-los Grausamkeiten gegen seine Untertanen auch ihm den Tod bringen; 506 fiel er den erbitterten Stammesgenossen zum Opfer, die ihn durch seinen Verwandten Po-li-yen ersetzten. In die zwei Jahre andauernden Wirren griff auch Akun - (Achšuwan) - Khagan ein, um den Prinzen Mi-e-t'u, einen Angehörigen aus der Verwandtschaft A-fu-chih-los einzusetzen. Po-li-yen wurde entthront und wenig später ermordet. Mi-e-t'u rückte zum Barikul-nor vor, wurde hier aber vom JJ Khagan Fu-t'u- (506-508) - geschlagen, der ihn bis in den Norden von Hami verfolgte, ehe er verhielt.

Die oben angeführte Stelle das Maurikios ist bis jetzt in ihrer Bedeutung unentdeckt geblieden. Ausführlicher handelt über das Ain-nameh M. Inostranzev[33], in welcher Abhandlung er bemerkt, daß die Übersetzung eines offiziellen Kriegshandbuches angesichts der ständigen Kriege zwischen den beiden Weltreichen nicht verwundern kann. Im Fihrist wird ein sassanidisches Werk, das Chudai-nameh, angeführt, dessen Titel der arabische Übersetzer Muqaffa mit «Buch der Taten»

33. Inostranzev: Sassanidskie Etjudi. Petersburg 1909, p. 4.

wiedergab, daneben das gen. Ain-nameh, dessen Titel er mit «Buch der Satzungen» übersetzte. Beide waren Werke höchst offiziellen Charakters. Ersteres war das offizielle Geschichtswerk und das zweite eine Art Handbuch der staatlichen Verwaltung. Es enthielt die sechshundert Würden des Sasanidenhofes und konnte als kostbare Seltenheit bei don Mobeds eingesehen werden. Außer den auf die Verwaltung des Reiches bezüglichen Abschnitten enthielt es auch mehrere über die Kriegführung, von denen uns einige durch Muqaffas Übersetzung erhalten sind. Unmittelbare Übereinstimmung mit Maurikios und den mit ihm zusammenhängenden Anonymus zeigen die Bestimmungen über die Überläufer, die Vorschrfften über den Marsch durch ebenes Gelände und über den Hinterhalt und nächtlichen Angriff, welchen Kampfesweisen Maurikios das ganze vierte Buch gewidmet hat, in dem er u.a.rät, den Feind durch in hinhaltender Verteidigung geführte Rückzüge zu überlisten, überdeckte Gräben anzulegen und eiserne Fußangeln in ihnen auszulegen.

Mit Peroz Nachfolger Kavadh - (488-531)-, der sich 498 nur durch die Hephthaliten gegen seinen Bruder Balash zu behaupten vermochte, ist eine in der Historia tripertita des Theodoros Lektor[34] erhaltene, von Theophanes in der Chronographie[35] ausgeschriebene Episode verknüpft. Die in den Typus der Wundererzählungen einzureihende Begegebenheit wird man sich im nestorianischen Milieu entstanden zu denken haben. Sie berichtet von der Dewenburg Zundaber, in der einzigartige Schätze an Gold und Edelsteinen aufgehäuft waren, an deren Besitznahme Balash die Dämonen hinderten und nur dank der Gebetshilfe des «Über die Christen Persiens gesetzten Bischofs» glückte es ihm, die Dewen zu vertreiben und sich der Schätze zu bemächtigen. «Mit dem Bischof der persichen Christen», sagt Marquert, «kann nur der Katholikos Sila (505-523) gemeint sein ..., der mit dem König der Könige in gutem Einverständnis stand.»[36]

Im Jahre 555 griffen die Türken in die Geschicke der Hephthal ein. Zu kriegerischen Auseinandersetzungen kam es indes erst ab 562, nachdem Khosrau Anosharvan mit Justinian Frieden geschlossen hatte und im Bunde mit den Türken gegen den gemeinsamen Feind vorgehen konnte. Wir wissen nicht, weshalb der Friedenszustand an Erans

34. Um 530 geschrieben, Abdruck in PG T. 86, 201-204.

35. Theophanes: Chronographie ed. de Boor Bd. 1, 163, 16 ff.

36. J. Marquart: Das Reich Zabul und der Gott Zun vom 6. - 9. J. Festschrift Eduard Sachau. Berlin 1915, S. 279.

Ostgrenze aufhörte und es zu einem Bündnis des Königs mit dem Türkenkhagan kam. Nach Tabaris and Balamis Angaben ging die Initiative zum Bündnis von Khosrau aus[37]. Im Jahr 563 fügte Khosrau den Hephthal eine schwere Niederlage zu und 565 begann Khagan Singibu, der Si(l) ziboulos der Bycantiner, der Shi-tien-mi der chinesischen Standardgeschichtswerke - (553-576) - , die Operationen und nahm Taschkent ein. Die acht Tage lang währende, mit der völligen Niederlage der Hephthaliten endigende Schlacht, wurde unter den Mauern von Neschef ausgefochten. Beim Vergleich der sich gegenseitig ergänzenden Nachrichten Tabaris und Firdusis über ihren Untergang ergibt sich, daß Khosrau aktiv an ihr teilnahm. Nach Firdusi ließ er vor den siegreichen Türken seine Heeresmacht Revue passieren, eine Demonstration, die Si(l)zibulos geneigt machte, sich mit ihm nach einigen Jahren friedlich zu einigen. Bezüglich der angeblichen Hochzeit Khosraus mit einer Tochter des Türkenkhagans, die nach Firdusi im Anschluß an die Truppenparade vollzogen sein soll, dürfte Tabari, der hiervon nichts weiß, die verläßlichere Nachricht bieten, da der dieser Verbindung angeblich entsprossene Sohn und Nachfolger Khosraus, Hormizd IV., bereits um 564 geboren worden sein muß. Tabari sagt da: «Der Khagan Singibu[38] war der kühnste und mächtigste von allen Türken und hatte die zahlreichsten Truppen. Er war es, der dun König der Haital getötet hatte. Ohne ihre Zahl und ihre Stärke zu fürchten, hatte er den König mit dem größten Teil seines Heeres niedergemacht, ihren

37. G. Widengren: Xusrau Anosurvan, Les Hephthalites et les peuples turcs. Orientalia Suacana T. 1, 1952, p. 72/77.

38. Ihn hielt H. Matsuda op. cit. Anm. 22 für eine legendarische Person bezüglich seiner Gleichsetzung mit Shih-tien-mi, wobei er sich auf den Bericht über die Westtürken in der «Alten Geschichte der T'ang» cap. 194 stützt, der so lautet: «Zuerst befehligte Shih-tien-mi unter dem Oberbefehl des Shan-yü die zehn großen Stammesführer mit zehntausend Kriegern. Indem er die Armee befehligte, um die Westgebiete zu befriedigen, ernannte er sich zum Khagan von eigenen Gnaden. Seine Krieger bilderen die sog. «Zehn Stämme Gemeinschaft», die von ihren Befehlshabern befehligt wurde». Dieser Bericht kann nach Matsuda erst entstanden. sein, als die Westtürken sich als «Zehn Stämme Verband» bezeichneten. Frau Dr. Naito vermutet indes, daß die Legende über Shih - tien - mi als ein Ergebnis der Nachforschungen der T'ang Historiker im Stammbaum der beiden A-shih-na Clans entstand, die in der Zeit um 650/660 entstand, um ihre edle Abstammung hervorzuheben. Sie zogen durchaus eine genuine Überlieferung heran. Zusammenfasend läßt sich sagen, daß die in der Alten Geschichte der T'ang «erstmals zitierte Quelle legendarisch sein mag, sie hatte aber eine feste Tradition bei den Westtürken. Einige Geschichtsschreiber der J'ang übernahmen diese Tradition, die von der Regierung der T'ang in der Folgezeit ausgearbeitet wurde, besonders hinsichtlich der Herrschaft über die Zehn Stämme.

Besitz erbeutet und ihre Länder erobert, mit Ausnahme der Teile, welche in Khosraus Hand gefallen waren.»

Über die Inbesitznahme der Länder der Hephthal ist die Überlieferung widerspruchvoll, doch scheinen die Türken die von Achsuwan eroberten Länder Ferghana und Samarkand in Besitz genommen zu haben, Khosrau das Gebiet südlich des Oxus (Amu-darja), Tokharistan, Zabulistan und das südlich Samarkand gelegene Caganiyan und Kabulistan[39]. Beide Herrscher rühmten sich des Sieges über die Hephthal, so Khosrau bei Menander Protektor[40] durch den Mund seines Gesandten gelegentlich des Friedensschlusses zwischen Byzanz und Eran, den er sagen läßt, «daß er seit er die Krone nahm, zehn Völker bezwang und zu Tributleistungen anhielt und daß er die Macht der Hephthaliten niederwart». In einer sicherlich falschen Reihenfolge bringt Theophylakt[41] die Abfolge der Ereignisse. Zum Jahr 598 führt er den Brief des Türkenkhagans Tardu an, des ältesten Sohnes Si (1) zibuls, der in seinem Brief an Kaiser Maurikios schreibt: « Die Aufschrift des Briefes lautete wörtlich so: Dem Kaiser der Rhomäer, der Khagan, der Großfürst über die sieben Geschlechter und Herr über die sieben Zonen der Welt. Denn tatsächlich hatte eben dieser Khagan das Stammesoberhaupt der Abdel, ich meine die sog. Hephthaliten, nach einem harten Krieg besiegt und die Herrschaft über den Stamm angetreten.» Hiernach sollen die Türken zuerst die Hephthaliten, dann die Awaren und schließlich die Ogor besiegt haben. Nach den hierin weit zuverlässigeren chinesischen Quellen ist die Ereignisabfolge jedoch so, daß zuerst die JJ und dann die Hephthaliten unterworfen wurden. Theophylakts falsche Chronologie dürfte die Folge einer unrichtigen Kombination ihm zugekommener Nachrichten sein, nämlich solchen, die von einer Wanderung bulgarischer Stämme nach Westen wußten und anderen, die solche Stämme später zu den pannonischen Awaren stoßen ließen. Weiterhin ist es eine der ihm eigentümlichen Tüfteleien, wenn er die Awaren von zwei eponymen Helden, Var und Chun, abstammen läßt, welche Namen auf eine Stammesföderation weisen, nämlich die Varchon, eranisch Kermichion. Von den kaspischen und pontischen Völkern wurden sie in der Folge als «Apar» bezeichnet, nach Theophylakt zu Unrecht. Versteht man seinen Namenssatz aus einer weit verbreiteten Gepflogenheit der antiken Geographie und Ethnographie neu auftauchende Völker mit den Namen alter zu belegen, so würde hiermit auf ein am Kapsischen Meer seit alters heimisches Volk angespielt, nämlich die *Ἄπαρνοι* (Aparner), einer der drei Stämme der Daher, des Hauptvolkes des vom Aparner Arsakes gegründeten parthischen Reiches. Ihr Name hat nichts mit den Awaren zu schaffen und auch die «Apar» in der vierten Zeile der Ostseite der Kültegin Inschrift nicht, an der Parsa, d.i. Persien zu verstehen ist. Land und Volk der Aparner erwähnen Faustus und um 569 Zemarch, der auf der Rückreise den Jaxartes abwärts zunächst bis zum alten, nahe den Delta des Oxus (Amudarja) mündenden Bett dieses Flusses reiste, wo er drei Tage in Kurgandtsch und am Westufer des Aralsees nach Norden zum Emba, Ural (Daich) und schließlich zur Wolga weiterzog, indes sein Begleiter Georgios längs des alten, zu seiner Zeit bereits ausgetrockneten Kaspiarmes des Oxus, dem heutigen Usboi, das Land der Aparner durchzogen hatte. Die Verknüpfung der Aparner mit den Awaren ist von Theophylakt nach Strabon - (lib. XI,511) - von Theophanes von Byzanz vorgenommen worden[42].

4. Der Name der Hephthal und die Xyon-Kermichion.

Auf der Legende der Hephthal Münzen findet sich Xyono bzw. Oxono. « Dies ist », sagt Robert Göbl[43]», graphische Vereinfachung für später wieder auftretendes Alxono.» Prokop[44] sagt von ihnen: «Die Hephthaliten sind ein hunnischer Stamm und heißen auch so; sie mischen sich jedoch nicht oder verkehren gar mit irgendwelchen der uns bekannten Hunnen, denn weder grenzt iht Land an diese, noch wohnen sie in ihrer Nähe, sondern sie sind im Norden den Persern benachbart, wo eine Stadt Gorgo oben am äußersten Rande Persiens liegt, und dort pflegen sie miteinander um die Grenzen des Landes zu kämpfen, denn sie sind keine Nomaden wie die übrigen Stämme der Hunnen, sondern wohnen seit altersher in einem fruchtbaren Lande...

39. Widengren op. cit. Anm. 37, p. 85/90.

40. Menander: Excerpta de legationibus ed. de Boor T. I. 1, p. 177, 6.

41. Thephylakt lib. VII, 7, p. 257 ed. P. Wirth; hierzu Peter Schreiner: Theophylakt Simokattes: Geschichte. Stuttgart 1985, Anm. 954/955, S. 341.

42. Müller: FHG T.IV, p. 270; Theophanes: Chronographie ed. de Boor T. I, p. 239, 20.

43. R. Göbl: Dokumente zur Geschichte der iranischen Hunnen in Baktrien und Indien. Bd. 1, S. 70, ebd. S. 194/195 und Bd. 2, S. 136, 144/145 und Abb. Bd. 4, Taf. 9, Nr. 78, 79.

44. Prokop: Bellum Persicum I, 3, p. 10, 13; 11, 16 ed. Haury - Wirth.

Als einzige der Hunnen haben sie weiße Körper und kein häßliches Gesicht. Auch ist ihre Lebensweise gar nicht gleichartig mit diesen, sie führen auch nicht wie diese ein ungebundenes Leben, sondern werden von einem König beherrscht, haben einen geordneten Staat und begegnen einander wie auch den Fremden immer nach Gebühr wie Rhomäer und Perser. Die Begüterten unter ihnen machen sich ihre Freunde zu Genossen bis zu der Zahl von zwanzig, wenn es sich so trifft, oder noch mehr. Diese essen und trinken mit ihnen für alle Zeit und haben Anteil an ihrem ganzen Vermögen und es gilt bei ihnen eine Art Gemeinschaft der Güter. Wenn derjenige, welchem sie sich zum Genossen gemacht haben, stirbt, müssen nach dem Gesetæ diese Männer sich mit ihm lebendig begraben lassen».

Wenn Prokop sie «Weiße Hunnen» nennt, so liegt dem eine durchaus zutreffende Beobaohtung zugtunde, über die bereits oben S. 4 gesprochen wurde. Prokop rechnet demnach die westlichen Hephthal, die « im Norden den Persern benachbart sind », zu den hunnischen Völkern. Die Namen Hunnen und Xyon begegnen auch in anderen Quellen für die » Westlichen Hephthal ». In mittelpersischen Texten kommen die Spet Xyon vor d. h. die «Weiben Xyon»[45]. Die Karmir Xyon oder Roteu Xyon setzt Bailey den Kermichiones der Byzantiner gleich. Sie nennen Theophanes von Byzanz zum Jahr 562/563[46] : « Im Osten des Tanais (Don) hausen die Türken, früher Massageten genannt, welche die Perser Kermichiones nennen. Diese sandten damals Geschenke zum Kaiser Justin, mit der Bitte, daß er die Awaren nicht aufnehmen möge. Er nahm die Geschenke in Empfang, erwiderte sie freundlich und sandte sie in ihre Heimat zurück. Als die Awaren später kamen, um Pannonien als Wohnsitze und um Frieden baten, schloß er wegen der Abmachungen und der Verträge mit den Türken keine Übereinkunft ab.» Dasselbe Ereignis führt Theophanen in der Chronographie[47] zum Jahr 563 an : In dem gleichen Monat kamen die Gesandten des Askel (tur) nach Konstantinopel, des Königs der Hermichionen, eines innerhalb der Awaren ansässigen Volkes, (dessen Wohnsitze) nahe am Ozean liegen.»

Es ergibt sich somit folgendes : Die «Weißen Hunnen » bezeichnen turanische oder unter der Herrschaft der Hephthal stehende Nomaden-

45. Bahman Yast ed. E. W. Bailey : Iranian Studies. BullSocOrientAfrican St. T. 6, 4, p. 945/946.

46. Theophanes von Byzanz ed. Müller : FHG T. IV, p. 270 - (S. Anm. 42) -.

47. Theophanes : Chronographie ed. de Boor p. 239, 21.

völker, Rote Hunnen die 468 über den Hindukusch nach Inidien abgewanderten Chioniten, wo man sie als Hara - Huna bezeichnete. Über ihren Namen sagt Bailey[48], daß der indische Name dem griechischen Kermichion, iran. Karmir - hyon = Rote Hunnen entspricht, so nach ihren roten Hüten, Waffen und Bannern genannt[49]. Von Karmir ist KrmiWurm zu unterschelden, das gemeinhin mit Karmir zusammengestellt worden ist.

5. Die Orda Tardus, des Sohnes Si (1) zibuls, im Yulduztal des Po-shan.- Zum Bericht des Valentinos.

Das von Valentinos zum Jahr 576 genannte Ektel Gebirge ist mit dem Po-shan nördlich von Kucha gleichzusetzen. Hier war es, wo der byzantinische Gesandte im Yulduztal Tardu aufsuchte[50]. Die chinesischen Quellen kennen zwei Gebirgszüge des Namens : Der eine liegt im Norden von Hami - (I - wu) - und wird von A. Herrmann[51] mit dem Gebirgszug um den Barkulsee gleichgesetzt. Er wird erstmals in der späten Han Zeit im Jahrbuch des Ming-ti in der Biographie des Keng Ping genannt, weiterhin in der Lokalchronik « Alte Ereignisse im Hsi-he Distrikt », ein Werk, das der Kommentator zur Biographie anführt. Das andere « Weiße Gebirge » ist im Norden von Kucha anzusetzen. Es wird im Sui zeitlichen - (586-618) - « Bericht über die Westlande » ge-

48. H. W. Bailey : Harahuna. Asiatica. Festschrift Fr. Weller. Leipzig 1954, S. 12.

49. W. Eberhard : Lokalkulturen im alten China. Leiden 1942, S. 219 : « Yen - shi, eine Königin der Hsiung - nu, soll bedeuten die Rotwangige, die Geschminkte. Die urprünglich tibetischen, dann türkisch - mongolisch überlagerten T'ufan, kannten die Gesichtsbemalung mit roter Schminke.

50. Miyakawa - Kollautz : Das Grab der Prinzessin Ch' Ih - ti - lien, einer Enkelin des Anagaios (Ana - kuei der JJ). BZ Bd. 79, 1986, S. 296/297.

51. s. die Karte von A. Herrmann : Zentralasien zur Zeit der alten Handelsbeziehungen zwischen China und den iranisch - turanischen Ländern. Petermanns Geographische Mitteilungen. Jhg. 1911. Karte zum Aufsatz von. Herrmann : Die alten Seidenstraßen zwischen China und Syrien.

nannt[52], mit der Angabe, daß Kucha etwa 171 Li - (etwa 80 km) - südlich des Po-shan liege. Der genannte Bericht führt den Po-shan als das Gebirge A-hsieh-chieh an, der dem Ak-tag der Türken antspricht. M. Matsuda[53] lokalisiert den Po-shan mit dem Eshek Bashi Ola im Yulduztal oder mit dem Ektag.

Über diese Gebirgsgegend handelt Tuan Ch'eng-shih in seinem Werk « Allerlei Berichte über Gespenster und Geister », einem Buch der T'angzeit des 9. Jh. Hier spricht er im Kap. 14 über den König A-shih-erh im alten Kucha, der die Gabe hatte, giftige Drachen gefügig zu machen, so auch einen im Po-shan hausenden. Von ihm heißt es im gen. Kapitel: « Da kaufte nun einmal ein Kaufmann auf dem Markt Gold und Silber, doch verwandelten sich nachts seine Schätze in Kohlen. Zur selben Zeit stellten alle Haushalte in der Stadt, einige hundert an Zahl, das Verschwinden ihrer Schätze fest. Der König hatte einen Sohn, der Mönch geworden war, um die Arhat Meisterschaft zu erlangen. Zur Antwort auf die Frage des königlichen Vaters nach der Ursache des Verschwindens, erwiderte der Arhat: « Dies wird durch den Drachen im Nordgebirge verursacht. Der Kopf des Drachens ist wie der eines Tigers. Er schläft jetzt wieder irgandwo». Der König wechselte hierauf seine Kleidung, umgürtete sich mit einem Schwert und zog unerkannt aus. Als er an die Lagerstätte des Drachensgekommen war, wollte er ihn töten. Er konzentrierte seine Geisteskraft, da er meinte, daß der Drache seine Wunderkraft erkennen könne, infolgedessen er sie ausschaltete. Der Drache erhob sich und verwandelte sich in einen Löwen; der König bestieg ihn sofort. Der Drache geriet in Wut, erhob sich in die Lüfte und kam 20 Li vor der Stadt niedar. Hierauf sagte der König zum Drachen: « Wenn ihr euch nicht ergebt, werde ich euch den Kopf abhauen ! » Nun sagte der Drache, um seine Wunderkraft fürchtend, mit menschlicher Stimme: « Tötet mich nicht! Ich werde euer Beförderungsmittel werden. Wohin ihr auch gehen wollt, werde ich euch sofort hinbringen. » Der König willigte ein,Hiernach ritt der König immer den Drachen.

« Der Po-shan », sagt Dr. Imamura im Kommentar zu seiner Übersetzung des Werkes von Tuan Ch'eng-shi », ist ein Berg nördlich von Kucha, er ist mit dem Pei-shan der Drachenhöhle des Textes identisch. Im « Bericht über die Westlande » heißt es: « A-hsieh-t'ien-shan

52. s. Miyakawa - Kollautz in: BZ Bd. 77, 1984, S. 13.

53. Matsuda: Studie über die Ordo der Westtürken - (jap.) - in: Rekishichiri Gakuku Ken- kyū 1956.

oder Po-shan, dort brennt ein Feuer ». Shih Tao-an, ein Werk, das im Kommentar zum « Buch der Flüsse » zitiert wird, sagt: « Das Volk von Kucha verwandelt die Kohlen des Gebirges, um dort gewonnenes Eisen zu schmelzen, mit denen sie sechsunddreißig Staaten Ortturkestans beliefern ». Diese Aussage bezieht sich auf den chin-shan der T'u-chüeh. A-shih-na, der Gründer des Türkenreiches, floh zu diesem Gebirge vor Tao-wu-ti, um Schmied bei den JJ zu werden. Hier traf die byzantinische Gesandtschaft des Valentinos, von der Menander berichtet, mit dem Türkenkhagan zusammen. Der griechische Name Ektel meint Imamura, kann vom Türkischen itülu Eisen abgeleitet werden. Da der Pos-han ein Vulkan ist, erklärt sich hieraus die Drachenlegende.

Die Karte hat folgende Werke zur Grundlage: Ou-yang Ying: Chung-kuo Li-tai Ch'iang-yü Chan-cheng Ho-t'ou, d.i. Historischer Atlas zu den Territorien und Feldzügen chinesischer Dynastien, Wu-ch'ang 1933. - Berichtigend und ergänzend: Yanai, Watari u. Wada, Sei: Tōyō Dokushi Chizu, d.i. Nachschlageatlas zur Geschichte des Fernen Ostens, Tōkyō 1925.

ΑΝΕΚΔΟΤΗ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΤΟΥ ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΠΡΟΣ ΤΟΝ ΕΠΙΣΚΟΠΟ ΚΑΣΤΟΡΙΑΣ ΣΤΑ ΤΕΛΗ ΤΟΥ 12ου ΑΙΩΝΑ. ΠΑΡΑΤΗΡΗΣΕΙΣ ΣΤΗΝ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣΤΙΚΗ ΙΣΤΟΡΙΑ ΤΗΣ ΠΟΛΗΣ

ΔΡΑΚΟΠΟΥΛΟΥ ΕΥΓΕΝΙΑ - ΛΟΥΚΑΚΗ ΜΑΡΙΝΑ / ΑΘΗΝΑ

'Η ἱστορία τῆς 'Εκκλησίας τῆς Καστοριᾶς συνδέεται μέ τήν ἱστορία τῆς αὐτοκέφαλης ἀρχιεπισκοπῆς 'Αχρίδος[1]. 'Η πρωϊμώτερη πηγή πού ἀναφέρει τήν ἐπισκοπή Καστορίας εἶναι τά τρία σιγίλλια τοῦ Βασιλείου Β΄ Βουλγαροκτόνου πού χρονολογοῦνται πρίν καί μετά τόν Μάϊο τοῦ 1020 καί περιλαμβάνονται στό χρυσόβουλλο τοῦ Μιχαήλ Παλαιολόγου τοῦ 1272[2].

Σύμφωνα μέ τά σιγίλλια αὐτά ὁρίζονται οἱ δικαιοδοσίες τοῦ ἐπισκόπου Καστορίας, ἡ σημαντική του θέση μεταξύ τῶν ὑπαγομένων στήν 'Αχρίδα ἐπισκόπων καί γίνεται φανερό ὅτι ἡ ἐπισκοπή Καστορίας προϋπῆρχε, μιά καί τώρα μειώνεται ὁ ἀριθμός «κληρικῶν καί παροίκων» γιά νά μήν ὑπερβαίνει αὐτόν τῆς ἀρχιεπισκοπῆς[3]. 'Η ἀμφισβήτηση ὅμως τῆς γνησιότητας τῶν σιγιλλίων τοῦ Βασιλείου Β΄[4] ἔχει ὡς ἀποτέλεσμα τόν περιορισμό τῶν πηγῶν γιά τήν ἐκκλησιαστική ἱστορία τῆς Καστοριᾶς στούς ἐπισκοπικούς καταλόγους.

Εὐχαριστοῦμε τόν *Père J. Darrouzès* καί τόν καθηγητή κύριο 'Αθ. Κομίνη γιά τήν οὐσιαστική τους βοήθεια στήν διάρκεια γραφῆς αὐτῆς τῆς ἐργασίας.

1. *H. Gelzer*, Der Patriarchat von Achrida. Geschichte und Urkunden, Leipzig 1902. *R. Janin*, Achrida, Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastique I, Paris 1912, 321-332. *B. Granić*, Kirchenrechtliche Glossen zu den vom Kaiser Basileios II dem Autokephalen Erzbistum von Achrida verliehenen Privilegien, Byzantion 12 (1937) 395-415. *Γ. Κονιδάρη*, Συνοπτική Ἔκθεσις περί τῆς 'Αρχιεπισκοπῆς 'Αχριδῶν, 'Επ. 'Επ. Θεολ. Σχ. Παν. 'Αθ. 16 (1964-1968), 279-291, (στό ἑξῆς *Γ. Κονιδάρη*, Συνοπτική Ἔκθεσις). *Γ. Κονιδάρη*, Περί τό ζήτημα τῆς γενέσεως τῆς 'Αρχιεπισκοπῆς 'Αχριδῶν καί τῶν Notitiarum no 3 παρά Parthey, 'Επ. 'Επ. Θεολ. Σχ. Παν. 'Αθ. 16 (1964-68), 223-275. *'Ι. Ταρνανίδη*, 'Η διαμόρφωση τοῦ αὐτοκεφάλου τῆς βουλγαρικῆς ἐκκλησίας, Θεσσαλονίκη 1976. *Τοῦ ἰδίου*, 'Η ἐκκλησιαστική πολιτική τοῦ αὐτοκράτορος Μιχαήλ Η΄ Παλαιολόγου ἔναντι τῶν Βουλγάρων καί τῶν Σέρβων, Βυζαντινά 8 (1976), 47-87. *Β. Φειδᾶ*, 'Εκκλησιαστική ἱστορία ΙΙ. 'Από τῆς Εἰκονομαχίας μέχρι τῆς ἁλώσεως (726-1453), 'Αθῆναι 1983, 131-134. ('Η βιβλιογραφία εἶναι ἐνδεικτική).

2. *H. Gelzer*, Ungedruckte und wenig bekannte Bistumerverzeichnisse der orientalischen Kirche, BZ 2 (1893) 22-79, (στό ἑξῆς *Gelzer* 2). *F. Dölger*, Regesten n. 806, 807, 808. *Γ. Θεοχαρίδη*, 'Ιστορία τῆς Μακεδονίας κατά τούς μέσους χρόνους (285-1354), Θεσσαλονίκη 1980, 275-276 σημ. 3 ὅπου καί παλιότερη βιβλιογραφία.

3. Gelzer 2, 42.

4. Γιά τίς ἀμφιβολίες πού ἔχουν διατυπωθεῖ σχετικά μέ τήν γνησιότητα τῶν σιγιλλίων βλ. *'Ι. Καραγιαννόπουλου*, ἐκκλησιαστική ὀργάνωση στόν τ. Μακεδονία, 'Αθήνα 1982, 321 καί *'Ι. Ταρνανίδη*, 'Η διαμόρφωση τοῦ αὐτοκεφάλου τῆς

Σύμφωνα μέ τούς ἐπισκοπικούς καταλόγους τοῦ διαστήματος ἀπό τόν 11ο ὥς τόν 13ο αἰώνα ἡ Καστοριά διατηρεῖ τήν πρώτη θέση ἀνάμεσα στίς ὑποκείμενες «τῷ θρόνῳ τῆς Βουλγαρίας» ἐπισκοπές (cod. Berolinensis 73 (Phillip. 1477))[5], στίς τάξεις «τῶν θρόνων τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς ἤτοι πάσης Βουλγαρίας» (cod. Kutlumus 9, Sinait. 1117)[6], στίς τάξεις τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς» (cod. Vat. gr. 828)[7]. Ὁ J. Darrouzès σημειώνει τό ἐνδιαφέρον τῶν συγγραφέων αὐτῶν τῶν κωδίκων εἰδικά γιά τήν Ἐκκλησία τῆς Βουλγαρίας καί τό ἀποδίδει στήν ἀναβάθμιση τῶν σχέσεων μεταξύ αὐτοκρατορικῆς ἐξουσίας καί ἐπαρχιῶν αὐτήν τήν ἐποχή[8].

Παρά τήν ἐκκλησιαστική αὐτονομία καί τήν εὐρύτατη δικαιοδοσία πού παραχωρήθηκε στόν ἀρχιεπίσκοπο Ἀχριδῶν, ἡ πολιτική καί πολιτιστική ἐπαφή τῆς ἀρχιεπισκοπῆς μέ τήν Πρωτεύουσα ὑπῆρξε στενώτατη. Ὁ ἐπίσκοπος Καστορίας ὑπῆρξε πρωτόθρονος τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Ἀχρίδος ἀπό τήν σύσταση ἕως τήν προσάρτησή της, τό 1767, στό Πατριαρχεῖο Κωνσταντινουπόλεως[9], ἐπιλογή ἐνδεικτική γιά τήν σημασία τῆς πόλης τῆς Καστοριᾶς στόν εὐαίσθητο χῶρο τῆς Μακεδονίας.

Ἡ μετατροπή τῆς ἐπισκοπῆς Καστορίας σέ μητρόπολη[10] καί ἡ

βουλγαρικῆς ἐκκλησίας, Θεσσαλονίκη 1976, 99, σημ. 25. Εὐχαριστοῦμε τόν καθηγητή κύριο Ἰ. Καραγιαννόπουλο γιά τήν ἐπισήμανση τῆς διδακτορικῆς διατριβῆς τῆς κυρίας Ε. Κωνσταντίνου-Τέγου Στεργιάδου («Τά σχετικά μέ τήν Ἀρχιεπισκοπή Ἀχρίδας σιγίλλια τοῦ Βασιλείου Β΄», Θεσ/νίκη 1988) πού ἀποδεικνύει τήν πλαστότητα τῶν σιγιλλίων, τήν ὁποία ὅμως δυστυχῶς δέν εἴχαμε τήν δυνατότητα νά συμβουλευθοῦμε.

5. *H. Gelzer*, Ungedruckte und wenig bekannte Bisturmerverzeichnisse der orientalischen Kirche, BZ 1 (1892), 256-257 (στό ἑξῆς Gelzer I).

6. *J. Darrouzès*, Notitiae episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae, Paris 1981, 152-153, 371-372.

7. *Gelzer* I, 257.

8. *J. Darrouzès*, ὅ.π., 153.

9. *Γ. Κονιδάρη*, Συνοπτική Ἔκθεσις, 289.

10. Ὁ χρόνος μετατροπῆς τῆς ἐπισκοπῆς Καστορίας σέ μητρόπολη δέν εἶναι ἀκριβῶς καθορισμένος. Σέ χαμένη σήμερα ἐπιγραφή τοῦ ναοῦ Ἁγίας Ἐλεούσας Καστοριᾶς ἀναφέρεται τό 1551: «ἀρχιερατεύοντος τῆς ἁγιωτάτης μητροπόλεως Καστορίας κυρίου Μεθοδίου καί πρωτοθρόνου πάσης Βουλγαρίας». (*Ἀρχ. Γ. Χρηστίδη*, Αἱ ἐκκλησίαι τῆς Καστορίας, Γρηγόριος Παλαμᾶς 6 (1922), 175. *Ἀ. Ὀρλάνδου*, Τά βυζαντινά μνημεῖα τῆς Καστορίας, ΑΒΜΕ 4 (1938), 181. *Π. Τσαμίση*,

ἔλλειψη ἀρκετῶν στοιχείων σχετικά μέ τή διαδοχή τῶν ἐπισκόπων της κατά τούς βυζαντινούς χρόνους ἔγιναν, ὥς τώρα, ἀφορμή δυσκολιῶν καί παραλείψεων στήν κατάρτιση καταλόγων ἐπισκόπων, ἀλλά καί ὁρισμένων παρανοήσεων σχετικά μέ τόν χαρακτηρισμό της ὡς ἐπισκοπῆς, μητρόπολης ἤ ἀρχιεπισκοπῆς[11].

Παρά τήν ἔνδεια τῶν πληροφοριῶν γιά τούς ἐπισκόπους τῆς Καστοριᾶς ὥς τόν 13ο αἰώνα, κρίθηκε σκόπιμο νά δοθεῖ ἕνας κατάλογος μέ τά στοιχεῖα πού μπορέσαμε ἕως τώρα νά συγκεντρώσουμε[12].

ΙΩΑΝΝΗΣ 10ος αἰ. (Laurent), β΄ μισό 11ου αἰ. (Seibt, Zacos).

Σέ σφραγίδα «Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάννη ἐπισκόπ(ῳ) Καστορίας καί πρωτοθρόνῳ»[13].

ΘΕΟΔΩΡΟΣ 11ος αἰ.

Σέ σφραγίδα «Θεόδωρος ἐπίσκοπος τῆς πόλεως Καστορίας»[14].

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ 1032

Σύμφωνα μέ τόν Χρηστίδη «... ἐν τῇ παρά τό Ζάντοκον (χωρίον ἐπαρχίας Καστορίας) Μονῇ Παλαιομοναστήρῳ καλουμένη ἔξωθεν μέν τοῦ Ἱεροῦ βήματος ἀπαντᾶ ὑπογραφή τοῦ Καστορίας Κ. Διονυσίου μετά χρονολογίας 1032»[15].

Ἡ Καστορία καί τά μνημεῖα της. Ἀθῆναι 1949, 128-129). Τόν τίτλο τοῦ μητροπολίτη συναντᾶμε ἕνα περίπου αἰώνα ἀργότερα καί σέ ἐπιγραφή τοῦ ναοῦ Ταξιαρχῶν Καστοριᾶς τό 1622. (*Ἀρχ. Γ. Χρηστίδη*, ὅ.π. 168, *Ἀ. Ὀρλάνδου*, ὅ.π., 171., *Π. Τσαμίση*, ὅ.π., 132).

11. *Ἀρχ. Γ. Χρηστίδη*, (Ἡ μητρόπολις Καστορίας μέχρι τοῦ 1767, Γρηγόριος Παλαμᾶς 5 (1921), 344-345 (στό ἑξῆς Χρηστίδη, Ἡ μητρόπολις Καστορίας). Π. Τσαμίση, ὅ.π., 64-65. *R. Janin*, Castoria, DHGE XI, Paris 1949, 1457 (στό ἑξῆς *R. Janin*, Castoria).

12. Βιβλιογραφία γιά τήν Ἐκκλησία τῆς Καστοριᾶς καί τούς ἐπισκοπικούς καταλόγους βλ. *Ἰ. Ἐ. Ἀναστασίου*, Βιβλιογραφία τῶν ἐπισκοπικῶν καταλόγων τοῦ Πατριαρχείου τῆς Κωνσταντινουπόλεως καί τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος, Θεσσαλονίκη, 1979 (Ἐπ. Ἐπ. Θεολ. Σχ. 22, παρ/μα 25), 182-183.

13. *V. Laurent*, Le Corpus des Sceaux de l'empire byzantin V 2. L'Eglise, Paris 1965, 328 n. 1499. *G. Zacos*, Byzantine Lead Seals II, Berne 1984, 434, n. 981. Ὁ *W. Seibt* στή βιβλιοκρισία στόν *V. Laurent*, Le Corpus des sceaux de l'empire byzantine V: L'eglise 1-3, Paris 1963-1972, στά Byzantinoslavica 35 (1974), 83 χρονολογεῖ τή σφραγίδα στό δεύτερο μισό τοῦ 11ου αἰώνα. Αὐτή τή χρονολόγηση δέχεται καί ὁ *Zacos* ὅ.π.

14. *V. Laurent*, ὅ.π., 328-329 ἀρ. 1500.

15. *Χρηστίδη*, Ἡ μητρόπολις Καστορίας, 344-345. Ἡ ἐλεγχόμενη αὐτή

(Τό Ζάντοκο εἶναι τό σημερινό χωριό Ζώνη τοῦ νομοῦ Κοζάνης).

ΑΝΩΝΥΜΟΣ (1) τέλη 11ου - ἀρχές 12ου αἰ.

Ἀναφέρεται σέ ἐπιστολή τοῦ Θεοφυλάκτου Ἀχρίδος πρός τόν δούκα Σκοπίων: «οἱ δέ ἐν Κωνσταντινουπόλει λόγῳ καί διδασκαλίᾳ λάμψαντες, οἷος ὁ Καστορίας»[16].

ΜΙΧΑΗΛ α΄ μισό 12ου αἰ.

Σέ σφραγίδα «Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Μιχαήλ ἐπισκόπῳ Καστορίας καί πρωτοθρόνῳ»[17].

ΙΩΑΝΝΗΣ 1150

Γιά πρώτη φορά ἀναφέρεται ἀπό τόν Τσαμίση χωρίς παραπομπή. Ἡ πληροφορία ἐπαναλαμβάνεται ἀπό τόν Janin, ὅπου προστίθεται ἡ ἔνδειξη «ἀπό σφραγίδα» καί τοποθετεῖται στά χρόνια τῶν Κομνηνῶν[18].

ΚΥΡΟΣ (;)

Ἀναφέρεται ἀπό τόν Janin, ἀμέσως μετά τόν προηγούμενο ΙΩΑΝΝΗ, ὡς συγγραφέας βίου τοῦ Ἁγίου Ἀντωνίου. Σέ χαρτῷο κώδικα τοῦ 16ου αἰ.[19] διαβάζεται: «Κύρου ἐπισκόπου Καστορίας καί πρωτοθρόνου Βουλγαρίας Βίος Ἀντωνίου τοῦ ὁσίου[20]. Ὁ Ehrhard προτείνει τή γραφή Κύριλλος ἀντί τοῦ Κῦρος[21]. Ὁ ἐπίσκοπος ἄρα Καστορίας Κύριλλος ἤ Κῦρος ἔζησε πρίν τόν 16ο αἰ., ἀλλά ἀκριβέστερη χρονολόγηση δέν μπορεῖ νά γίνει πρός τό παρόν.

ΙΕΡΕΜΙΑΣ 1161

Σύμφωνα μέ τόν Χρηστίδη, μνημονεύεται σέ ἐπιγραφή στό

πληροφορία δέν ἔγινε δυνατό νά ἐπαληθευτεῖ ἀπό ἄλλες πηγές.

16. P.G. 126, 525 A Theophylacti Achridensis epistulae, ed. *P. Gautier*, CFHB, 1,6/2 193.23.

17. *G. Zacos*, ὅ.π., 444, n 1009.

18. *Π. Τσαμίση*, ὅ.π., 68. R. Janin, Castoria, 1458. Τ. *Α. Γριτσοπούλου*, Καστορία, ΘΗΕ 7, 402. *Β. Ἀτέση*, μητρ. πρ. Λήμνου, Ἐπισκοπικοί κατάλογοι Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος ἀπ᾽ ἀρχῆς μέχρι σήμερον, Ἀθῆναι 1975, 112. Μικρή πιθανότητα νά πρόκειται γιά τόν ΙΩΑΝΝΗ πού ἀναφέρεται σέ σφραγίδα. Βλ. παραπάνω σημ. 13.

19. *R. Janin*, Castoria, 1458. Βλ. καί *F. Halkin*, BHG III, 2031.

20. *Σπ. Λάμπρου*, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἑλληνικῶν κωδίκων I, Cambridge 1895, 57, n. 1847.

21. *A. Ehrhard*, Überlieferung und Bestand der Hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche III 2, Berlin, 1952, 884, σημ. 1.

Παλαιομονάστηρο τοῦ χωριοῦ Ζάντοκο πού ἀναφέρθηκε καί προηγουμένως (βλ. ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ)[22].

ΑΝΩΝΥΜΟΣ (2) περ. 1160-1198

Ἀναφέρεται σέ ἐπιστολή τοῦ Γρηγορίου Ἀντιόχου, ἡ ὁποία ἐκδίδεται στή συνέχεια (σ. 127).

ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ περ. 1220

Ἀναφέρεται σέ ἐπιστολή τοῦ Ἰωάννη Ἀποκαύκου «πρός τόν ἐπίσκοπον Καστορίας κῦρι Κωνσταντῖνον καί πρωτόθρονον τῆς κατά Βουλγαρίαν συνόδου»[23], ἡ ὁποία κατά τόν Τωμαδάκη πρέπει νά χρονολογηθεῖ περί (μετά) τό 1220[24]. Γιά λόγους πού ἀναλύονται στή συνέχεια θεωρεῖται πιθανή ἡ ταύτιση τῶν ἐπισκόπων ΑΝΩΝΥΜΟΥ (2) καί ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ. (βλ. σ. 135).

ΑΝΩΝΥΜΟΣ (3) περ. 1219-1235[25]

Ἀναφέρεται σέ ἐπιστολές τοῦ Δημητρίου Χωματιανοῦ ὡς «ἱερώτατος Καστορίας καί πρωτόθρονος» καί χαρακτηρίζεται «δικαιοσύνης ἀγωνιστής, ὡς καί τήν ἱερατικήν γραφικῶς δικαιοσύνην ἐνδεδυμένος καί παντοδαπεῖ (sic) σοφίᾳ κοσμούμενος»[26]. Ἡ χρονολόγηση μεταξύ 1219 καί 1235 γίνεται ἐμμέσως, μέ βάση τό ἀρχαιότερο καί τό τελευταῖο γνωστό ἔγγραφο τοῦ Δημητρίου Χωματιανοῦ[27].

22. *Χρηστίδη*, Ἡ μητρόπολις Καστορίας, 345. Δέν μπορέσαμε νά ἐπαληθεύσουμε τήν ἐλεγχόμενη πληροφορία ἀπό ἄλλες πηγές.

23. *Ἀθ. Παπαδοπούλου-Κεραμέως*, Συμβολή εἰς τήν ἱστορίαν τῆς Ἀρχιεπισκοπῆς Ἀχρίδος, Πετρούπολη 1905, 23-24.

24. Ἡ ἐπιστολή ἀναφέρει τήν ἔριδα μεταξύ τοῦ Ἰωάννη Ἀποκαύκου καί τοῦ Ἰωάννη Δούκα. Γιά τή χρονολόγησή της μετά τό 1220 βλ. *Ν. Β. Τωμαδάκη*, Οἱ λόγιοι τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἠπείρου. Ἰωάννης Ἀπόκαυκος, μητροπολίτης Ναυπάκτου, ΕΕΒΣ 27 (1957) 15 σημ. 3, 4. Ὁ *Π. Τσαμίσης* χρονολογεῖ τή μαρτυρία τοῦ ἐπισκόπου στά 1230 (ὅ.π., 67), οἱ δέ *Τ. Γριτσόπουλος* (ὅ.π., 402) καί *Β. Ἀτέσης* (ὅ.π., 112) περί τό 1204.

25. Στόν κατάλογο τοῦ R. Janin ἀναφέρεται καί ἕνας ἄλλος ἀνώνυμος ἐπίσκοπος παραλήπτης ἐπιστολῆς τοῦ πάπα Ἰννοκεντίου τό 1208. Ὅπως ὑποθέτει καί ὁ Janin πρόκειται μᾶλλον γιά λατίνο ἐπίσκοπο Καστορίας Θηβῶν. Βλ. P. T. Halušcynskyj, Acta Innocentii III (1198-1216), Vaticano 1949, 352 καί G. Fedalto, La Ghiesa latina in Oriente, VI, Studi Religiosi 3, 1981³, 313.

26. *J. B. Pitra*, Analecta sacra et classica VI. Juris ecclesiastici graecorum. Demetrius Chomatianus, Paris 1891, ep. 85, 379, ep. 146, 566.

27. *Ν. Β. Τωμαδάκη*, ὅ.π. 58, 61. Ὁ *Π. Τσαμίσης*, χωρίς αἰτιολόγηση, τοποθετεῖ χρονικά τόν ἐπίσκοπο πρίν τό 1210.

Παρόλη τήν ἔνδεια τῶν πληροφοριῶν, μποροῦμε νά παρατηρήσουμε ὅτι ἀπό τίς ἀρχές τοῦ 12ου ἕως τίς ἀρχές τοῦ 13ου αἰώνα δηλώνεται, ἄμεσα ἤ ἔμμεσα, ἀπό τίς πηγές γιά τούς τέσσερις ἀπό τούς ἕξι γνωστούς ἐπισκόπους Καστορίας (ΑΝΩΝΥΜΟΣ (1), ΑΝΩΝΥΜΟΣ (2), ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ, ΑΝΩΝΥΜΟΣ (3), ὅτι διακρίνονται γιά τή σοφία τους καί προέρχονται ἀπό πνευματικά ὑψηλούς κύκλους.

Στή συνέχεια θά μᾶς ἀπασχολήσουν οἱ πηγές γιά τούς ἐπισκόπους ΑΝΩΝΥΜΟ (2) καί ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟ.

Ὁ ΑΝΩΝΥΜΟΣ (2) ἀναφέρεται σέ ἀνέκδοτη ἐπιστολή τοῦ Γρηγορίου Ἀντιόχου*, ἡ ὁποία παραδίδεται ἀπό τόν κώδικα Escorialensis Y II 10[28]. Τό θέμα τῆς ἐπιστολῆς στρέφεται γύρω ἀπό τήν φιλία πού συνδέει τόν Γρηγόριο Ἀντίοχο μέ τόν ἐπίσκοπο Καστορίας καί τόν τρόπο τῆς δημιουργίας αὐτῆς τῆς φιλίας. Συνοπτικά τό περιεχόμενό της εἶναι τό ἑξῆς: Ὁ χαιρετισμός πού ἔστειλε ὁ ἐπίσκοπος Καστορίας στόν Ἀντίοχο μέσα ἀπό τό γράμμα του στόν κοινό γνωστό τους Εὐσεβιωτη ὑπῆρξε ἡ ἀρχή τῆς φιλίας τους. Ὁ Ἀντίοχος, ὁ ὁποῖος ἀναγνωρίζει πώς ὁ ἴδιος δέν ἔχει προσφέρει τίποτε ἀντάξιό της στόν ἐπίσκοπο, βλέπει αὐτή τή φιλία σάν ἔκφραση τοῦ ἴδιου τοῦ Θεοῦ. Ὁ ἐπίσκοπος ἀποδεικνύεται φίλος πιστός, γιατί αὐτός πρῶτος ἔθεσε τά θεμέλιά της. Ὁ λόγος τῆς γέννησής της δέν πρέπει νά ἀναζητηθεῖ σέ φυσικά αἴτια, ἀλλά μόνο στή φιλανθρωπία τοῦ Θεοῦ, πού δώρησε τή φιλία στούς ἀνθρώπους. Αὐτόν εὐγνωμονεῖ ὁ Ἀντίοχος καί εὐχαριστεῖ τόν ἐπίσκοπο πού μέ τήν φιλία του τοῦ ἔδειξε πώς ἔχει τήν εὔνοια τοῦ Θεοῦ. Ἡ επιστολή τελειώνει μέ εὐχές γιά τήν ὑγεία τοῦ ἀρχιερέα.

* Μονογραφία γιά τόν Γρηγόριο Ἀντίοχο καί ἔκδοση τοῦ λόγου του πρός τόν πατριάρχη Βασίλειο Καματηρό ἑτοιμάζεται ἀπό τήν Μ. Λουκάκη ὡς διδακτορική διατριβή, στό Πανεπιστήμιο Paris I, Panthéon-Sorbonne.

28. *G. Andres*, Catalogo de los codices Griegos de la Real Bibliotheca de el Escorial, Madrid 1965, 127.

Τῷ θεοφιλεστάτῳ ἐπισκόπῳ Καστορίας.

Οὐκ ἄρα μόνος ὁ τοῦ σινάπεως κόκκος, ὦ ἱερὰ κεφαλή, τόν εὐαγγελικὸν ἀποίσεται ἔπαινον, ὅτι ἐν σπέρματι μέν φαυλότατος ἔφυ καί, ὥσπερ ἐν αὐτῷ σμικρολογησαμένης τῆς φύσεως, πάντη βραχὺς διεπλάσθη καὶ τῆς ἀδιαστάτου στιγμῆς μικρὸν ἢ οὐδὲν διενήνοχεν, εἰς μέγα δὲ ὅμως ἀνεδενδρώθη καὶ ἀφθόνως ἔχει τῶν εἰς εὐρός τε καί ἀναδρομὴν διαστάσεων, ὡς καὶ τοὺς κλάδους αὐτῷ πτηνοῖς ἀνάπαυμα εἶναι τὸ τῶν πετάλων σκηνοποιουμένοις συνηρεφές, ἀλλ᾽ ἤδη καὶ μία τις συλλαβὴ τῷ πρὸς τόν φίλον Εὐσεβιώτην γράμματι τῆς σῆς ἱερότητος παρεισκυκληθεῖσα περὶ ἡμῶν τὸ τηλικοῦτον τοῦ εὐαγγελίου ἐγκώμιον συμμερίσεται. Καὶ αὕτη γὰρ κομιδῇ βραχεῖά τις οὖσα καὶ πλέον μηδὲν ἢ πρόσρησιν ἡμῖν διαπεμψαμένη ὁμοῦ τε, οἷόν τι σπέρμα φιλίας ἄρτι πρώτως καταβαλλόμενον, διὰ τῆς ἀκοῆς ἡμῖν εἰσερρύη καὶ τῆς καρδίας ἐλάβετο καὶ ὁμοῦ εἰς μέγα τι ἐπῆρται χρῆμα φυτοῦ, τὸ δὲ καὶ μετέωρον ὕψωται καὶ ἤδη με ὅλον ἔχει πληρῶσαν ὑπὸ καρτερῷ τῷ στελέχει καὶ κλάδων ἐκτάσει καὶ φυλλοκομίας ἁβρότητι· κἀντεῦθεν ἤσθημαί σου καί τῆς ὀξεῖ τῷ πτίλῳ πρός Θεὸν ἀνιπταμένης ψυχῆς, ὁπόσα καὶ ψαλμικῆς περιστερᾶς ἐπικατασπάσης ἐμοὶ καὶ παῦλαν θεμένης ἐν μεσαιτάτῳ μου τῆς ψυχῆς.

Καὶ πῶς γὰρ οὐκ ἔμελλεν, εἴπερ ἐν μηδενὶ τῶν ἁπάντων ποτέ σοι χρήσιμος γεγονώς, μηδέ τί σοι χρηστὸν ἐργάσασθαι ξυνειδώς, ἐξ ὧν εἰς φιλίαν ἴσασιν ἀνακρίνασθαι ἄνθρωποι, ἔπειτα οὕτως ὑπὸ σοῦ καὶ τοῖς ἐκ μακροῦ φιλοῦσιν ἐγκέκριμαι καὶ πρόσφατος ὢν προσρήσεως μετὰ τῶν παλαιτέρων ἠξίωμαι; Οὕτω με καὶ δι᾽ ἑνὸς

2. ὁ ... κόκκος: Matth. 13.31, 6-10. εἰς μέγα ... συνηρεφές: cf. Matth. 13.32.

20-22. ὀξεῖ ... θεμένης: cf. Ps. 54.7, 25-26, εἰς φιλίαν ... ἄνθρωποι:

24-28. μηδέ ... ἐγκέκριμαι: Τήν ἴδια ἀντίληψη γιά τή φιλία ἐκφράζει ὁ Ἀντίοχος καί τήν ἐπιστολή του πρός τόν Ἀνδρόνικο Καματηρό. Escor. Y II 10 f380r. «Μηδέν τι γάρ προκαταβαλεῖν συνεγνωκώς ἑαυτῷ τοῦ σοῦ περί ἐμέ κατάξιον συμπαθοῦς, εἶτα πρός τοῦτο εὐημερήματος ἦρμαι.» Πρβλ. τό γνωμικό «ἡ μέν φιλία ἐξ ἀμοιβῆς γίνεται.» Boissonade Anecdota Graeca III 466.

ῥήματος ἀνήρτησας τοῦ ὠτός. Οὕτως εἰς φιλίαν ὑπηγάγου καὶ διὰ μικρᾶς συλλαβῆς, ἢ μᾶλλον οὕτως οὐχὶ σταθμοῖς καὶ ὄγκοις κατὰ τὴν τοῦ ἐμοῦ Γρηγορίου θεολογίαν κρίνω τὴν ἀγάπην ἐγώ, οὐδέ τινων μεγάλων περὶ ταύτην χρῄζω προφάσεων, ἀλλὰ καὶ μικρᾶς ῥανίδος λαβόμενος εἰς ὅλους ποταμοὺς πλημμυρῶ καὶ τὸν φαυλότατον κάχληκα θεμέλιον ὑποβάλλομαι ἀρραγῆ καὶ ἐπεγείρω τούτῳ περιφανῆ διώροφα καὶ τριώροφα καὶ λίθῳ περιτυχών, ὅν ἄν ἕτεροι τὴν φιλίαν οἰκοδομοῦντες ἀπεδοκίμασαν, εἰς κεφαλὴν γωνίας τίθημι τοῦτον καὶ συνδέω τὸ διεστώς.

Οὐκ ἐμοὶ δὲ ἄρα λογιστέον τὸ πρᾶγμα, τῇ ἀγάπῃ μὲν οὖν· οὐ γὰρ παρ᾽ ἐμὲ τοῦτο, παρὰ δὲ τὴν φύσιν αὐτῆς. Ἐπεὶ γὰρ οὐδὲν αὕτη ἕτερον ἢ Θεός, καθὼς ἀκηκόαμεν, Θεὸς δὲ σταγὼν μέν καλεῖται καὶ χαίρει καλούμενος, καὶ ὑετὸς δέ καὶ δρόσος δὲ καὶ ὅσοις ἄλλοις πολλαχοῦ τὸ ἱερὸν γράμμα τοῦτον μικρωνυμεῖ, τοῖς γε μὴν τῆς αὐτοῦ φιλανθρωπίας ἢ τῆς ὀργῆς ἀξίοις συμμεγεθύνεται καὶ γίνεται τούτοις ὑπὲρ ποταμοὺς καὶ θαλάσσας καὶ ἀβύσσων κατακαυχᾶται πολυχανδῶν καὶ πελαγίζει καὶ κατακλύζει, οἰκτείρων ἢ κολάζων τῆς ἀρετῆς ἢ τῆς κακίας αὐτούς, παραπλησίως καὶ ἡ ἀγάπη ἀπὸ μικροῦ σπινθῆρος οἶδε μεγάλη γίνεσθαι φλόξ, ἀπὸ φαυλοτάτου σπέρματος πολύχους καρπός, ἑκατοστεῦον γεώργιον, ἀπὸ κόκκου δένδρον ὑψίκομον, ἀπὸ σταγόνος πέλαγος ἀχανές. Καὶ τοῦτο ἐπ᾽ ἐμοὶ μὲν οὐ τοσοῦτον ἐν θαυμαστῷ κέοιτ᾽ ἄν. Καὶ γάρ μοι καὶ πρόφασις δέδοται πρός ἀγάπην, τά τοῦ ψιλοῦ ἐκείνου προσρήματος, καὶ ἀρχὴν λαβὼν εἰς πέρας ἀπήχθην καὶ λύγον βραχὺν δεξάμενος ἀπεδένδρωσα καὶ τάλαντον ἐγκεχειρισμένος πολυπλασιάσας ἔχω, μὴ παρεὶς ἀπραγμάτευτον. Καὶ χάρις οὐκ ἐμοὶ μᾶλλον ἢ τῷ δεδωκότι τὰς προφάσεις καὶ τὰς ἀρχάς, ἐπὶ σοὶ δέ, νὴ τοὺς λόγους. Καὶ πέρα θαύματος τὰ

29. ἀνήρτησας τοῦ ὠτός: Luc. Icaromen. 3.16, 30-32. οὐχί σταθμοῖς... ἐγώ: cf. Greg. Naz. or III (PG. 35, 524A). 35-36. διώροφα... τριώροφα: cf. Gen. 6.13, 36-37. λίθω... γωνίας: Ps. 117.22, Marc. 12.10, Luc. 20—27, Act. 4.11, 1Pet. 2.7. 41. ουδέν... Θεός: 1John 4.8, 4.16, 41-43. Θεός... δρόσος: cf. Ps. 71.6.

51. ἑκατοστεῦον γεώργιον: cf. Luc. 8.8, Marc. 4.20. 56-58. τάλαντον... ἀπραγμάτευτον: cf. Matth. 25. 14-30.

τοῦ πράγματος, ὅτι τοι αὐτομάτως οὕτω πρὸς φιλίαν ῥυθμίζῃ μηδὲν φιλίας ἄξιον πεπονθὼς καὶ ὕλης μὴ δεδραγμένος πῦρ ἀνακάεις φύσιν ἐχούσης, παφλάζεις ὅμως καὶ εἰς μέγα αἴρῃ φλογός, ἢ καὶ ἀγεωργήτως καρποφορεῖς, ὡς καὶ ἀπὸ σοῦ μᾶλλον ἐξεῖναι θεῖόν τι χρῆμα τὴν ἀγάπην πιστώσασθαι καὶ τοῦτ᾽ ἐκεῖνο Θεόν. Ὡς γὰρ Θεὸς ἀσπόρως ἐτέχθη, καὶ δὴ καὶ πιστεύομεν, οὕτως ἀμέλει καὶ ἀγάπη μηδεμίαν ὅλως ἀρχὴν ἐν σοὶ λαβοῦσα γενέσεως, ἦλθεν ὅμως καὶ ἀνάρχως εἰς γένεσιν, εἰ μή τις καὶ ἀρχὴν ἐνταῦθα τοῦ θαυμασίου τοῦδε τόκου θεῖναι ἀπισχυρίσαιτο, τὸν τοῦ Κυρίου φόβον φημί, ὃν ἐν γαστρὶ κατὰ τὸν μέγαν Ἠσαΐαν λαβὼν καὶ ὠδινήσας, ὅσα εἰκὸς πνεῦμα σωτηρίας, τὴν ἀγάπην ἀπέτεκες. Φόβῳ γὰρ πάντως Θεοῦ στοιχειούμενος εἰς πόθον ἕλκῃ τῆς τῶν ἐντολῶν αὐτοῦ φυλακῆς καὶ τούτων μάλιστα τῆς πρώτης καὶ κρείττονος· τὴν ἀγάπην οἶδας, οὐκ ἀγνοεῖς τὸ φιλάλληλον. Κἀντεῦθεν οὐ μόνον ἀγαπᾷς τὸν πλησίον ἢ καὶ τόν προηγαπηκότα κατὰ τοὺς ἐθνικούς, ἀλλὰ καί τὸν μηδέν σοι προσήκοντα, μηδέ τι ὅλως πρὸς τὸ ἀγαπηθῆναι μέγα ἢ μικρὸν προεισενεγκάμενον.

Δι᾽ οὓς μὲν οὖν τινας λόγους κῆπος κεκλεισμένος, πηγὴ ἐσφραγισμένη ὁ πιστὸς τεθρύλληται φίλος, εἰδείη ἂν ὁ γνωματεύσας σοφός, τάχα δ᾽ ὅτι φιλοῦσι κατὰ καιρὸν ταῦτα καὶ ἤνοικται καὶ μετείληπται, ἐμοὶ δέ οὕτως ἐξειλῆφθαι τὴν γνώμην χρῆναι δοκεῖ, καθὼς ἄρα καὶ ἔσχηκεν ἐπὶ σοί. Ἐκεῖνος γάρ, οἶμαι, φίλος πιστός, ὁ φιλίας κατάρχων καὶ πρῶτος τὴν αὐτῆς κρηπῖδα πηγνύς. Οὗτος γὰρ τῷ νεαρῷ φίλῳ κέκλεισται μέχρι τινός καὶ ἐσφράγισται μηδέπω πεῖραν αὐτοῦ φιλοσοφήσαντος εἰληφότι, ἀλλ᾽ ἀγνοοῦντι ὅτι πεφίληται καὶ ὥσπερ ἀποτετειχισμένον ἔχοντι τὸ καλὸν καὶ πλουτοῦντι μὲν θησαυρόν,

65-66. Θεός, ἀγάπη: Παρατηρεῖται συχνά τό φαινόμενο νά παραλείπεται τό ἄρθρο πρίν ἀπό οὐσιαστικά πού δηλώνουν ἀφηρημένες ἔννοιες. (G. Böhlig, Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrach der Byzantiner, Berlin 1956, 108-109 και σημ. 7).

70-72. ὅν ἐν γαστρί... ἀπέτεκες: Is. 26.18. 74-75. ἀγάπην... φιλάληλον: John 13.34 κ.ἀ., 75. ἀγαπᾶς... τούς ἐθνικούς: Matth. 5.47, 79-80. κῆπος... φίλος: Greg. Naz. or. XI (PG. 35, 832B).

89. πλουτοῦντι θησαυρόν: cf. Greg. Naz. or. XI (PG. 35 832B).

ἀνεπιγνώστως δὲ τοῦ χρήματος ἔχοντι, ὥσπερ δὴ καὶ ἐπ᾽ ἀμφοῖν ἡμῖν συμπέπτωκε, σοὶ μὲν φιλίας πρός με κατάρξαντι, ἐμοὶ δὲ εἰς δεῦρο τὸ πρᾶγμα ἠγνοηκότι καί, ὃν εἴρηκα τρόπον, ἀποκλειομένῳ καὶ τοῦ παρὰ σοὶ κήπου καὶ τῆς πηγῆς. Νῦν δὲ ἀλλ᾽ ἐπεὶ καὶ γνωσθείη ταῦτα, περιῄρηταί μοι καὶ τοῦ κήπου τὸ κλεῖθρον καὶ τῆς πηγῆς ἡ σφραγὶς καὶ αὐτὸς μέσος τηλικούτοις ἐντρυφήμασιν ἐπανειλημμένος ἄνετον αὐτῶν ἤδη πλουτῶ τὴν ἀπόλαυσιν καὶ πάρεστί μοι τοῦ λειμῶνος καὶ τῆς φλεβὸς καὶ δρέπεσθαι καὶ ἀρύεσθαι καρποὺς ἐκεῖθεν παντοδαπούς, ὕδωρ ἐντεῦθεν ἡδὺ καὶ ἐπ᾽ ἀμφοῖν ἀνακεκλιμένον ψυχάζειν ὑπὸ βαθείᾳ δένδρων σκιᾷ καὶ δρόσου λιβάσι μελιηδοῦς.

Καί τις μὲν ἕτερος περιεργότερον τοῖς πράγμασιν ἐπιβάλλων οὐκ ἂν καὶ εἰς φυσικούς τινας λόγους ἀναγαγεῖν ἀπώκνησε τὸ συμβάν, ὅτι τε συγγενῶς ἔχουσι πρὸς ἀλλήλας ἔνιαι τῶν ψυχῶν ἢ τοὐναντίον καὶ διαφόρως παντάπασιν καὶ ὅτι φυσικαί τινες ἐγγύτητές τε καὶ ἀποστάσεις πρός τὰς ὁμοφύλους ἢ καὶ ἀξυμφύλους αὐταῖς ἐνεσπάρησαν· καὶ ἴδοις ἂν τὸν μὲν πάντῃ ἀναρμόστως ἔχοντα πρὸς ἐκεῖνον καὶ τέλειον, ὅ φασι, μῖσος μεμισηκότα τοῦτον καὶ ἀπεχθήραντα, ὅτι δηλαδὴ μηδὲν μηδόλως μετὸν ταῖς ἀμφοτέραις ψυχαῖς, μηδέ τις ἀφορμὴ ταύταις φυσικῶς ἐγκαταβέβληται πρὸς τὴν ἕνωσιν, τὸν δὲ σύμπνουν ἑτέρῳ καὶ τὰ πάντα ὁμοφυᾶ καὶ κατάλληλον, ὥσπερ ἂν εἰ καὶ αἱ ψυχαὶ τούτοις μίας καὶ τῆς αὐτῆς πηγῆς ἀπερρύησαν καὶ τὰ σώματα δὲ τοῦ αὐτοῦ φυράματος διαπέπλαστο. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἂν τις ἕτερος καὶ κομψεύσαιτο καί τι προσήκειν ἐρεῖ τὴν σὴν ψυχὴν τῇ ἐμῇ καὶ ὥσπερ τοῦ συγγενοῦς αἰσθομένην, αὐτομάτοις ὁλκαῖς, ὅλην πρὸς αὐτὴν ἀγώγιμον φέρεσθαι καὶ φίλα ταύτῃ φρονεῖν καὶ γνησίως ἔχειν, κἂν εἰ μηδέν τι τῶν εἰς φιλίαν συνοισόντων ἡγήσατο. Ἐγὼ δὲ τούτοις οὐμενουν οὐχὶ θήσομαι, Θεῷ δὲ τὸ πᾶν λογιοῦμαι καὶ οἱ

104-108. καί εἰς ἐνεσπάρησαν: cf. Plotin, Enn. IV 4.40 καί 4.43, 117-119. καί τι... φέρεσθαι: cf. Zenob II 47, Diog. V 16, Gr. Chyp. I 15. Corpus Paroemiographorum Graecorum I 44, 253, 350.

116. διαπέπλαστο: Γιά τήν ἀπουσία τῆς συλλαβικῆς αὔξησης στόν ὑπερσυντέλικο βλ. St. Psaltes, Grammatik der Byzantinischen Chroniken, Goettingen 1913, 207-208.

τοῦ περὶ ἡμᾶς φιλανθρώπου κομιδῇ πολλὴν χάριν εἴσομαι, ὅτι προῖκα ἡμῖν τὴν ἐξ ἀνθρώπων μνᾶται φιλίαν καὶ μηδὲν προεισενεγκόντες οὕτω παρ᾽ αὐτῶν ἠγαπώμεθα καὶ περί σέ δὲ ἡμεῖς οὐκ ἀγνώμονες τά τε ἄλλα καὶ ὅτι σὺ πρὸ τῶν ἄλλων ἡμῖν τὴν τοσαύτην περὶ ἡμᾶς τοῦ Θεοῦ κηδεμονίαν ἐγνώρισας αὐτόθεν θεοκινήτως ἠγαπηκὼς καὶ πληροφορίαν ἐναργῆ δεδωκὼς ὅτι τῆς ἄνωθεν ῥοπῆς ἠξιώμεθα καὶ ὑπὲρ τἆλλα τοῦτο τὸ μέρος ἐκεῖθεν εὐηργετήμεθα οὕτω καὶ παρὰ τῶν ἀγνώτων ἡμῖν ἀγαπώμενοι.

Ἐρρωμένος διαβιώης καὶ εὔθυμος.

Ὁ χρόνος πού γράφτηκε ἡ ἐπιστολή δέν μπορεῖ νά προσδιορισθεῖ μέ ἀκρίβεια. Ἐπειδή τό κείμενο προσφέρει ἐλάχιστα στοιχεῖα, γιά τή χρονολόγησή του μποροῦμε νά βασισθοῦμε μόνο στόν συγγραφέα του Γρηγόριο Ἀντίοχο.

Ὁ Ἀντίοχος, σύμφωνα μέ τίς πληροφορίες πού ἀντλοῦνται κυρίως ἀπό τό ἔργο του, ὑπηρέτησε στή βασιλική γραμματεία τήν ἐποχή τοῦ αὐτοκράτορα Μανουήλ Α΄ Κομνηνοῦ[29], ὑπῆρξε κριτής τοῦ βήλου[30] καί μέγας δρουγγάριος. Τό τελευταῖο αὐτό ἀξίωμα κατεῖχε ἤδη τό 1196, ὅπως φαίνεται ἀπό τήν ὑπογραφή του σέ ἔγγραφο τῆς Λαύρας[31]. Τό πρῶτο του ἔργο πού χρονολογεῖται μέ βεβαιότητα εἶναι ὁ ἐπιτάφιος λόγος στόν Νικόλαο Καταφλωρόν. Γράφτηκε στίς ἀρχές τοῦ 1160, ὅταν ἦταν ἀκόμη πρόσφατος ὁ θάνατος τῆς αὐτοκράτειρας Εἰρήνης (= Bertha τοῦ Sulzbach), πρώτης συζύγου τοῦ Μανουήλ Α΄[32]. Τό τελευταῖο γνωστό του ἔργο χρονολογεῖται στό τέλος τοῦ 12ου

29. Ἐπιτάφιος λόγος εἰς τόν ἀοίδιμον βασιλέα κῦρ Μανουήλ. *W. Regel,* Fontes Rerum Byzantinarum II, Petropoli 1917, 205. 3. Λόγος εἰς τόν αὐτάδελφον τοῦ βασιλέως κυροῦ Ἰσαακίου τοῦ Ἀγγέλου, τόν σεβαστοκράτορα κῦρ Κωνσταντῖνο, *M. Bachmann - F. Dölger,* Die Rede des Μέγας Δρουγγάριος Grégorios Antiochos auf den Sebastocrator Konstantinos Angelos, BZ 40 (1940), 387. 10-11 (βλ. ἐπίσης J. Darrouzès, Notice sur Grégoire Antiochos, REB 20 (1962), 78. *A. Kazhdan,* Studies on byzantine literature of the 11th and 12th centuries, Paris 1984, 202.

30. Μέ αὐτό τό ἀξίωμα ἀναφέρεται σέ ἐπιστολή τοῦ Εὐσταθίου. Th. *L. F. Tafel,* Eustathii metropolitae Thessalonicensis Opuscula, Frankfurt 1832, 324.

31. *P. Lemerle,* Notes sur l'administration byzantine à la veille de la IVe croissade d'après deux documents des archives de Lavra, REB 19 (1961), 262.

32. J. Darrouzès, ὅ.π., 66, *A. Kazhdan,* ὅ.π., 200, *P. Wirth,* Zu Nikolaos Kataphloros, Classica et Mediaevalia 21 (1960), 213.

αἰῶνα καί πρόκειται γιά τόν ἐπιτάφιο λόγο στόν Ἀνδρόνικο Κοντοστέφανο. Ὁ Ἀνδρόνικος Κοντοστέφανος πέθανε λίγο πρίν τό 1198[33].

Τά χρονικά ὅρια, ἐπομένως, μέσα στά ὁποῖα τοποθετεῖται ἡ ἐπιστολή εἶναι 1160-1198. Ἐπειδή τό ὕφος τοῦ κειμένου πλησιάζει περισσότερο τό ὕφος τῶν μεταγενεστέρων ἔργων τοῦ Ἀντιόχου, χρονολογεῖται μέ μεγαλύτερη πιθανότητα στήν περίοδο μετά τό 1180.

Τό κείμενο δέν μᾶς βοηθᾶ νά δώσουμε ἀπάντηση γιά τήν ταυτότητα τοῦ ἐπισκόπου, στόν ὁποῖον ἀπευθύνεται ἡ ἐπιστολή. Ἐξετάζοντας τήν ἀλληλογραφία τοῦ Γρηγορίου Ἀντιόχου παρατηροῦμε πώς ὁ ρήτορας ἀνταλλάσσει ἐπιστολές μέ τόν Εὐστάθιο, μητροπολίτη Θεσσαλονίκης, τόν Νικόλαο Ἁγιοθεοδωρίτη, μητροπολίτη Ἀθηνῶν καί ὑπέρτιμο, τόν Εὐθύμιο Μαλάκη, μητροπολίτη Νέων Πατρῶν, τόν Δημήτριο Τορνίκη, κριτή τοῦ βήλου καί μετέπειτα λογοθέτη, τόν Ἀνδρόνικο Καματηρό, μέγα δρουγγάριο. Ὅλα τά πρόσωπα, δηλαδή, εἶναι ἀνώτατοι ἀξιωματοῦχοι, κρατικοί ἤ ἐκκλησιαστικοί, οἱ ὁποῖοι ἀνήκουν στόν κύκλο τῶν λογίων καί τῶν διδασκάλων τοῦ δεύτερου μισοῦ τοῦ 12ου αἰ. Στόν ἴδιο κύκλο ἐξάλλου ἀνήκει καί ὁ Γρηγόριος Ἀντίοχος, ὁ ὁποῖος συχνά ἀναφέρει πώς ὑπῆρξε μαθητής τοῦ Νικολάου Καταφλωρόν, τοῦ Νικολάου Ἁγιοθεοδωρίτη καί τοῦ Εὐσταθίου[34].

33. Ὁ Ἀνδρόνικος Κοντοστέφανος ἦταν γαμπρός τοῦ Ἀλεξίου Γ´ Ἀγγέλου, σύζυγος τῆς κόρης του Εἰρήνης. Σύμφωνα μέ τόν Νικήτα Χωνιάτη, ὁ Ἀνδρόνικος Κοντοστέφανος πέθανε, ἀπό φυσικό θάνατο, λίγο καιρό πρίν ἀρχίσει ὁ Καϊχοσρόης τοῦ Ἰκονίου ἐπιδρομές στήν κοιλάδα τοῦ Μαιάνδρου. (Ν. Χωνιάτης, ed. J. L. *Van Dieten*, CFHB 11/1, 497.7). Γιά τή χρονολόγηση τῶν ἐπιδρομῶν τοῦ Καϊχοσρόη τό 1198 βλ. *J. L. Van Dieten*, Nicetas Choniates, Erläjuterungen zu den Reden und Briefen nebst einer Biographie, Supplementa Byzantina 2, Berlin, New York 1971, 99. Ὁ ἐπιτάφιος λόγος τοῦ Γρηγορίου Ἀντιόχου βρίσκεται στόν κώδικα Baroc. 195 f.4-8 καί δέν ἀναφέρεται στόν κατάλογο τῶν ἔργων τοῦ Ἀντιόχου πού δημοσίευσε ὁ *J. Darrouzès* ὅ.π., 63-76. Ἡ ὕπαρξή τοῦ ἐπισημάνθηκε ἀπό τόν *Δ. Πολέμη*, Ἀνεπίγραφοι στίχοι εἰς τόν θάνατον Ἰωάννου Βρυεννίου τοῦ Κατακαλών, ΕΕΒΣ 35 (1966-67), 107 σημ. 1.

34. Λόγος ἐπιτάφιος εἰς τόν κῦρ Νικόλαον τόν Καταφλωρόν, Esc. Y II 10 f.265. Γρηγορίου τοῦ Ἀντιόχου, τῷ ἁγιωτάτῳ Ἀθηνῶν καί ὑπερτίμῳ, ed. *Σπ. Λάμπρος*, Μιχαήλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τά σωζόμενα ΙΙ, Ἀθῆναι 1880, 404. 22-23. Τῷ Θεσσαλονίκης κυρῷ Εὐσταθίῳ τῷ τοῦ Καταφλωρόν, *ed. J. Darrouzès*, Deux lettres de Grégoire Antiochos écrites de Bulgarie vers 1173, Byzantinoslavica 24 (1963), 71. 301-307.

Δέν θά ἦταν, ἐπομένως, ἀβάσιμη ἡ ὑπόθεση πώς καί ὁ ἀνώνυμος ἐπίσκοπος Καστορίας, τοῦ ὁποίου τή φιλία θεωρεῖ τόσο σημαντική ὁ Ἀντίοχος, προέρχεται ἀπό τούς ἴδιους Κωνσταντινουπολίτικους κύκλους. Στόν 12ο αἰώνα μεγάλο μέρος τῶν ἐπισκόπων καί τῶν μητροπολιτῶν ἄρχιζαν τήν σταδιοδρομία τους στήν Κωνσταντινούπολη, στήν ὑπηρεσία τοῦ Πατριαρχείου, συχνά ὡς διάκονοι τῆς Ἁγίας Σοφίας. Ἐνδεικτικά παραδείγματα ὁ Εὐστάθιος, μητροπολίτης Θεσσαλονίκης, ὁ Βασίλειος Πεδιαδίτης, μητροπολίτης Κερκύρας, ὁ Κωνσταντῖνος Στιλβῆς, μητροπολίτης Κυζίκου[35]. Παρόλο πού ἡ ἐκλογή καί ἡ χειροτονία τῶν ἐπισκόπων ἔπρεπε νά γίνεται στίς ἐπαρχίες, οἱ ἐπίσκοποι συχνά ἐκλέγονταν στήν Κωνσταντινούπολη[36]. Συνοδική ἀπόφαση τοῦ πατριάρχη Ἰωάννη Ξιφιλίνου, στίς 14 Μαρτίου 1072, ἐπισημοποιεῖ αὐτήν τήν συνήθεια[37]. Εἶναι προφανές πώς ἡ ἐπιρροή τῶν κύκλων τῆς πρωτεύουσας πρέπει νά ἔπαιζε σημαντικό ρόλο στήν ἐκλογή τῶν ἐπισκόπων. Χαρακτηριστικό παράδειγμα ἐπιλογῆς ἄν ὄχι ἐκλογῆς ἐπισκόπου στήν Κωνσταντινούπολη εἶναι ἡ περίπτωση τοῦ ἐπισκόπου Πύργου. Ὁ ὑποψήφιος ἐπίσκοπος ἦταν ἐκκλησιάρχης στή μονή πού μόναζε ὁ Ἰωάννης Κομνηνός, στήν Πρωτεύουσα. Χάρη στή μεσολάβηση τοῦ δευτέρου, ὁ μητροπολίτης Ἐφέσου Γεώργιος Τορνίκης, τό 1155/56, δέχθηκε τήν ὑποψηφιότητά του γιά τήν ἐπισκοπή Πύργου[38].

Εἶναι γνωστό πώς οἱ κληρικοί τῆς Ἁγίας Σοφίας, ἀπό τούς ὁποίους οἱ διάκονοι ἦταν οἱ κύριοι ὑπάλληλοι τοῦ πατριαρχείου[39], ἀποτελοῦσαν μία ἰσχυρή ὁμάδα. Ἦταν, ὅπως λέει χαρακτηριστικά ὁ H. G. Beck, aristocratia nera τῆς Κωνσταντινούπολης[40]. Ἀπό τούς

35. Βλ. τό ἄρθρο τοῦ *R. Browning*, The Patriarchal school at Constantinople in the twelfth century, Byzantion 32 (1962), 167-202 καί 33 (1963), 11-40.

36. *N. Oikonomides*, Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernant l'élection et l'ordination des évêques, REB 18 (1960), 58, 67-69.

37. Ὅ.π., 71-78.

38. *J. Darrouzès*, Georges et Dèmètrios Tornikes, Lettres et Discours, Paris 1970, 168 καί σημ. 2. Ὁ ἐπίσκοπος πρέπει νά ἦταν ὁ Κωνσταντῖνος Σπανόπουλος, ὁ ὁποῖος ὑπῆρξε μητροπολίτης Πυργίου (Πύργου), ὅταν ἡ ἐπισκοπή ἔγινε μητρόπολη, (βλ. *J. Darrouzès*, Notes inédites de transferts épiscopaux, REB 40 (1982), 165).

39. *V. Tiftixoglu*, Gruppenbildungen innerhalb des konstantinopolitanischen Klerus während der Komnenenzeit, BZ 62 (1969), 33.

40. *H. G. Beck*, βιβλιοκρισία στόν *H. W. Haussig*, Kulturgeshichte von Byzanz, Stuttgart 1959, Jahrbücher für Geschichte Osteuropas 9 (1961), 437.

παράγοντες πού συνετέλεσαν στή δημιουργία αὐτῆς τῆς συμπαγοῦς ὁμάδας ἦταν ἡ κοινή ἐπιθυμία νά καταλάβουν ἀνώτατα ἀξιώματα στό πατριαρχεῖο ἤ ἐπισκοπικές ἕδρες καί ἡ κοινή τους ἐκπαίδευση, προσανατολισμένη σέ κλασσικά πρότυπα. Μεγάλο μέρος τῆς λόγιας γραμματείας τοῦ 12ου αἰώνα προέρχεται ἀπό τήν πέννα αὐτῶν τῶν ἀνθρώπων[41].

Ὁ ἐπίσκοπος ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ ἀναφέρεται σέ ἐπιστολή τοῦ Ἰωάννη Ἀποκαύκου[42]. Ὁ μητροπολίτης Ναυπάκτου γράφει στόν Καστορίας: «Πρόφασιν δέ στερροτέραν τοῦ γράμμασιν ἡμῖν προσλαλεῖν ἄλλην τινά ζητεῖς, τῆς παλαιᾶς ἐκείνης φιλίας καί συνουσίας, ἡνίκα τό πατριαρχικόν πατῶν ἔδαφος ἐκεῖνο τό περιμαρμάρεον καθ᾽ ἑβδοματικάς περιόδους γνησίως τε προσεφύου μοι τῷ σῷ Ἰωάννῃ καί περιπλεκόμενος ὥσπερ ἐλευθέρᾳ τῇ γλώσσῃ ἐλευθέρῳ τῷ πνεύματι προσελάλεις τά φιλικά»[43].

Ὅπως φαίνεται ἀπό τό κείμενο, τούς δύο ἄνδρες συνέδεε στενή φιλία ἀπό τήν ἐποχή πού καί οἱ δύο βρίσκονταν στήν Κωνσταντινούπολη, στήν ὑπηρεσία τοῦ πατριαρχείου. Ὁ Ἰωάννης Ἀπόκαυκος ἦταν τό 1193 πατριαρχικός νοτάριος[44]. Κάποιο ἀνάλογο ἀξίωμα πρέπει νά εἶχε καί ὁ Κωνσταντῖνος.

Ἡ ἔκφραση «καθ᾽ ἑβδοματικάς περιόδους» ὑπονοεῖ χωρίς ἀμφιβολία τό σύστημα τῆς διαίρεσης τῶν κληρικῶν τῆς Ἁγίας Σοφίας σέ ὁμάδες πού λειτουργοῦσαν, ἐκ περιτροπῆς, ἀνά ἑβδομάδα[45]. Ὁ Ἰωάννης Ἀπόκαυκος καί ὁ Κωνσταντῖνος ἦταν, λοιπόν, κληρικοί τῆς Ἁγίας Σοφίας. Στή συνέχεια τῆς σταδιοδρομίας τους —τυπική ἐξέλιξη γιά τόν 12ο αἰώνα, ὅπως εἰπώθηκε παραπάνω— βρίσκουμε τόν Ἰωάννη ἐπικεφαλῆς τῆς μητρόπολης Ναυπάκτου καί τόν Κωνσταντῖνο τῆς ἐπισκοπῆς Καστορίας.

41. *V. Tiftixoglu*, ὅ.π., 34, 55.

42. *Ἀθ. Παπαδοπούλου-Κεραμέως*, Συμβολή εἰς τήν ἱστορίαν τῆς ἀρχιεπισκοπῆς Ἀχρίδος, Πετρούπολη 1905, 23-24.

43. Ὅ.π., 23, 14-19.

44. *V. Grumel*, Regestes no 1125, 155 critique 2. Ὁ Ἰωάννης Ἀπόκαυκος παρουσιάζεται ὡς γραφέας ἑνός συνοδικοῦ ὑπομνήματος τοῦ πατριάρχη Ἰωάννη Καματηροῦ πού ἀκύρωνε γάμο ἀνηλίκου (*S. Pétridès*, Jean Apokaukos, Lettres et autres documents inédits, IRAIK 14, 86. *V. Grumel*, Regestes no 201, 194.

45. *Ε. Παπαγιάννη*, Τά οἰκονομικά τοῦ ἔγγαμου κλήρου στό Βυζάντιο, Ἀθήνα 1986, 70.

Ὁ Ἰωάννης Ἀπόκαυκος ἔγινε μητροπολίτης ἐπί πατριαρχείας Ἰωάννου Καματηροῦ (1198-1206), πρίν ἀπό τήν ἅλωση τῆς Κωνσταντινούπολης ἀπό τούς Φράγκους[46]. Ἡ γνωριμία του μέ τόν Κωνσταντῖνο ἀνάγεται στήν περίοδο μετά τό 1193 καί πρίν τό 1204. Ὁ χρόνος τῆς ἀνόδου τοῦ Κωνσταντίνου στόν ἐπισκοπικό θρόνο τῆς Καστοριᾶς μᾶς εἶναι ἄγνωστος. Γνωρίζουμε μόνο πώς μετά τό 1220, ἐποχή πού χρονολογεῖται ἡ ἐπιστολή τοῦ Ἀποκαύκου[47], ἦταν ἀκόμη ἐπίσκοπος στήν ἴδια ἕδρα.

Ἐάν δεχθοῦμε πώς ὁ Κωνσταντῖνος ἔγινε ἐπίσκοπος κάποιο ἔτος πρίν τό 1918, πρᾶγμα πιθανό, θά μπορούσαμε νά ἀναγνωρίσουμε στό πρόσωπό του τόν ΑΝΩΝΥΜΟ (2), φίλο καί παραλήπτη τῆς ἐπιστολῆς τοῦ Γρηγορίου Ἀντιόχου. Ἡ χρονική ἀπόσταση τῶν μαρτυριῶν (πρίν τό 1198 ὁ ΑΝΩΝΥΜΟΣ (2), περί τό 1220 ὁ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ) δέν ἀποτελεῖ ἐμπόδιο, διότι ἔχουμε ἀρκετές περιπτώσεις μακρόχρονης παραμονῆς στόν ἐπισκοπικό θρόνο. Γιά παράδειγμα, ὁ Δημήτριος Χωματιανός ὑπῆρξε ἀρχιεπίσκοπος γιά 19 χρόνια, ὁ δέ Λέων Ἀχρίδος γιά 31 χρόνια. Ἡ προέλευση καί τοῦ ΑΝΩΝΥΜΟΥ (2) καί τοῦ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ἀπό τούς λόγιους κωνσταντινουπολίτικους κύκλους, οἱ φιλικές τους σχέσεις μέ πρόσωπα τοῦ ἴδιου περιβάλλοντος καί ἡ ἐξέλιξη τῆς σταδιοδρομίας τους συνηγοροῦν στήν ταύτισή τους.

Ἐάν ὅμως ἡ ταύτισή τους δέν μπορεῖ νά ἀποδειχθεῖ μέ ἀπόλυτη βεβαιότητα, γεγονός ἀναμφισβήτητο εἶναι πώς στά τέλη τοῦ 12ου αἰώνα —ὅπως καί στίς ἀρχές του— στόν ἐπισκοπικό θρόνο τῆς Καστοριᾶς βρίσκονται ἄνθρωποι λόγιοι, μέ παιδεία πού ἀπέκτησαν σέ ἕνα παιδευτικό κέντρο μέ τό κῦρος τῆς Κωνσταντινούπολης καί οἱ ὁποῖοι σχετίζονται μέ ἐπιφανεῖς πνευματικούς ἀνθρώπους τῆς ἐποχῆς.

Καί ἡ διαπίστωση αὐτή δέν εἶναι ἄσχετη οὔτε μέ τήν πολιτική καί τήν οἰκονομική ἱστορία τῆς Καστοριᾶς τήν ἐποχή αὐτή οὔτε πολύ περισσότερο μέ τήν πολιτισμική ἄνθιση πού παρατηρεῖται στήν πόλη στά τέλη τοῦ 12ου αἰώνα· τούς ναούς της κοσμοῦν εἰκόνες καί τοιχογραφίες ὑψηλῆς τέχνης, εὐλαβικά ἀφιερώματα ἀρχόντων, πού συχνά φρόντισαν νά τά συνοδεύουν μέ καλλιγραφημένες ἐπιγραφές

46. *Ν. Β. Τωμαδάκη*, ὅ.π., 10.

47. Σχετικά μέ τήν χρονολόγηση τῆς ἐπιστολῆς βλ. παραπάνω σημ. 24.

σέ δωδεκασύλλαβους στίχους[48], δείγματα λόγιου ποιητικοῦ ὕφους τῆς ἐποχῆς*[49]. Στό σημεῖο αὐτό θά μποροῦσε νά ἀποδοθεῖ ἡ πρωτοβουλία τῆς τοιχογράφησης τοῦ δευτέρου στρώματος τοῦ ναοῦ τοῦ Ἁγίου Στεφάνου, πού τοποθετεῖται χρονικά στίς ἀρχές τοῦ 13ου αἰώνα, στόν ἐπίσκοπο Κωνσταντῖνο, μιά καί σύμφωνα μέ τόν Μ. Χατζηδάκη, «ἡ ὕπαρξη ἑνός ἀρκετά ὀγκώδους κτιστοῦ ἐπισκοπικοῦ θρόνου μέσα στό ἱερό, στόν ἄξονα τοῦ ναοῦ, μέ ἕνα χαμηλό σύνθρονο γύρω, μοναδικό στήν Καστοριά, δίνει τήν ἰδέα ὅτι ὁ ναός ἦταν ἕδρα τοῦ ἐπισκόπου»[50].

Ὁ σημαντικός ρόλος τοῦ ἐπισκόπου στήν πολιτιστική ζωή τῶν ἐπαρχιῶν ἀπέρρεε ἀρχικά ἀπό τήν σημαίνουσα θέση του στήν διοικητική, οἰκονομική καί κοινωνική ζωή τῆς πόλης, τῆς ὁποίας ἔχει θεωρηθεῖ προσωπικότητα-κλειδί[51]. Σταθερότερος ἀπό τούς στρατιωτικούς καί πολιτικούς διοικητές, χειριστής τῆς ἐκκλησιαστικῆς περιουσίας, δικαστής καί συμβιβαστής τῶν διαφορῶν τοῦ ποιμνίου του, ὁ ἐπίσκοπος ἦταν συγχρόνως καί ἐκπρόσωπος μιᾶς ὑψηλότερης κουλτούρας, ἰδίως ἄν προερχόταν ἀπό κύκλους τῆς Πρωτεύουσας[52].

Ὅπως διαπιστώθηκε ἀπό τίς ἐπιστολές πού ἀναφέρθηκαν παραπάνω, ἡ πνευματική σχέση μέ τήν Κωνσταντινούπολη διέκρινε τούς ἐκκλησιαστικούς ἄρχοντες τῆς Καστοριᾶς κατά τόν 12ο αἰώνα. Ἡ παρουσία τους στήν πόλη τήν ἐποχή αὐτή εἶναι βέβαιο ὅτι ἐπηρέασε σημαντικά τή διαμόρφωση ἑνός ἀνωτέρου πολιτισμικοῦ ἐπιπέδου.

48. Γιά τά ἐπιγράμματα σέ εἰκόνες καί τοιχογραφίες βλ. *Ἀθ. Δ. Κομίνη*, Τό βυζαντινόν ἱερόν ἐπίγραμμα καί οἱ ἐπιγραμματοποιοί, ἐν Ἀθήναις 1966, 33-35.

* Γιά τίς ἐπιγραφές τῆς Καστοριᾶς καί τό πολιτιστικό περιβάλλον τῆς πόλης ἐκπονεῖται διδακτορική διατριβή ἀπό τήν Ε. Δρακοπούλου στήν Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales στό Παρίσι.

49. *Μ. Χατζηδάκη*, Καστοριά, Βυζαντινή Τέχνη στήν Ἑλλάδα, Ἀθήνα 1984 (ὅπου καί παλιότερη βιβλιογραφία). *Ε. Τσιγαρίδα*, Μνημεῖα καί εἰκόνες τῆς Καστοριᾶς, Conférence scientifique «L'art byzantin environ l'année 1200», Studenica-Βελιγράδι, Σεπτέμβριος 1986. Βυζαντινή καί μεταβυζαντινή Τέχνη, Κατάλογος ἐκθέσεως παλιοῦ Πανεπιστημίου, 1985, ἀρ. λήμ. 75. Affreschi e icone dalla Grecia, Κατάλογος ἐκθέσεως Φλωρεντίας, Ἀθήνα 1986, ἀρ. λήμ. 27-28.

50. Μέ τήν προϋπόθεση βέβαια ὅτι ἡ λειτουργία τοῦ ναοῦ ὡς ἐπισκοπικοῦ συνεχιζόταν ἀπό τήν ἐποχή τῆς ἀνέγερσής του (9ος αἰ.), ὑπόθεση πού ἐνισχύεται ἀπό τό ἰδιότυπο εἰκονογραφικό πρόγραμμα πού σέβεται τίς παλιότερες παραστάσεις καί ἀπό τό πλῆθος τῶν ἀνεξάρτητων ἀπό τό πρόγραμμα τοιχογραφιῶν-ἀφιερωμάτων.

51. *M. Angold*, Archons and Dynasts: Local Aristocracies and the cities of the later Byzantine Empire: The byzantine Aristocracy, IX to XIII centuries. BAR Intern. Ser. 221, Oxford 1984, 241.

52. *E. Herman*, The secular church, The Cambridge Medieval History IV, Part II, Cambridge 1967, 282-284. *J. Herrin*, Realities of byzantine provincial government: Hellas and Peloponnesos, 1180-1205, DOP 29 (1975), 258-266, 282-284.

SOME NOTES ON THE SOCIAL STRUCTURE OF THE PONTIC TOWNS IN THE XIIIth-XVth CENTURIES

S.P. KARPOV / MOSCOW

The approach to the evolution of the late Byzantine towns in the recent historiography is becoming more and more differentiated. It has become evident that to characterize the development of the late Byzantine towns with the help of one word - «decline» is impossible, taking into account contradictory processes of towns' economy, typology and social structure, specific regional traits of various Byzantine towns as well as of the towns in the Latine Romania. Furthermore, some conclusions about the general decline of Byzantine urban economy were partly made using Constantinople as an example, which, by itself, should be analysed in greater detail. But this example is not valid for Byzantium as a whole[1].

The dominance of feudal lords was quite often regarded to be one of the factors that fatally influenced the development of Byzantine towns in the XIIIth-XVth centuries. The Byzantine feudal lords are supposed to monopolize trade of agricultural products, debarring urban elements from it and to become more and more actively involved in usuary[2]. Were such phenomena typical to the towns of the Pontos, from

1. The literature on the subject is given and analysed in the following works: Udaltsova Z.V. Sovietskoie vizantinovedenie za 50 let. Moscow, 1969, p. 211-215; Maksimović L. Charakter der sozial-wirtschaftlichen Struktur der spätbyzantinischen Stadt (13.-15. Jh.). -JÖB, 1981, 31/1, S. 149-188; Karpov S.P. Osobennosti razvitija pozdnevizantijskogo goroda-emporija (Trapezund v XIII-XV vv.) - *Vizantijskije ocherki.* Moscow, 1977, p. 79-82; Polyvjannyi D.I. Balkanskij gorod XIII-XV vv. tipologija i spezifika razvitija. - *Etudes balkaniques,* 1984, Wo I, p. 28-50. Cf. also: Oikonomidès N. Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIIIe-XVe ss.). Montreal, Paris, 1979; Matschke K.-P. Die Schlacht bei Ankara und das Schicksal von Byzanz. Weimar, 1981; idem. Bemerkungen zu «Stadtbürgertum» und «stadtbürgerlichem Geist» in Byzanz. - *Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus,* 1984, Bd. 8, S. 265-285; Laiou-Thomadakis A.E. The Byzantine Economy in the Mediterranean Trade System, XIIIth-XVth Centuries. - DOP, 1980-81, vol. 34-35, p. 177-222; eadem. Observations on the Results of the Fourth Crusade: Greeks and Latins in Port and Market. - *Medievalia et Humanistica,* n.s., 1984, No 12, p. 47-60.

2. Cf.: Oikonomidès N. Hommes d'affaires, p. 129-130; Maksimović L. Charakter, s. 180-181; Pljakov S. Über die soziale Struktur der byzantinische Städte im XIII-XIV Jahrhundert. - JÖB, 1982, Bd. 32/2, s. 13-20; Karpov S. P. Osobennosti, p. 79-80.

Sinope in the West to the mouth of the Çoruh river in the East[3]? What were the pecularities of the social structure of the Pontic towns that determined to a great extent their development? Here I'll try to make some approaches to these problems without a purpose to solve them all.

A significant part of the ruling class of the Empire of Trebizond lived in the towns. They were archontes, imperial officials, modest and big landowners. Though, «big landowners» is hardly a relevant definition for the Pontos. Owing to A. Bryer, N. Beldiceanu and other scholars we know now that even the estates of the most wealthy secular and monastic landowners in the Pontos had not more than a few dozens of paroikoi. The largest demesne was possessed by the emperor. As for the middle of the XVth century its composition can be partly reconstructed according to the Ottoman customs register of ca. 1486. Vineyards, olive and nut groves, gardens, rice fields, water-mills in addition to peasants rent gave not less than 100.000 aspers a year[4]. Other landowners and pronoia-holders enjoyed considerably smaller income[5]. Thus, for instance, in 1432 the Pantokrator of the Pharos monastery with its 65 paroikoi had an income of 6.680 Trapezuntine aspers, wheras the income of the cathedral monastery, the Chrysokephalos, yielded 11.608 Ottoman aspers a year after 1461. No one of the monasteries of the Pontos could have such incomes as the Great Lavra or Iviron had. Where the former had 3.000 paroikoi or so in 1321, the latter possessed

3. On the topography of the Pontos, its towns and monuments see now an excellent study of A.A.M. Bryer and D. Winfield. The Byzantine Monuments and Topography of the Pontos, vol. 1-2. Washington, 1985 (Dumbarton Oaks Studies, XX).

4. Beldiceanu N. Biens des Grands Comnènes en 1461 d'après un régistre ottoman. - *Byzantion,* 1979, t. 49; p. 21-41.

5. Bryer A. Rural Society in the Empire of Trebizond. - *Archeion Pontou,* 1966/67, t. 28, p. 152-160; idem. The Estates in the Empire of Trebizond. - Ibid., 1979, t. 35, p. 370-477 (repr. in: Bryer A.A.M. The Empire of Trebizond and the Pontos. L., 1980, No 7); Beldiceanu N. L'Empire de Trébizonde à travers un régistre ottoman de 1487. - Archeion Pontou, 1979, t. 35, p. 54-73; Beldiceanu N., Beldiceanu-Steinherr I. Biens des Amiroutzès d'après un régistre ottoman de 1487. - Travaux et mémoires, 1981, t. 8, p. 63-78; Beldiceanu N. Les Qavazid/Kabazitès à la lumière d'un régistre ottoman de Trébizonde. - In: Studia Turcologica memoriae A. Bombaci dedicata. Napoli, 1982, p. 41-54; Maksimović L. Pronijari u Trapezuntskom zarstvu. - Zbornik Filosofskog fakulteta. Kn. XII/1. Spomenica G. Ostrogorskog. Beograd. 1974. p. 393-404.

a demense of 3.200 hectares at the close of XIIIth century and had 460 paroikoi families at the beginning of the XIV th century[6]. The profit of one of the largest landowner families —the Kabazitai— was no less than 4.872 aspers a year. Mainly (85.6 p.c.) it was due to wine making[7]. In general not cereals cultivation (grain lacked and was imported in large quantities to the Pontos) but olive oil and wine-making, nut growing (Pontic hazelnuts were highly appreciated) was the main occupation in the estates of the Empire of Trebizond. The main part of this production was intended for export to the towns of the Northern and Eastern Black Sea coast and partly (hazelnuts) to Venice and Genoa[8]. Noteworthy is the fact that no representatives of the *archon* families and high officials of the Empire of Trebizond are known to trade in agricultural produce. There are no mentioning of financial operations, trade crediting by feudal lords, whereas it often took place in Byzantium[9]. Trapezuntine merchantry seemed to keep for themselves the role of trade mediators. Nevertheless Pontic ruling class was vitally interested in keeping this trade activity of urban merchants and tradesmen because one of the main sources of its profit were trade taxes - the kommerkioi. These taxes were imposed upon both foreign and local merchants and were never cancelled for foreigners as it took part in Byzantium[10]. In the towns which were at a cross-road of trade routes (Trebizond, Amisos, Kerasous) they were rather heavy in the periods when the Pontic commerce

6. Cf.: Bryer A. The Estates, p. 425-426; Lefort J. Une grande fortune foncière aux Xe-XIIIe ss.: les biens du monastère d'Iviron. - In: Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles). Paris, 1980, p. 740-741.

7. Beldiceanu N. Les Qavazid, p. 46.

8. Cf.: Karpov S.P. Trapezundskaja imperija i zapadnoevropejskie gosudarstva v XIII-XV vv. Moscow, 1981, p. 31-32, 107.

9. F. ex.: Matschke K.-P. Die Schlacht, s. 142-273; Oikonomidès N. Hommes, p. 19-20, 120-131; Laiou-Thomadakis A.E. The Greek Merchant of the Palaeologan period: a collective portrait. - Πρακτικά τῆς 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν, 1982, t. 57, p. 96-132.

10. For the kommerkioi in Trebizond see: Karpov S.P. Trapezundskaja imperija, p. 48-80, 173-174; idem. L'Impero di Trebisonda, Venezia, Genova e Roma 1204-1461. Roma, 1986, p. 77-104, 275-276; idem. Il problema delle tasse doganali nei rapporti tra Venezia e Trebisonda (XIV - prima metà del XV secolo). - Rivista di studi bizantini e slavi, 1984, t. 3, p. 161-171.

prospered[11]. Just an example. In 1319 the trade agreement was made between Venice and the Empire of Trebizond. In 1320 Venice sent for the first time a *muda* of its galleys to Trebizond. The Venetian administration in order to establish its settlement with a caravansaray, warehouses, loggia and so on within the quarter of the town granted to the Venetians by the emperor, imposed a half-percent tax on the goods imported to Trebizond to be sold. The bailo collected the sum of £ 3.258, soldi 4, den. 4 ad grossos[12]. The duties payed by Venetians in Trebizond were according to the treaty of 1319 3 p.c., plus 20 aspers «de qualibet sauma mercimoniorum»[13]. Taking into account that 1 asper was equal to 25 den. ad grossos in 1320-22[14], the minimum sum gained by the treasury of the Empire of Trebizond from the kommerkioi was not less than 187.673 aspers (the small import duty of 20 aspers for sauma is not taken into account), in case of only one turnover of the capital. But the real income was at less twice as high, for counteragents of Venetian merchants payed the same or even larger sum. Meanwhile, in 1320 the stable trade relations between Venice and the Empire of Trebizond began to take form, and Genoa's trade surpassed that of Venice.

Thus, it may be assumed that on the Pontos to a greater extent than in Byzantium, trade was a very important source of income for the ruling class. But the Trapezuntine ruling class, in contrast with that of Byzantium, did not participate in the trade activities, but gained profits through the taxation of commerce. Thus it was interested in stimulating the trade activity both of local and foreign merchantry.

So far as the Trapezuntine merchantry as a social strata was already

11. Cf.: Karpov S.P. Nalogooblogenie italjanskoj torgovli i ob em tovarooborota v gorodah juzhnogo i jugo-vostochnogo Prichernomor'ja (XIV-seredina XV v.). - Vizantijskij Vremennik, 1986, t. 47, p. 17-23.

12. Diplomatarium Veneto-Levantinum, pars I, a. 1300-1350, ed. G.M. Thomas. Venetiis, 1880, p. 171.

13. Zakythinos D. Le Chrysobulle d'Alexis III Comnène Empereur de Trébizonde en faveur des Vénitiens. Paris, 1932, p. 9.

14. Archivio di Stato di Venezia (ASV), Cinque Savi alla mercanzia, Capitolare 22 bis, f. 10v-11r; Capitolare 22ter, f. 6r.

discussed in some of my previous publications[15], I'll confine myself to some general conclusions.

Among Pontic merchants there were big proprietors having trade relations throughout the whole Black Sea region, as well as mediators, small traders and market-traders. We know that Pontic Greeks created trade companies[16], concluded contracts concerning the purchase and supplies of cereals to Genoese trading stations of the Euxine[17]. Highly skilled merchants as well as simple seamen, artisans, townsfolk who invested modest sums of money into the commerce participated in sea trade[18]. This trade didn't become a monopoly of professional dealers, as it occurred in Genoa in the XIVth-XVth centuries[19]. The merchants of the Pontos: greek, armenian, as well as moslem from Sinope starting from the end of the XIVth c., played an important part in freighting trade ships or quite often being their owners and masters (patrons). According to the data given in account books (the massariae) of Caffa from 1410 to 1425, there were 49 citizens of Genoa, 34 Greeks (23 of which were definite from the Pontos), 9 «saracens», mainly from Sinope, among patrons conducting navigation. The number of patrons from the Pontos grew in the 40 -e ss. of the XVth c[20].

15. Karpov S.P. Trapezundskoe kupechestvo v chernomorskoj torgovle konza XIII-pervoj poloviny XV v. - Byzantinobulgarica, Sofia, 1981, t. 7, p. 239-245; idem. Trapezundskaja imperija, p. 34-42; idem. L'Impero di Trebisonda, p. 44-50.

16. MM, 1862, t. 2, No 675; Darrouzès J. Les Régestes des actes du Patriarcat de Constantinople. Paris, 1979, vol 1, f. 6, No 3232 (1401); ASV, Miscellanea; Notai diversi, B.3. Gabriele, prete in San Bartolomeo, doc. 4, f. Ir-10/X-1371: a joint company in which took part both Trapezuntines and Venetians.

17. Cf. f. ex.: grain bought in Licostomo to be brought to the Genoese trading station in Samastro. - Archivio di Stato di Genova. San Giorgio, Caffe massaria (further cited as CM), 1455, f. 208r.

18. F. ex., a Trapezuntine Greek make a loan in Caffa of only 50 aspers baricatos with the condition to pay the debt in Trebizond: Balbi G., Raiteri S. Notai Genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e Licostomo (sec. XIV). Genova, 1973, No 8, p. 30.

19. Cf.: Balard M. La Romanie Génoise (XIIe-début du XVe siècle). Roma-Genova, 1978, t. 2, p. 505-531.

20. Calculations for the years 1410-25 are made according to the following massariae: CM, 1410, CM, 1420-I; CM, 1420-II; CM, 1422; CM, 1423; CM, 1424. Masters of vessels carrying slaves and the Pontic slave trade navigation in the XVth c. are analysed

The owners and patrons of vessels were an important part of all the trade dealers in Trebizond, Kerasous, Sinope. There are some mentionings of shipbuilding in those towns[21], though a part of ships undoubtedly were either bought from the Genoese, or owned jointly[22]. The cooperation of Pontic and Italian merchants was well established: not only did they jointly owned ships, but also often practised mutual crediting, set up mutual trading societies, mainly for short periods of time, etc. Pontic merchants often naturalized in the Italian trading stations, that is, they were under the protection of Genoa and Venice and acquired a specific legal status. But in this case they didn't become full-right citizens of the Italian republics, but only made trading conditions easier for themselves, taking advantage of the fiscal privileges.

Being a numerous and influential part of the local population, Pontic merchants, however, did not possess a clear-cut social organization. The structure of this stratum of the population was not complete and settled and its boundaries were far from being well-established. Cooperating closely with the Italians and not being suppressed by their competition, the Pontic merchants adopted the progressive forms and methods of trade used by the Genoese and the Venetians. The existence of the active Pontic merchantry, operating within certain bounds, was very convenient for the Italians; for their intermediary trade, the involving of additional capital and more effective distribution of commodity circulation within the Black Sea basin.

Trebizond was the main centre of handicraft industry of the Southern Black Sea coast. Bessarion of Nicaea encomiastically called it «ergasterium and emporium of the universe»[23]. The workshops were situated directly in the market-place and the artisans themselves sold the pro-

in: Karpov S.P. Rabotorgovlja v Juzhnom Chernomorje v pervoj polovine XV v. (preimušestvenno po dannym massarij Kaffy). - Vizantijskij Vremennik, 1985, t. 46.

21. Cf.: Karpov S.P. Trapezundskaja imperija, p. 27, note 64.

22. Cf., f. ex.: Pistarino G. Notai Genovesi in Oltremare; atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360-1361). Genova, 1971, No 6, 18, 21, 22, 26; Balard M. Gênes et l'Outre-mer, t. 2. Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò, 1360. Paris- Le Haye-New York, 1980, No 80, 82, 118.

23. ῾Ο «εἰς Τραπεζοῦντα» λόγος τοῦ Βησσαρίωνος, ἐκδ. ᾽Ο. Λαμψίδης. - Archeion Pontou, 1984, t. 39, p. 36. 33-34.

ducts of their labour and bought the necessary materials and goods. There were artisans of different professions in the city: jewellers, smiths, gunsmiths, builders, carpenters, shipbuilders, potters, shoe-makers, weavers, wool carders, tailors, horse doctors, bakers, masters dealing with minor repairs and paking-making. The silver mines were worked in the region of Tzanicha, South from Trebizond, and, probably, in Argyria; alum mines - at Şebin Karahissar, to the South of Kerasous, and copper mines - in the region of Kastamonu, to the South of Sinope[24]. Oinaion, Rhizaion and Kerasous (the latter famous for its flax-spinning production since the times of the Eparchikon Biblion[25] were centres of weaving and silk manufacturing till the XVI-XVIIth centuries[26]. In the Ottoman customs register of ca. 1486 40 inhabitants of the Christian districts (mahalle) of Trabzon are recorded with the name of their profession. Among them there are 3 town criers, 2 bakers, a cotton spinner, an inn-keeper, a butcher, a jeweller, a candlemaker, a bootmaker, 2 saddlemakers, a ropemaker, a drover, 4 herdsmen. 23 men are registered as «papas» - a priest[27]. The presence of herdsmen and drovers in the town does not necessarily indicate the rural occupations of the townsfolk (of which the sources bear little information), it is rather connected with cattle-trade and cattle renting[28].

In spite of the fact that the professions of the townspeople are not sistematically registered in the cadastre (except the clergy) the number and variety of professions is quite considerable. Meanwhile there was a certain decline in the handicraft industry of Trabzon in the 80ies of the XVth century, after the most part of the artisans was forced to move to

24. Cf.: Bryer A. The Question of Byzantine Mines in the Pontos: Chalybian Iron, Chaldian Silver, Koloneian Alum and the Mummy of Cheriana. - Anatolian Studies, 1982, t. 32, p. 133-155; Karpov S.P. L'Impero, p. 39.

25. Vizantijskaja Kniga Eparcha, izd. M. Ja. Sjuzjumov. M., 1962, IX, I.

26. ᾽Ιωάννου Εὐγενικοῦ ῎Εκφρασις Τραπεζοῦντος, ἐκδ. ᾽Ο. Λαμψίδης. - Arheion Pontou, 1955, t. 20, p. 35; Bordier J. Relations d'un voyage en Orient. - Archeion Pontou, 1935, t. 6, p. 121; Hadji Khalfa. Djihan-Numa, in: Saint Martin V., de. Description historique et géographique de l'Asie Mineure. Paris, 1852, t. 2, p. 657.

27. Lowry H. The Ottoman Tahrir Defters as a source for urban demographic history. The case study of Trabzon (ca. 1486-1583). Thesis, dact. Los Angeles, 1977, p. 72.

28. Cf.: Karpov S.P. Trapezundskaja imperija, p. 34-35.

Constantinople by Mehmed II[29].

It is difficult to judge the level and scale of handicraft industry (except rather intensive money coining). Nevertheless, the most complicated technological operations, such as clock- and bellmaking or repairing, and sometimes arbalest making, were performed not on the Pontos, but in Venice, less often in Caffa[30]. But the fortreses of Trebizond, the Venetian castle among them, were built by the local masters[31]. And for the rebuilding of the Genoese fortified trading station in Simisso (Amisos) after the fire of 1420 the masons supervised by the Greek protomastor Theodore and Battista Vairolo, the architect, were sent there from Caffa[32].

The Trapezuntine footwear was much in demand. For example, in 1292 the English embassy to the Ilhan Arghun which consisted of about 24 men, bough cheap 146 pairs of boots and shoes in Trebizond[33]. The fact that the sultans Selim I and Suleyman II Kanuni,wanting to master the secrets of jewellery making, took lessons from the trapezuntine Greeks[34], is an evidence of the Pontic jewellers' craftsmanship.

The XVth century saw not decay, but future development of trade and handicraft activity in the cities of the Southern Black Sea coast. However, there is no sufficient data to assume that the handicraft industry entered the manufacture stage. It was organized as a rule in the form of an individual workshop-ergasterium, deprived of those severe regulations that were provided by the State for Byzantine corporations in the Xth century and were fixed in the Eparchikon Biblion. Ergasterium produced goods for sale and facilities for the intermediary trade. The latter required also a considerable number of loaders, watchmen, laundresses, watercarriers and other kinds of unskilled workers, whose la-

29. The detailed analysis of causes and effects is made in: Lowry H.W. The Ottoman, p. 8-32.

30. Cf.: Karpov S.P. Trapezundskaja imperija, p. 33.

31. Ibid., p. 27,77. The history of construction is reflected in: ASV, Senato, Misti, XLVII, f. 126v-127r - 24/VI-1407.

32. CM, 1423, f. xciii v, cxxiii v, cxlvi r, cliii r, cxcviii r, ccxviii v, cdxxxvii r, cdxxxviii r.

33. Bryer A. The estates, p. 388.

34. Vryonis Sp. The decline of medieval Hellenism in Asia Minor and the process of Islamisation. Berkeley, 1971, p. 239, note 576.

bour was seasonal and low payed[35]. Lumpen-proletariat was quite a numerous section of the Trapezuntine population. Not once it took part in robberies of Italian dealers and even riots and military actions against the Italian trading stations[36].

Another section of the population of the Pontic towns was represented by slaves. According to M. Balard, 1,5 thousand slaves were sold in 1385/86 in Caffa and there were not less than 4 thousand slaves in Pera in the middle of the XIVth c[37]. According to the massaria of Caffa of 1410/11 1350 slaves are mentioned in the deals between Caffa and Southern Black Sea coast only (Pera is not taken into account). The slaves were mainly transported to Sinope and Simisso. Genoese, Greek and Moslem merchants took an active part in the transportations. In the XVth century the role of slave-traders and patrons of Sinope increased. But slave-trade in the Empire of Trebizond and the number of slaves in its towns were not great[38]. The most important sources of slave trade for Sinope were the purchase of slaves in the Crimea and the Eastern Black Sea coast and also piracy.

The Genoese played an important part in the life of all towns at the Southern Black Sea coast. In Trebizond the Venetians were also quite important. Genoese and Venetian trading stations set up on the Pontos possessed exterritorial rights and their social stratification followed partly the model of the corresponding mother countries. But there was an important difference: among the population of those trading stations there was quite a lot of natives who got through «naturalisation» the restricted rights of Genoese or Venetian citizenship. Only a certain amount of Italians were permanently resident in the trading stations. Their population changed from time to time, a considerable part of it was constituted by representatives of the trading companies, who were resident in Pera, or Caffa, or Italy and also by the officials of the Maritime republics, appointed for a certain period of time, and by some

35. Cf.: Karpov Trapezundskaja imperija, p. 28.

36. Ibid, chapters 2-3.

37. Balard M. La Romanie, t. 1, p. 300, 306.

38. Cf.: Karpov S.P. Rabotorgovlja v. Juzhnom Chernomorje. Idem. Venezianskaja rabotorgovlja v Trapezunde (konez XIV-nachalo XV v.). - Vizantijskije ocherki. M., 1982, p. 191-207.

soldiers, archers mainly.

In spite of their juridical immunity and territorial isolation, the trading stations involved wide circles of local population in the orbit of their business activity and contributed to the social mobility of the inhabitants of the Pontic towns. In the second half of the XIV-XVth centuries more and more Greeks from Trebizond, Amisos, Kerasous and Amastris could be found at the service of Genoa as lower and middle rank officials, soldiers, mainly mercenary, sailors. Since the end of the XIVth c. they not seldom moved to Caffa and other Genoese trading stations to be domiciled there[39]. Whereas the Genoese held administrative and high military posts in the Empire of Trebizond, sometimes they were even incorporated in the ruling class[40].

The problem of the Italian colonization and commerce in the towns of the Southern Black Sea coast is complicated and multifaceted[41]. It can't be solved without taking into account many economic, political and social factors, among them, the peculiarities of stratification in the towns characterized briefly in the present article.

39. The process is analysed in: Airaldi G. Etnie e strati sociali negli insediamenti medievali italiani del Mar Nero. - Byzantinobulgarica, 1981, t. 7, p. 247-252.

40. Karpov S.P. Trapezundskaja imperija, p. 37, 122-123 etc.

41. Cf.: Idem. Italjanskaja torgovljia v Trapezunde i jeje vozdejstvije na ekonomiku pozdnevizantijskogo goroda. - Vizantijskij Vremennik, 1983, t. 44, p. 81-87.

ON THE PROBLEM OF TRANSITION FROM ANTIQUITY TO FEUDALISM IN BYZANTIUM

G. L. KURBATOV / LENINGRAD

One of the problems of current interest in modern Byzantinology is that of the genesis and development of the Byzantine feudalism with its specific peculiarities[1]. There still exist the tendences to regard Byzantium as a special, to some extent transformed Antique «ancient» state and society, a «traditional» society / according to G. Weiss, e.r. - Basically a «Late Antique» one till its end / for which feudalism was somewhat inorganic phenomenon brought partially «from outside»[2].

The recent studies show distinctly enough the specific features of Byzantine 11-12th century feudalism and, to some exent, the precondition of its formation in the 10th century[3]. The period from the 4th century to the 10th is, however, still largely disputable in its principal characteristics both in Soviet and foreign historiography. Some authors consider it possible to judge this period as a basically «organically» united one[4], other see it in this unity as a distinctly «Late Antique» / G.

1. Udal'cova Z.V.K. voprosu o genezise feodalizma v. Vizantii: postanovka problemy. - In: Vizantijskie Ocherki. M., 1971, s. 3-26. Udal'cova Z. V., Osipova K.A. Otlischitelnye cherty feodalnych otnoscenij v Vizantii/postanovka problemy/. - Viz. Vrem. 36, 1974, s. 3-30: Udal'cova Z. V. Nekotorye osobennosti feodalizma v Vizantii. - In: - Beiträge zur byzantinische Geschichte im 9-11 Jh. Praha, 1978, p. 3-31, etc. Some new works published after the 1980 edition were also examined when preparing the translation of the present paper.

2. See e.g.: Weiss G. Antike und Byzanz Die Kontinuität der Gesellschaftsstruktur. - Historische Zeitschrift, 1977, Bd. 224, s. 520-560: «Die Bizantinische Gesellschaft bleibt im Westentlichen die Gesellschaft der Spätanike». Comp.: Lemerle P. La notion de décadence à propos de l'empire Byzantin. - In: Classicisme et déclin culturel dans l'Islam. Paris, 1957, p. 268-27 etc. More in: Vavrinek V. The Eastern Roman Empire or Early Byzantium? A Society in Transition. - In: From Late Antiquity to Early Byzantium. Praha, 1985, p. 9-20.

3. See, e. g.: Udal'cova Z. V. Vizantiia i Zapadnaja Evropa: tipologischeskiie nabludeniia. Vizantiiskie ocherki. M., 1977, s. 3-65; Ľitavrin G. G. Vizantiiskoe obscestvo i gosudarstvo v X-XI vv. M. 1977.

4. Patlagen E. Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance 4-8 siècles. Paris, 1977, p. 426-431: «La fin véritable de l'evolution commencée avec, le 4^e siècle pourrait se situer au XI^e».

Weiss / or as an already «feudal» one / E. Lipshits /[5]. For some authors the major principal change in the development of the Eastern Roman society occures after the 3rd century crisis / G. Wiess, E. Lipshits /, for some - in the 7th century, and they definitly consider the 4-6th centuries in Byzantium's history as a Late Antique period while that from the 7th century as an early feudal one[6]. The new data, mostly aircheological have sharpened the problem of the role and significance of the 7th century crisis and those of that century as a whole for the development of the Byzantine society[7]. A natural question arises about a more accurate definition of the nature, the general role and specific features of the Byzantine society in 4-6th and 7-9th centiries, about the criteria for evaluating them. While for E. Lipshits the characteristic of the 4-6th century Byzantine society as a feudal one was largely determined by the concepts of small productional role of the slavery and of feudalization of landholding nobility, forms of colonate, and the state, for M. Sjuzjumov it is determined by the society's general slaveowining «nature», by the fact that still «strong was the class of slave owners»[8]. The investigators also give different evaluations of the role of the mass decay of cities and city life in the 7th century. While for the author of the present paper it has been a generalizing indication of the «end» of the Antuque society in Byzantium[9], E. Patlagean tends to see there «peut-être une simple étape» in its evolution[10].

5. Lipšits E.E. Ocherki po istorii vizantiiskogo obscestva i kultury. VIII-pervaia polovina IX vv. M-L, s. 23, 15: V IV v.v Vizantii feodalnyi sposob proizvodstva zahvatyvaet kluchevye pozicii.

6. Sjuzjumov M. Ja. Opinion on the book: Lipsic E.E. 2 Pravo i sud v Vizantii IV-VIII vv. M. 1967. - Viz. Vrem. 39, 1978, s. 227: «period IY-YI vv. v Vizantii byl ne petehodnym k feodalizmu, no poslednim etapom rabovladelcheskogo stroia». Litavrin G. G. Vostochnorimskaia imperiia v V-VI vv. Rannefeodalnye gosudarstva na Balkanah. YI-XIIvv. M. 1985, s. 21: iustinianova epocha prinadlez it k poslednemu eta rabovladelceskogo stroia, a ne k pevroi stadii istorii feodalizma».

7. Byzanz im 7 Jahhundret: Untersuchungen zur Herausbildung des Feudalismus. Berlin, 1978.

8. Sjuzjumov M. Ja. Zakonomerny perechod k feodalizmou i sintez. - Antichnaia drevnost i srednie veke, 12, 1975, s. 43.

9. Kurbatov G.L. Osnoynyie problemy vnutrennego razvitiia vizantiiskogo goroda v IY-VII vv./Konec antichnogo goroda v. Vizantii - 1971.

10. Patlagean E. Op. cit., p. 431.

In the present paper we are not going to examine all the aspects of this problem- the problem of «continuity and discontinuity» in development of Byzantine society and its institutions. We consider it reasonable to apply to the considered periods of Byzantium's history the principles of the sytem approach studies a society at each stage of its development as an independent organic system with tendences towards a certain unity, with its own relations and regularities[11]. It apears to us that the use of the system approach is especially suitable for studying the history of Byzantium social development with its large degree of continuity, both formal and informal. It is quite evident that we speak too often about the general and specific features of Byzantine statehood «in general» as a centralized autocracy and even despotism, but we rarely try to show the differences in its nature like, e.g. «late Antique» or «early feudal» one. We speak too often about certain general and rather abstract «fiscal» interests of the state and about general class elements and political trends, but much less we discuss the social foundations or the results of the general trends specific for this or that epoch.

The system approach is actually a more thorough and consisent application of the marxist-Leninistr theory of stages or phases of development to the study of certain historical periods where eache stage has its own specific system of relations and its own regularities of development[12]. Basing on the Western Roman Empire material A. Korsunsky, to our mind, has made a significant contribution to clarification of peculiarities and specific features of the Late Antique developmental stage exactly as a system, of the Late Antique relations as principally transformed enough, but on the whole –still slave–owning. in this sense he has accounted not only for the direct role of the slavery, but also for the effect of the whole system of relations and traditions. We consider that his approach to the Late Roman society

11. Afanasiev V. Dinamika socialnych sistem. - Kommunist. 1980, N 5.

12. Korsunskij A.R. Problema revoljuzionnogo perechoda ot rabovladelcheskogo stroia k feodalizmu v Zapadnoi Evrope. - Voprosy istorii, 1964.

No 5; Same author, Problemy agrarnogo stroia i agrarnoi politiki Zapadnoi Rimskoi imperii. - Vestnik Drevnej Istorii. O Socialnych revoluziiah v dokapitalisticheskich formazijach. - In: Problemy socialnoi revoluzii. M., 1976.

not just like a «new» society, but as a society which has made a multicentury way of long Antique development, with deep Antique herittage and traditions. From this point of view it seems to us that attention should be payed to A. Korsunsky's criticism towards the attempts of contrasting Antique «municipa aristocracy» as «slave-owning» against the Late Roman magnateism as «feudal». According to this conclusions both the latter and top municial nobility of the Late Antique epoch were, in principle, a united social layer and the ruling class in the Late Antique society[13]. He has also shown some specific features of the Late Roman statehood as the last in its essence form of the Antique statehood.

We should mention that for the Marxist theory of phases or stages of development, including that of the Late Antique society, the latter does not appear as just an eroch of complete decay and disintegration as it is sometimes depitimes depicted. It is actually characterized by a certain period of Late Antique rise and a rather longterm «system vitality»[14].

After the publication of the already mentioned review by V. Vavrzinek it is hardly reasonable to ennumerate the existing points of view on the 4-10th century Byzantium epoch. The author is, however, quite right saying that it was necesary to eliminate a certain confusion of terms and misunderstanding. The Conference was called «From Late Antiquity to Early Byzantium» while the report bore the title «The Eastern Roman Empire or Early Byzantium? A society in transition». In our understanding the «Early» Byzantium is the «Late Antique» one and therefore for us the «Eastern Roman Empire» is the same as «Early Byzantium». As to the transition, it, as we have seen above, has lasted till the 11th century and thus the «society in transition» is the 4-10th century Byzantine society.

We don't think the general avenues of development in «Eastern Roman» ans «Western Roman» societies had gone definitely apart as a result of the 3rd century crisis. Certainly we are far from the idea that due to the 3rd century crisis the latter society has turned to the feudal development like some of its Eastern neighbours and thus Byzantium since the moment of its appearance become a feudal of moving towards feudalism society. The theory of two societies –a passing Antique one in the West and an arising feudal one in the East– seems us unconvincing and hardly demonstrable for the societies of a similar «Antique» way of development[15]. We think that more convincing is the general view upon the late 2nd the 3rd centuries as an epoch of naissanee of the late Antiquity and upon the 4th and the following centuries as that of the formed Late Antiquity[16].

Already traditional are the disputes whether Byzantium and Byzantine society have ever been «born»[17] or that was just a continuation of the Eastern Roman society which has separated from the Empire and restored and maintained its own earlier traditions. With all these undoubtful aspects we should not disregard the actual common features suffered by the Empire in the 3rd century crisis and through the most of the 4th century. The Byzantine society appeared as a Late Antique one in its nature and relations. In this sense we agree with G. Weiss that if we were speaking of some foundating traditions we should have spoken of the Late Antique ones, of their heritage and those been not Late Antique in general, but, starting from the 5th century, its own Antique, i.e. - the Byzantine ones. The Byzantine society has passed though the Late Antique period in its own way, forming its own institutions differing from the Western roman ones and creating the basis exactly for Byzantine statehood. To our mind Early Byzantium has lived through a longer and slower epoch than the Western part of the Empire.

It is basing on this concept, as well as on the degree of

13. Korsunskij A.R. Problemy agrarnogo stroia i agrarnoi poliiki, s. 65.

14. Kuzisčin V.I. Poniatie obscestvenno-ekonomicheskoi formacii periodizaziia istorii rabovladelcheskogo obscestvs. From this point of view the Late Antique rise, the «renaissance» in the 4th or 4-5th centuries were neither the beginning of a «new» development, nor the evidence of an evolutionary social restruction.

15. Istorija Drevnego Mira. Pod redi M. Diakonova i dr., M., 1983, T. 2, S. 18.

16. Domenici Vera. La società del Basso Impero Roma - Bari, 1983, p. XIX: «periodo formativo della Spätanike (II-III secolo)».

17. It was not by chance that G. Dagron used in the title of his paper the word «birth», not «foundation» of Constantinople as capital: Naissanced' une capitale: Constantinople et ses institutions de 330 à 451, Paris, 1974.

developmental continuity, some scientists find it possible to put it «closer» to the start of feudal development, to «inner» feudalization of the Early Byzantine society as compared to the Western Roman one[18].

M. Sjuzjumov, e.g., has developed a theory of possible «inner» feudalization without the necessity of mass decay of the cities which he tended to ascribe mostly to the «outer» factors - Barbarian intrusions and installations[19]. The problem of their balance does exist but new archeological data demonstrate an increasing decay of a great number of Byzantine cities in the 7th century and their prolonged «nonrestoration» which can not be regarded only as a direct result of the malitary situation[20].

Perhaps the greatest achievement in recent studies on Byzantine Feudalism was the fact that after having disclosed many of its specific features they brought it out as a special type of feudal relations and development differing from both European and Eastern - the «self-Byzantine» one. Therefore many features of its peculiarity come from the peculiarity of the processes of its genesis. From such a point of view all possible attention should be payed to these processes in all their stages, iclunding the earliest ones.:s.

In Soviet historiography there are certain concepts concerning the genesis of feudalism, most authors divide it into two periods, the first one taking place within the disintegration of the Antique or primitive (Barbarian) society when certain preconditions and elements necessary for the further formation of feudal relations themselves appear, and the second one - the period of direct genesis and formation of these relations in early feudal epoch[21]. Therefore the genesis process of the

18. Barg M.A., Cherniak E.: B. Istoricheskie struktury i istoricheskie zakony. - In: Zukov E.M., Barg. M.A., Cherniak E.B. i dr. Teoreticheskie problemy vsemirnoistoricheskogo prozessa. M., 1979, s. 121.

19. Sjuzjumov M. Ja: Vizantiiskij gorod: Seredina VII - seredina IX vv - Viz. Vrem 27, 1967, c. 46; same author, vizantij roli zakonomernostei, faktorov, tendencij i slouchainostey pri pepechode ot rabovladelceskogo stroia k feodelnomou skom gorode. - Anticnaia Drevnost i sredniie veka.

20. Vavrinek V. The. Eastern Roman Empire. p. 19

21. Udal'cova Z. V.? Gutnova E.V. Genezis feodalizma v stranach Evropy. M., 1970.

feudalism actually comprises two epochs - the Late Antique epoch and the better part of the early feudal one, thus composing the «transitional period».

There is also an opinion that due to the lesser significance of the slavery, the early byzantine forms of dependence of the colons and the availability of large numbers of free land-owning peasants, and the peasant community of the 4-6th century Byzantium there appeared more favorable prospects for the evolution of the colonate towards some formes of feudal dependence, for a more intensive «feudalization» of the Early Byzantium. It should be metioned that the above undoubtful factus have been ones regarded by M. Levchenko in quite a different way. He saw there the facts which had not formed the preconditions for feudalization prodesses, but had only lightened the Antique society crisis and slowed down the decay of its foundations[22].

Nobody argues that the slavery was less common in thė Eastpart of the Roman Empire but we have no reason to speak of its intensive elimination during the named centuries[23]. In fact, we can rather see slave concentration among the richest holders and a decrease in the number of small and middle slave-owners. In the 6th century Byzantium the slaves were a definite and important cetegory of the rural population together with the colons. The major change in the use of slave labour lies still beyond the 6th century[24] with the rapid decey and destruction of large estates and the cities.

We can not disagree with M. Levchenko when he wrights that the presence of a significant number of free small land-owners and free colons had supported the existance of the polis, its economy, city market and support the existence curial estate.

Let us stop with constatating that the late Antique society itself is yet far from been thoroughly studied as an «organic» system with its

22. Levchenko M.V. Materialy dlia vnutrennej istorii Vostochno - rimscoj imperii V-VII vv. - Viz: Sbornik, M-L, 1945.

23. Lebedeva G.E. Kodeksy Feodosija i Iustiniana ob istochnikach rabstva. - Viz. Vrem., 35, 1973: same author, Socialnaja struktura rannevizantijkogo obscestva / po dannym kodeksov Feodosija i Justiniana / L. 1980.

24. Jannopulos P.A. La société profane dans l'Empire byzantin des VII^e≙ VIII^e et IX^e siècles. Louvain, 1975, p. 287.

own tendencies towards a certain inner unity, its own characteristic regularities, not as just simply «society in transition» in which something was passing away and something appearing. Examining separate elements, even the news ones, the investigators have often only put them together forgetting about their subordination to a certain system for which characteristic is the «tendency to subordinate all the elements of the society»[25]. It is from the systematic method point of view that Lenin's of society developmental phases is elaborated in our science[26]. Strictly speaking it is from these positions that we have to study, e.g. the contradictions between the concept of Byzantium's early feudalization[27] and the old concept of certain stagnation, conservatism of the Early Byzantine society[28]. In the first case we have the concept of the role of lesser distribution of the slavery, of less stringent forms of the colonate dependence, of the presence of large numbers of free peasants as the factors favorable for formation of some forms of colonate dependence which could come colse to and transform into feudal forms[29]. It is known that parikia, the nearest to feudal form of dependence, was uncommon in Byzantium early history[30]. We do not attempt to discuss the degree of intensity of slave labour elimination, but the results of investigations indicate that this process was rather slack and spontaneous and that till the fall of the 6th beginning of the 7th century rural slave-peasants were undoubtfully a definite «category» of rural population[31]. As to the slavery, as well as to the colonate, the late A. Korsunsky was evidently correct calling to look upon the Late Antique society historically not as upon some new society but bearing powerful traditions and hold-overs from the Antiquety[32]. From our point of view significant is the information of John Chrysostomus about the Antiochian poor who tried to obtain a slave even not of necessity but as a status symbol which discloses a certain social orientation typical even for the «low» masses of the society[33]. And finally we can hardly ignore P. Yannopulos who as yet has done the most detailed study of the 7-9th century Byzantine social structure and concluded that the qualitative change in the usa and the role of the slavery should be placed in the 7th century[34]. A. Korsunsky found no reason for contrasting, as some authors would like to do it, provincional magnates - the major «colon-holders» against «Antique-slave-owning» municipal aristocracy as «feudalizing» nobility[35]. To our view he was more correct in considering the latter to form together with the top municipal aristocracy a basically united social layer, the ruling class of the Late Antique society[36].

We shall yet come back to this problem relative to the Early Byzantium but even for the latter the colonate appears as a typically Late Antique form of dependence far from advancing in its development towards the feudal forms[37].

By the way, the marxist historiography does not postulate the Late Antique society as a society of complete decay and disintegration. On the contrary, in connection with the transition to the colonate it states a

25. Marks K., Emgels F.:? Sochinenija, t. 46, ch. I, s. 229/2 nd Russian edition/.

26. Kuzisciin V. I. Poniatiie obscestvenno-ekonomicheskoj formacii. ... Korsunskij A.R.O. socialnych revoliujach:

27. Lipšits E.É. Ocherki po istorii vizantijskogo obscestva i kultury, s. 23, 15: same autor; Pravo i sud v Vizantii, s. 39, 77. etc.

28. Levchenko M:V. Materialy: same author: Istorija Vizantii. Kratkij Ocherk. M. 1940.

29. Lipšits E.É. Pravo i sud, s. 77.

30. Lemerle P. The agrarian history of Byzantium from the origins to the twelfth century. Galway, 1975.

31. 'Ανδράποδα ἀγροικικά, τὶς τῶν γεωργῶν ἤτοι δούλων; Udalcova Z:V. Polozenije rabov v Vizantii v VI v? - Viz. Vrem. 1964, 24: Lebedeva G.E. Evoliuzija rabstva. - In: Lebedeva G.E. Sozialnaia struktura rannevizantijskogo obscestva, s. 11-68: same author: Kodeksv Feodosija i Iustiniana ob istochnikah/rabstva. - Viz. Vrem., 1973, 35: 1974, 36.

32. Korsunskij A. Problemy agrarnogo stroia i agrarnoi politiki; same ajthor: Ot Vostochnoi Rimskoi imperii k Vizantii. - Viz. Vrem., 1969, 29, s. 300-304.

33. Kubratov G.L.K. probleme rabstva v rannej Vizantii. - In: Problemy sozialnoj struktury i ideologii stednevekovogo obscestva, vip. 2, L., 1976, s. 3-11.

34. Jannopulos P.A., La société profane dans l'Empire byzantin des VII^{e}, VIII^{e} et IX^{e} siècles. Louvain, 1975, p. 287.

35. Stajerman E.M. Dervnij Rim: problemy ekonomicheskogo razvitija. M. 1978, s. 199-204.

36. Korsunskij A.R. Problemy agrarnogo stroia, s. 65.

37. Litavrin G.G. Vostochnorimskaja imperija v V-VI vv., s. 11-16.

certain economic rise characteristic for the Late Antiquety and the rise of cities demonstrating the still maintained vitality of the system[38]. For Byzantium that was period of 4-5th centuries certified after the works of G. Tchalenko by new investigations.

Undoubtful is evidentl the relation between the decay of the oldtype «consolidated» estates and the development of the village as a basic economic cell and a unit with the property evolution - the growth of large hand-holding, development of the colonate, involvement into the colonate dependence of small land-owners and free community peasants. The number of free rural population has determind the forms and position of the village in the large land-owners' estate system, as well as the longer process of strengthening its dependence and the degree of exploitation. Perhaps that was the reason for a longer rise of the Early Byzantine agrarian economy. Till the middle - second part of the 5th century the rural population was growing and the number of the villages was increasing, intensive was the construction of agricultural istallations, both private and communial[39]. The 5th century fall shows some elements of stagnation, of a changing situation for the peasant masses[40]. Maybe we can also regard it as related to the development of stronger forms of colonate dependence. D. Eibach definitely puts mass formation of the class of adscribticii within this period[41]. Have those two processes been related to each other? We do not atttempt to judge who was in fault for the worsening of the land-holders' actual position, but its worsening during the VIth century is undoubtful[42]. Some authors consider that the crisis has become imminent by the fall - the second part of the 7th century. That was the crisis of the colonate as exactly a Late Antique form of dependence[43]. Thus we can assume that in Early

38. Kuziscin V. I. Ponjatie obsestvennoekonomicheskoi formaziis 84-85.

39. Patlagean E. Pauvreté, p. 426-428.

40. Kurbatov G.L. Osnovnye problemy, s. 100; Patlagean E. Pauvreté, p. 234.

41. Eibach D. Untersuchungen zum spätantiken Kolonat in der Kaiserlichen Gesetzgebung. Köln, 1977.

42. Köpstein H. Die Agrarverhältnisse Ende des 6 Jh. - Jh.: Byzanz in 7 Jahrhundret, s. 22.

43. Köpstein H. Zur Rolle der Agrarbevölkerung in Byzanz im ausgehenden 6 und

Byzantium we see a sum of factors lightening and delaying the Late Antique social crisis which has occured under peculiar conditions but nevertheless was finally no less acute and unescapable. Some authors tend to put too close, if not together, the village and the community of late 6th-early 7th centuries (The life of Theodore of Sykeon) and the 8th century (The life of Philarete the Mersiful)[44]. Some aspects do give a reason for putting them close. However the village of the life of Theodore of Sykeon[45] was a village existing under the conditions of large private property domination which, according to some authors were «rebelling» against land-holders - city land-owners, both clerical and secular, the village dependent upon the city[46] and city's landawners. The village of Philarete the Mersiful was that of rural proprietors nearly unrelated with the city - a remote center of power[47]. What brings them close - the communial solidarity - to our mind only stresses the differences between the occuring processes - the worsening of the economic position and the growth of social solidarity and consolidation under such conditions. This indicates that the community, unlike under the conditions of the Western Roman Empire, could contribute to its own liberation. Perhaps that was an important inner reason, for the Early Byzantine state not to follow the fate of the Western Roman Empire. The roots of such a situation should be perhaps found in the specific features of the position and traditions of the East Roman community including its long historical development within the polis and in the polis territories.

Important now is also the fact that we are able more distinctly to disclose the inter-relations and inter-influences among the development of agrarian relations, village and city. In the light of recent

7 Jahrhundret. - Jahrhundret. - In: Byzanz im 7 Jh. Die Problemes der Herausbildung des Byzantinischen Feudalismus. Berlin, 1977.

44. Loos M. Quelques remarques sur communautés ruarales et la grande propriété terrienne à Byzance (VII-IX siècles). - BSl., 1978, 39, 1.

45. Vie de Theodore de Sykeôn. Ed. A.-J. Festugière, Brux., 1970.

46. Kaplan M. Les villagéois aux premiers siècles byzantines (VI-X siècles): Une sociétè homogène? - Bsl., 13, 3, 1982, p. 202-217. Patlagean Pauvreté, E. p. 285.

47. Žitie Filareta Milostivogo - IRAIK, y. 1900; Kazdan A.P., Chichurov I.S. O strukture vizantiiskogo obscestva VII-IX vv. Problema sozialnoi statifikazii i kniga P. Jannopoulosa. - In: Viz. Ocherki, C. 123, Yannopulos P.A., La société, p. 182.

archeological data the dynamics of the Late Antique city development appears more vividly in its tendencies. Firstly, characteristic for the Late Antiquity, both in the East and in the West, was a certain growth of big cities largely reflecting the changes in social and administrative-political structure of the society - the strengthening dominance of large land property and concentration of its holders, the same as of the regional administrative / military / clerical activity in large centers[48]. Secondly, there was a rise and animation of the coastal cities. Both aspects can be regarded as a reflection of the processes characteristic just for the Late Antiquity, to some extent - a stage phenomenon, but on the whole - not as a reflection of general city prosperity and economic rise. The rise of large cities based to a great degree on the decay of small towns while the animation of sea trade and transportation came also not from the general increase in exchange but from the growth of meaning of sea ways due to the decay of the old land road net and increasing expenses and dangers of land transportation[49].

For the Early Byzantium we perhaps should also mention a certain delay in this process which, however, does not permit to conclude that till the fall of the 6th century there has been a general prosperity of the cities and therefore to ascribe its end only to the outside circumstances[50]. Naturally, in the 4-5th centuries city prosperity was also affected by the impoverishment of the city community and the curial estate. On the other hand the rise and animation of the 4-5th century village brought evidently a certain stability to the city market. The above depicted changes in the village coinside «in a strange way» with the changes in the Early Byzantine city life in the 5/6th century margin[51].

We can reasonable consider that in general the period of the Late Antique rise or animation in Byzantium has finished by the fall of the 5th century. That time was the start of stagnation followed by the decay

48. Kurbatov G.L. Osnovnye problemy, s. 80-119.

49. Same paper, p. 46-80.

50. Kirsten E. Die byzantinische Stadt. - Berichte zu XI Int. Byzantinistenkongeß, V., Wien, 1958; Claude D. Die byzantinische Stadt im 6 Jahrhundret. München, 1969 (Byz. Archiv, 13); Foss Cl. The Persians in Asia Minor and the end of Antiquity. - EHR, 1975, 90, etc.

51. Kurbatov G.L. Osnovnve problemy, s. 100; Patlagean E. Pauvreté, p. 234.

of agrarian economy and, consequently, the city. One can agree that a certain strengthening of the village in the 5th century has restrained he decay of small town trade and craft significance. For the 5th century Theodoret of Kyr marks only the loss of their «former prosperity«[52]. The late vth - early 6th centuries present already a different picture of the beginning of a deeper decay of small towns, the move of their trade and craft population to the larger cities, the growth of city clerical estate and monks and poorification of trade and craft masses[53]. The existing data do not permit to regard the abolishing of chrysargyron by Anastasis as a result of the general prosperity rise. On the contary, it reflected the increasing inability of the masses to pay the tax.

The 4-5th century rise of the big cities can be regarded, especially now, with the new archeological data, as an economically sound phenomenon of their animation with concentration of nobility, population, demand and its satisfaction, with relative prosperity of trade and craft mass, increase in wealth and economic significance of its top. The late 5th - 6th centuries give a different picture- an increasing concetration of the poor, unification of the «middle» layers, social polarization clearly seen through the evolution of building, increasing pauperization of the masses which has become a characteristic feature for the whole city life development in the 6th century[54].

We do not know to what degree the processes occuring in the city and in the villages have already during that period started to form the preconditions for the increase in the role of self-village, rural craft production[55]. Undoubtful it is the 6th century growth of large settlements near the cities, the boroughs, which could have been related to the already beginning process of «dispersion» of the city as an ultimate center of craft and trade, a definitely city-type settlement[56]. In

52. MPG 82, col. 517.

53. Comp. also: Dagron G. Les moines et la ville. - In: TM, 4, 1970.

54. Patlagen E. Pauvreté, p. 234-235.

55. Kurbatov G.L. Osnovnye problemy, s. 37-43; Magoulias H. J. Trades and crafts in the sixth and seventh centuries as viewea in the lives of the Saints. - BSl, 1976, 37, 1, p. 11-35.

56. Dragon G. Entre village et cité: la bourgade rurale des IV-VIII siècles en Orient. - Koinonia, 1979, 3.

the 7th century Byzantine Sicily, e.g. this process has led to transformation of cities into larger as compared with the others rural settlements[57] while in the district of Troad it has caused the formation of local rural centers undermining the city significance[58]. Most of the authors agree that the 8-9th century Byzantium was not a «city country», that instead of the former «upto 1000» it has maintained no more than several scores of cities with decreased and agrarianized population[59]. We do not try to establish to what degree the major part of the Early Byzantine cities of the late 7th centuries can be already as «not cities», but judging by their evolution one can conclude that by the beginning of massive intrusions and istallations of the late 6th- early 7th centuries most the cities have reached the limit of their city existence, theinner critical situation which obviously helped the vigorous outside to become so destructive for the fate of the cities. The concept of «mass downfall» of the Early Byzantine cities is evidently correct[60].

Perhaps we can speak of other then partial preservation of cities results significant for the further development of Byzantium. We can see them, particularly, in the fact that the Early Byzantium city decay has evidently to a certain degree facilitated the development of craft production in the village and its rather high level in the early Middle

57. Guillou A. La Sicilie byzantine: état de récherches. - Byzantinische Forschungen, 1977, Bd. V? Idem. Transformations des structures socio-économiques dans les monde byzantin du VI au VIII siècle. - ZRVI. XIX. 1980 p. 71-80.

58. Cook J.M. The Troad. An archeological and topographical study. Oxford 1973.

59. An Early Byzantine «small town» had 5-10 thousands of inhabitants, an «average» one —more and a large one— from 30 to 250 thoisands. In the middle of the 6th century in Constantinople there were 350 thousands of inhabitants. Even the 12th century Lampsacus (an «average city») had upto 1000 inhabitants, a large city (Andrianople) had 2 or more thousand people. Litavrin G.G. Vizantijskoe obcestvo, s. 110-127). According to Jacoby the 8th century Constantinople upto 100 thousands of inhabitants (Jacaby D. La population de Constantinople a l'epoch byzantine. - Byz., 31, 1961; according D. Mango - only 40.000). Thus against 5-6 mlns. of the 4-6th century city population (1/4) we have no more than 200-250 thousands in the 8-9th centuries.

60. Zakythinos D. La grande breche dans la tradition de l'Hellenisme du VII-e siècle - In: Byzance: Etat, Societé-Economie. London, 1973. Review of the new archeological data see in: Byzantina, 9, 1977.

Ages was a result of the earlier massive existence of Byzantine cities.

From the new archeological data it can be vividly seen that the fate of the Early Byzantine city was quite different in the territories conquered by the Arabs and in those remaining with the Empire. Nowadays hardly anybody would try to directly compare the 8-9th century Byzantine society with the «city society» of Khalifate[61]. As the modem data indicate all former Early Byzantine cities in the Khalifate territory have generally maintained their former population numbers and continued to develop[62]. To some extent it is to this Early Byzantine city heritage that they ascribe the city type of the Khalifate society. We are not going to argue against it this but when comparing this aspect with Byzantium of the same century one can't avoid asking what role has played the Arab conquest itself in maintaining and animatingthe economy of former Early Byzantine cities under the conditions of Khalifate?

A significant role in support of cities and city life in the Late Antiquity they rightfully ascribe to the curials and curial estate. Wellknown is the Eastern provinces of the Roman Empire the municipal aristocracy was larger in numbers and more powerful while the large land-holders were weaker than in the West[63]. The new work by W. Schubert[64] gives no reason for re-estimating the degree of prosperity loss among the curial estate by the beginning of the 5th century. Till that period it maintained the liberty of allienating their property (C.T.X, 35; VI, 62, 4). The estate had not been impoverished «as a whole» but in the 5th century the greater part of its poperty became concentrated with the richcurial top. Due to this till the fall of the 5th century the curies were able «to rule the cities» (J.Lydi. De magistr., III, 17). By that time the situation had changed but in evaluating the social

61. Patlagean E. Pauvreté, p. 431: «La societé c'est fait réelement rurale».

62. Bolšakov O. B. Srednevekovy gorod Bliznego Vostoka / YI-seredina XIII vv/. M., 1984, s. 43.

63. Jones A.H.M. Later Roman Empire, p. 582.

64. Schubert W. Die rechtliche Sonderstellung der Dekurionen in der Kaisergetzgebung des 4-6 Jahrhundert. - Zeitshr. der Savigny - Stiffung für Rechtsgeschichte. Weimar, 1969, Bd. 86, S. 287-337; comp.: Chrysos E. Die angebliche Abschaffung der Städtischen Kurien durch Kaiser Anastasios. Byzantina, 3, 1971, s. 93-102.

nature of the Early Byzantine ruling top we apparently can't ignore the fact that it has been «new» rather relatively. The research by G. Dagron[65] has stressed once to what degree the senator estate had been actually formed (at the increase of the number of Constantinople senators from 300 to 2000 in the middle of the 4th century) of East province municipal aristocracy. He has noted the similarity of the size of their lands as compared with the property of the rich curials, the importance of hereditory land-owning as a factor of stability of the estate's complement, its landholding nature and the duration of the penetration of top curials into the senatorial estate in the 5th century. Remembering that the representatives of the families of the latter have maintained their curial duties we think it reasonable to conclude that genetically the Byzantine senate aristocraty was very closely connected with the municipal top, was mainly formed and composed on the basis of the latter and even in the 5th century was more closely related to it both proprietory and through municipal duties[66]. For the Early Byzantium as compared with the West we have even more reasons to regard them as a united social layer which in the 5th century has transformed into «imperial aristocraty» dominating in the capital and provinces and closely connected both with state service and with cities and city life in their provindes. Usually they pay attention to a more or less obligatory involvement of city nobility representatives to this or that type of city activity.

Actually the picture was much more complicated. The reasons were not only the social traditions and city patriotism. Apparently the links of the nobility with the city community were deeper: posession of this or that property related to the city, curial and state property due to the city and implementing the execution of certain city functions[67].

65. Dagron G. Naissance, p. 135-188.

66. Basing on these data we hardly find many reasons to regard the greater part of the senator aristoctacy in Early Byzantium as largely «new», reaching its position through the service. The latter has rather been «added» to the «old» one. Dagron has convincingly demonstrated that in Early Byzantium there had been no special «service» nobility, as well as there had been no «money aristocracy». A.A. Chekalova Chekalova A.A. Senatorskaia aristokratija Konstantinopolia v pervoj polovine VIv.-Viz. Vrem 1973, т. 34, s. 15-21.

67. See: Kurbatov G.L. Razlozenie antichnoj gorodskoj sobstvennosti v Vizantii Iv

Therefore we can regard their high degree of proprietory relations with the city community activity as a heritage of the Antique polis.

That is why we should speak about the Early Byzantine «city nobility» not just as about «independent» proprietors, but as about generally specific Late Antique nobility having many links with the city, its municipal life and its functioning. This contains the real historical, economic and social foundations for their support, at least till the 7th century, of the city life. There existed a «transformed» Antique but principally a united on its basis Late Antique city self-governing system representing all major proprietors of the city and organically comprising curial and clerical top which has been supported by the curies as its executive agency. In a specific way this system supported the city life with the help of the state.

Perhaps not quite correct are those authors who draw just a straight line of development of large property, «emperial», «provincional» nobility, aristocracy from the 5th to the 10-11th centuries[68]. In the Soviet literature they rightfull note the lack of reliable documental data about its preservation and size in the 8-9th centuries[69]. The archeological data rather stress the size of its disappearence then that of the preservation[70]. The new integrated revision of the 8-9th Saints' life-describing literatire attempted with taking into account the above mentioned data and the comparison with the 4-7th centuries information provides us with a picture of actual disappearence of the suburban estate zone, the estates of the city noblemen, the proasteia, i.e. the

-VII vv. - Viz. Vrem., 1973: Fichman I.F. Oksirinch-gorod papirusov M., 1976, s. 24-87, 248: Recently, it was most brilliantly demonstrated by G. Gaskou (Les grands domaines, la cité et l'état en Egypte byzantine. - TM, 9, 1985).

68. Dagron G. Naissance., p. 185.

69. G.G. Litavrin (Vizantijskoe obscestvo i gosudarstvo, s. 70) considered that the large private estates in the 8-9th centuries have been an «exeptional» phenomenon. For more details: Udal'cova Z.V., Osipova K.A., Formirovanie feodalnogo krestianstva v Vizantii / VII-VI vv./ In. Istorija krestianstva v Evrope: Epocha feodalizma, T.I.M., 1985, c. 404.

70. Adrahamse D. Hagiographic Sources for Byzantine Cities. Univ. Microfilms. Ann Arbor. Mich., 1967. D. Abrahamse concludes that the old suburban estates which belonged to city nobility nearly disappeared in the 9th century (p. 138) and by that time the city had no significant class of influential local land-owners (p. 208).

picture of actual disappearence of the formely powerful layer of city landowners - the ktitors[71]. The picture of a simple changeover from the «old» notibitily to the new, the thematic nobility and of the transition of the property of the former to the latter, i.e., of a greater continuity in the development of large land-owning can be perhaps regarded as a not enough convincing theoretical assumption. The latest work by Lhungis demonstrates that the «change» of the Byzantine ruling class was a long and complicated process, probably accompanied by the general decay and weakening of the old large land property during a certain period, but not by the simple change of the owners[72]. The researchers pay now more and more attention to the fact that in the 8th - middle of the 9th century the land property of small holders, peasants and stratiots was strengthening and developing[73]. These facts enable to derive from the data no the fate of the old land-owning the fact of «disappearence» of the old «city» Late Antique nobility which had ruled in the life of the Early Byzantine society and «disappearence» of its land property in the 7-8th centuries and to assume that the process has been rather radical while the appearence of the new was long and complicated. This is perhaps the explanation for the power and stability of the peasant-commune land property. One can speak more of a break in the development of large private land-holding from the 5th towards the 10th century than of its continuity[74]. Thus we should speak not simply about the formation and development of large provincial land-owning nobility during the Early Byzantine epoch, but rather about undermining in the 7th century the former supremacy of the strongly connected with the city Late Antique landholding, one of the basic supporting elements of the Late Byzantine city. That carries the most important

71. Comp.: Bouras Ch. City and village: urban design and architecture. - In JÖB, 3112, Wien, 1981.

72. Λουγγή Τ. Δοκίμιο για την κοινωνική εξέλιξη στη διάρκεια των λεγομένων «Σκοτεινών αιώνων». (602-867). Αθήνα, 1985.

73. Litavtin G.G. Vizantiiskoe obscestvos. 127; Köpstein H. Stratioten und Stratiotengüter im Rähimen der Dorfgenieinde. Einige Bemerkungen. - In.: Beiträge zur byzantinischen Geschichte im 9-11 Jh., Praha, 1978, s. 81-98.

74. Ostrogorsky G. Observations on the aristocracy in Byzantium. - DOP, 25, 1971, p. 3-12.

inner reasons determining his deepening decay in the 8th-middle of the 9th centuries[75].

The new material, primarily the archeological data for the 7-10th centuries, makes us to take a somewhat different view upon the social and economic position and significance of the church in the life of the city and the society in the 4-7th and 8-9th centuries. The growing power of the church and the clergy during the 4-7th centuries[76] has to a great deal supported the concept of the church as a «saviour» of the city[77]. The new data, together with the new research on the church role and position in the Early Byzantine social life enable us to speak with more certitude about the «Late Antique» church, i.e. a special period of the development of Church with a more expressed indissoluble and specific for this time ties of its evolution with social conditions of the epoch. It is not by chance that they nowadays often describe it as a «city» church, stress its «city-oriented» - «city-centristic» activity[78]. Basically it means the old «polis» tendencies and traditions which in the 4-6th centuries have penetrated into and predetrmined some directions of the church's activity in city life. On the one hand, more definitely appears the relation between the processes of growing church power and influence in the city and the decay of the old polis foundations, prosperity of the Antique city (rapid growth of city and suburban monasteries, church property, charity establishments under the aegis of the church, growing

75. It is by chance that those who study the 8-9th century Byzantine social structure pay more and more attention not to simply «provincial», but to the «village» origins of the new Byzantine nobility appearing from the «provincial rural aristocracy» and unrelated to the old city one of the 6-7th centuries. (Jonnopulos P.A. Lasociété, p. 14-19, 1987).

76. Levchenko M.V. Zerkovnye imuscestva V-VII vv. Vostochno-Rimskoj imperii. - Viz. Vrem., 1949, 2/17/, s. 11-59. Wipszycka E. Les réssources économiques de l'Eglise dans l'Egypte byzantin. Paris. 1968.

77. Sjuzjumov M. Ja. O funkzijach rannesrednevekovogo goroda. - Ant. Drevnost i srednije veka, 14, 1979, s. 44: same author; O roli zakonomernostej, faktorov, tendenzij i sluscainostej pri perechode ot rabovladelcheskogo goroba k feodalnomu v vizantijskom gorode. - Ant. Drevnost i srednie veka, 3, 1965.

78. Frend H.M. City and country on early Christian centuries. L., 1980; Brown P. The Making of the Late Antiquity. L., 1973; Frend W.H.C. The rise of the monophysite movement. Cmbr., 1972, p. 219-220.

numbers of the clergy and monks, etc., as phenomena related to a certain stage of the city life decay). On the other hand we see the dependence of the church's prosperity and power upon the condition of the city community in all the three aspects, i.e. economic, social and political, from the donations of rich citizens and support of the people[79]. Needless to remind that the city clergy were through their origin itself mainly bound to the polis tradition (as Synesius, for example), to maintaining these traditions. A. Hohlweg has convincingly refuted the understanding of 5-6th century bishops as a kind of constant «civic» official heads of the city government. We do not argue againts the great economic abilities and potentials of the 5-6th century church but as to its social and political weight and authority, as Hohlweg has shown, the actual role of the church and the bishops in the city's affairs was based on their moral role and authority and the support of still powerful city community. The role of «defenders» of the community was largely determined and «forced» by that support[80]. It resulted not only in giving the 5-6th century bishop activity a certain accent as a protective element of the old, though transformed, minicipal polis traditions and local self-government[81]. We can also speak of a certain direct dependence of church and bishops' power and position in Early Byzantium upon maintaining the ramainders of the Late Antique city prosperity, power and significance of the city community itself as a specific support for their «Early Byzantine» power.

The archeologal explorations in Sardis have shown us that this great Early Byzantine city, provincial and metropolitan center in the 9-10th centuries already existed only as a Metropolitan seat, as a metropoly surrounded by villages[82]. There was no city in the real sense: the reach quarters of city land-holing nobility, merchants and artisans, trade places, city or suburban monastries or estates, city of suburban profitable property. Other data present us a picture of their gradual disappearence during the 7-8th centuries[83]. According to D. Constantelos that was also the time of disappearence of most of the church's charity establishments which have been so numerous and constantly increasing in numbers in the 5-6th centuries[84]. Now perhaps we have reason to speak mainly not about the «contribution» of the Early Byzantine church to «preservation» of the city, but, basically, about the church's power and prosperity dependence on the city and, consequently, about the real role of the existence of the Late Antique city and city community as a principal factor determining the Late Antique power and influence of the church and its institutions. We can speak also and about the effect of the Early Byzantine city decay, its agrarianization, decrease in population and economic activity upon the economic position of the church and local bishops which have been mostly left actually without the «cities», without their former city and suburban profits and income, the former real mass of city population. The contrast between the position of provincial bishops and the numbers and wealth of the city clergy in the 4-6ith and those in the 8-9th centuries is rather vivid[85]. We have reasons enough to consider that not only lagre and middle secular land-holding, but also the church one as well as many of the church's profits suffered significantly in the 7-8th centuries. Thus we may speak about certain «breakdown» of the economic power of the «old city» church with the decay of the Late Antique city[86]. It is quite possible that it was just during that period and under those conditions that the church had for the first time actually transformed form the Late Antique «city-centric» system into a real

79. Comp.: Jones A.H.M. Church finances in the fifth and sixth centuries. - JTS, XI, I, 1960, p. 84-94.

80. Hohlweg A. Bishof und Stadtherr im frühen Byzanz. - JÖBG, 1971, 20, 19, s. 51-62.

81. Liebeschuetz J.H.W.G. Antioch. City and imperial administration in the Later Roman Empire. Oxf., 1972, p. 241: «The bishop was thus a real heir of the tradition of local autonomy».

82. Foss Cl. Byzantine and Turkish Sardis. Harv. Univ. Press, 1976, p. 16-51; Kurbatov G.L.K. probleme tipologii vizantijskogo goroda, In: Srednevekonij gorod, vip. 6, 1981, s. 27-28.

83. See also: Abrahamse D. The Hagiographic Sources.

84. Constantelos D. Byzantine philanthrophy and social werfare. New Brunswik; New Jersey, 1968.

85. Litavrin G.G. Vizantijskoe obscestvo, s. 196.

86. According to D. Abrahamse the hagiographic literature also shows the picture of a sharp decrease in wealth and numbers of the city «white» clergy in the 8-9th centuries. Comp.: Winkelmann. Kirche und Gesellschaft in Byzanz vom Ende des VI bis zum Beginn des VIII Jhdts. - Klio. Bd. 59, 2, 1977.

«territorial» Middle Age one. By this way was predetermined its somewhat different role and significance for the life of the Middle Age Byzantine city.

A better attention should be payed to studying the differences among the aspects of the church's position in the Early Byzantine epoch and during the later period. We, however, can't disregard the rather traditionally polis and to a certain degree «forced» elements of its city activity in the 5-6th centuries[87], as well as the transformation of its many «social in their nature duties and functions into «private» proper church functions during the 8-9th centuries[88].

Still not yet studied enough is the relation between local religious conflicts in the Early Byzantine city and the aggravation of social contradictions there, and the problems of development of the crisis of the inner polis structures and relations. But even after the publication of A. Cameron's paper[89] we hardy have any reason to deny the tight relations between the struggle of the Early Byzantine parties and the sharpening of social contradictions[90]. We tend to regard this struggle as a form specific in its essence for the Late Antiquity[91]. The party struggle reached its culmination point with the climax of the Early Byzantine society in the late 6-7th centuries and after has actually lost its significance, as we can see it now, not only due to the loss of just the

87. Kurbatov G.L.: Lebedeva G.E. Gorod i gosudarstvo v Vizantii v epochu perechoda ot antichnosti k feodalizmu. - In: Gorod i gosudarstvo v Drevnih obscestvah: L.: I., 1982.

88. Constantelos D. Byzantine philanthrophy; while Liebeschuetz regards the 6th-early 7th century bishop as the actual heir of the municipal autonomy traditions, Abrahamse stresses for the 8-9th centuries that the church and its institutions in the city of the period have not acted as a more or less real basis of the municipal life and activity (p. 133). During the certain period the actual elements of municipal self-government were more represented by the «thematic officials», i.e.- the state officials (p. 173).

89. Cameron A. Circus Factions, Blues and Greens at Rome and Byzantium. Oxf. 1978.

90. Kurbatov G.L.: Esce raz o vizantijskih dimah. - Srednevekovvi gorod, 3, 1975, s. 3-22.

91. Kurbatov G.L.K. probleme tipologii gorodskih dvizenij v Vizantii. - In: Problemy sozialnoj struktury i ideologii srednevekovogo obscestva, Vip I.L., 1974, s. 55-61.

Eastern provinces, but also owing, to the deep decay of the cities and city life in the 7-8th centuries.

We have already cited the opinions on how the polis, though already transformed, had continued during the late Antiquity to be the most important element of the socio-political system of the society. Now we have enough facts to abstract from purely economic/fiscal interests of the state. No less important for the period of the old society decay and disintegration were the state's principal social notions. A.H.M. Jones has found en apt formula postulating that with the transition to Dominate the Eastern Roman city municipal top has managed «to relay to a great degree» upon the state «the care of the cities»[92]). It means therefore that with the beginning decay of cities and city life, with the growing inability of the curies to maintain them the state was forced to get more actively involved in supporting the city life[93]. The state administration was even made officially responsible for this[94]. Thus it is possible to speak not just about forcing curies through an increasing pressure like it has been depicted before, but also about the fact that together with them itself was forced to get involved into solving this task. Great sums were spent on city reconstruction from the state funds, as well as on the maintenance of the municipal functions[95]. The objective was, as we can see it, exactly the «restoration» of the former city magnificence and their splendour, αξίωμα πόλεως. (Nov. Just. 128, 18). The same can be said about the preservation of social privileges of the city population[96]. Till the very end of the Late Antiquity the city and its citizens were in the focus of attention of the emperial legislation[97]. Thus we may speak about ultimately conservative social policy of the Early Byzantine statehood which had hampered

92. Jones A.H.M. The decline of the Roman Empire. L., 1976, p. 217.

93. D. Zakythinos considers that the Late Antique - Early Byzantine state structure has come largely from the decay of the city and the city system. Zakythinos D.A. Byzantinische Geschichte. Wien, Graz, Köln, 1979, s. 14.

94. Jones A.H.M. The Decline, p. 217.

95. Jones A.H.M. The Decline, p. 250; Liebeschuetz J.H.W.G. Antioch, p. 136-149.

96. Kurbatov G.L., Lebedeva G.E. Gorod i gosudarstvo, s. 63-65.

97. Ahrweiler H. L'idéologie politique de l'Empire byzantin. Paris, 1975, p. 29.

the development of many natural processes and in doing so obviousuly sharpened the Empire's social crisis. The state has accordingly orientated the church and charity activity which also were directed largely only towards the city and its population[98]. In the 7-8th centuries they had to abandon this policy and therefore we can speak of a somewhat different, more Middle Age policy of the state towards the city, about a certain departure from the Late antique traditions. Constantinople, being the capital, has taken a unique position. The other cities have lost their former Late Antique privileges.

Thus we can speak about the Early Byzantine society of the 4-6th centuries as principally a more conservative and stable version and type of the Late Antique society which acquired greater stability due to the avaliability of large masses of free and semi-free population. It has also determined the great role of the state in organizing and carrying out its exploitation, both state and private. Byzantium's statehood of that time can hardly be regarded as just a strengthening unlimited monarchy tending towards complete elimination of the polis structures. Characteristic for it, as exactly the last form of the Late Antique statehood, was rather a more close combination of those structures with the state organization, determined preservation of a certain balance between governing and self-governing based on the polis-city one. Because of this we do not have resons enough to contrast the elements of city self-governing against the state government. In this aspect the whole Early Byzantine social system has served the city and support of the city life and therefore we should not underestimate the effect of its 7th century crisis for the further fate of the city, city community and, consequently, all the Late Antique system of relations.

We consider we have not sufficient reasons to overestimate the degree of confrontation of interests between the large land-owners and the state. The powerful public and legal foundations for exploitation of the colons were unescapable under the conditions of the Early

98. Knecht E. System des justiniarischen Kirchenverinögensrecht. Berlin, 1905; Meyendorff J. Justinian, the empire and the church. - DOP, 22, 1968, p. 43-60; Kaplan M. Les propriétés de la couronne et de l'église dans l'Empire Byzantin (V-VI siècles). Paris, 1978; Udalcova Z.V. Sozialnoekonomicheskaia i administrativnaia politika Justiniana: za konodatelnye reformy: Zerkovnaja politika: - In: Istorija Vizantii, t. I.M., 1967, s. 219-282.

Byzantine life. They largely provided a high degree of exploitation of the coloniadscriptici but at the same time maintained significant elements of their legal abilities and turned the peasant community into a united social structure. Perhaps this fact explaines the depth of the conflict in the social situation of the 7th century.

At present we do not have sufficient reasons to state that during that and the following centuries the domination of the old city-related large and middle land property was undermind less drastically than in many Western regions, the same as the colonate forms of dependence[99]. We perhaps can speak about the summed effect on intrusions and installations of the new population and the struggle of the Early Byzantine peasantry upon the dimensious of domination of the peasant's land property in Byzantium. The latter was strong and long-termed while the decline of the cities and city land-owning proprietors through the 8th century only stretched the limits of this process. The Byzantine statehood of the 8-9th centuries was based already on a completely different social platform as compared with the Early Byzantine - Late Antique one.

99. Udal'cova Z.V., Osipova K.A. Formirovanie feodalnozavisimogo krestjanstva s. 401-404.

ΟΙ ΒΥΖΑΝΤΙΝΕΣ ΚΛΕΙΣΟΥΡΕΣ ΚΑΙ ΚΛΕΙΣΟΥΡΑΡΧΙΕΣ

ΜΑΡΘΑ ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ-ΙΩΑΝΝΙΔΟΥ / ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗ

1. Οι «κλεισούρες», οι στενές διαβάσεις μεταξύ δύο βουνών ή δύσβατων τόπων, τα «δυσκολοπάτητα και στενά μονοπάτια που επειδή κατά κάποιο τρόπο είναι κλεισμένα ονομάζονται κλεισούρες», κατά την ετυμολογική ερμηνεία του Λέοντα Διακόνου[1], ως λέξη απαντούν για πρώτη φορά στη βυζαντινή περίοδο. Η λέξη «κλεισούρα» θεωρείται ότι προέρχεται από το μεσν. λατινικό clausura με παρετυμολογική επίδραση του «κλείνω»[2].

Ο Προκόπιος πρώτος μας δίνει τη γεωγραφική έννοια του όρου, όταν περιγράφει το δύσβατο και δυσπρόσιτο της Λαζικής: «Πελώριοι σκόπελοι», γράφει, «που υψώνονται κι απ᾽ τις δύο πλευρές της χώρας δημιουργούν σ᾽ αυτό το σημείο στενωπούς που εκτείνονται σε μεγάλο μήκος» και προσθέτει: «αυτού του είδους τις διαβάσεις (διόδους) οι Ρωμαίοι ελληνίζοντας ονομάζουν κλεισούρες»[3]. Ο ίδιος πάλι συγγραφέας αναφερόμενος στα βουνά της Μαρτυροπόλεως παρατηρεί: «... βουνά απότομα και χωρίς καθόλου διεξόδους στα σημεία που προσεγγίζουν δημιουργούν δύο στενές διαβάσεις, οι οποίες απέχουν ελάχιστα μεταξύ τους και ονομάζονται κοινώς κλεισούρες»[4].

Οι κλεισούρες του συνοριακού κυρίως χώρου δια μέσου των οποίων περνούσαν μεγάλες οδικές αρτηρίες του κράτους είναι προφανές ότι αποτελούσαν σημεία σπουδαίας στρατηγικής σημασίας, διότι μόνο μέσα από αυτές ήταν δυνατή η επικοινωνία των εκατέρωθεν των βουνών περιοχών και επομένως η κατάληψή τους απέτρεπε τη διείσδυση στο κράτος εχθρικών δυνάμεων ή αντίθετα επέτρεπε τη βαθιά διείσδυση στο εχθρικό κράτος φιλίων δυνάμεων.

1. Λέων Διάκονος 130.16 κ.ε. (CB): «δυσέμβολοι καί ἐστενωμένοι ἀταρπιτοί, ἅς καί κλεισούρας, διά τό οἱονεί κατακεκλεῖσθαι, κατονομάζουσι, παρά τῶν Σκυθῶν οὐ παραφυλάττονται, ...». Πρβ. και αυτ. 171.8-9.

2. Βλ. Ε. Κριαράς, Λεξικό της Μεσαιωνικής Ελληνικής Δημώδους Γραμματείας (1100-1669), Θεσσαλονίκη 1969 κ.ε.

3. Προκόπιος, Περσ. πόλ. II. 29 (I. 293.13 κ.ε., έκδ. J. Haury): «Σκόπελοι γάρ ὑπερφυεῖς ἐφ᾽ ἑκάτερα τῆς χώρας ὄντες στενωπούς ἐπί μακρότατον ἐνταῦθα ποιοῦνται· κλεισούρας ἑλληνίζοντες τάς τοιαύτας ὁδούς ῾Ρωμαῖοι καλοῦσιν».

4. Προκόπιος, Περί κτισμ. III. 3.2 (IV. 89. 3 κ.ε.): «... ὄρη ἀπότομα καί παντάπασιν ἀδιέξοδα ξυνιόντα ἐς ἄλληλα στενωπούς ἀπεργάζονται δύο, ἄγχιστα πη ἀλλήλοιν ὄντας οὕσπερ νενομίκασι Κλεισούρας καλεῖν».

2. Η άμυνα των κλεισουρών γινόταν με τη χρησιμοποίηση ενεδρών και παρόμοιων στρατηγικών ενεργειών που άρμοζαν και διευκολύνονταν από τη γεωγραφική τοποθεσία της κλεισούρας[5].

Τα στρατιωτικά «Τακτικά» του 9ου-10ου αι. δίνουν οδηγίες για τα μέτρα που έπρεπε να λάβει και τις ενέργειες που έπρεπε να κάνει ο στρατηγός για κλεισούρες του βυζαντινού χώρου αλλά και γι' αυτές που βρίσκονταν μέσα στο εχθρικό έδαφος.

Έτσι ο Λέων Στ΄ στα «Τακτικά» του συνιστά στο στρατηγό, όταν υπάρχει φόβος εχθρικής εισβολής στην περιοχή του, να φροντίζει να προκαταλαμβάνει τα «στενά τῆς ὁδοῦ» (= κλεισούρες) και με τις δυνάμεις του να εμποδίζει την είσοδο των εχθρών ή, αν διεισδύσουν, να τους αποδεκατίζει κατά την ώρα που περνούν τα στενά[6].

Αντίθετα πάλι, όταν ο δικός του στρατός πρόκειται να περάσει ανάμεσα από «στενούς τόπους» ή από ορεινή και δύσβατη περιοχή μέσα στο εχθρικό έδαφος, τότε βασικό μέλημα του στρατηγού πρέπει να είναι η αποστολή τμήματος στρατού ως εμπροσθοφυλακής, ώστε «να προκαταλάβει τις διαβάσεις και τις διόδους των στενών, τις λεγόμενες κλεισούρες, για να μη προφθάσουν οι εχθροί και σταθούν στα ψηλώματα ή στα στενά και εμποδίσουν τη διάβαση ή φέρουν εξαιτίας του στενού περάσματος σε κίνδυνο το στράτευμα»[7].

5. Πρβ. την ενέδρα των Βουλγάρων «ἐν τῷ στενῷ τῆς κλεισούρας» και την καταστροφή του Ιουστινιανού Β΄ το 688 (Θεοφάνης 364. 15-18, έκδ. C. de Boor).

6. Λέοντος Στ΄, Τακτικά PG, 107. 773 κζ΄: «Τό δέ αυτό φρόντιζε καί ὅταν αὐτός πεφόβησαι πολεμίων εἰσβολήν εἰς τήν ἰδίαν χώραν, ἵνα προκαταλάβῃς τά στενά τῆς ὁδοῦ, καί κωλύσῃς τῶν πολεμίων τήν εἴσοδον διά τινος ἀποστελλομένου στρατοῦ, ἤ κακῶς διαθήσεις αὐτούς ἐν τῇ τῶν στενῶν διόδῳ».

7. Τακτικά 773 κστ΄: «Ὅταν δέ διά στενῶν τόπων μέλλεις ποιεῖσθαι τήν πάροδον, ἤ διά ὀρεινῆς καί δυσβάτου χώρας πολεμίας παράγειν τόν στρατόν, ἀναγκαῖον παρεκπέμπειν σε μέρος τι τοῦ στρατεύματος, καί προκαταλαμβάνεσθαι τάς ὑπερβάσεις, καί τάς τῶν στενῶν παρόδους, ἤγουν τάς λεγομένας κλεισούρας, ἵνα μή φθάσαντες οἱ πολέμιοι, καί σταθέντες ἐπί τῶν ἄκρων ἤ τῶν στενῶν κωλύσωσίν σε τήν διάβασιν ποιεῖσθαι, ἤ κίνδυνον διά τῆς στενοπορίας ἐπαγαγεῖν τῷ στρατεύματι». Πρβ. και Μαυρικίου Στρατηγικόν κεφ. γ΄ «Πῶς δεῖ ἐν τῇ τῶν πολεμίων χώρᾳ εἰσβάλλειν καί πῶς ὁδοιπορεῖν ἀσφαλῶς ἐν αὐτῇ καί πραιδεύειν βλάβης ἰδίας χωρίς» (έκδ. G. Dennis - E. Gamillscheg), σ. 312.4 κ.ε.: «Κατά τούς τρόπους τούτους ἀσφαλῶς τῇ πολεμίᾳ ἐπιχειρήσοι τις ἤ συμβαλών ἤδη τοῖς ἐχθροῖς καί μάχῃ κρατήσας ἤ γνούς, ὡς οὔκ εἰσιν ἀξιόμαχοι ἤ ἐμπαράσκευοι, αἰφνιδίως ἐπιτιθέμενος...· ἤ ὅτε προκαταλαβών τόπον καί κρατήσας οἷον ποταμόν ἤ κλεισοῦραν, καί δι' αὐτοῦ τούς ἐχθρούς δύναται βλάψαι καί μή βλαβῆναι παρ' αὐτῶν».

Ο ανώνυμος συγγραφέας του «Περί παραδρομῆς» (De velitatione)[8], κάποιος αξιωματικός του Νικηφόρου Φωκά που συνέταξε το Τακτικό με τις υποδείξεις του[9], αφιερώνει ολόκληρο κεφάλαιο («Περί τῆς ὑποστροφῆς τῶν πολεμίων καί τῆς κατασχέσεως τῆς κλεισούρας»)[10] για να μας περιγράψει το πώς οι βυζαντινές πεζικές δυνάμεις πρέπει να χρησιμοποιήσουν τα πλεονεκτήματα που τους δίνουν οι κλεισούρες[11] για να καταστρέψουν τον εχθρό, όταν επιστρέφει στη χώρα του έπειτα από μεγάλη επιδρομή που ενήργησε στα βυζαντινά εδάφη. Και αυτή ακριβώς, επισημαίνει ο Ανώνυμος συγγραφέας σε άλλο κεφάλαιο του Τακτικού[12], είναι η καταλληλότερη στρατηγική τακτική: να μην αντιμετωπίζονται οι εχθροί τη στιγμή της εισόδου τους στο βυζαντινό έδαφος, όταν ακόμη είναι ακμαίοι και τέλεια οπλισμένοι, ενώ οι βυζαντινές δυνάμεις, εξαιτίας της βραχύτητας του χρόνου, δεν έχουν τη δυνατότητα να συγκεντρωθούν στις κλεισούρες και να παραταχθούν σωστά· να αντιμετωπίζονται αντίθετα κατά την έξοδό τους από το βυζαντινό έδαφος,καθώς μεταφέρουν λάφυρα και ζώα και κατάκοποι και χωρίς συνοχή βιάζονται να επιστρέψουν στη χώρα τους. Και η επιστροφή αυτή δεν ήταν καθόλου εύκολο εγχείρημα, όπως μας αφήνει να καταλάβουμε το στρατιωτικό αυτό εγχειρίδιο, και πολλές φορές μάλιστα απέβαινε καταστρεπτικό. Σύμφωνα με τη στρατηγική τακτική που εφαρμοζόταν από τους Βυζαντινούς εναντίον του αποχωρούντος εχθρικού στρατού η πρώτη ενέργεια εκ μέρους του στρατηγού ήταν η αποστολή πεζικών δυνάμεων για τον αποκλεισμό των κλεισουρών και όλων των διόδων της συνοριακής περιοχής προς την οποία κατευθυνόταν ο εχθρός[13]. Παράλληλα, τμήματα στρατού υπό στρατηγό αναλάμβαναν τη στενή παρακολούθησή του για να αποτρέψουν τις ληστρικές επιχειρήσεις του καθ' οδόν[14]. Όταν ο εχθρικός στρατός είχε διανύσει απόσταση

8. Περί παραδρομῆς τοῦ κυροῦ Νικηφόρου τοῦ βασιλέως, έκδ. G. Dagron - H. Mihaescu, Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969), Paris 1986.

9. Περί παραδρομῆς 162 (Commentaire).

10. Περί παραδρομῆς κεφ. κγ΄, σ. 125-129.

11. Ο συγγραφέας εδώ μιλά για τις κλεισούρες του μικρασιατικού χώρου.

12. Περί παραδρομῆς κεφ. δ΄, σ. 45-47.

13. Περί παραδρομῆς 125. 2-4.

14. Περί παραδρομῆς 125. 15-17.

τεσσάρων σταθμών, δηλαδή στρατοπέδων[15], από τη στιγμή της εκκίνησής του, ο στρατηγός με ιππικές δυνάμεις έσπευδε να προλάβει να ενωθεί με τις πεζικές δυνάμεις που είχε στείλει προηγουμένως στην κλεισούρα[16]. Μόλις ο εχθρός πλησίαζε την κλεισούρα σε απόσταση δύο στρατοπέδων, ο στρατηγός τοποθετούσε στις κατάλληλες θέσεις τις πεζικές και τις ιππικές δυνάμεις, ώστε να είναι δυνατή η από κοινού δράση τους, και τις παρέτασσε σε θέση μάχης[17]. Έτσι ο εχθρός πλησιάζοντας την κλεισούρα βρισκόταν μπροστά σε μια αδιαπέραστη στρατιωτική παράταξη και έπρεπε τότε ή να αποτολμήσει να διασπάσει τον κλοιό και έτσι να διατρέξει τον κίνδυνο να αποδεκατιστεί, ή να υποχωρήσει αναζητώντας άλλη διέξοδο καταδιωκόμενος όμως από ιππείς και γρήγορους ελαφρά οπλισμένους άνδρες καθώς και από τις δυνάμεις του ίδιου του στρατηγού[18].

Όταν πλησιάζοντας την επόμενη κλεισούρα και βρίσκοντας αντιμέτωπες άλλες πεζικές δυνάμεις προσπαθούσε να επιχειρήσει τη διάβαση της κλεισούρας νύχτα, τότε οι ταλαιπωρημένοι από την οδοιπορία και τη νύχτα άλογα και άνδρες δέχονταν τη συνδυασμένη διπλή επίθεση πεζών και ιππέων από πίσω, καθώς και ελαφρά οπλισμένων στρατιωτών με άλλα ιππικά τμήματα από τα δύο πλάγια της οδού. Έτσι ο εχθρικός στρατός μη μπορώντας πια να προβάλει αντίσταση τρεπόταν σε φυγή καταδιωκόμενος και αφανιζόμενος μέσα στη νύχτα από τις βυζαντινές δυνάμεις[19].

Πιο συγκεκριμένος και πιο αναλυτικός στις οδηγίες του είναι ο Ανώνυμος συγγραφέας στο άλλο Τακτικό του[20], όπου εκθέτει τη

15. Δηλαδή απόσταση 100 χιλιομ. όπως την υπολογίζει ο G. Dagron, Περί παραδρομῆς 124 σημ. 3.

16. Περί παραδρομῆς 125. 12-15.

17. Περί παραδρομῆς 125. 18 κ.ε.

18. Περί παραδρομῆς 127. 39 κ.ε.

19. Περί παραδρομῆς 127. 50 κ.ε.

20. Ἀνωνύμου Βιβλίον τακτικόν, έκδ. G. T. Dennis, Three Byzantine Military Treatises (Corpus Fontium Historiae Byzantinae XXV), Washington D.C. 1985, σ. 246-327. — Οι εκδότες του «Περί παραδρομῆς» G. Dagron και H. Mihaescu, σ. 160 και 171 κ.ε. (commentaire), θεωρούν ότι ο ανώνυμος συγγραφέας του Τακτικού (De re militari κατά την έκδοση R. Vari) είναι πιθανόν ο ίδιος αξιωματικός που συνέταξε το «Περί παραδρομῆς» (De velitatione) κάτω από τις οδηγίες του Νικηφόρου Φωκά και ότι η σύνταξή του, αυτ. 156-7, πρέπει να τοποθετηθεί μέσα στην τελευταία δεκαετία

στρατηγική της διέλευσης του βυζαντινού στρατού από κλεισούρες φρουρούμενες και μη φρουρούμενες μέσα στο εχθρικό έδαφος[21].

Ο Ανώνυμος λοιπόν συγγραφέας του Τακτικού συνιστά κατ' αρχήν να αποφεύγεται το πέρασμα του στρατού από «στενούς τόπους» μέσα στην εχθρική χώρα, έστω και αν οι πληροφορίες των «δουκατώρων», των «κατασκόπων» και των «χωσαρίων»[22] φέρουν τους δρόμους ελεύθερους, γιατί πάντοτε ενεδρεύει ο κίνδυνος της ξαφνικής εμφάνισης του εχθρού την ώρα που ο στρατός περνά τις δυσχωρίες. Αν ωστόσο υπάρχει επείγουσα ανάγκη να γίνει η διάβαση από αυτά τα επικίνδυνα περάσματα, τότε πρέπει κάποιο πεζικό και ιππικό απόσπασμα από κοινού μαζί με έμπειρους οδηγούς (δουκάτωρες) να καταλάβει την ψηλότερη τοποθεσία ή φρούριο της περιοχής της κλεισούρας, ώστε να εποπτεύει από εκεί το δρόμο[23].

Στην περίπτωση που οι εχθροί έχουν προκαταλάβει τις στενωπούς[24] προτιμότερο είναι ο στρατός να αποφεύγει την «κινδυνώδη τῶν τόπων τραχύτητα», γιατί είναι «προφανής ο κίνδυνος» που διατρέχει, όταν, παρατηρεί ο συγγραφέας, ο εχθρός έχει το πλεονέκτημα της οχύρωσης, ενώ ο αντίπαλος στρατός εξαιτίας της στενότητας του τόπου αδυνατεί να χρησιμοποιήσει αποτελεσματικά τα όπλα και τα άλογά του[25]. Γι' αυτό είναι προτιμότερο, συνεχίζει, για τη διέλευση του στρατού να επιλέγεται ο ελεύθερος δρόμος, έστω και αν είναι πολύ απομακρυσμένος. Όταν και αυτός έχει καταληφθεί από τους εχθρούς,

του 10ου αιώνα ή στην πρώτη του 11ου αιώνα. — Βλ. και τη διαφορετική άποψη του H. Hunger, Die hochsprachlich profane Literatur der Byzantiner, τ. II, München 1978, σ. 335-6.

21. Το Τακτικό αυτό περιγράφει την πολεμική τακτική που εφαρμοζόταν στο βαλκανικό σύνορο του κράτους. Βλ. και Περί παραδρομῆς 171 κ.ε. (commentaire).

22. Για τους όρους βλ. Περί παραδρομῆς 248 κ.ε. (commentaire).

23. Ἀνωνύμου Βιβλίον τακτικόν, κεφ. ιθ΄, σ. 292.2 κ.ε.: «Περί διελεύσεως κλεισούρας μή κατεχομένης παρά τῶν πολεμίων». — Πρβ. διάβαση του στρατού από «στενώματα» και εν: Νικηφόρου Οὐρανοῦ Τακτικῶν 64. 5 και 6, έκδ. J.-A. Foucault, Douze chapitres inédits de la Tactique de Nicéphore Ouranos, Tr. Mém. 5 (1973) 281-312.

24. Ἀνωνύμου Βιβλίον τακτικόν κεφ. κ΄, σ. 294. 2 κ.ε.: «Περί κλεισούρας κατεχομένης ὑπό τῶν πολεμίων».

25. Ἀνωνύμου Βιβλίον τακτικόν 296. 12 κ.ε.: «Ὅπου γάρ οὐ δυνατόν τῇ χειρί ἤ τῷ ἵππῳ καί τοῖς ἅρμασι χρήσασθαι, δυνατοῦ τούτου τῷ πολεμίῳ τυγχάνοντος, προφανής ὁ κίνδυνος».

τότε πρέπει οι οδηγοί (δουκάτωρες) να οδηγήσουν εναντίον τους πεζική δύναμη που κτυπώντας τους από τα νώτα και τα πλάγια θα τους αναγκάσει να αφήσουν ελεύθερο το δρόμο[26].

Στην περίπτωση επίσης που οι εχθροί έχουν οχυρωθεί πίσω από λόφο ή ψηλό βράχο και ελέγχουν από εκεί το δρόμο, τότε επιβάλλεται η τακτική του αντιπερισπασμού. Πεζικό τμήμα προκαλεί τους οχυρωμένους εχθρούς σε μάχη και προσ.τοιούμενο κατόπιν υποχώρηση τους εξαναγκάζει να βγουν από το οχυρό, οπότε ο υπόλοιπος στρατός τους επιτίθεται από πίσω και από τα πλάγια[27].

Παρόμοια στρατηγική και τακτική εφαρμόζονται επίσης για το ασφαλές πέρασμα του στρατού από τις κλεισούρες και τους δύσβατους τόπους και κατά την έξοδό του από την εχθρική χώρα, όταν μάλιστα μεταφέρει μαζί του αιχμαλώτους και λάφυρα[28]. Γνωρίζοντας ο Ανώνυμος συγγραφέας του Τακτικού το πόσο επικίνδυνο και στρατηγικά πολύπλοκο είναι για ένα στρατό το πέρασμα των κλεισουρών δεν παραλείπει να τονίσει: «το προτιμότερο απ᾽ όλα και συνάμα το ωφελιμότερο είναι δια μέσου ομαλής και ευρύχωρης οδού να οδηγείς το στράτευμα μέσα στην εχθρική χώρα και έξω από αυτήν και ποτέ μην περνάς τους βαριά οπλισμένους άνδρες και το πλήθος των βοηθών και των αχθοφόρων ανάμεσα από στενούς και δύσβατους τόπους»[29].

3. Από νομοθετικά κείμενα του 5ου και 6ου αι. γίνεται φανερό ότι το κράτος λάμβανε ιδιαίτερη μέριμνα για την οχύρωση των συνοριακών κυρίως κλεισουρών και τη διαρκή φρούρησή τους από στρατιωτικά τμήματα. Δύο διατάγματα των αυτοκρατόρων Θεοδοσίου Β΄ και Βαλεντινιανού του 443[30], που απευθύνονται προς τον μάγιστρο των οφφικίων Νόμο, μας αποκαλύπτουν ακριβώς τα στρατιωτικά

26. ᾽Ανωνύμου Βιβλίον τακτικόν 296. 19 κ.ε.

27. ᾽Ανωνύμου Βιβλίον τακτικόν 296. 26 κ.ε.

28. ᾽Ανωνύμου Βιβλίον τακτικόν 298. 65 κ.ε.

29. ᾽Ανωνύμου Βιβλίον τακτικόν 298. 91 κ.ε.: «Τό κρεῖττον δέ πάντων ἐστί καί λυσιτελέστερον δι᾽ ὁμαλῆς καί εὐρυχώρου ὁδοῦ εἰσάγειν ἐν τῇ πολεμίᾳ καί ἐξάγειν τό στράτευμα καί μηδέποτε διά στενῶν καί δυσβάτων ὁδῶν τήν βαρεῖαν δύναμιν τό τε πλῆθος τοῦ ὑπουργικοῦ καί τῶν ἀχθοφόρων διαβιβάζειν».

30. Codex Justinianus I. 31. 4 - a. 443. — I. 46. 4, 1 - a. 443, (CJC II., έκδ. P. Krüger).

μέτρα της πολιτείας για την προάσπιση του limes της Αφρικής: στρατιωτικό τμήμα έπρεπε επί μονίμου βάσεως να έχει τη φροντίδα των κάστρων και των κλεισουρών[31]. Τα μέτρα αυτά για την άμυνα των αφρικανικών κτήσεων του κράτους εξακολούθησαν και τον επόμενο αιώνα. Ο Ιουστινιανός σε διάταγμά του του 534 προς τον magistrem militum per orientem Βελισσάριο διατάσσει και αυτός την επιμελή φρούρηση και διαρκή επαγρύπνηση επί των συνοριακών κλεισουρών των αφρικανικών επαρχιών για την αντιμετώπιση των επιδρομών των Βανδάλων και Μαυρουσίων[32].

Ο Ιουστινιανός έλαβε μέτρα και για την προάσπιση των κλεισουρών στο ανατολικό σύνορο του κράτους, όπως μας πληροφορεί ο Προκόπιος. Για να εμποδίσει την προσπέλαση των Περσών στην περιοχή της Σοφανηνής στην Αρμενία οχύρωσε τις κλεισούρες κοντά στη Μαρτυρόπολη, οι οποίες, όπως προσθέτει, προηγουμένως παρέμεναν εντελώς αφύλακτες[33]: «ιδρύοντας (Ιουστινιανός) οχυρώματα αξιοθέατα και εγκαθιστώντας πανίσχυρη στρατιωτική φρουρά κατόρθωσε ώστε η χώρα να γίνει εντελώς αδιάβατη από τους βαρβάρους»[34].

Για να αποκλείσει επίσης την είσοδο των Περσών στη Λαζική ο ίδιος αυτοκράτορας «ανοικοδόμησε φρούριο το λεγόμενο Λοσόριο και περιέβαλε με τείχος τους στενωπούς μέσα στη χώρα, τους οποίους κοινώς ονομάζουν κλεισούρες, ώστε να αποκλείεται η είσοδος του εχθρού στη Λαζική»[35].

Μέτρα για την προάσπιση των κλεισουρών έλαβε ο Ιουστινιανός

31. CJ I. 31. 4 - a. 443: «Curae perpetuae tui culminis credimus iniungendum, ut super omni limite sub tua jurisdictione constituto quemadmodum se militum numerus habeat castrorumque ac clusurarum cura procedat, quotannis significare nobis propria suggestione procuret». — I. 46. 4, 1 - a. 443: «... Castrorum quin etiam refectionis clusuriarumque curam habeant».

32. CJ I. 27. 2, 4 - a. 534: «Maxime autem civitates, quae prope clusuras et fines antea tenebantur, cum essent sub Romano imperio constitutae, auxiliante divina misericordia, cum hostes per partes expelluntur, festinantes comprehendere atque manere et in illis locis duces et milites per partes accedant, ubi antea fines et clusurae provinciarum erant, quando integrae Africanae servabantur sub Romano imperio provinciae».

33. Προκόπιος, Περί κτισμ. III. 3 (IV. 89. 14-16): «ὡς ἀφύλακτα τό παράπαν μεμένηκε τοῖς πρόσθεν ἀνθρώποις».

34. Περί κτισμ. III. 3 (IV. 89. 16 κ.ε.).

35. Περί κτισμ. III. 7 (IV. 99. 25 κ.ε.).

και στον ελλαδικό χώρο, όπως μας μαρτυρεί και πάλι ο Προκόπιος. Στις Θερμοπύλες π.χ. αναστήλωσε τα ερείπια των παλιών οχυρωμάτων περιβάλλοντας με τείχισμα τον «στενωπόν» (= κλεισούρα)[36].

Από την άλλη πλευρά για την οχύρωση και φρούρηση των κλεισουρών στη Βαλκανική έχουμε την πληροφορία του Θεοφύλακτου Σιμοκάττη, ο οποίος μιλά για «ἐχυρώματα τῶν διαβάσεων» κοντά στο Δούναβη κατά την εποχή του Μαυρικίου (582-602), τα οποία μάλιστα, μας διευκρινίζει ο συγγραφέας, οι «Ῥωμαῖοι» τα ονομάζουν «κλεισούρας» «τῇ πατρίῳ φωνῇ» δίνοντας έτσι πρώτος το τεχνικό περιεχόμενο του όρου «κλεισούρα» ως στενού οχυρωμένου περάσματος[37].

4. Από τα μέσα όμως του 7ου αι., όταν αρχίζουν οι πρώτες αραβικές επιδρομές, το στατικό σύστημα άμυνας των κλεισουρών που ίσχυε ως τότε διαλύεται. Οι Βυζαντινοί αναγκάζονται να εφαρμόσουν εξαιτίας της νέας κατάστασης στο μικρασιατικό χώρο για την προάσπιση των συνοριακών περασμάτων ένα νέο και πιο ευκίνητο σύστημα άμυνας. Το σύστημα αυτό συνίστατο στη μόνιμη εγκατάσταση, κοντά στην περιοχή των κλεισουρών και επικίνδυνων περασμάτων, στρατιωτικών τμημάτων με επικεφαλής αξιωματικό, κλεισουροφύλακα ονομαζόμενο αρχικά και αργότερα κλεισουράρχη. Έργο τους ήταν να σπεύδουν, μόλις οι σκοποί (βιγλάτορες)[38] ειδοποιούσαν ότι ο εχθρός πλησίαζε, να καταλαμβάνουν τις διόδους (κλεισούρες), για να εμποδίζουν ή να καθυστερούν τη διάβαση του εχθρού μέχρι να καταφθάσουν τα θεματικά στρατεύματα που θα αναλάμβαναν το έργο της απώθησης ή, στην περίπτωση που οι εχθροί έχουν κατορθώσει να περάσουν τις κλεισούρες, τη στενή παρακολούθησή τους.

Ας δούμε όμως τα πράγματα μέσα από τις πληροφορίες των πηγών.

Το 667 ο Θεοφάνης αναφέρει έναν «κλεισουροφύλακα», ο οποίος

36. Περί κτισμ. IV. 2 (IV. 110. 12 κ.ε.).

37. Θεοφύλακτος Σιμοκάττης 270. 12-13 (έκδ. C. de Boor). — Πρβ. και τη Σούδα, όπου ο λεξικογράφος προφανώς αντλεί από τον Σιμοκάττη: Suidae Lexicon (έκδ. A. Adler) λ. «κλεισοῦραι»: «οὕτω καλοῦνται τά ὀχυρώματα τῶν διαβάσεων τῇ πατρίῳ τῶν Ῥωμαίων φωνῇ».

38. Βλ. Περί παραδρομῆς 215-216 (commentaire).

συνάπτεται προφανώς με τις κλεισούρες της Αραβισσού. Στον ανώνυμο αυτόν κλεισουροφύλακα ο κουβικουλάριος Ανδρέας, ο οποίος είχε σταλεί από τον Κώνσταντα στους Άραβες για να προλάβει τη σύναψη συμμαχίας μεταξύ του Μωαβία και του στασιαστή στρατηγού των Αρμενιακών Σαβωρίου, αναθέτει την παρακολούθηση των κινήσεων του στρατηγού Σεργίου, συμμάχου του Σαβωρίου. Στις κλεισούρες αυτές ενεδρεύεται ο Σέργιος από στρατιωτικό απόσπασμα του Ανδρέα καὶ συλλαμβάνεται[39]. Προφανώς η μνεία ενός «κλεισουροφύλακα» εδώ, για τον οποίο μάλιστα μας πληροφορεί ο Θεοφάνης ότι «οὐ συναπῄει τῷ τυράννῳ»[40], προϋποθέτει την ύπαρξη ενός στρατιωτικού τμήματος εγκατεστημένου κοντά στις κλεισούρες της Αραβισσού υπό τη διοίκηση ενός αξιωματικού-κλεισουροφύλακα.

Η επόμενη μαρτυρία απαντά λίγες δεκαετίες αργότερα. Ο Θεοφάνης αφηγούμενος τα γεγονότα της ανατροπής του Ιουστινιανού Β΄ το 695 από τον Λεόντιο αναφέρει μεταξύ αυτών που συνέπραξαν στο κίνημα και κάποιον Γρηγόριο Καππάδοκα, για τον οποίο λέγει ότι έγινε «κλεισουριάρχης» και κατόπιν μοναχός και ηγούμενος στη μονή Φλώρου στην Κωνσταντινούπολη[41].

Άλλες μαρτυρίες κλεισουραρχών κατά την περίοδο αυτή απαντούν σε επιγραφικές πηγές. Σε σφραγίδα που ο εκδότης τοποθετεί τον 8ο αι. έχουμε τη μνεία ενός Σισιννίου «υπάτου» και «κλουσουριάρχη»[42]. Ωστόσο η αναφορά του αξιώματος του υπάτου στη σφραγίδα αυτή καθώς και ο αρχαϊκός τύπος της λέξης «κλουσουριάρχης» (λατ. clausura ή και clusura στον Codex Justinianus)[43] μας κάνει να σκεφτούμε πως η σφραγίδα θα πρέπει μάλλον να χρονολογηθεί πολύ νωρίτερα, ίσως αρχές 7ου αι.

Σε επιγραφή ενός ναού στην Καππαδοκία μνημονεύεται κάποιος Ευστράτιος κλεισουράρχης ή υιός του κλεισουράρχη (η επιγραφή είναι δυσανάγνωστη) που η εκδότρια χρονολογεί τέλη 7ου-αρχές 8ου αι.[44].

39. Θεοφάνης 350. 3 κ.ε.

40. 350. 4

41. Θεοφάνης 368. 27-28.

42. G. Schlumberger, Sigillographie de l'empire byzantin, Paris 1884, σ. 329.

43. Βλ. ανωτ. σημ. 31 και 32.

44. N. Thierry, L'église peinte de Nicètas Stylite et d'Eustrate clisurarque, ou fils

Έχουμε και μια ακόμη μαρτυρία κλεισουράρχη αυτή την περίοδο από το βαλκανικό χώρο. Είναι ο «κλεισουριάρχης Στρυμώνος» που μνημονεύεται σε σφραγίδα που δημοσίευσε ο G. Zacos και την οποία χωρίς ιδιαίτερο επιχείρημα χρονολογεί στα τέλη του 9ου αι.[45]. Εφόσον όμως γνωρίζουμε την ύπαρξη ενός στρατηγού Στρυμόνα ήδη το 809[46] και ότι η κλεισούρα του Στρυμόνα οργανώθηκε στρατιωτικά από τον Ιουστινιανό Β΄[47], είναι προφανές ότι ο κλεισουράρχης Στρυμόνος υφίστατο από τα τέλη του 7ου αι. και προ του 809.

Είναι φανερό ότι οι ανωτέρω μαρτυρίες είναι termini ante quem της ύπαρξης κλεισουραρχιών και επομένως και της εγκατάστασης των αντίστοιχων τμημάτων τους.

Πρέπει λοιπόν να δεχθούμε σύμφωνα με όσα μας μαρτυρούν οι πηγές ότι τουλάχιστον από τα μέσα περίπου του 7ου αι. σε περιοχές κοντά στις συνοριακές κλεισούρες έδρευαν στρατιωτικά τμήματα υπό διοικητές κλεισουροφύλακες ή κλεισουράρχες, ενώ το έργο της επιτήρησης των συνοριακών περασμάτων των ίδιων ασκούσαν πιθανότατα άτακτα στρατιωτικά σώματα, αυτά που το 10ο αι. απαντούν ως «απελάτες»[48]. Μια τέτοια κατάσταση χωρίς βέβαια σαφή χρονολογικό προσδιορισμό φαίνεται να περιγράφουν τα μεταγενέστερα ακριτικά έπη[49].

de clisurarque. Cappadoce, ἐν: Actes du XIV^e Congrès International des Études Byzantines, Bucarest (6-12 Septembre 1971), τόμ. III (1976) σ. 453, 454 κ.ε.

45. G. Zacos, Byzantine Lead Seals, τομ. II, Berne 1984, αριθ. 318.

46. Βλ. Ι. Καραγιαννόπουλος, Ἡ ἐπικοινωνία Θεσσαλονίκης-Κωνσταντινουπόλεως κατά τούς 7.-9. αι., ΕΕΦΣΑΠΘ 22 (1984) 218 κ.ε., όπου οι πηγές και η σχετική βιβλιογραφία.

47. Κωνσταντίνου Πορφυρογεννήτου, Περί θεμάτων 3. (88.1 κ.ε., ἐκδ. A. Pertusi).

48. Κωνσταντίνου Πορφυρογεννήτου, De cerimoniis 696. 4 (CB).

49. E. Trapp, Digenes Akrites (Wiener Byzantinische Studien VIII), Wien 1971, 172. 706 κ.ε.: «ὁ θαυμαστός Βασίλειος, τό φῶς τῶν ἀπελάτων/... Περί ἀπελάτων ἤκουσε εὐγενικῶν καί ἀνδρείων, / ὅτι κρατοῦν στενώματα, ποιοῦν ἀνδραγαθίας», 173. 1555, 174. 720, 721, 723, 738, 741, 175. 1564-5, 1567, 1580, 1582 κ.ά. — Οι «απελάτες» ήταν σώματα ελαφρά οπλισμένων και λίγο-πολύ ατάκτων που ενεργούσαν για λογαριασμό της αυτοκρατορίας και «ἐρογεύοντο» (Digenes 174. 738) και οι οποίοι επιτελώντας στρατιωτικά καθήκοντα περισσότερο ή λιγότερο τακτικά επιδίδονταν και σε ληστρικές ενέργειες. Θα μπορούσε να πει κανείς ότι ήταν οι «αρματωλοί» του καιρού. Βλ. και A. Pertusi, Tra Storia e Leggenda: Akritae e Ghâzi: sulla frontiera orientale di Bisanzio, Actes du XIV^e Congrès International des Études Byzantines, τόμ.

5. Από τις αρχές του 8ου αι. με την πρόοδο των αραβικών πολέμων άρχισε να διαφαίνεται ότι ο τρόπος αυτός άμυνας των κλεισουρών δεν ήταν επαρκής και αποτελεσματικός. Το 716 αναφέρει ο Θεοφάνης ότι ο Ἄραβας στρατηγός Μασαλμάς «ὑπερβάς ἤν τάς κλεισούρας»[50]. Είναι πιθανό βέβαια ο συγγραφέας εδώ να βραχυλογεί και να μη μνημονεύει ενδεχόμενη αντίσταση εκ μέρους του τοπικού κλεισουράρχη και του στρατιωτικού του τμήματος. Το βέβαιο πάντως είναι ότι και αν προβλήθηκε αντίσταση αυτή πρέπει εύκολα να εξουδετερώθηκε, εφόσον βλέπουμε το Μασαλμά αμέσως μετά να εισβάλει στην Καππαδοκία[51].

Εκείνο πάντως που βγαίνει από τις εύκολες σχετικώς διεισδύσεις των Αράβων είναι ότι ο μέχρι τότε βυζαντινός τρόπος άμυνας στις κλεισούρες δεν ήταν αποτελεσματικός.

Οι Βυζαντινοί αντιδρούν προωθώντας τα στρατεύματά τους στα σύνορα και θέτοντάς τα υπό ενιαία διοίκηση. Το 698 βλέπουμε ότι ο Ηράκλειος, αδελφός του Αψίμαρου-Τιβέριου, διορίζεται «μονοστράτηγος» όλων των καβαλλαρικών θεμάτων και στέλνεται να επιτηρεί τις κλεισούρες της Καππαδοκίας[52]. Το 771 οι δυνάμεις των στρατηγών των Ανατολικών, Βουκελλαρίων και Αρμενιακών καταλαμβάνουν τη δύσβατη κλεισούρα κοντά στο κάστρο Συκής, για να εμποδίσουν την έξοδο από το κάστρο του Ἄραβα στρατηγού Βανάκα[53]. Το 781 τέλος η Ειρήνη στέλνει όλα τα «περατικά θέματα» στις κλεισούρες, για να φυλάγουν και να επιτηρούν την έξοδο των Αράβων[54].

Βλέπουμε λοιπόν ότι κατά τον 8ο αι. σύσσωμες οι δυνάμεις του μικρασιατικού χώρου ενόψει αραβικής εισβολής προωθούνται περιπτωσιακά προς φύλαξη των κλεισουρών. Η παράταξη όμως όλων των στρατιωτικών δυνάμεων κατά μήκος των συνόρων συνεπαγόταν τα

I, Bucarest 1974, σ. 247 κ.ε. — H. Graham, Digenis Akritas as a Source for Frontier History, Actes du XIV^e Congrès International des Études Byzantines, τόμ. II, Bucarest 1976, σ. 235. — N. Oikonomidès, L'«épopée» de Digenis et la frontière orientale de Byzance aux X^e et XI^e siècles, Tr. Mém. 7 (1979) 387-388. — Περί παραδρομῆς 256-257 (commentaire).

50. Θεοφάνης 388. 24.

51. Θεοφάνης 389. 1 κ.ε.

52. Θεοφάνης 371. 9 κ.ε.

53. Θεοφάνης 445. 16 κ.ε.

54. Θεοφάνης 455. 2-3.

ίδια μειονεκτήματα που είχαν παρατηρηθεί στην πρωτοβυζαντινή εποχή και που οδήγησαν σε αλλαγή του αμυντικού συστήματος, δηλαδή το ότι η άμυνα κάθε τομέα των συνόρων βάραινε αποκλειστικά και μόνο το στρατιωτικό τμήμα που ήταν ταγμένο εκεί και η τυχόν ενίσχυσή του από στρατιωτικό τμήμα άλλου τομέα σε περίπτωση απειλής είχε ως αποτέλεσμα να απογυμνώνεται στρατιωτικά ο άλλος τομέας από τους υπερασπιστές του[55].

Με τη νέα έξαρση λοιπόν των αραβικών επιδρομών που σημειώνεται στο τελευταίο τέταρτο του 8ου αι. οι Άραβες επωφελούνται των μειονεκτημάτων αυτών, κατορθώνουν να περνούν ανενόχλητοι τα συνοριακά περάσματα και με νικηφόρες προελάσεις να προχωρούν βαθιά στο μικρασιατικό έδαφος φθάνοντας μέχρι τη Χρυσούπολη (782)[56]. Κάτω από τις συνθήκες αυτές το κράτος αναγκάζεται να λάβει μέτρα για ισχυρότερη και αποτελεσματικότερη άμυνα τουλάχιστον των πιο ευπρόσβλητων στις εχθρικές εισβολές συνοριακών περασμάτων της Μ. Ασίας.

Η κατάσταση απαιτούσε την παρουσία, στις περιοχές των συνοριακών κλεισουρών, αριθμητικώς ισχυρότερων και αυστηρά οργανωμένων ετοιμοπόλεμων στρατιωτικών σωμάτων, ικανών να επιτελούν αυτοδύναμα το έργο της προάσπισης.

Έτσι το στρατιωτικό τμήμα της περιοχής των κλεισουρών γίνεται πολυπληθέστερο, αυξάνεται η εδαφική περιφέρεια δράσης

55. Βλ. J. Karayannopulos, Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung, München 1959, σ. 46 κ.ε. — Του αυτού, Ἱστορία βυζαντινοῦ κράτους, τόμ. Α΄, Θεσσαλονίκη 1978, σ. 621 κ.ε. — Του αυτού, Το βυζαντινό κράτος. Κρατική οργάνωση — κοινωνική δομή, Αθήνα 1983, σ. 62 κ.ε.

56. Θεοφάνης 456. 2 κ.ε. Οι Άραβες αποχωρούν από τα βυζαντινά εδάφη έναντι καταβολής 70.000 ή 90.000 δηναρίων και μιας τριετούς ανακωχής: βλ. F. Dölger, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453, München-Berlin 1924-1965, no 340. — Το 788 επιχειρείται μεγάλη αραβική επιδρομή στο θέμα των Ανατολικών που καταλήγει στη συντριπτική ήττα των βυζαντινών στο Κοπιδάνδον (Θεοφάνης 463. 15 κ.ε.). Το 791 αποβαίνει άπρακτη εκστρατεία στην οποία ηγείται αυτοπροσώπως ο Κωνσταντίνος Στ΄ (Θεοφάνης 467. 14 κ.ε.). Το 798 πραγματοποιείται νέα αραβική επιδρομή σε πολλά σημεία συγχρόνως (αναφέρεται «κοῦρσον» μέχρι των Μαλαγίνων και του θέματος Οπτιμάτων: Θεοφάνης 473. 24 κ.ε.) και συμφωνείται εκ νέου η καταβολή του ίδιου ετήσιου φόρου στον Άραβα χαλίφη (F. Dölger, Reg. no 352). — Βλ. και R.-J. Lilie, Die byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber (Miscellanea Byzantina Monacensia 22), München 1976, σ. 183 κ.ε., 185 και χάρτη: Die arabischen Einfälle nach Kleinasien 750-800 a.d.

του και ο επικεφαλής κλεισουράρχης αποκτά περισσότερη αυτονομία έναντι του στρατηγού του θέματος και κάποια πιθανώς πολιτική αρμοδιότητα επί της περιφέρειάς του.

Μπορούμε να υποθέσουμε έτσι ότι ακολουθείται μια παράλληλη εξέλιξη στο θεσμό των θεμάτων και σ' αυτόν των κλεισουρών. Κατ' αναλογία προς το σχήμα: θέμα - στρατιωτικό σώμα - στρατιωτικο-διοικητική ενότητα, έχουμε και: κλεισούρα - στρατιωτικό τμήμα - στρατιωτικο-διοικητική ενότητα, όπως και αντίστοιχα: στρατηγός - διοικητής θέματος (στρατιωτικού σώματος) - στρατιωτικός και πολιτικός διοικητής θέματος (στρατιωτικο-διοικητικής ενότητας) και κλεισουράρχης - στρατιωτικός διοικητής τμήματος κλεισούρας - στρατιωτικός και πολιτικός διοικητής κλεισούρας (στρατιωτικο-διοικητικής ενότητας).

Ποιές όμως είναι οι πρώτες μαρτυρίες για την εξέλιξη αυτή; Πότε έχουμε τις πρώτες μαρτυρίες κλεισουραρχιών ως αυτόνομων στρατιωτικο-διοικητικών ενοτήτων;

Με βάση τη μνεία κλεισουραρχιών στο Τακτικό Uspenskij (842/3)[57] και στους αραβικούς καταλόγους[58] οι ερευνητές αόριστα και χωρίς άλλη επιχειρηματολογία τοποθετούν τη δημιουργία των πρώτων κλεισουραρχιών στο α΄ μισό του 9ου αι.[59]. Μερικοί μάλιστα ερευνητές, χωρίς επιχειρήματα επίσης, την τοποθετούν ειδικότερα στην εποχή του Θεοφίλου (829-842) μέσα στα πλαίσια των διοικητικών μέτρων αυτού του αυτοκράτορα και της ίδρυσης νέων θεμάτων που μαρτυρούνται στη βασιλεία του[60]. Μόνο ο J. Ferluga διατυπώνει κάποιο επιχείρημα υποστηρίζοντας ότι οι αυτοκράτορες Λέων Ε΄ (813-820) και Μιχαήλ Β΄ (820-829), απασχολημένοι με τους Βουλγάρους και ειδικότερα με την επανάσταση του Θωμά καθώς και τις αραβικές επιθέσεις στην Κρήτη, Σικελία και Ν. Ιταλία, αδυνατούσαν

57. Le Taktikon du cod. hierosol. gr. 39 dit Taktikon Uspenskij, εν: N. Oikonomidès, Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles, Paris 1972, σ. 46-63.

58. E. W. Brooks, Arabic Lists of the Byzantine Themes, JHS 21 (1901) 70-71.

59. J. B. Bury, A History of the Eastern Roman Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (802-867), London 1912, σ. 222. — N. Oikonomidès, Listes 48 σημ. 24, 348, 350. — Αι. Χριστοφιλοπούλου, Βυζαντινὴ Ἱστορία, τ. 2. 1 (610-867), Ἀθῆναι 1981, σ. 295.

60. L. Bréhier, Les institutions de l'empire byzantin (Le monde byzantin 2), Paris 1949, σ. 289. — G. Ostrogorsky, Geschichte des byzantinischen Staates[3], München 1963, σ. 174.

να αντιμετωπίσουν τα προβλήματα του ανατολικού συνόρου στη Μ. Ασία και ακόμη ότι εξαιτίας της ασταθούς εσωτερικής κατάστασης του χαλιφάτου που επικρατούσε σ' όλη τη διάρκεια της βασιλείας του Al-Mamun (813-833) στην πραγματικότητα δεν υπήρχε πόλεμος μεταξύ Βυζαντίου και χαλιφάτου[61]. Μόνο με το Θεόφιλο (828-842), παρατηρεί ο J. Ferluga, μπήκε σε πρώτο πλάνο το ενδιαφέρον για τα πράγματα της Ανατολής και το αραβικό σύνορο. Έτσι καταλήγει και ο J. Ferluga, όπως και οι άλλοι, να αποδώσει σ' αυτόν τον αυτοκράτορα την ίδρυση των πρώτων κλεισουραρχιών[62].

Νομίζω όμως πως ορισμένες πληροφορίες των πηγών, που υποδηλώνουν ύπαρξη ξεχωριστών ενοτήτων μέσα στα πλαίσια των θεμάτων, μπορούν να ανεβάσουν χρονολογικά τη δημιουργία των κλεισουραρχιών.

Ο Θεοφάνης αφηγούμενος τις αντιζηλίες και αντιθέσεις μεταξύ των δύο ευνοουμένων της Ειρήνης, Σταυρακίου και Αετίου, αναφέρει ότι το 799 ο Σταυράκιος παρεσκεύασε κίνημα κατά του Αετίου «ἐν ταῖς Καππαδοκίαις»[63]. Αν και η έκφραση «ἐν ταῖς Καππαδοκίαις» δεν είναι σαφής, εν τούτοις πιθανότατα εννοεί ότι ο Σταυράκιος παρεσκεύασε τη στάση αυτή μεταξύ των στρατιωτικών δυνάμεων της Καππαδοκίας. Αυτό ενισχύεται ακόμη περισσότερο από το γεγονός ότι λίγα χρόνια αργότερα, το 813, ο Θεοφάνης αναφέρει τους «Καππάδοκας» δίπλα στους «᾽Αρμενιάκους». Όταν ο Μιχαήλ Α΄, αφηγείται ο Θεοφάνης, μετά την άλωση της Μεσημβρίας και υπό την απειλή μιας νέας επίθεσης του Κρούμου διέταξε επιστράτευση σε όλα τα θέματα και διαπεραίωσή τους πριν από την άνοιξη στη Θράκη, το γεγονός προκάλεσε γενική δυσαρέσκεια αλλά ιδιαίτερα στους «Καππάδοκας καί ᾽Αρμενιάκους»[64]. Ο συγγραφέας αναφέρει δηλαδή και τους δύο, Καππαδόκες και Αρμενιακούς, ως αυτόνομα στρατιωτικά τμήματα. Είναι πολύ πιθανό οι «Καππάδοκες» αυτοί του 813 να είναι τα

61. J. Ferluga, Le clisure bizantine in Asia Minore, ZRVI 16 (1975) 13.

62. Αυτ. — Πρβ. του αυτού, Nize vojno-administrativne jedinice tematskog urecenja, ZRVI 2 (1953) 77.

63. Θεοφάνης 475. 6. Προφανώς εδώ πρόκειται για τις επαρχίες Καππαδοκία Πρώτη και Καππαδοκία Δευτέρα, όπως μας μαρτυρεί και ο Κωνσταντίνος Πορφυρογέννητος, Θεμ. II. 65. 58 κ.ε.

64. Θεοφάνης 500. 10 κ.ε.

στρατεύματα των «Καππαδοκιῶν» για τις οποίες μιλά ο Θεοφάνης το 799.

Δεδομένου όμως ότι μόλις το 830 έχουμε την πρώτη μνεία στρατηγού και επομένως και θέματος Καππαδοκίας[65], διερωτάται κανείς σε ποιό στρατιωτικό σχήμα υπάγονταν οι «Καππάδοκες» του 813[66] ή οι δυνάμεις που στασίασαν «ἐν Καππαδοκίαις» το 799[67].

Τη λύση νομίζω ότι δίνουν αραβικές πληροφορίες. Στον κατάλογο του Ibn al Fakih μνημονεύεται η Καππαδοκία ως κλεισούρα[68]. Δεν είναι λοιπόν απίθανο ο Άραβας γεωγράφος που γράφει το 902[69] να αγνοεί τη διοικητική αλλαγή που είχε συμβεί νωρίτερα, την προαγωγή δηλαδή της κλεισούρας Καππαδοκίας σε στρατηγίδα και εξακολουθεί να τη μνημονεύει με το διοικητικό σχήμα που είχε πριν γίνει στρατηγίδα, δηλαδή της κλεισούρας, οπότε είναι πολύ πιθανό στις μνείες του 799 και 813 η στρατιωτική ενότητα της Καππαδοκίας να συγκροτεί ακριβώς μια κλεισούρα, όπως τη μνημονεύει ο Ibn al Fakih.

Η δημιουργία της κλεισουραρχίας Χαρσιανού χρονολογείται από τους ερευνητές με βάση τη μνεία της στους αραβικούς καταλόγους και στο Τακτικό Uspenskij μέσα στο α΄ μισό του 9ου αι.[70]. Θα έλεγα ότι και αυτής της κλεισουραρχίας τη δημιουργία μπορούμε να ανεβάσουμε γύρω στα τέλη του 8ου αι., μετά τη στάση των Αρμενιακών που εκδηλώθηκε το 793 εναντίον του Κωνσταντίνου Στ΄[71].

Ακριβώς την εποχή εκείνη η απόσπαση από το θέμα των Αρμενιακών της τούρμας Χαρσιανού και ο μετασχηματισμός της σε νέα ανεξάρτητη στρατιωτική ενότητα εξυπηρετούσε ταυτόχρονα σκοπούς εσωτερικής όσο και εξωτερικής ασφάλειας. Με τον κατακερματισμό της εδαφικής περιφέρειας και της αριθμητικής

65. Συνεχιστής Θεοφάνους 118-121, κυρίως 120. 10 (CB). — Πρβ. και Ιωάννης Σκυλίτζης 71. 30 (έκδ. I. Thurn).

66. Βλ. αν. σημ. 64.

67. Βλ. αν. σημ. 63.

68. E. W. Brooks, Arabic Lists 75.

69. Αυτ. σ. 67.

70. Τακτ. Usp. (842/3) 55.5. — E. W. Brooks, Arabic Lists 75-76.

71. Θεοφάνης 468. 23 κ.ε. — Πρβ. και H. Gelzer, Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung, Amsterdam 1966 (= Leipzig 1899), σ. 94 κ.ε.

δύναμης των Αρμενιακών επιτυγχάνονταν δύο στόχοι: μειωνόταν ο κίνδυνος των στάσεων που υπέθαλπε η μεγάλη δύναμή τους αφενός, και αφετέρου με τη δημιουργία μιας νέας αυτόνομης στρατιωτικής ενότητας στο νότιο τμήμα τους αντιμετωπίζονταν αποτελεσματικότερα οι εισβολές των Αράβων, που εισορμούσαν από τη Μελιτηνή[72] ή τις κλεισούρες των Αδάτων και της Ποδανδού[73] στην περίοδο της νέας έξαρσης των αραβικών επιδρομών στο τελευταίο τέταρτο του 8ου αι.

Η Σελεύκεια αναφέρεται ως κλεισούρα για πρώτη φορά στους καταλόγους του Ibn Kordadbech[74] και Ibn al Fakih[75]. Η Σελεύκεια ωστόσο, η οποία, όπως αναφέρει ο Κωνσταντίνος Πορφυρογέννητος, εξαιτίας των δυσπρόσοδων διαβάσεών της αποτελούσε ιδιαίτερα κατάλληλο σημείο για την απόκρουση των Αράβων της Ταρσού[76], νομίζω πως ήταν φυσικό να συγκροτήθηκε πολύ νωρίτερα από τα μέσα του 9ου αι. ως αυτόνομη στρατιωτική ενότητα - κλεισούρα. Θα έλεγα ότι η κλεισουραρχία της Σελευκείας πρέπει να δημιουργήθηκε όχι πολύ αργότερα από τη μεγάλη αραβική επιδρομή του 788 στο θέμα των Ανατολικών και τη συντριπτική ήττα των Βυζαντινών στο Κοπιδάδνον[77]. Μια στρατιωτική καταστροφή τέτοιου μεγέθους, στην οποία χάθηκαν και πολλοί στρατηγοί, ήταν φυσικό να ακολουθήσει μια στρατιωτικο-διοικητική αναδιοργάνωση της περιοχής, η συγκρότηση δηλαδή μιας κλεισουραρχίας η οποία θα αποτελούσε στο εξής αποτελεσματικότερο φραγμό στις εισβολές των Αράβων στο σημείο αυτό των συνόρων.

Νομίζω λοιπόν ότι η δημιουργία των πρώτων αυτόνομων στρατιωτικών ενοτήτων, των κλεισουραρχιών, πρέπει να άρχισε από το τελευταίο τέταρτο του 8ου αι. και συνεχίστηκε με επίταση κυρίως κατά τη βασιλεία του Λέοντα Στ΄, όπου μαρτυρείται μια νέα σειρά κλεισουρών στα αραβοβυζαντινά σύνορα (Σεβαστείας, Μεσοποτα-

72. Βλ. χάρτη E. W. Brooks, Arabic Lists 68.

73. Βλ. H. Ahrweiler, L'Asie Mineure et les invasions arabes (VII^{e}-IX^{e} siècles), RH 227 (1962) 8 κ.ε. και χάρτη σ. 4. — R.-J. Lilie, Reaktion, χάρτη σ. 189. — Fr. Hild, Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien, Wien 1977, σ. 57-59, 138-140.

74. H. Gelzer, Genesis 84.

75. E. W. Brooks, Arabic Lists 75.

76. Κων. Πορφ., Θεμ. XIII. 77.10-13.

77. Θεοφάνης 463. 15 κ.ε.

μίας, Λεοντοκώμης, Λικανδού, Συμποσίου, Λαρίσσης, Τζαμανδού)[78]. Επί της βασιλείας του Ρωμανού Α΄ Λεκαπηνού (920-944) δημιουργήθηκε η κλεισούρα της Αβάρας[79] και από δύο σφραγίδες που χρονολογούνται στο 10ο αιώνα γνωρίζουμε επίσης την ύπαρξη και δύο ακόμη κλεισουραρχιών, της Βασιλειάδος[80] και της Σωτηροπόλεως[81].

6. Ένα άλλο ζήτημα που προβάλλει είναι ποιός ήταν ο βαθμός της αυτονομίας στρατιωτικής ή και διοικητικής των κλεισουρών και του κλεισουράρχη έναντι του θέματος και του στρατηγού.

Πρέπει κατ' αρχήν να επισημάνουμε ότι εκείνο που γνωρίζουμε με βεβαιότητα για τον κλεισουράρχη είναι μόνο η θέση του στη στρατιωτική ιεραρχία. Ήταν, σύμφωνα με τους εθιμοτυπικούς καταλόγους, αξιωματικός κατώτερος του στρατηγού και ανώτερος του τουρμάρχη[82], όπως άλλωστε φαίνεται και από το ύψος του μισθού

78. Βλ. N. Oikonomides, L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^{e}-XI^{e} siècles et le Taktikon de l'Escorial, Actes du XIV^{e} Congrès International des Études Byzantines, τόμ. I (1974), σ. 285-286. — J. Ferluga, Nize jedinice 80 κ.ε. — Του αυτού, Clisure 21 κ.ε.

79. N. Oikonomides, Organisation 286. — Του αυτού, Listes 360. — J. Ferluga, Nize jedinice 85. — Του αυτού, Clisure 21.

80. G. Zacos, Seals τόμ. II, αριθ. 134.

81. G. Zacos, Seals τόμ. II, αριθ. 948.

82. Τακτ. Usp. 55. 4. — Κλητορολόγιον Φιλοθέου 147. 4, 149. 22, 231, 24 (έκδ. N. Oikonomidès, Listes 81-235). — Τακτικόν Benesevic 251. 3 (έκδ. N. Oikonomides, Listes 243-253). — Τακτικόν Escurial 271. 31 (έκδ. N. Oikonomidès, Listes 263-277). Η υψηλή θέση των κλεισουραρχών στη στρατιωτική ιεραρχία μαρτυρείται και από την πολυτελή διακόσμηση των ιματίων που προσφέρονται στους στρατηγούς και στους κλεισουράρχες από τον αυτοκράτορα εν αντιθέσει προς τη λιτότητα αυτών που προσφέρονται στους θεματικούς τουρμάρχες και λοιπούς άρχοντες. Βλ. Κων. Πορφ., Cer. 470. 16 κ.ε.: «ἱμάτια λεπτόζηλα ἐκ τῶν κατ' οἴκους πρόκριτα καί καθαρά ἀμφιεσμένα ἀπό τριβλαττίων καί διβλαττίων ὀξέων καί διβλαττίων ἀετῶν καί βασιλικίων καί βδελλίων, ἀμφότερα δίσχιστα μετά περσικίων διά τούς στρατηγούς καί κλεισουράρχας. Ἕτερα ἱμάτια ἐκ τῶν κατ' οἴκους λεπτόζηλα δεύτερα λιτά δίσχιστα μανιακάτα διά τους θεματικούς τουρμάρχας καί λοιπούς πρόσφυγάς τε καί ἄρχοντας», αυτ. 486. 5 κ.ε.: «Τῶν δέ 'Αρμενιακῶν θεμάτων τοῖς στρατηγοῖς καί κλεισουράρχαις δίδωσιν, ... ἀνά ἱματίου ἐρραμένου μετά διβλαττίων, ἀετῶν ἤ καί βασιλικίου, τοῖς δέ μεγάλοις τούτων τουρμάρχαις λιτά ἐπιδίδωσιν ἱμάτια...».

του[83]. Ανήκε στην ίδια τάξη με τον «ἐκ προσώπου στρατηγοῦ» και τον «κατεπάνω Παφλαγονίας»[84].

Όσον αφορά την αυτονομία που είχε ή μπορούσε να έχει ο κλεισουράρχης ως στρατιωτικός διοικητής της κλεισουραρχίας, μπορούμε να κάνουμε μερικές σκέψεις βασιζόμενες στη φύση των κλεισουραρχιών και στους λόγους για τους οποίους ιδρύθηκαν αυτές.

Καθήκον του καθενός κλεισουράρχη ήταν να εμποδίζει το πέρασμα του εχθρού από την κλεισούρα του ή έστω να καθυστερεί την είσοδό του στο βυζαντινό έδαφος μέχρις ότου καταφθάσουν οι θεματικές δυνάμεις με το στρατηγό, στις διαταγές του οποίου τασσόταν αμέσως ο κλεισουράρχης στη συνέχεια των πολεμικών επιχειρήσεων. Χαρακτηριστικές είναι σχετικά οι πληροφορίες των πηγών οι αναφερόμενες στην αραβοβυζαντινή σύγκρουση του 863 κοντά στον ποταμό Λαλακάοντα. Στη διάταξη των βυζαντινών στρατευμάτων που κάνει ο στρατηγός των Θρακησίων και αρχιστράτηγος Πετρωνάς οι κλεισουράρχες Σελευκείας και Χαρσιανού παρατάσσονται στο πλευρό των στρατηγών των Ανατολικών, Οψικίου και Καππαδοκίας και λαβαίνουν μέρος στις επιχειρήσεις[85]. Μάλιστα στις επιχειρήσεις αυτές ο κλεισουράρχης Χαρσιανού κατόρθωσε να αιχμαλωτίσει το γιο του εμίρη Άμερ και το απόσπασμά του και να τους παραδώσει στον Πετρωνά[86].

Όσα είπαμε για τις στρατιωτικές αρμοδιότητες του κλεισουράρχη μας οδηγούν στο συμπέρασμα ότι ο στρατιωτικός αυτός

83. Κων. Πορφ., Cer. 696. 11: «Εἰσίν αἱ κατά τύπον ρόγαι τῶν στρατηγῶν καί κλεισουραρχῶν...», αυτ. 697. 4 κ.ε.: «ὁ στρατηγός Σεβαστείας, ὡς ὢν τότε κλεισουράρχης, λλ. ε΄. Ὁ στρατηγός Σελευκείας, ὡς ὢν τότε κλεισουράρχης, λλ. ε΄. Ὁ στρατηγός Λεοντοκόμεως, ὡς ὢν τότε κλεισουράρχης, λλ. ε΄. Ὁ στρατηγός τῶν Κιβυρραιωτῶν λλ. ι΄...». Βλ. καί H. Antoniadis-Bibicou, Histoire maritime de Byzance. A propos du «thème des Caravisiens», Paris 1966, Appendices III, σ. 142, πίνακας II.

84. Κλητ. Φιλοθ. 231. 24 κ.ε.: «Προβαλλομένου δέ ἐκ προσώπου στρατηγοῦ, ἤ κλεισουράρχου, ἤ κατεπάνω Παφλαγονίας, δίδοται αὐτοῖς ἐξ ἑκάστου αὐτῶν ἀνά νομισμάτων η΄».

85. Συνεχιστής Θεοφάνους 181.9 κ.ε.: «Καί δή τούς μέν τό ἀρκτῷον μέρος καθέξοντας στρατηγούς τῶν Ἀρμενιακῶν καί Βουκελλαρίων καί Κολωνείας καί Παφλαγονίας ἐπέστελλεν αὐθωρόν, τό δέ μεσημβρινόν τόν Ἀνατολικόν τόν Ὀψικίου καί Καππαδοκίας στρατηγούς σύν τοῖς Σελευκείας καί τοῦ Χαρσιανοῦ κλεισουράρχαις».

86. Συνεχιστής Θεοφάνους 183. 7 κ.ε.

διοικητής έπρεπε να έχει μια σχετική επιχειρησιακή αυτονομία που υπαγορευόταν από το γεγονός ότι μέχρις ότου ειδοποιηθεί ο στρατηγός του θέματος και στείλει ενισχύσεις ο κλεισουράρχης ήταν ο μόνος αρμόδιος και ο μόνος υπεύθυνος για τα στρατιωτικά μέτρα που έπρεπε να λάβει για να υπερασπίσει την περιοχή του.

Όσον αφορά τις διοικητικές αρμοδιότητες που μπορούσε να έχει ο κλεισουράρχης μέσα στα πλαίσια της κλεισουραρχίας του απλώς υποθέσεις μπορούμε να κάνουμε[87].

Όταν με τον καιρό τα πράγματα κατέδειξαν ότι η έκταση του εδαφικού χώρου μιας κλεισουραρχίας περιόριζε τις επιχειρησιακές δυνατότητές της και εξασθένιζε τη δυνατότητα αντίδρασής της στις εχθρικές επιθέσεις, η στρατιωτική βυζαντινή διοίκηση αναγκάστηκε και πάλι να παραχωρήσει στις κλεισουραρχίες ευρύτερο εδαφικό χώρο και μεγαλύτερη επιχειρησιακή αυτονομία. Έτσι όμως οι κλεισουραρχίες μεταβλήθηκαν σε κανονικά θέματα ισότιμα με τα άλλα. Είναι οι περιπτώσεις ακριβώς τις οποίες έχει υπόψη του ο Κωνσταντίνος Πορφυρογέννητος όταν λέγει ότι το θέμα της Μεσοποταμίας είναι πρόσφατο. Παλιότερα, λέγει, ήταν μια κάποια ανώνυμη κλεισούρα που με την απόκτηση των κοντινών της κάστρων, που της παραδόθηκαν επί Λέοντα Στ΄ από τους Αρμένιους πρίγκηπες, διευρύνθηκε και ονομάστηκε στρατηγίδα, δηλαδή περιοχή διοικούμενη από στρατηγό (θέμα)[88].

Παρόμοια είναι και η άλλη περίπτωση που αναφέρει επίσης ο Κωνσταντίνος Πορφυρογέννητος. Η Σελεύκεια, γράφει, δεν ήταν παλιότερα θέμα ούτε ονομαζόταν στρατηγίδα, ήταν απλώς μια κλεισούρα σε δυσπρόσιτο τόπο που χρησίμευε για την απόκρουση των αραβικών επιδρομών και που την έκανε στρατηγίδα (θέμα) ο Ρωμανός Β΄ όταν διεύρυνε τα όρια του βυζαντινού κράτους[89].

87. Ο J. Ferluga, Nize jedinice 77. — Του αυτού, Clisure 9-10. Θεωρεί βέβαιο ότι η συγκέντρωση των στρατιωτικών και πολιτικών εξουσιών στα χέρια των κλεισουραρχών ήταν πλήρης.

88. Κων. Πορφ., Θεμ. IX. 73. 11 κ.ε.: «Τό δέ θέμα τῆς Μεσοποταμίας οὐ πολυχρόνιόν ἐστιν, οὐδέ μέγα τι ἦν καί περιβόητον, ἀλλά κλεισοῦρα τις ἀνώνυμος καί ἀκατονόματος. Ἐπί δέ τῶν ἡμερῶν τοῦ μακαρίου καί ἁγίου πατρός μου Λέοντος προσέφυγε Παγκρατούκας ἐκεῖνος ὁ Ἀρμένιος καί Πουκρίκας καί Ταυτούκας οἱ ἀδελφοί αὐτοῦ καί παρέδωκαν τά ἐκεῖσε καστέλλια, καί ἐπλατύνθη ὁ τόπος καί ἐγένετο εἰς ὄνομα στρατηγίδος».

89. Κων. Πορφ., Θεμ. XIII. 77. 9 κ.ε.: «Ἡ τοίνυν Σελεύκεια οὐ θέμα τό πρίν

Η μεταβολή αυτή σημειώνεται από τα μέσα του 9ου αι. και δεν είναι παράλογο να υποστηρίξουμε ότι συμπίπτει με την έναρξη της βυζαντινής αντεπίθεσης κατά των Αράβων.

Από τότε οι κλεισουράρχες φαίνεται ότι παίρνουν όχι μόνο το βαθμό αλλά και το όνομα του στρατηγού, γι' αυτό κατά τον 11ο αι. δεν αναφέρονται ούτε κλεισουραρχίες ούτε κλεισουράρχες[90]. Οι κλεισουραρχίες έχουν γίνει πια στρατηγίδες που χάνονται σιγά σιγά κι' αυτές, όπως και τα λοιπά θέματα, με την πρόοδο της κατάκτησης της Μ. Ασίας από τους Σελτζούκους Τούρκους.

7. Ένα άλλο ερώτημα που προβάλλει είναι αν οι κλεισούρες αποτελούσαν για το κράτος όχι μόνο σημεία στρατηγικού ενδιαφέροντος αλλά χρησίμευαν και ως τόποι εκτελωνισμού.

Από τις κλεισούρες, όπως είπαμε, περνούσαν οι μεγάλες οδικές αρτηρίες. Στη Βαλκανική από τα στενά του Ακοντίσματος περνούσε η Εγνατία οδός. Από τα στενά των Σούκκων ή αλλιώς «Πύλες του Τραϊανού», η «βασιλική οδός» που ξεκινώντας από το Σίρμιο διέσχιζε διαγωνίως τη Βαλκανική και περνώντας από τη Σιγγιδόνα, Βιμινάκιο, Ναϊσσό, Σαρδική, Φιλιππούπολη κατέληγε στην Κωνσταντινούπολη. Τέλος από την κλεισούρα του Στρυμόνα περνούσε η οδός που ένωνε το οροπέδιο της Σαρδικής διά της κοιλάδας του Στρυμόνα με το Αιγαίο[91]. Παρόμοια από τις κλεισούρες της Μ. Ασίας, τις περίφημες πύλες της Κιλικίας και μάλιστα από τις διόδους του Ταύρου, γινόταν η επικοινωνία μεταξύ Μ. Ασίας ανατολικής και δυτικής και της Μεσοποταμίας και της Συρίας[92].

Οι κλεισούρες λοιπόν, εφόσον από αυτές περνούσαν μεγάλες οδικές αρτηρίες που ήταν συγχρόνως και δρόμοι του εμπορίου, αποτελούσαν τους διαύλους του διεθνούς διαμετακομιστικού εμπορίου. Ωστόσο παρά το γεγονός αυτό δε φαίνεται ότι οι κλεισούρες, ή έστω αυτές μόνο που βρίσκονταν σε συνοριακές περιοχές, χρησίμεψαν ποτέ ως τελωνειακοί ή εμπορικοί σταθμοί για την είσπραξη εισαγωγικών δασμών. Σύμφωνα με όσα γνωρίζουμε τουλάχιστον από τις σωζόμενες σφραγίδες κομμερκιαρίων[93] οι τελωνειακοί σταθμοί του κράτους σε όλη τη διάρκεια της βυζαντινής περιόδου βρίσκονταν σε πόλεις μεγάλες ή μικρές, σε συνοριακές ή εσωτερικές περιοχές του κράτους, σε λιμάνια περισσότερο ή λιγότερο σημαντικά αλλά όχι σε κλεισούρες[94]. Έτσι πρέπει να θεωρήσουμε ότι οι κλεισούρες παρέμειναν πάντοτε, όπως φαίνεται, περάσματα στρατηγικού ενδιαφέροντος.

Το εμπορικό ενδιαφέρον που μπορούσαν να έχουν οι κλεισούρες και ασφαλώς είχαν, προερχόταν απλώς και μόνο από το γεγονός ότι ήταν τα μόνα δυνατά περάσματα για μεγάλες και πολλές φορές

ἐχρημάτιζεν οὐδέ στρατηγίδος ἐκεκλήρωτο ὄνομα, ἀλλά κλεισοῦρα τις ἦν καί φυλακή διά τάς ἐκδρομάς τῶν ἐκ Ταρσοῦ προϊόντων Σαρακηνῶν, διά τό εἶναι τόν τόπον δυσπρόσοδον. Ὁ δέ κύριος Ῥωμανός, ὁ καλός τε καί ἀγαθός βασιλεύς, ὥσπερ πλάτος μῆκός τε καί μέγεθος ἐπιτιθείς τῇ τῶν Ῥωμαίων ἀρχῇ στρατηγίδα αὐτήν ἀπετέλεσε».

90. Υπάρχουν βέβαια ελάχιστες μνείες κλεισουραρχών του 11ου αι. Έτσι π.χ. σε πωλητήριο έγγραφο του 1029, που αναφέρεται στην πώληση ενός αμπελιού από κάποιον πρεσβύτερο μοναχό της Μονής των Αγίων Φιλίππου και Νικολάου στον Τάραντα, μεταξύ των μαρτύρων που υπογράφουν το έγγραφο μνημονεύεται και κάποιος «Κοσμᾶς Νικολάου κλεισουριάρχου υἱός...». (F. Trinchera, Syllabus membranarum graecarum, Neapoli 1865, σ. 24). Η μαρτυρία όμως αυτή κλεισουράρχη, αν και μας παραδίδεται σε έγγραφο του 1029, δεν μπορεί να θεωρηθεί ως μαρτυρία του 11ου αι., εφόσον κλεισουράρχης ήταν ο πατέρας του Κοσμά που υπογράφει το εν λόγω έγγραφο, ο οποίος προφανώς είχε ασκήσει το αξίωμά του στον προηγούμενο αιώνα. Τελευταία ο I. Iordanov σε μελέτη του ανέκδοτη ακόμη κάνει λόγο για δύο σφραγίδες που αναφέρουν κλεισουράρχες Μεσημβρίας και που ο μελετητής αυτός τοποθετεί τον 11ο αι. Βέβαια δεν μπορούμε να επιχειρηματολογήσουμε με βεβαιότητα, αφού δεν έχουμε μπροστά μας δημοσιευμένη τη μελέτη του I. Iordanov. Μια πρόχειρη πάντως σκέψη θα ήταν ότι στην περίπτωση των κλεισουραρχών Μεσημβρίας έχουμε επανάληψη τίτλου, ο οποίος παραμένει αποχωρισμένος από την περιφέρεια και την αιτία για την οποία δημιουργήθηκε. Όπως δηλ. οι υπάλληλοι της Αβύδου που λέγονταν «ἀβυδικοί» εμφανίζονται με τον ίδιο τίτλο σε περιοχές που δεν έχουν καμιά σχέση με την Άβυδο, έτσι και στην περίπτωση των κλεισουραρχών Μεσημβρίας μπορεί να έχουμε να κάνουμε με τη διατήρηση του τίτλου μακριά και ανεξάρτητα από τις αιτίες για τις οποίες δημιουργήθηκε ο τίτλος του κλεισουράρχη.

91. Βλ. P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine, Paris 1945, σ. 70-74. — C. Asdracha, La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles. Étude de géographie historique (Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie Nr. 49), Athen 1976, σ. 25 κ.ε.

92. Βλ. J. B. Bury, Eastern 222 σημ. 2.

93. G. Zacos - A. Veglery, Byzantine Lead Seals, Vol. I. 1, c. II, Basel 1972, σ. 131-363.

94. Για την πρωτοβυζαντινή εποχή βλ. J. Karayannopulos, Das Finanzwesen des frühbyzantinischen Staates, München 1958, σ. 160-161. — Του αυτού, Ιστορία Βυζαντινού Κράτους, τ. Α΄, Θεσσαλονίκη 1978, σ. 689 και 748 κ.ε. — Για μεταγενέστερη εποχή βλ. H. Antoniadis-Bibicou, Recherches sur les douanes à Byzance. L'«octava», le «Kommerkion» et les commerciaires, Paris 1963, σ. 193 κ.ε.

διεθνείς αρτηρίες. Τελωνειακοί δασμοί δεν εισπράττονταν επάνω στις κλεισούρες και επομένως οι κλεισούρες και οι κλεισουράρχες δεν απέκτησαν ποτέ τελωνειακή σημασία[95].

95. Μια εξήγηση του γεγονότος αυτού θα ήταν λόγοι ασφάλειας της ίδιας της κλεισούρας. Η άσκηση τελωνειακού ελέγχου στην περιοχή της κλεισούρας εξαιτίας της χρονοβόρας διαδικασίας που απαιτούσε θα εξέθετε σε κίνδυνο το απόσπασμα που φρουρούσε το πέρασμα, αν εκδηλωνόταν τη στιγμή του ελέγχου ξαφνική εχθρική επίθεση. Ακόμη ήταν δυνατόν να παρεισφρήσουν εχθροί προσποιούμενοι τους εμπόρους, οι οποίοι να επιτεθούν αιφνιδιαστικά και να εξουδετερώσουν εύκολα εξαιτίας της στενότητας του χώρου τους στρατιώτες-φρουρούς της κλεισούρας. Έπρεπε επομένως τα καραβάνια των εμπόρων να περάσουν το γρηγορότερο την κλεισούρα και να μεταβούν στην πλησιέστερη τελωνειακή περιοχή με το σχετικό τελωνειακό σταθμό.

«ΛΕΓΕΙΝ ΜΕΤΑ ΞΙΦΟΥΣ»

ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ Α. ΧΡΗΣΤΙΔΗΣ / ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗ

Ο Θεοφύλακτος, αρχιεπίσκοπος Βουλγαρίας (Αχρίδος), απευθύνει μια επιστολή του στον *σεβαστὸν* Γρηγόριο Πακουριανό, γαμπρό του *μεγάλου δρουγγαρίου* Νικηφόρου Κομνηνού,[1] για να τον συμβουλέψει να είναι πολύ προσεκτικός τώρα που ανέλαβε ευθύνες διοίκησης (στ. 9: *ἀνθρώπων ἐπιστασίαν σε δεδεγμένον*), πιθανότατα στο *θέμα* της Αχρίδας.[2] Ο Θεοφύλακτος επιμένει ότι ο Γρηγόριος πρέπει να προσέχει ιδιαίτερα, επειδή είναι νέος στην ηλικία (στ. 9-10: *νέον καὶ τὴν καρδίαν εὐτύπωτον*), και εξηγεί για ποιο λόγο. Στο σημείο αυτό το κείμενο της επιστολής, σύμφωνα με την έκδοση του Gautier, είναι το εξής (στ. 13-15): *καὶ κατ᾽ αὐτὴν μὲν γὰρ<ἡ>νεότης χρῆμα πάντολμον καὶ δραστήριον, ὅταν δὲ ἡ τῆς ἀρχῆς ἐξουσία παρῇ, λέγειν μετὰ ξίφους φασίν.*

Η λέξη *φασὶν* δηλώνει βέβαια ότι η τελευταία φράση αποτελεί γνωμικό ή παροιμία, μόνο που την έκφραση *λέγειν μετὰ ξίφους* δεν τη συναντούμε σε άλλα αρχαία ή βυζαντινά κείμενα. Γι᾽ αυτό άλλωστε και στο apparatus fontium της έκδοσης του Gautier διαβάζουμε (σ. 373): «15 Proverbe non repéré». Ποιο όμως θα ήταν το νόημα αυτής της παροιμίας; Το κείμενό μας είναι σαφές: η νιότη είναι και από μόνη της τολμηρή και δραστήρια, κι όταν αποκτά επιπλέον κάποια εξουσία, τότε... (θα περιμέναμε: ...οι δυνατότητές της πολλαπλασιάζονται· ή: ...μπορεί να καταφέρει σπουδαία πράγματα). Ωστόσο η φράση *λέγειν μετὰ ξίφους* φαίνεται να εκφράζει περισσότερο επιβολή της γνώμης ή της θέλησης κάποιου με τη βία.[3]

Το ενδιαφέρον είναι ότι, όπως μας πληροφορεί το κριτικό υπόμνημα της έκδοσης του Gautier, το *λέγειν* αποτελεί διόρθωση του εκδότη, ενώ το μοναδικό χφ που διασώζει την επιστολή, ο κώδ. Laurentianus gr. 59-12 (του 13./14. αι.), γράφει στο σημείο αυτό *λέγων*. Ο τύπος *λέγων* βέβαια δεν ταιριάζει συντακτικά στο κείμενο, γι᾽ αυτό και απαιτεί διόρθωση·[4] μόνο που δεν πρέπει, κατά τη γνώμη μου, να διορθωθεί σε *λέγειν*, αλλά σε *λέων*.

1. Πρόκειται για την επιστολή με αριθ. 68 στην πρόσφατη έκδοση του P. Gautier, *Théophylacte d'Achrida, Lettres*, Corpus fontium historiae byzantinae 16/2, Thessalonique 1986, σ. 372-375. Η επιστολή έχει αριθ. 7 στην παλαιότερη έκδοση του J. Meursius (1617), που ανατυπώθηκε και από τον J.-P. Migne, *PG* 126,369C-372B.

2. Βλ. Gautier, ό.π., σ. 100 και σ. 372, σημ. 3.

3. Στη μετάφραση του V. Marinerius (1622), που ανατυπώθηκε και από τον Migne, το χωρίο αποδίδεται ως εξής (*PG* 126,371A): «quando vero imperii licentia et potestas subest, tunc, ut dicunt, quasi districto ense obloquitur et garrit».

4. Ο Meursius εκδίδει *λέγει μετὰ ξίφους*· βλ. *PG* 126,369D.

Με τη διόρθωση αυτή η φράση γίνεται *λέων μετὰ ξίφους*, οπότε μπορεί κανείς εύκολα να αναγνωρίσει μια παραλλαγή της γνωστής παροιμίας *λέων ξίφος ἔχων*. Από τις συλλογές των παροιμιογράφων μαθαίνουμε το νόημά της: α) *Appendix proverbiorum* 3,64 (*CPG* I σ. 429): *Λέων ξίφος ἔχων: ἐπὶ τῶν φύσει μὲν ἀνδρείων, ἑτέραν δὲ προσλαμβανόντων ἔξωθεν βοήθειαν*. β) Μακάριος 5,54 (*CPG* II σ. 184): *Λέων ξίφος ἔχων: ἐπὶ τῶν προσθήκην λαβόντων ἧς εἶχον ἀνδρίας*. Τα παραπάνω ερμηνεύματα ταιριάζουν απόλυτα με τα συμφραζόμενα του κειμένου που μας απασχολεί: η *νεότης*, ως *χρῆμα πάντολμον καὶ δραστήριον*, είναι στη συγκεκριμένη περίπτωση ο *λέων*, και *ἡ τῆς ἀρχῆς ἐξουσία* είναι το *ξίφος*, ως *προσλαμβανομένη ἔξωθεν βοήθεια/προσθήκη*.

THE PROBLEM OF SO - CALLED BYZANTINE MANUFACTURE

I. P. MEDVEDEV/LENINGRAND

In this article an attempt (as a matter for discussion) has been made to specially examine one of the most disputable questions of the social and economic development of the Byzantine Empire - the question of the so-called Byzantine manufacture - in the light of the fundamental tenets of the Marxist - Leninist political economy concerning manufacture as a historical and economic phenomenon. The truth is that Marx's phrase, to popular with historians, in which he, naming the places where the emergence of manufacture can be traced, along with the Italian, Flemish, Dutch and Spanish towns also mentions Constantinople, is cited by him only once in his work which was written, as he admitted, «not to be published but to size up the matter» and can hardly contribute to solving this problem[1]. It is not this quotation that matters but the whole conception of manufacture described in the works of the founders of Marxism-Leninism, the realization of the fact that the very notion of manufacture as a certain historical and economic phenomenon and the term itself in its concrete meaning were first introduced into science by Marx and were further developed in the works of Engels and Lenin. The only way to avoid the ambiguity and terminological confusion in this question is to adhere strictly to the meaning and sense they put into this notion.

As to the historiography of this question, apparently two works which appeared in the same 1917 should be mentioned first (the works by A. P. Rudakov, a Russian scientist and by Brentano, a prominent German economist)[2].

Mainly on the basis oh hagiographical materials Rudakov formulated his proposition on the non-existence of factories and manufactories in Byzantium «in a sense which had been attributed to the word manufacture in the economic history of Western Europe

* The article was first published in Russian («V. I. Lenin i problemy istorii», Leningrad, 1970), translated for the present edition by V. M. Bolshakov.

1. See: K. Marx and F. Engels. The Complete Works (russ. transl), Vol. 13 p. 5, Vol. 46, Part I, pp. 502-3.

2. A. P. Rudakov, Ocherki vizantiiskoi kultury po dannym grecheskoi agiografii. Moscow, 1917; L. Brentano, Die byzantinische Volkswirtschaft: Ein Kapitel aus Vorlesungen über Wirtschaftsgeschichte. - Schmollers Jahrbuch, 1917, Jg. 41, N 2, SS. 7-52 (the work translated into Russian and published in a separate book, see: L. Brentano. Narodnoe hozyaistvo Vizantii. Leningrad, 1924).

starting from the sixteenth-seventeenth centuries». In his opinion, Byzantium as well as the Antique World from which it inherited all technical achievements knew only handicraft. «Smallscale home production, he says, with the work performed by the master, two or three his assistants and apprentices was the predominant type of production activity in all the regions and in all the centuries of Byzantinism»[3]. Nevertheless Rudakov is of an opinion that the «manufactural Organization of industry» had been taking shape in the sphere of the state-monopoly production of silk and purple. He also notes «extensive manufactures» - stateowned dyehouses in Lampsak. Besides that, likening blacksmith and metal trade to all other Byzantine trades which, in his words, did not grow into big enterprises, Ruakov on the basis of some data from Malalas and the Vita of St. Euphymia still supposes that «some, if we can say so, state armoury manufactures existed in Byzantium»[4].

Brentano, for his part, went even further having found in Byzantium a complete system of capitalist economy which «in the course of centuries not only remained unchanged, but, on the contrary, had been developing with ever growing intensity... The Army and Navy are organized on the capitalist basis, the Empire revenues on main items are calculated in Monetary terms and their collection is formed out. The form of a major capitalist enterprise is also used in public works»[5]. Also in his work he admits that industries regulated by the «Book of the Eparch» (a collection of the Statuta of Constantinople corporations of the tenth century) had handicraft organization but at the same time he specifies that along with handicraft industry capitalist enterprise existed in Byzantium. In his opinion, silk production with profits playing a considerable part in the Emperor's budget was not monopolized by the state. Private enterprises in those industries where they were permitted to exist as well as the production of brocade, velvet, carpets and glass were either handicraft establishments or manufactures (dürfte hausindustriell und in Manufacturen stattgefunden haben)[6]. At

3. A. P. Rudakov. Op. cit., pp. 139-40.

4. Ibid., pp. 139, 145, 147.

5. L. Brentano, Op. cit., S. 16.

6. L. Brentano. Op. cit., S. 26.

the end of the eleventh century in Byzantium he finds factories and the silkweavers taken out from Thebes and Corinth to Palermo by Roger II of Sicily were, in his opinion, handicraftsmen or worked in large premises under the supervision of foremen that is in manufactories[7]. The abovementioned Rudakov's assertions did not influence historiography considerably while Brentano's small work in its time turned out to be a revelation for the bourgeois science and became a source disseminating various theories of «capitalism» in the Byzantine town, though nowadays this work is justly considered to be hopelessly outdated. The majority of foreign historians, even those who do not speak directly of «capitalism» in the Byzantium, actually share this conception, as they believe that «monetary economy» prevailed in Byzantium and they tend to identify this term with the notion of «capitalism»[8].

In Soviet historiography the views of Brentano and his followers were thoroughly critisized in the works of M. V. Levchenko, G. L. Kurbatov, B. T. Goryanov and other scholars[9, 10]. M. Y. Syuzyumov, one of our outstanding experts in the history of the Byzantine town in many of his works also comes out against bourgeois theoreticians who, confusing commodity and capitalist production, discerned capitalist relations in Byzantine towns. In some works, however, particularly in his thesis on relations of production in the Byzantine town in the period of feudalism genesis, he comes to some conclusions which are very close to Brentano's conception. Resting upon the above mentioned Marx's assertion, M. Y. Syuzyumov stresses as a peculiarity of towns-Emporia

7. Ibid.

8. G. Mickwitz. 1) Geld und Wirtschaft im römischen Reich des IV-ten Jahrhunderts n. Chr. Helsingfors - Leipzig, 1932; 2) Un problème d'influence: Byzance et l'économie de l'Occident médiéval. - Annales d'histoire économique et sociale, 1936, N 37; A. R. Lewis. Naval power and trade in the Mediterranean, A. D. 500-1100. Princenton, 1951; R. S. Lopez. Silk industry in the Byzantine Empire. - Speculum, 1945, V.XX, N 1, pp. 1-42, etc.

9-10. M. V. Levchenko. Istoriya Vizantii. Moscow-Leningrad, 1940, p. 148; A. P. Kazhdan. Derevnya i gorod v Vizantii IX-X vekov: Ocherki iz istorii vizantiiskogo feodalizma. Moscow, 1960, p. 301; G. L. Kurbatov. Rannevizantiiski gorod (Antiohiya v IV veke). Leningrad, 1962, p. 4; B.T. Goryanov. Pozdnevizantiiski feodalizm. Moscow, 1962, p. 242. - Note the denial of A. P. Rudakov's views in the above-mentioned work by A. P. Kazdan (Derevnya i gorod... p. 341).

the possibility of an early emergence of centralized and dispersed manufactures in them[11]. As an example of centralized manufacture he refers to Workshops-Ergasteria of the sericarii and monastic Workshops-Ergalia mentioned in the «Book of the Eparch». In his opinion, «the wide scope of production in the Sericarii's Workshops where the functions of the weaver and the dyer and all the functions connected with the final manufacturing of luxurious cloths were combined, required certain division of labour» and in fact was of manufacture character and though «such manufactures as work-shops of the Sericarii retained their slaveowning character and limited their production to the items of luxury»[12]. According to M. Y. Suyzyumov, elements of dispersed manufacture in towns are indicated by information on enterprises based on the labour of small groups who were «entrusted to perform the work». Analyzing propositions on katartarioi, contained in the «Book of the Eparch» he comes to a conclusion that the Katartarios' economy was free and independent, but the Katartarios had to buy raw-silk from the Metaxoprates and to sell the rectified silk to the same Metaxoprates. «Thus, he says, the Metaxoprates was in fact the buyer-up, the raw-silk and rectified yarn trader and at the same time the employer who used the home work of fictiously independent owners. We can note that the Metaxoprates have some features of the merchant - the organizer of manufacture, however the role of the Metaxoprates could not have a future since his enterprise was based on imported silk whereas later on the production of silk switches over to the independent cultivation of silk cocoons. That is why the Metaxoprates did not attain the status later held by the members of the Lana and Calimala's Corporation in Florence. Later the silk cloth trade went to the provincial Sericarii of Hellas and Boiotie and then was seized by Italian merchants»[13]. Finally, the question of manufacture's existence in the late Byzantine town which is now under discussion in the soviet historiography should be mentioned. The idea that in late Byzantium there appeared the sprouts of new capitalist relations in the form of manufacture is persistently propounded in the works of Z. V.

11. M. Ya. Syuzyumov. Proizvodstvennye otnosheniya v vizantiiskom gorode - emporii v period genezisa feodalisma. Autor's abstract, Sverdlovsk, 1953, pp. 4, 12.

12. Ibid., pp. 11-2.

13. Ibid., pp. 12-3.

Udaltsova. In one of her latest works the stresses the necessity to clarify the questions concerning the character of the evolution of the social and economic system of Byzantine towns in the final period of the Empire and questions concerning the forms of the handicraft production and emergence of manufactories in towns in the thirteenth - fifteenth centuries, without which it is impossible to determine the nature of the feudalism decay and the emergence of pre-capitalist relations in late Byzantium»[14]. In one of the sections of the World History also written by Z. V. Udaltsova she writes that «in some major economic centres and first of all in Constantinople first sprouts of new capitalist relations in the form of manufacture appeared»[15]. Earlier B. T. Goryanov, a prominent scholar in late Byzantine feudalism, also came to the same conclusion. «The peculiarity of the economic system of the Byzantine Empire, he wrote, was in the preservation of major towns, with developed handicraft and later manufactory production and developed trade»[16]. In his later works, however, published in the fifties and included in his monograph «The Late Byzantine Feudalism», he came to a conclusion that the sprouts of the new, more progressive relations of production did not rise out of the depths of social and economic feudal structure in Byzantium, that handicraft did not outgrow its corporation organization and did not elevate to the level of manufacture, and a new class - the bourgeoisie, capable of making a revolution in the relations of production was not formed. B. T. Goryanov sharply critisized the above-mentioned points of view[17]. In the three-volume work of the Soviet scholars on Byzantine history the question of

14. Z. V. Udaltsova. Razvitie sovetskogo vizantinovedeniya. Voprosy istorii, 1968, N 6, pp. 85, 91; see also her earlier works: Z. V. Udaltsova. Predatelskaya politika feodalnoi znati Vizantii v period turetskogo zavoevaniya-Vizantiiski vremennik, 1953, VII, pp. 95-6; Z. V. Udaltsova, A. P. Kazhdan. Nekotorye nereshennye problemy sotsialnoekonomicheskoi istorii Vizantii. - Voprosy istorii, 1958, N 10, p. 94.

15. Vsemirnaya istoriya. Vol. III, Part V, chapter 48, § 4 (Padenie Vizantii), Moscow, 1957, p. 762. It is not quite clear why B. T. Goryanov ascribed this section of «Vsemirnaya istoriya» to Bulgarian historian D. Angelov. See B. T. Goryanov. Pozdnevizantiiski feodalizm. M., 1962, p. 336.

16. B. T. Goryanov. Vosstanie zilotov v Vizantii (1342-1349). - Izv. AN SSSP, SIF, 1947, v. 3, No 1, str. 93.

17. B. T. Goryanov. Pozdnevizantiiski feodalizm, str. 9, 241, 336-338.

manufacture was not raised at all[18]. However, a report made by V. A. Smetanin at a scientific session on the history of the antique and medieval towns held in June 1968 in Leningrad, was again devoted to the «enigma of the late Byzantine manufacture» (original Smetanin's words). According to him, on the grounds of Theodoros Skutariotes' information the fact of rudimentary existence of the late Byzantine manufacture in the middle of the thirteenth century can be established. And Venetian sources (merehant Badoer's trade book) make it possible to speak of the emergence of the dispersed manufacture in late Byzantium in the final years of its existence[19]. Thus, we have to assert that at present the problem of the Byzantine manufacture is almost at a deadlock. The deadlock is caused, we are convinced, to no small degree by the terminological confusion, by the mix-up of notions and by a questionable, in our opinion, desire to transfer the Marxist notion «manufacture» to formations which could not have known such a phenomenon. That is why it seems to us that the only way to solve the problem is, first, to specify our theoretical knowledge of manufacture and, secondly, from this point of view to examine the main points of the Byzantine economy one more time.

If we turn to the works of K. Marx and V. I. Lenin and follow not the letter but the spirit of the fundamental tenets of Marxist and Leninist political economy concerning manufacture, we have to admit that they considered manufacture to be a phenomenon pertaining to a certain epoch, the epoch of the decay of feudalism and genesis of capitalism, the epoch which chronologically corresponded to the period of the Middle Ages. It has to be mentioned though, that due to some

18. Istoriya Vizantii. Vol I-III, Moscow, 1967.

19. I. Medvedev. Voprosy istorii vizantiiskogo goroda na nauchnoi sessii v Leningrade. - Vizantiiski vremennik, 1969, XXX, pp. 314-5. Of foreign Marxsist historians E. Werner speaks of the existence of manufacture in Thessaloniki, Constantinople and other towns. (See: E. Werner. Volkstümliche Häretiker oder social-politische Reformer? Probleme der refolutionären Volksbewegung in Thessalonike. - Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität, Leipzig, 1958/1959, 8. Jg., H. 1, S. 78. Russian translation see: Vizantiiski vremennik, 1960, XVII, p. 198). V. K. Chaloyan's statement may be noted as an example illustraiting wide dissimination of ideas about Byzantine manufacture in non-special literature, see: V. K. Chaloyan. Vostok-Zapad (preemtsvennost v filosofii antichnogo i srednevekovogo obschestva), Moscow, 1968, p. 120.

properties inherent in manufacture and stipulated by the preservation of the former technical basis that is manual labour (slack development of production in the period of manufacture, comparative immobility of manufacture)[20], the period of manufacture lasted for centuries and was not simultaneous in different countries. It must be noted, however, that even the ealiest, sporadically appearing forms of manufacture are believed to date from the fourteenth - fifteenth centuries and scholars connect them with large-scale production for export marketing in towns of Italy, Flandria, Brabant etc[21]. That is why we consider a priori impossible the idea of the existence of manufacture in the tenth century and even earlier, that is actually in the period of feudalism genesis[22]. The elements of similarity between organization of production in Byzantium in this period and organization of manufactory production which seem to have been observed by the scholars, are, in our opinion, only superficial, not ensuing from the intrinsic, far from being uniformal character of these phenomena.

We are not going to repeat here the well-known propositions of Marx, Engels and Lenin concerning different types of manufactures. We shall only note the main substential features which were in common in all types of manufactures, that is capital, hired labour, division of labour, the general spirit of cooperation. Undoubtedly these things in their primitive forms were observed earlier, right up to antiquity. But in the works of Marx and Lenin the notion «manufacture» implies a certain level of development of all components forming manufacture, their integral whole. Speaking of the correlation between the premanufacture and manufacture organization of production V. I. Lenin underlines that «dependence on capital and work for hire existed then too (that is in the pre-manufacture period - I. M.) but it had not yet taken definite shape, had not yet empraced the mass of industrialists, the mass of the population had not yet given rise to a split among the various groups of

20. K. Marx and F. Engels, Op. cit. vol. 20, p. 271; V. I. Lenin, The Complete Works, Vol. 3, pp. 427-8. This question was considered in detail in the article: A. D. Lyublinskaya. O nekotoryh osobennostyah manufacturnogo etapa v razvitii kapitalizma (na primere Frantsii v nachale XVII veka). - Srednie veka, 1965, issue 27, p. 4.

21. Sovetskaya istoricheskaya entsiklopediya. Vol. 9, Moscow, 1966, p. 48.

22. Exactly in this way (and not without foundation) A. P. Kazhdan understood M. Ja. Syuzyumov (see: Derevnya i gorod ... p. 308, Note 28).

individuals participating in production. Moreover, production itself in the preceding stage still preserves its small dimensions - the difference between the master and the worker is relatively small - there are scarcely any big capitalists (who always head manufacture) - nor are there any workers tied to a single operations and thereby tied to capital, which combines these detailed operations into a single mechanism of production[23].

Marx considers the concentration of the means of production in the hands of the manufactory-owner; separation of the means of production in the form of capital, confronting the worker; the tendency of the capital to self-growth that is the greatest possible production of surplus value to be the «prime basis of manufacture»[24]. Could a similar phenomena be observed in early Byzantine enterprises, for example in the state workshops which produce expensive silk cloths and of which the researchers speak? Evidently could not. As everywhere in the Middle Ages the sporadic use of cooperation in early Byzantium was based, as Marx put it, «on the relations of immediate supremacy and submission, most often on slavery»[25]. It should be noted though, that some scholars, M. Y. Syuzyumov in particular[26] speak of the wide spreading of entreprenership and hired labour in Byzantium, but it would hardly be correct to consider every kind of waged labour as capitalist hired labour, deducing the economic essence of the phenomenon directly from the terminology. Speaking of the labour of technitai = builders, A. P. Kazhdan stresses the idea that though they were indeed hired labourors, they, unlike the workers in a capitalist society, did not produce any surplus products for their emplyers. «The labour of technitai produced for their employers the product in its concrete, material, consumer form. Besides, the technitai used for work their own means of production, being in fact petty handicraftsmen»[27].

Similar remarks can be also made about division of labour. Indeed, as E. E. Lipshits notes, in such a complex industry as silk production

23. V. I. Lenin. The Complete works. Vol. 3, p. 435.

24. K. Marx and F. Engels. The Complete Works, Vol. 23, pp. 342, 368, 371.

25. Ibid., p. 346.

26. M. Ja. Syuzyumov. 1) O naemnom trude v period kodifikatsii rimskogo prava. - Vestnik drevnei istorii. 1958, N 2, pp. 132-42.

27. A. P. Kazhdan. Op. cit., p. 335.

there had been division of labour among various trades and professions[28]. But in its essence such and similar «division of labour» was a differentiation of trades which should not be confused with manufactory division of labour. In the latter the production of articles and goods is seen by the Marxist - Leninist political economy as a manufacturing prosses divided (split) into a number of simple (elementary) purely mechanical operations[29], whereas in Byzantium the process of production was performed, as a rule, by one and the same worker from the beginning to the end[30]. On the whole we consider more correct the conclusions of those who underline a typical medieval character of the handicraft production in early Byzantium, the production which was in the hands of independent handicraftsmen who worked in small workshops.

Raising of the question concerning the emergence of manufacture in late Byzantium (the thirteenth - fifteenth centuries) at the first glance seems to be more natural at least because of the fact that there is no confusion of different periods of historical developments. Byzantium reached the time when, for instance, in neighbouring Italy the first symptoms of a crisis shook the basis of the economy and the first manufactures began to emerge[31]. It should be noted though, that the question of the feudalism crisis in late Byzantium is extremely complex and it gave birth to a variety of view-points recognizing or denying this phenomenon. According to E. Werner, for example, the discussion of the so-called «feudalism crisis» will be of use in the sense that this term which, in his opinion, is an anachronism in the end will be thrown by the board[32]. But some scholars perceive anti-feudal trends in

28. E. E. Lipshits. Ocherki istorii vizantiiskogo obschestva i kultury (VIII - pervaya polovina IX veka). Moscow-Leningrad, 1961, p. 91.

29. K. Marx and F. Engels. Op. cit., Vol. 23, p. 348; V. I. Lenin. Op. cit., Vol. 3, p. 428.

30. A. P. Kazhdan. Op. cit., p. 298.

31. V. I. Rutenburg. 1) Ocherk iz istorii rannego kapitalisma v Italii. Moscow-Leningrad, 1951. 2) O progressivnosti kapitalisticheskih otnosheni v Italii XIV-XV vekov. - Srednie veka, 1955, vyp. 6; O L. Vainshtein. Istoriya sovetskoi medievistiki. Leningrad, 1968, p. 129.

32. E. Werner. Formen und Feudalrente auf dem Balkan, Makedonische Agrargeschichte und die sogenannte Krise des Feudalismus. - Zeitschrift für

the emergence of the «middle class» - the burghers (οἱ μέσοι)[33] in social life of towns and also in certain preveleges given to some towns (Yannina, Monemvasia and others) by the central authorities[34]. Of course, only some concrete material concerning the economic life in late Byzantium could provide an answer to the question whether there emerged manufacture or not. However sources do not contain any direct evidence proving this fact, therefore one has to draw only an approximate conclusion based on inderect data[35].

First of all one should apparently revise the wide-spread opinion of the historians concerning the utter decline of economic activities in late Byzantium. Z. V. Udaltsova and A. P. Kazhdan have some grounds to attribute this opinion to the laments of Nicephorus Gregoras and other late Byzantine writers[36]. Substantial, though somewhat fragmentary, material on the state of productive forces and handicraft in Byzantium in the thirteenth - fourteenth centuries was generalized by B. T. Goryanov in his book. He showed especially well the perfection of the production of expensive silk fabrics, gold and silver threads, used for

Geschichtswissenschaft, 1959, 7 Jg., H. 2, S. 345. About the discussion see: O.L. Vainstein. - Istoriya sovetskoi medievistiki, p. 377.

33. D. Angelov. See: Rapports complémentaires du XII-e Congrès international des études byzantines. Belgrad - Ochride, 1961, p. 18 B. T. Goryanov shares O. Tafrali's opinion (O. Tafrali. Thessalonique au XIV-e siècle. Paris, 1913, p. 19) that the term οἱ μέσοι appeared only in the fourteenth century (B. T. Goryanov. Pozdnevizantiiski feodalizm, p. 269). However, P. Charanis demonstrated that it was mentioned as early as the twelveth century (P. Charanis. On the sociale structure and economic organization of the Byzantine Empire in the thirteenth century and later. - Byzantinoslavica, 1951, XII, p. 148).

34. L. Bréhier. Les institutions de l'empire byzantin. Paris, 1949, p. 216; G. I. Bratianu. Privilèges et franchises municipales dans l'empire byzantin. Paris-Bucarest, 1936; E. Francès. La Féodalité et les villes byzantines au XIII-e et au XIV-e siècles. - Byzantinoslavica, 1955, XVI (1), p. 91; E. Kirsten. Die byzantinische Stadt. - Berichte zum XI Internationalen byzantinisten - Kongress. Munchen, 1958, S. 36.

35. The fact that sources do not contain direct indications of manufacture genesis in Byzantium is often used as the main argument in proving the non-existence of manufacture. Owing to the specific character of Byzantine sources concerning the economic history of the Empire they do not mention many things that undoubteadly did occur in Byzantium. That is why basing upon sources' silence in this case would be erroneous.

36. Z. V. Udatsova, A. P. Kazhdan. Nekotorye nereshennye problemy ..., p. 93.

expensive fabric trimming, carpet production, spreading of alum working used in dyeing and textile production[37]. Even in our country we have samples of luxurious Byzantine cloths of the fourteenth fifteenth centuries out of which secular dresses and sacerdotal robes were made (for example, magnificent Byzantine satin embroidered with gold, silver and various silk threads)[38]. The Byzantine sources of the fourteenth century mention silk weavers and in 1470 (after the fall of Byzantium) some greek weavers were invited to French manufactories by Lois XI and a silk unreeler, a dyer, a spinner, a gold weaver are mentioned among them[39]. The facts of silk cloths exports abroad are indicative of silkwaving being well-developed in late Byzantium, Moreover, not only metropolitan cloths were exported but also fabrics manufactured in provinces, for example, Peloponnes fabrics seta di Clarentia, drapi de sete de Morea and others[40]. Heyd in his classic work on Levant trade speaks of two commodity flows in textile trade. One of them was bringing to the west fine-spin silk fabrics from the East (from Byzantium in particular) and the other was supplying the Levant countries with western law quality wool and flux cloths[41].

37. B. T. Goryanov. Pozdnevizantiiski feodalizm, pp. 247-52.

38. See: A. V. Bank. Vizantiiskoe iskusstvo v sobraniyah Sovetskogo Soyuza. Moscwa-Leningrad, 1966, p. 23, NN 278-90.

39. L. Petit. Actes de Chilandar. - Vizantiiski vremennik, 1911, XVII, Supplement, N 97; E. Müntz. Les artistes byzantins dans l'Europe latine de V-e au XV-e siecle. - Revue de l'art chrétien, a. 36, 4-e sér., IV, 1893, mai, p. 190.

40. B. Krekic. Dubrovnik (Raguse) et le Levant au moyen âge. Paris - la Haye, 1961, pp. 101-2 et Régestes, NN. 230, 303, 787; F. Balducci Pegolotti. La Pratica della Mercatura, ed. A. Evans, Cambridge, Mass., 1936, pp. 119, 147. We have to admit that this information to some extent contradicts to our own conclusion that the handicraftsmen of Mistra could at the best counterpose the Italian manufactured goods with Metaxa, unwrought raw silk and that past traditions of high skill silk processing, fabric manufacturing and dying were completely lost. (See: I. P. Medvedev. Necotorye voprosy obschestvenno-economicheskih otnoshenii v pozdne vizantiiskom gorode Mistre. - Vizantiiski vremennik, 1968, XXIX, p. 83). Although B. Krekic believes that rare mentioning of fabrics from Morea and «de Romania» in general presoposes rather the way of manufactoring characteristic of this region than of local products. (B. Krekic. Dubrovnik ..., p. 102, note 2; p. 104).

41. W. Heyd. Histoire du commerce du Levant au moyen âge, Vol. II. Leipzig, 1936, p. 693.

The analysis of the Byzantine trade structure and the list of articles suggest some interesting information. For example we asserted (resting upon the information given by some late Byzantine authors - Nicephorus Gregoras, Georgios Gemistos Plethon - and following the opinion of D. Zakythinos) that the main article of import was textil goods, clothes in particular[42]. But a more thoroughful examination of sources (Venetian, represented by regests of F. Thiriet; Dubrovnic, represented by regests of B. Krekich and others) convinces us of the fact that imported goods were chiefly half-finished products which needed remaking or completion. Undoubtedly the first place among the articles of import was held by textiles which were usually delivered in bales (balle pannorum). It was not ready- made clothes but materials for tailoring. Here not only woolen or linen stuffs of poorer, as B. Krekich supposes, quality compared with those produced in Byzantium[43] but also possibly unwrought broadcloth is meant. The sources often mention spoiled, substandard broadcloth brought to the Constantinople market by Italian merchants[44]. The same can be said about another important item of export-metals (copper, lead, iron) which were mostly delivered in ingots and rarely as finished articles[45]. These metals were to be processed by Byzantine handicraftsmen.

All these facts compel us to suppose that extensive activities were going on in some Byzantine industries. It presents a certain difficulty to answer the question in what organization forms these activities were carried out and wheather there were any rudiments of manufactory

42. I. P. Medvedev. Necotorye voprosy..., p. 82. Compare: D. Zakythinos. Le despotat grec de Morée, Vol. II, Athènes, 1953, p. 252.

43. B. Krekic. Op. cit., p. 104.

44. E. Thiriet. Regestes des déliberations du Sénat de Venise concernant la Romanie, Vol. II. Paris - La Haye. 1959, NN 1334, 2096. M. M. Shitikov notes such finishing off operations as fabric dying, leather tanning, wax rectifing which were performed in the workshops of Venice and Constantinople these operations were mentioned in the trade book of Venetian merchant Badoer. See: M. M. Shitikov. Venetsianskoe kupechestvo v pervoi polovine XV veka v ego torgovyh snosheniyah s Vizantiei. - Uch. zapiski Moskovskogo gosudarstvennogo pedagogischekogo instituta, 1965, issue 237, p. 91, note 1.

45. An example of such an exception is the delivery of weapon consignment (400 cuirass, 300 spears) from Venice in 1372: F. Thiriet. Régestes..., Vol. I. Paris - La Haye, 1958, N 507.

production. To find the answer it would be very important to trace the fate of Byzantine handicraft corporations which played a major role in the town life in the tenth-twelveth centuries (according to such sources as The Book of the Eparch, the Peira, the Basilica etc[46]). But the sources however keep almost complete silence in this respect too.

Resting on Patriarch Athanasius' letters P. Charanis and later other scholars (B. T. Coryanov, E. Frances etc) arrived at a conclusion that starting with the thirteenth century the corporations gradually decline and nearly disappear[47]. The opinion that the corporations continued to exist in Byzantium in the fourteenth century (F. Dölger and others) is based on isolated and, in our view, unreliable information. For example, a deed of purchase dated back to 1320 mentions Exarchos of Myrepsoi Theodoros Vrachnos, Vorsteher der Sablenverkauferzunft in F. Dölger's translation[48]. But there is no mention of the corporation as such which in Byzantium was usually designated as σύστημα, σωματεῖον etc. The mentioned man might have been an official whose duty was to supervise the perfume sellers and it is difficult to say whether they were incorporated or not. Even to a greater degree this can be applied to a hypothetical corporation of house-builders which is spoken of as being mentioned in the act of 1326 from the same publication by F. Dölger[49]. This time Georgios Marmaras, a protomaistor of house-builders is mentioned (τοῦ πρωτομαΐστορος τῶν οἰκοδόμων) and again not a word is said about the corporation itself. The word «protomaistor» might have meant a contractor who was at the head of an artel of wandering workers. A. P. Rudakov maintains that due to the specific peculiarities of their trades the house-building

46. A. Stöckle, Spätrömische und byzantinische Zünfte. - Klio, Leipzig, 1911. A. P. Kazhdan. Tsehi i gosudarstvennye masterskie v Konstantinopole v IX-X vekah. - Vizantiiski Vremennik, 1953, VI, p. 137; M. Ja Syuzyumov. Vizantiiskaya kniga Eparha. Moscow, 1962, p. 99.

47. P. Charanis. On the sociale structure..., pp. 151-2. B. T. Goryanov. Pozdnevizantiiski feodalizm, pp. 284-5; E. Frances. La disparition des corporations byzantines. - Actes du XII-e Congrès international d'etudes byzantines, Vol. II, Beograd, 1964, p. 94.

48. F. Dölger. Aus den Schatzkammern des heiligen Berges. München, 1948, No 111, S. 302-3.

49. Ibid., No 112, S. 306-8.

workers (carpenters, stone-masons, plasters, brick-layers) were united in more or less big artels which travelled throughout the Empire in search of work and took some public or private contracts[50].

Recently a supposition concerning the existence in Thessaloniki in the fourteenth century of corporations of jewellers, bakers, bothroi has been put forward[51]. The supposition was based on the data from Constantine Armenopulos' Hexabiblos. Of course, the basis of this supposition was in an a priori assumption that this work, written by a Thessaloniki judge, is an independent juridical monument of the fourteenth century and should not be considered a compilation[52], that it contains what was real for Thessaloniki of the fourteenth century[53]. Such a view however seems to be rather doubtful. First of all the Armenopulos' Hexabiblos is not a code of laws. It is a law reference-book and its title is not indicental[54]. It is quite enough to look through the Loci paralleli published by Heimbach to see for one self a clearly compilation character of this monument reproducing the archaic propositions of old juridical codes. Indeed jewellers, bakers, bothroi, as well as dyers, felters, glaziers, blacksmiths, sculptors (ἀνδριαντοπλάσται), are mentioned in the Hexabiblos but this information is fragmentary, taken from the Book of the Eparch and from Julian

50. A. P. Rudakov. Ocherki vizantiiskoi kultury..., p. 142. Compare: A. P. Kazhdan. Derevnya i gorod..., p. 335-6. The sources call these builders Μάστορης, each of these workers could have disciples (Μαθητάδες) or (according to a chronologist of the sixteenth century who described the events of the thirteenth century) apprentices (ὑπουργοί). See: N. B. Δρανδάκης. Χριστιανικαί ἐπιγραφαί Λακωνικῆς. - Ἀρχαιολογική Ἐφημερίς. 1967, Ἐν Ἀθήναις, 1968, σελ. 140. H. Hunger, K. Vogel. Ein byzantinisches Rechenbuch des 15. Jahrhunderts. Wien, 1963, No 76; Pseudo-Dorotheos, Βιβλίον ἱστορικόν. Ἐν Βενετία, 1814, σελ. 235, etc.

51. M. Ya. Suyzyumov. K. voprosu o haractere vystupleniya zilotov v 1342-1349 godah. - Vizantiiski vremennik, 1968, XXVIII, p. 29, note 61.

52. Compare: V. A. Smetanin. Vizantiiskoe zakanodatelstvo XIV veka o krestyanstve (po Armenopulu) i otrazhenie ego v aktah. - Uch. zapiski Permskogo gos. universiteta im A. M. Gorkogo, No 143, Istor. nauki, 1966, p. 99.

53. M. Ya. Syuzyumov. K voprosu o haraktere...

54. Const. Harmenopuli Manuale legum sive Hexabiblos. Ed. G. E. Heimbach. Lipsiae, 1851; Cf. E. H. Freshfield. A manual of Byzantine law, complied in the fourteenth century by George Harmenopoulos. Cambridge, 1930.

Askalonites' Treatise (V-VI centuries)[55]. And it is in these extracts which are not quite organic to this compendium and have no connection with the rest of the text, nothing is said about corporations. It seems to be a mistake to consider Armenopoulos' work a source testifying to the existence of corporations in Thessaloniki in the fourteenth century.

Thus the conclusion that corporations disappeared in late Byzantium seems to be convincing at the present state of study of sources. Z. V. Udaltsova and A. P. Kazhdan consider it possible to suppose that it is connected with the development of manufacture[56], however, the European experience, for instance, showed that manufacture came to substitute the corporation system not so much through the liquidation of corporations as through their degeneration[57]. In fact Frances is right when he says that an explanation of the disappearance of Byzantine corporations should be looked for in the role which elements of major feudal provincial nobility and latin merchantry played in the economic life of byzantine towns[58].

As to the above-mentioned V. A. Smetanin's assertion that activities of Venetian merchants (in this case of Jacomo Badoer) engendered dispersed manufacture in Byzantium seems to be interesting but needs more serious foundation. M. M. Shitikov who had thoroughly studied the content of Badoer's trade book notes that participation in the production process is not mentioned in Badoer's book at all and he comes to a general conclusion that the merchant's

55. Const. Harmenopuli Manuale legum..., II, IV, 14-9; III, III, 64 (= Kn. Ep., XXI, 5); III, III, 59 (= Kn. Ep., XXI, 6); VI, XIV, 12 (= Kn. Ep., XVIII, 5); VI, XIV, 16 (= Kn. Ep., II, 5). Compare: M. Ya. Syuzyumov. Vizantiiskaya kniga Eparha, p. 14. The compilation character of this monument is emphasised in the recently published work by L. - P. Raybaud, see: L. - P. Raybaud. Le gouvernement et l'administration centrale de l'Empire Byzantin sous les premiers Paleologues (1258-1354). Paris, 1968, p. 14, note 2, p. 63, note 101, p. 138, note 146.

56. Z. V. Udaltsova, A.P. Kazhdan. Necotorye nereshennye problemy..., p. 94.

57. V. I. Rutenburg. 1) Ocherk iz istorii rannego kapitalizma v Italii, p. 19; 2) O progressivnosti kapitalisticheskih otnosheni v Italii XIV-XV vekov, p. 407; A. D. Rolova. Osnovnye cherty economicheskogo razvitiya Italii v XVI-XVII vekah. - In the book: «Vozniknovenie kapitalizma v promyshlennosti i selskom hozyaistve stran Evropy, Azii i Ameriki», Moscow, 1968, p. 75.

58. E. Frances. La disparition des corporations byzantines, p. 101.

capital, as a rule, was not invested into the organization of production and that in some cases there might be mentioned only additional production costs spent to finish off the product as, for example, for the above-mentioned fabric dying, leather tanning etc[59]. It becomes particularly clear if we take into account the general trend of the Venetian merchants' trading policy (le dirigisme mercantile, as F. Thiriet not quite aptly calls it) aimed at stifling their trade partner's economy and industry, utilizing its raw materials[60]. Under such circumstances could there appear anything like dispersed manufacture? Let us assume that small handicraft workshops of Constantinople, which were sometimes given orders to finish off certain goods, could be considered the external branches of manufacture, its appendage[61]. But for this purpose it is necessary to prove more or less constant character of such orders and capitalist character of exploitation of Byzantine handicraftsmen who would have been hired workers in relation to the Venetian merchant and he, in his turn, - the manufacturer in relation to them and this seems scarcely probable in the light of the above-mentioned peculiarities of the Venetian merchants' capital.

One should also consider V. A. Smetanin's assertion that according to Theodoros Skutariotes's information, the existence of Byzantine manufacture in the middle of the thirteenth century can be established. In Theodoros Skutariotes's «Appendices» to the work of Georgios Akropolites there is only one passage which could be used as a pretext for such an assertion, namely, the statement concerning Emperor Batazes' (1222-54) attempt to put handicraftsmen capable of manufacturing various kinds of weapons (τεχνῖται τῶν διαφόρων ὅπλων) into «public houses» (δημόσιους οἴκους)[62].

The handicraftsmen had to manufacture a certain quantity of bows, arrows and other kinds of weapons yearly and they got payment (ἐπί μισθῷ) for that. Skutariotes emphasises the large number of

59. M. M. Shitikov. 1) Venetsianskoe kupechestvo..., p. 91, note: 1; 2) Iz istorii venetsiansko-vizantiiskih torgovyh svyazei v pervoi polovine XV veka. Author's abstract, Moscow, 1965, p. 4.

60. F. Thiriet. La Romanie vénitienne au moyen âge. Paris, 1959, p. 304 sq.

61. Compare: V. I. Lenin. The Complete Works, Vol. 3, pp. 438-9.

62. Theodori Scutariotae additamenta: G. Acropolites. Opera, ed. A. Heisenberg, v. I. Leipzig, 1903, p. 285.

handicraftsmen put into the «public houses» (ἀριθμόν ὑπερβαίνοντα). Are there sufficient grounds to consider these enterprises a kind of «Emperor's manufactories»? Most likely the creation of a craft corporation under the auspices of the Emperor's power was meant. The organization of production in this corporation was hardly based on any new principles[63].

Finally it is necessary to consider the issue of extractive industry since there is an opinion that more frequent mentioning of Byzantine mines in the thirteenth-fifteenth centuries testifies to the expansion of mining and is somehow connected with the development of capitalist elements in the Mediterranean region[64].

In works devoted to the Mistra economy we spoke about the complete absence of extractive industry in this region, though it was this region that had the richest iron deposits the mining of which had started in the ancient time. It was caused, as it seemed to us (on the basis of the information contained in a letter from cardinal Bessarion to Constantine Palaiologos), by the lack of technical progress and a generally low level of development of productive forces[65]. One circumstance should be also mentioned here: right until the end of the fifteenth century not only in Byzantium but also almost in all Middle Age countries iron was of no practical value, it was a «poor relative» among other metals, especially among precious and rare, «coin» metals - gold, silver, copper etc[66]. In this connection F. Braudel remarks that precious metals «gave scope for speculation, undertakings unknown to iron, a proletarian». It was for the extraction of silver that the «treasures of invention» in the form of various achievement in mining (building of galleries, use of pumps, construction of ventilation shafts) were spent[67]. Copper, placed third among «coin» metals, and relatively easy to process was also in great demand. For example, in one of the resolutions of the Venetian

63. Compare: P. Charanis. On the sociale structure..., p. 150.

64. See: A. P. Kazhdan's opinion (Vizantiiski vremennik, 1964, XXV, p. 261) of S. Vryonis' article.

65. I. P. Medvedev. 1) Necotorye voprosy..., p. 79; 2) Mistra (Pozdnevizantiiski feodalnyi gorod). Author's abstract. Leningrad, 1967, P. 10.

66. F. Braudel. Civilisation matèrielle et capitalisme (XV-e-XVIII-e siécles), I, Paris, 1967, p. 283 sq.

67. Ibid., p. 291-2.

Senate dated back to 1355 there was a direct indication that galleys bound to Byzantium should be first of all loaded with copper and tin as iron and other goods were in lesser demand[68]. S. Vryonis in his article gathered considerable material (chiefly taken from narrative sources) which demonstrates that in the fourteenth-fifteenth centuries the copper and silver mines of the Pont and Northern Balkans were operational. Some of them (in particular, rich copper mines of Kastamon, Samsun, Tzanika and Osmanik) during the reign of Bajezid I (1389-1402) went over to the turks, others (copper mines of Sinop) were seized by Mohammed I at the beginning of the fifteenth century and some (in particular, silver mines of Siderokapsa on the Chalkis peninsula) remained Byzantine till the fall of Constantinople[69]. Serbian mines (Kopaonik, Novo Brdo etc.) which are much spoken about in the sources give a chance to better understand the state of the Byzantine mining industry since the Serbian and Byzantine mines on the Balkans had similar operational principles. S. Vryonis links the upsurge of mining industry on the Balkans with «broad colonization movement», with migration of Saxon miners to the mining centres of this region[70]. But if it is so, the Saxon expansion should have been inevitably accompanied not only by the spreading of German words in mining business but also by the inculcation of new advanced mining techniques, introduction of progressive operational methods, new forms of organization of mining business[71]. Some proofs to this hypothetic conclusion can be found in those Turkish sources which were not used by S. Vryonis. We mean the Turkish sultan's regulations which were

68. F. Thiriet. Régestes..., vol. I, No 278.

69. S. Vryonis. The Question of the Byzantine Mines. - Speculum, 1962, vol. XXXVII, No 1, p. 9-13.

70. Ibid., p. 14.

71. Compare: B. Gille. Problèmes de la technique médiévale de mines. - Actes du XI-e Congrès international d'histoire des sciences, vol. VI, 1968, p. 290. Concerning the development level of the German mining industry see: Georgii Agrikola. O gornom dele i metallurgii v 12 knigah. Edited by S. V. Shuhardin. Moscow, 1962. Compare: S. V. Shuhardin. Georgii Agrikola. Moscow, 1955. M. M. Smirin. Sotsialnye otnosheniya v gornoi promyshlennosti Freiberskogo raiona Saksonii v 40-80 godah XV veka. - Srednie veka, 1961, issue 20, p. 121-50. Concerning the Soviet historians' discussion of the social and economic development and genesis of capitalist elements in Germany see: O. L. Vainshtein. Istoriya sovetskoi medievistiki, p. 323.

given to various persons soon after the conquest of Constantinople[72]. They contain orders to resume the interrupted exploitation of former Serbian (in Novo Brdo, Rudnik Zaplanin, Planin, Karatov), Bosnian (in Srebrenik) and Byzantine (in Siderokapsa) mines, operation of «pits» and «machines», to compel the miners to resume their work «in accordance with the custom» and to consider the evasion from the work a crime[73]. The regulations mention the following layers of people connected with the mining operations: mine owners (varuq, from German Gewerk, Werk)[74], formen of the miners (les chefs des mineurs, according to the French translation by N. Beldicheanu)[75], pit workers, «machinists» and especially workers who dig shafts. They are to have two days off per week[76]. Besides that, in Regulations concerning the miners of Siderokapsa, Turkish officials (amils) were ordered not to prevent «infidels» from laying in coal in the woods and to demand horses for courier service from them[77].

This information shows that the primitive stage of opencast mining, which can be established, for example, from the statement of Eustathios of Thessaloniki[78], has been finally passed through and the work was chiefly going on a pit-drifts which were operated with the help of special wells[79]. As to the «machines» mentioned in the Regulations, apparently various mechanical devices used for rock crushing, ore transporting and water pumping etc are meant here. We have already mentioned how much astonished Cardinal Bessarion was when he saw similar devices in operation in Italy. In his words, they performed

72. N. Beldiceanu. Les actes des premiers sultans conservés dans les manuscrits turcs de la bibliothèque nationale à Paris. I. Actes de Mehmed II et de Bayezid II du ms. fonds turc ancien 39. Paris - La Haye, 1960.

73. Ibid., No 3, 4, 7, 9, 10, 48.

74. Ibid., No 3, § 1.

75. Ibid., No 7, § 2.

76. Ibid., No 4, § 2.

77. Ibid., No 48, § 3.

78. Eustathii Thessalonicensis Opuscula. Francof. a. M., 1832, p. 251, 17-22. A. P. Kazhdan in his opinion of S. Vryonis' article indicated this information. See: Vizantiiski vremennik, 1964, XXV, p. 260.

79. Compare: B. Gille. Problème de la technique médiévale de mines, p. 291.

certain operations independently, without any help of human hands (αὐτομάτως, μηδεμιᾶς χειρός ὑπουργούσης)[80]. It is quite possible that if he were able to visit mines in Siderokapsa he would have seen a similar picture. The Regulations, for example, mention ore refining workshops and coal, extracted by the miners of Siderokapsa was apparently needed for smelting furnaces. It should be also noted that operation of mines in Siderokapsa was particularly intensified in the sixteenth century when they were described in details by P. Belon, a French traveller. In his words, six thousand men worked at those mines and there were 500-600 furnaces. The mines brought 18-30 thousand ducats monthly[81].

Thus, as a result of consideration of accessible concrete material concerning economic life in Byzantium we are inclined to the opinion that in the last centuries of its existence Byzantium took a further step in the development of productive forces. On the whole, however, its production remained on the stage of handicraft with feudal-type organization, in most industries it did not reach manufacture in the sense which the classics of Marxism-Leninism attribute to this phenomenon. Only in some centres, connected with extracting industry, there could be, in our view, at least material prerequisites for the emergence of production with manufacture-type organization. The natural course of economic development of Byzantium was to a considerable extent interrupted by political and economic upheavals and was completely broken off with the Turkish conquest of Byzantium.

80. I. P. Medvedev. Necotorye voprosy..., p. 79-80.

81. N. Belon. Les observations de plusieurs singularitez et choses trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays étranges. Paris, 1538, p. 102, 116-7; Cf. D. Zakythinos. La commune grecque. - L'Hellenisme contemporain, 1948, Vol. II, Athènes, p. 307; S. Vryonis. The Question of the Byzantine Mines, p. 16.

II. ΒΙΒΛΙΟΚΡΙΤΙΚΑ ΣΗΜΕΙΩΜΑΤΑ

Hartmut Boockmann, Einführung in die Geschichte des Mittelalters,1978. 164 Seiten mit 25 Abbildungen auf 16 Tafeln. Paperback. DM 19.8o

Η νεώτερη ιστοριογραφία νωρίς άρχισε να εξετάζει τον Μεσαίωνα όχι μόνο ως διαδοχή πολιτικών γεγονότων ή πνευματικών ρευμάτων και αντιλήψεων, αλλά και ως κοινωνικό σύνολο. Αυτό επιδιώκει και το βιβλίο του H.B. Προσπαθεί να εισαγάγει τον αναγνώστη στις διάφορες εκφάνσεις του μεσαιωνικού βίου, την κοινωνική, οικονομική, δικαϊκή και εκκλησιαστική. Ευμέθοδο και ευσύνοπτο δίδει στον αναγνώστη τα ερεθίσματα και τα βιβλιογραφικά μέσα που θα του επιτρέψουν να προχωρήσει σε πιο βαθειά μελέτη της μεσαιωνικής ιστορίας που όλο και πιο πολύ έρχεται στο προσκήνιο της μοντέρνας ιστοριογραφίας.

Θεσσαλονίκη | Ι. Καραγιαννόπουλος

A.J. Gurjewitsch, Das Weltbild des mittelalterlichen Menschen[3] (aus dem Russischen übersetzt v. Gabriele Lossack), München 1986.

Το ερώτημα που τίθεται στον μελετητή του Μεσαίωνα ή τον παρατηρητή των εικαστικών εκδηλώσεών του είναι αν ο μεσαιωνικός άνθρωπος σκεπτόταν διαφορετικά απ᾽ ό,τι σκεπτόμαστε εμείς σήμερα ή απλά εξέφραζε τον στοχασμό του με διαφορετικό τρόπο, απ᾽ ό,τι ο άνθρωπος της εποχής μας. Και σημαίνει τούτο άραγε ότι ο άνθρωπος του Μεσαίωνα ανήκε σε ένα διαφορετικό επίπεδο πολιτιστικής αναπτύξεως, πιο πρωτόγονο, πιο παιδικό θα λέγαμε, απ᾽ ό,τι ο σημερινός άνθρωπος;

Το ερώτημα τούτο δεν είναι τυχαίο. Η έννοια του «Μεσαίωνα» (medium Aevum) σαν της εποχής της περιόδου που βρίσκεται μεταξύ

της Κλασσικής Αρχαιότητας και των Νεότερων χρόνων θεωρείται ακόμη και σήμερα ως η εποχή που διέσπασε τον ευρωπαϊκό πολιτισμό και που η ίδια αντιπροσωπεύει ένα πιο χαμηλό πολιτιστικό φαινόμενο. Όταν θέλουμε να μιλήσουμε για οπισθοδρόμηση, πολιτιστική καθυστέρηση, αυθαιρεσία, ανισότητα, χρησιμοποιούμε συχνότατα τους όρους «Μεσαίωνας» και «μεσαιωνικός». Η λέξη «μεσαιωνική» θεωρείται συνώνυμο του σκοτεινού και αντιδραστικού. Και δεν είναι τυχαίο ότι ο Μεσαίωνας χαρακτηρίζεται ως οι «σκοτεινοί χρόνοι».

Όμως τα πράγματα δεν είναι έτσι. Σήμερα αντιλαμβανόμαστε αλλοιώς τους μεσαιωνικούς χρόνους και την προσφορά τους. Αναγνωρίζουμε ότι πολλά από τα βασικά πολιτιστικά στοιχεία του σημερινού μας πολιτισμού έχουν την αρχή τους στο Μεσαίωνα· ότι πολλές από τις σημερινές ευρωπαϊκές γλώσσες έχουν την αρχή τους στο Μεσαίωνα· ότι οι ευρωπαϊκές εθνότητες έχουν μεσαιωνική την αρχή τους και τέλος, ότι τα νεότερα κράτη θεμελιώνουν τις αρχές της διαμορφώσεώς τους στο Μεσαίωνα (σ.7).

Η αντίληψή μας λοιπόν για τον «καθυστερημένο» Μεσαίωνα, δεν προέρχεται από το γεγονός ότι η εποχή εκείνη ήταν πράγματι εποχή οπισθοδρομήσεως, αλλά από δυο άλλους λόγους: πρώτον ότι αγνοούσαμε μέχρι προ ολίγου την μεσαιωνική εποχή ή τουλάχιστον δεν την γνωρίζαμε κατά βάθος και δεύτερο, ότι κρίναμε τα πράγματα από τη δική μας σκοπιά. Και ορθά τονίζει ο συγγραφεύς ότι, όταν κανείς συγκρίνει την εποχή και τον πολιτισμό του με άλλες εποχές και πολιτισμούς, κινδυνεύει να τις συγκρίνει με τα κριτήρια της εποχής του (7-8). Τούτο όμως οδηγεί σε συμπεράσματα επισφαλή. Επομένως, πρέπει να προσπαθήσουμε να καταλάβουμε μια άλλη εποχή με τις δικές της κατηγορίες και τη δική της κλίμακα αξιών.

Πρέπει να προσπαθήσουμε να πράξουμε τούτο, παρ' όλο που δεν είναι τελείως δυνατό να το πετύχουμε, γιατί οι αξιολογικές παραστάσεις του ιστορικού, όσο κι αν προσπαθεί να τις απομακρύνει, αφήνουν πάντοτε τα ίχνη τους και παίζουν πάντοτε κάποιο ρόλο στο στοχασμό και την ερευνητική του θεώρηση.

Με βάση όσα είπαμε προσπάθησε ο συγγραφεύς να εξετάσει μερικά στοιχεία του μεσαιωνικού κόσμου: την έννοια του χρόνου και χώρου, τις έννοιες του δικαίου, της εργασίας, του πλούτου, της φτώχειας, της ιδιοκτησίας. Η κάπως αυθαίρετη, όπως λέγει ο ίδιος ο συγγραφεύς επιλογή των επί μέρους αντικειμένων της εργασίας του έχει πλήρη την δικαιολόγησή της: εξετάζοντας κατηγορίες από την

κοσμική αλλά και από την κοινωνική σφαίρα, μπορεί να πλησιάσει τον μεσαιωνικό άνθρωπο από πολλές και διαφορετικές πλευρές και έτσι να πετύχει μια ολοκληρωμένη κάπως θεώρησή του (21).

Μολονότι, όπως λέγει με αρκετή μετριοφροσύνη ο συγγραφεύς, τελευταία μόλις η έρευνα άρχισε ν' απασχολείται με την ανακατασκευή του μεσαιωνικού κοσμοειδώλου και επομένως και η εργασία του δεν μπορεί να φέρει τη σφραγίδα του απόλυτα ώριμου και αποτελεσμένου (σ.27), πρέπει να προσθέσουμε ότι η συμβολή του A.J. Gurjewitsch είναι ουσιαστική και καθοδηγητική για κάθε εργασία και έρευνα επί του πεδίου αυτού.

Θεσσαλονίκη — Ι. Καραγιαννόπουλος

H.-W. Goetz, Leben im Mittelalter. Vom 7. bis zum 13. Jahrhundert², München 1986.

Είναι πράγματι ευτύχημα και απόδειξη της χρησιμότητός του, ότι το βιβλίο του H.-W. Goetz ανατυπώθηκε τόσο γρήγορα. Αντικείμενό του είναι «η καθημερινή ζωή στον Μεσαίωνα», όπου υπό την έκφραση αυτή νοείται «η ίδια η ανθρώπινη ζωή στην καθημερινή της πορεία στα πλαίσια των εκάστοτε συνθηκών ζωής» (σ.14).

Έτσι ο σ. παρουσιάζει τον άνθρωπο και τις συνθήκες ζωής του, συνθήκες υπό τις οποίες ζούσε ο σχεδόν αδύναμος μπροστά στις φυσισυνθήκες άνθρωπος της τότε εποχής. Τον παρουσιάζει ως μέλος της οικογενείας, θεσμού που σημάδευε την τότε ζωή πολύ βαθύτερα απ' ό,τι σήμερα. Τον παρουσιάζει ακόμη ως μέλος της μοναχικής οικογενείας (familia στον Μεσαίωνα επίσης σήμαινε την μοναστηριακή κοινότητα), ως παράγοντα της αγροτικής και γενικότερα της οικονομικής ζωής. Τον παρουσιάζει ως μέλος της κατ' εξοχήν μεσαιωνικής εκφράσεως, της ιπποσύνης και τέλος ως μέλος της αστικής κοινότητας, ως κάτοικο της πόλεως.

Ο σ. κατορθώνει να παρουσιάσει όλες τις πλευρές της μεσαιωνι-

κής ανθρώπινης ζωής με ενέργεια, φωτίζοντας και χρωματίζοντάς τες με όλες τις αποχρώσεις που καθιστούν πιο πλαστική, πιο ζωντανή και πιο ακριβή την περιγραφή της τότε ανθρώπινης διαβιώσεως.

Το έργο στηρίζεται σε πολύ καλή εκμετάλλευση χρονικών και εγγράφων της εποχής, και καλογραμμένο αποτελεί άριστη εισαγωγή στην καθημερινή ζωή —και όχι μόνο αυτή— ενός κόσμου που άλλοτε —με το θράσος της άγνοιας— χαρακτήριζαν ως «τον σκοτεινό Μεσαίωνα».

Θεσσαλονίκη — Ι. Καραγιαννόπουλος

O. Mazal, Handbuch der Byzantinistik, Wien 1989.

Είναι πολλές οι Εισαγωγές στη Βυζαντινή ιστορία και πολιτισμό που κυκλοφόρησαν τα τελευταία χρόνια. Για να περιοριστώ μόνο στα δημοσιεύματα της τελευταίας δεκαετίας, είναι κατά χρονολογική σειρά τα: R. Browning, *The Byzantine Empire,* London 1980. — C. Mango, *Byzantium: The Empire of New Rome,* London 1980. — P.D. Whitting (έκδ.), *Byzantium An Introduction*[2], Oxford 1981. — I. Καραγιαννόπουλος, *Το βυζαντινό κράτος*[2], I-II, Αθήνα 1985. — P. Schreiner, *Byzanz,* München 1986.

Τούτο βέβαια δεν σημαίνει ότι το βιβλίο του O. Mazal αποτελεί περιττό πλεονασμό. Απεναντίας το διαφορετικό κοίταγμα του Βυζαντίου και των πολιτικών του και πολιτιστικών εκφάνσεων· η παρακολούθηση των διαρκώς μεταβαλλομένων αντιλήψεων της βυζαντινολογικής ιστοριογραφίας όχι μόνο δικαιώνουν αλλά καθιστούν αναγκαία την παρουσία του έργου του O. Mazal.

Το πυκνό αλλά γλαφυρότατο ύφος της πέννας του κάνει ευχάριστη και θελκτική την ανάγνωση των πολλών κεφαλαίων που αφιερώνει ο συγγραφέας στο Βυζάντιο. Και τα κεφάλαια αυτά περιλαμβάνουν την πολιτική ιστορία, την εσωτερική ιστορία στις πολλαπλές της εκφάνσεις, την ιστορία των βυζαντινών σπουδών, τις βοηθητικές ιστορικές βυζαντινές επιστήμες, την ακτινοβολία του Βυζαντίου και, πρώτο στον

κατάλογο των κεφαλαίων, το αντικείμενο και την αποστολή των βυζαντινολογικών ερευνών σήμερα. Και πρέπει κανείς να επαινέσει τον σ. διότι ξεύρει και παραθέτει και τις νεότατες θεωρίες γύρω από τα ζητήματα αυτά.

Το μόνο που θα μπορούσε να παρατηρήσει κανείς είναι η κάποια ανισότητα στην άφθονη βιβλιογραφία που παρατίθεται και η παράλειψη τίτλων που ίσως θα έπρεπε να είχαν μνημονευθεί. Ποιός όμως δεν συγχωρεί τέτοιες ελλείψεις όταν ξέρει την πληθώρα των βυζαντινολογικών δημοσιευμάτων της εποχής μας;

Καταλήγω: η εισαγωγή, το εγχειρίδιο, όπως ονομάζει ο σ. το βιβλίο του, είναι ένα πρώτης τάξεως βοήθημα για όσους ενδιαφέρονται για το Βυζάντιο και τον πολιτισμό του.

ΝΕΚΡΟΛΟΓΙΑ

ΛΑΣΚΑΡΙΝΑ ΜΠΟΥΡΑ († 11.3.1989)

υπό Α. ΜΑΡΚΟΠΟΥΛΟΥ



Οι ελληνικές βυζαντινολογικές σπουδές δέχτηκαν ένα ισχυρότατο πλήγμα από τον αδόκητο θάνατο της Λασκαρίνας Μπούρα. Το μοιραίο εκείνο πρωινό του Μαρτίου κανείς δεν τολμούσε να πιστέψει ότι δεν θα ξανάβλεπε τη Λασκαρίνα στο γνώριμο σε όλους μας μικρό γραφείο του Μουσείου Μπενάκη, πραγματική Ηγερία του χώρου που τόσο είχε αγαπήσει. Και είναι λογικό να αντιστέκεσαι στη σκέψη αυτή του θανάτου, όταν πρόκειται για προσωπικότητα καλή κἀγαθή, που σε δεχόταν με το χαρακτηριστικό της χαμόγελο, πάντα πρόθυμη να σου προσφέρει τα βιβλιογραφικά και, γενικότερα, τα επιστημονικά της φώτα.

Είναι όμορφο να λες για κάποιον ότι του οφείλεις πολλά. Και η Λασκαρίνα ανήκε στις περιπτώσεις αυτές· στάθηκε με την επιμονή, τη διακριτικότητα αλλά και τη σύνεση που την χαρακτήριζαν, χειραγωγός Αντιγόνη πολλών νεωτέρων, τους οποίους καθοδήγησε με ακρίβεια στη λεπτομέρεια της επιστημονικής γνώσης. Και όλα αυτά ποτέ ex cathedra· η γνώση ήταν εμπειρία και συζήτηση που μεταδιδόταν υποδόρια ώστε να την ενστερνίζεσαι ως απόλυτα φυσική συνέπεια των όσων έλεγε. Έτσι ήταν και η ίδια· την παραδεχόσουν όπως ήταν, μεγάλη και επιβλητική.

Η Λασκαρίνα είχε κάνει πολύ στέρεες σπουδές: Αρχιτεκτονική στο Μετσόβειο Πολυτεχνείο, μεταπτυχιακά στο Ινστιτούτο Courtauld του Λονδίνου (1978-1979), ενώ δυο εξάμηνα είχε παραμείνει ως ερευνήτρια στο Βυζαντινολογικό Κέντρο του Dumbarton Oaks (1979 και 1984). Για τρία χρόνια χρημάτισε βοηθός της έδρας της Ιστορίας της Αρχιτεκτονικής του Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, ενώ από το 1984 ήταν υπεύθυνη του τμήματος Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Μεταλλοτεχνίας και Μικροτεχνίας του Μουσείου Μπενάκη. Στο Μουσείο, που ταίριαζε κατά τρόπο ιδεώδη με τα ενδιαφέροντά της, πρόσφερε, όπως θα ανέμενε κανείς, πάρα πολλά· ανέδειξε τις συλλογές του, ενώ προσεκτικό φυλλομέτρημα των δημοσιευμάτων της κατά την τελευταία περίοδο της ζωής της αποδεικνύει με ποιον τρόπο φρόντιζε να αξιοποιεί όχι μόνον το υπάρχον υλικό του Μουσείου αλλά και τα νέα προσκτήματα. Ένα δέσιμο απόλυτα καρποφόρο και δημιουργικό.

Τα ενδιαφέροντα της Λασκαρίνας ήταν πολυποίκιλα αν και η έρευνά της στράφηκε από ενωρίς στη γλυπτική, τη μικροτεχνία, τη μεταλλοτεχνία αλλά και τη μελέτη των ανθιβόλων ή τη ζωγραφική των εικόνων. Ειδικά στη βυζαντινή γλυπτική αφιέρωσε τη διδακτορική της διατριβή (δημ. αρ.15), πλειάδα μελετών (δημ. αρ.8,13,21,28) ενώ άφησε αξιολογότατα κατάλοιπα τα οποία ελπίζεται ότι θα αξιοποιηθούν σε εύθετο χρόνο από τον σύντροφο της ζωής της (από το 1970) καθηγητή Χ. Μπούρα. Οι βυζαντινοί σταυροί τράβηξαν γρήγορα την προσοχή της· μας πρόσφερε μια υποδειγματική δημοσίευση του σταυρού της Αδριανουπόλεως του Μουσείου Μπενάκη (δημ. αρ.12) και μια άλλη, γνωστότερη ίσως, του Λέοντος δομεστίκου της Δύσεως (δημ. αρ.14,16)· ας σημειωθεί εδώ ότι για την τελευταία αυτή μελέτη παρουσιάστηκαν από ορισμένους συναδέλφους διαφορετικές ερμηνείες όχι όμως ιδιαίτερα πειστικές, αν κρίνω και από την τελευταία συμβολή του W. Seibt στον τόμο Βυζάντιος, Festschrift für H. Hunger, Βιέννη 1984, σελ. 301 κ.εξ. Στο ίδιο πάντοτε υψηλό επίπεδο τοποθετούνται αβίαστα και οι λοιπές δημοσιεύσεις της είτε πρόκειται για τα μανουάλια των Μετεώρων (δημ. αρ.5), τα κατζιά του Μουσείου Μπενάκη (δημ. αρ.17) ή τα βυζαντινά θυμιατήρια (δημ. αρ.19). Η εικονογράφηση που συνόδευε τα κείμενα της Λασκαρίνας ήταν πάντοτε η καλύτερη δυνατή (με πολλές δικές της φωτογραφίες όντας η ίδια εξαίρετη φωτογράφος), και αυτό νομίζω ότι πιστοποιείται κατά τον πληρέστερο τρόπο στην τελευταία μελέτη που πρόλαβε να ολοκληρώσει, την αφιερωμένη στον Βασίλειο Λεκαπηνό (δημ. αρ.41), όπου δημοσιεύονται για πρώτη φορά εξαίρετες φωτογραφίες της σταυροθήκης του Limburg. Δυο από τα κατάλοιπά της θα δημοσιευτούν, με φροντίδα της συναδέλφου Μαρίας Βασιλάκη, στους τιμητικούς τόμους του Ν. Δρανδάκη και του Μ. Χατζηδάκη ενώ το Oxford Dictionary of Byzantium που πρόκειται σύντομα να εκδοθεί υπό την εποπτεία του A. Kazhdan, θα περιλαμβάνει σημαντικό αριθμό λημμάτων προερχομένων από την ίδια.

Τώρα που πέρασαν κιόλας τέσσερις μήνες από το θάνατό της, συλλογίζομαι παραλλάσσοντας λίγο τον ποιητή: «...Με τι αντικαθιστούμε τους ανθρώπους που χάνονται; Οι άνθρωποι που χάνονται από τα μάτια μας, πότε πεθαίνουν πραγματικά; Ο θάνατός τους ποτέ δεν συμπίπτει με τις ιστορικές ημερομηνίες. Κι αν είναι έτσι, ποιές μυστικές αλλοιώσεις παθαίνουμε από αυτούς, όσο διατηρείται η αφανής στη συνείδηση ζωή τους;» (Σεφέρης, Δοκιμές, τ.Β΄, Ίκαρος 1981, σελ. 157-158). Και ισχύουν τόσο πολύ για την Λασκαρίνα όλα αυτά...

Δημοσιεύματα Λασκαρίνας Μπούρα

Η χρονολόγησις της Μεταμορφώσεως του Σωτήρος Αθηνών, Επιστημονική Επετηρίς Πολυτεχν. Σχολής ΑΠΘ, τ. Ε΄, 1970, σ. 81-91, πίν. 5-15.

Ένας μεσοβυζαντινός τρούλλος από το μοναστήρι του Οσίου Λουκά, Αρχιτεκτονικά Θέματα 5, 1971, σ. 165-168.

Ο εξωνάρθηκας του καθολικού του Οσίου Λουκά Φωκίδος, ΔΧΑΕ, τ. Στ΄, 1972, σ. 13-28, πίν. 3-14.

Byzantine Churches in Greece. A map guide (σε συνεργασία με Χ. Μπούρα), Architectural Design XLIII, 1972, σ. 30-37.

Δυο βυζαντινά μανουάλια από τη Μονή Μεταμορφώσεως των Μετεώρων, Βυζαντινά 5, 1973, σ. 131-147, πίν. 1-16.

Οι εγκαταστάσεις της Δ.Ε.Η. και τα διαρητητέα μνημεία στην Ελλάδα, Αρχιτεκτονικά Θέματα 8, 1974, σ. 86-91.

Some Observations on the Grand Lavra Phiale at Mount Athos and its bronze strobilion, ΔΧΑΕ, τ. Η΄, 1975-76, σ. 85-96, πίν. 44-51.

Βιβλιοκρισία: A. Grabar, Sculptures byzantines du Moyen Age II, Paris, 1976, Βυζαντινά 9, 1977, σ. 454-458.

Dragon Representations on Byzantine Phialae and their Conduits, Gesta 16/2, 1977, σ. 65-68.

Two byzantine Puteals with Dragon representations, JÖB 27, 1978, σ. 323-326, πίν. 1-7.

Mason bees de facing Byzantine Monuments in Greece (σε συνεργασία με P. Mourikis, L. Argyriou), Zeitschr. für Angewandte Zoologie, 65, 1978, σ. 229-236.

Ο σταυρός της Αδριανοπούλεως. Ένας ασημένιος μεσοβυζαντινός σταυρός λιτανείας, Μουσείο Μπενάκη. Επιλογές 1, Αθήνα, 1979.

Architectural Scultpures of the twelfth and the early thirteenth centuries in Greece, ΔΧΑΕ, τ. Θ΄, 1977-79, σ. 63-75, πίν. 21-32.

Etude sur la croix-reliquaire. Etude sur les croix byzantines du musée d'art et d'histoire de Génève, 1979, σ. 119-122.

Ο γλυπτός διάκοσμος του ναού της Παναγίας στο μοναστήρι του Οσίου Λουκά, Βιβλιοθήκη της εν Αθήναις Αρχαιολ. Εταιρείας 95, Αθήνα, 1980.

The Reliquary Cross of Leo, Domestikos tes Dyses. Thirteenth Spring Symposium of Byz. Studies - University of Birmingham, 1979, Birmingham, 1981, σ. 179-188.

Τρία κατζιά στο Μουσείο Μπενάκη. Πρώτο Συμπόσιο Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Τέχνης. Πρόγραμμα και περιλήψεις Ανακοινώσεων, Αθήνα, 1981, σ. 59-60.

Byzantine Lighting Devices, XVI Congrès International d'études byzantines, Wien, 1981. Résumés des Communications, 6, 2, II.

Παλαιοχριστιανικά και βυζαντινά θυμιατήρια του Μουσείου Μπενάκη, Αρχαιολογία, 1, 1981, σ. 64-70.

Λήμματα στον κατάλογο της εκθέσεως, Splendeur de Byzance, Europalia 82, Bruxelles, 1982.

Το δέντρο της ζωής στη μεσοβυζαντινή ελλαδική γλυπτική, Δεύτερο Συμπόσιο Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Τέχνης, Πρόγραμμα και περιλήψεις ανακοινώσεων, Αθήνα, 1982, σ. 66-67.

The Griffin through the Ages, Athens, 1983.

Από τον κώδικα του Αγίου Γεωργίου του Τροπαιοφόρου στην Αργυρούπολη του Πόντου, Τρίτο Συμπόσιο Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Τέχνης, Πρόγραμμα και περιλήψεις ανακοινώσεων. Αθήνα, 1983, σ. 59-60.

Working Drawings of Post-Byzantine painters from Galatista in Chalkidike (σε συνεργασία με την Φανή-Μαρία Τσιγκάκου), Zygos-annual Edition 3, 1984, σ. 50-56.

΄Ενα τρίπτυχο σε σιναϊτική εικονογραφία σε ιδιωτική συλλογή των Αθηνών. Πέμπτο Συμπόσιο Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Τέχνης, Πρόγραμμα και περιλήψεις ανακοινώσεων, Αθήνα, 1985, σ. 62-63.

Τριάντα οκτώ λήμματα στον κατάλογο της εκθέσεως, Βυζαντινή και Μεταβυζαντινή Τέχνη, Αθήνα, 1985-1986.

Ανθίβολα του Μουσείου Μπενάκη και δυο εικόνες του Αγίου Δημητρίου με υπογραφή Εμμανουήλ Τζάνε, ΄Εκτο Συμπόσιο Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Τέχνης, Πρόγραμμα και περιλήψεις ανακοινώσεων, Αθήνα, 1986, σ. 43-44.

Scultura lignea Bizantina e Post-Bizantina, Στον κατάλογο της εκθέσεως Affreschi e Icone dalla Grecia, Firenze, 1986, σ. 36-37, και τέσσερα λήμματα.

Αγορά εικόνας με την προσκύνηση των Μάγων, Τα νέα των Φίλων του Μουσείου Μπενάκη, 1986, 1, σ. 5-6.

Εικόνα του Αγγέλου με τον ΄Αγιο Γεώργιο Καβαλλάρη, δωρεά του Ιδρύματος Λεβέντη, Τα νέα των Φίλων του Μουσείου Μπενάκη, 1986, 3, σ. 26-27.

Παλαιοχριστιανικό καντάρι, Δωρεά Δ.Σ. Κωνσταντίνου στο Μουσείου Μπενάκη, Τα νέα των Φίλων του Μουσείου Μπενάκη, 1986, 4, σ. 19-21.

Three byzantine bronze cantelabra from the Grand Lavra monastery in Mount Athos and Saint Catherine's monastery at Sinai, Abstracts of short Papers, The 17th International Byzantine Congress, Washington, 1986, σ. 42.

Το 17ο Διεθνές Συνέδριο Βυζαντινών Σπουδών (Washigton, 3-8 Αυγούστου), Βυζαντιακά 6, 1986, σ. 160.

Επαναπατρισμός τριπτύχου της πρώιμης Κρητικής Σχολής, χάρη σε δωρεά ανώνυμου ευεργέτη από το Λονδίνο, Τα νέα των Φίλων του Μουσείου Μπενάκη, 1987, 3, σ. 21-23.

Δωρεά εικόνων Γεωργίου Πατριαρχέα, Τα νέα των Φίλων του Μουσείου Μπενάκη, 1987, 4, σ. 31-38.

The Epitaphios of Thessaloniki, Byzantine Museum of Athens, no 685. L'art de Thessalonique et les pays Balkaniques et les courants spirituels au XVe siècle, Belgrade, 1987, σ. 211-231.

Trends in Post-byzantine Ecclesiastical Art until the end of the 18th Century, Κατάλογος εκθέσεως Greece and the Sea, Amsterdam, 1987, σ. 84-86, και δέκα επτά λήμματα του καταλόγου.

Working Drawings of Painters in Greece, after the fall of Constantinople, Κατάλογος εκθέσεως From Byzantium to El Greco, Lon-

don, 1987, σ. 54-56, και επτά λήμματα του καταλόγου. Κατάλογος εκθέσεως Holy Image Holy Space, ΗΠΑ, 1988, σ. 61-63.

Αγορά εικόνας με θέμα το Σύμβολο της Πίστεως, εις μνήμην Γεωργίου Σπέντσα, Τα νέα των Φίλων του Μουσείου Μπενάκη, 1988, 4. σ. 24-26.

Νέο τρίπτυχο Κρητικής Σχολής του τέλους του 15ου αιώνα στο Μουσείο Μπενάκη, Όγδοο Συμπόσιο Βυζαντινής και Μεταβυζαντινής Τέχνης, Πρόγραμμα και περιλήψεις ανακοινώσεων, Αθήνα, 1988, σ. 60-61.

Ο Βασίλειος Λεκαπηνός παραγγελιοδότης έργων τέχνης, Β΄ Διεθνής βυζαντινολογική συνάντηση Δελφών «Κωνσταντίνος Ζ΄, ο Πορφυρογέννητος και η εποχή του», Αθήνα, 1989, σ. 397 κ.εξ.

δύναμης των Αρμενιακών επιτυγχάνονταν δύο στόχοι: μειωνόταν ο κίνδυνος των στάσεων που υπέθαλπε η μεγάλη δύναμή τους αφενός, και αφετέρου με τη δημιουργία μιας νέας αυτόνομης στρατιωτικής ενότητας στο νότιο τμήμα τους αντιμετωπίζονταν αποτελεσματικότερα οι εισβολές των Αράβων, που εισορμούσαν από τη Μελιτηνή[72] ή τις κλεισούρες των Αδάτων και της Ποδανδού[73] στην περίοδο της νέας έξαρσης των αραβικών επιδρομών στο τελευταίο τέταρτο του 8ου αι.

Η Σελεύκεια αναφέρεται ως κλεισούρα για πρώτη φορά στους καταλόγους του Ibn Kordadbech[74] και Ibn al Fakih[75]. Η Σελεύκεια ωστόσο, η οποία, όπως αναφέρει ο Κωνσταντίνος Πορφυρογέννητος, εξαιτίας των δυσπρόσοδων διαβάσεών της αποτελούσε ιδιαίτερα κατάλληλο σημείο για την απόκρουση των Αράβων της Ταρσού[76], νομίζω πως ήταν φυσικό να συγκροτήθηκε πολύ νωρίτερα από τα μέσα του 9ου αι. ως αυτόνομη στρατιωτική ενότητα - κλεισούρα. Θα έλεγα ότι η κλεισουραρχία της Σελευκείας πρέπει να δημιουργήθηκε όχι πολύ αργότερα από τη μεγάλη αραβική επιδρομή του 788 στο θέμα των Ανατολικών και τη συντριπτική ήττα των Βυζαντινών στο Κοπιδάδνον[77]. Μια στρατιωτική καταστροφή τέτοιου μεγέθους, στην οποία χάθηκαν και πολλοί στρατηγοί, ήταν φυσικό να ακολουθήσει μια στρατιωτικο-διοικητική αναδιοργάνωση της περιοχής, η συγκρότηση δηλαδή μιας κλεισουραρχίας η οποία θα αποτελούσε στο εξής αποτελεσματικότερο φραγμό στις εισβολές των Αράβων στο σημείο αυτό των συνόρων.

Νομίζω λοιπόν ότι η δημιουργία των πρώτων αυτόνομων στρατιωτικών ενοτήτων, των κλεισουραρχιών, πρέπει να άρχισε από το τελευταίο τέταρτο του 8ου αι. και συνεχίστηκε με επίταση κυρίως κατά τη βασιλεία του Λέοντα Στ΄, όπου μαρτυρείται μια νέα σειρά κλεισουρών στα αραβοβυζαντινά σύνορα (Σεβαστείας, Μεσοποταμίας, Λεοντοκώμης, Λικανδού, Συμποσίου, Λαρίσσης, Τζαμανδού)[78]. Επί της βασιλείας του Ρωμανού Α΄ Λεκαπηνού (920-944) δημιουργήθηκε η κλεισούρα της Αβάρας[79] και από δύο σφραγίδες που χρονολογούνται στο 10ο αιώνα γνωρίζουμε επίσης την ύπαρξη και δύο ακόμη κλεισουραρχιών, της Βασιλειάδος[80] και της Σωτηροπόλεως[81].

6. Ένα άλλο ζήτημα που προβάλλει είναι ποιός ήταν ο βαθμός της αυτονομίας στρατιωτικής ή και διοικητικής των κλεισουρών και του κλεισουράρχη έναντι του θέματος και του στρατηγού.

Πρέπει κατ᾽ αρχήν να επισημάνουμε ότι εκείνο που γνωρίζουμε με βεβαιότητα για τον κλεισουράρχη είναι μόνο η θέση του στη στρατιωτική ιεραρχία. Ήταν, σύμφωνα με τους εθιμοτυπικούς καταλόγους, αξιωματικός κατώτερος του στρατηγού και ανώτερος του τουρμάρχη[82], όπως άλλωστε φαίνεται και από το ύψος του μισθού

72. Βλ. χάρτη E. W. Brooks, Arabic Lists 68.

73. Βλ. H. Ahrweiler, L'Asie Mineure et les invasions arabes (VII^{e}-IX^{e} siècles), RH 227 (1962) 8 κ.ε. και χάρτη σ. 4. — R.-J. Lilie, Reaktion, χάρτη σ. 189. — Fr. Hild, Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien, Wien 1977, σ. 57-59, 138-140.

74. H. Gelzer, Genesis 84.

75. E. W. Brooks, Arabic Lists 75.

76. Κων. Πορφ., Θεμ. XIII. 77.10-13.

77. Θεοφάνης 463. 15 κ.ε.

78. Βλ. N. Oikonomides, L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux X^{e}-XI^{e} siècles et le Taktikon de l'Escorial, Actes du XIV^{e} Congrès International des Études Byzantines, τόμ. I (1974), σ. 285-286. — J. Ferluga, Nize jedinice 80 κ.ε. — Του αυτού, Clisure 21 κ.ε.

79. N. Oikonomides, Organisation 286. — Του αυτού, Listes 360. — J. Ferluga, Nize jedinice 85. — Του αυτού, Clisure 21.

80. G. Zacos, Seals τόμ. II, αριθ. 134.

81. G. Zacos, Seals τόμ. II, αριθ. 948.

82. Τακτ. Usp. 55. 4. — Κλητορολόγιον Φιλοθέου 147. 4, 149. 22, 231, 24 (έκδ. N. Oikonomidès, Listes 81-235). — Τακτικόν Benesevic 251. 3 (έκδ. N. Oikonomides, Listes 243-253). — Τακτικόν Escurial 271. 31 (έκδ. N. Oikonomidès, Listes 263-277). Η υψηλή θέση των κλεισουραρχών στη στρατιωτική ιεραρχία μαρτυρείται και από την πολυτελή διακόσμηση των ιματίων που προσφέρονται στους στρατηγούς και στους κλεισουράρχες από τον αυτοκράτορα εν αντιθέσει προς τη λιτότητα αυτών που προσφέρονται στους θεματικούς τουρμάρχες και λοιπούς άρχοντες. Βλ. Κων. Πορφ., Cer. 470. 16 κ.ε.: «ἱμάτια λεπτόζηλα ἐκ τῶν κατ᾽ οἴκους πρόκριτα καί καθαρά ἀμφιεσμένα ἀπό τριβλαττίων καί διβλαττίων ὀξέων καί διβλαττίων ἀετῶν καί βασιλικίων καί βδελλίων, ἀμφότερα δίσχιστα μετά περσικίων διά τούς στρατηγούς καί κλεισουράρχας. Ἕτερα ἱμάτια ἐκ τῶν κατ᾽ οἴκους λεπτόζηλα δεύτερα λιτά δίσχιστα μανιακάτα διά τους θεματικούς τουρμάρχας καί λοιπούς πρόσφυγάς τε καί ἄρχοντας», αυτ. 486. 5 κ.ε.: «Τῶν δέ Ἀρμενιακῶν θεμάτων τοῖς στρατηγοῖς καί κλεισουράρχαις δίδωσιν, ... ἀνά ἱματίου ἐρραμένου μετά διβλαττίων, ἀετῶν ἤ καί βασιλικίου, τοῖς δέ μεγάλοις τούτων τουρμάρχαις λιτά ἐπιδίδωσιν ἱμάτια...».